Accessions
115275

Shelf No.
2.16.0.43
vol. 2

SICUT PATRIBUS SIT DEUS NOBIS
BOSTONIA
CONDITAS
1630
CIVITATIS REGIMINE DONATA A.D. 1822
GEO. TICKNOR. OB. JAN. XXVI MDCCCLXXI
BOSTON PUBLIC LIBRARY

George Ticknor.

SUUM CUIQUE.

E.H.

ROMANCERO GÉNÉRAL

OU

RECUEIL DES CHANTS POPULAIRES

ROMANCERO GÉNÉRAL

OU

RECUEIL DES CHANTS POPULAIRES

DE L'ESPAGNE.

D.160b
.43
Vol.2

115275
8.5.

Ces sortes de petits poëmes sont comme des originaux décousus de leurs anciennes histoires.

CORNEILLE, *Préface du Cid.*

La poësie populaire et purement naturelle a des naïfvetés et graces, par où elle se compare à la principale beauté de la poësie parfaicte selon l'art.

MONTAIGNE, *Essais*, liv. I, ch. 54.

IMPRIMERIE DE BÉTHUNE ET PION

ROMANCERO GÉNÉRAL

OU

RECUEIL DES CHANTS POPULAIRES

DE L'ESPAGNE.

ROMANCES HISTORIQUES, CHEVALERESQUES, ET MORESQUES.

TRADUCTION COMPLÈTE,
AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES,

PAR M. DAMAS HINARD,
Traducteur des Chefs-d'Œuvre
du théâtre espagnol.

TOME SECOND.

PARIS.
CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DE SEINE-ST-GERMAIN, 29.

1844

PUBLIC LIBRARY OF THE CITY OF BOSTON

PUBLIC LIBRARY OF THE CITY OF BOSTON

SUITE

DES

ROMANCES HISTORIQUES

XIe SIÈCLE.

LES ROMANCES DU CID.

NOTICE.

Soy el Cid Campeador
Castellano á las derechas.

Nous voici arrivé au grand nom de l'Espagne : don Rodrigue de Bivar le Cid Campeador. Que d'idées, que de sentiments éveille ce grand nom ! que de souvenirs d'amour, de gloire et de poésie !... Mais il ne nous appartient pas de célébrer le Cid ; nous avons seulement à préparer les personnes qui veulent bien s'occuper de ce livre, à la lecture des Romances composées en son honneur. Quelle est la portée historique du Romancero du Cid ? voilà la question que nous nous proposons d'examiner rapidement.

Au grand siècle littéraire de l'Espagne, à l'époque de Charles-Quint et des Philippe, les écrivains et les érudits espagnols, — malgré quelques malignes épigrammes de Cervantes, — considéraient généralement les Romances du Cid comme autant de documents authentiques pour l'histoire du héros. Mais vers la fin du siècle dernier les dispositions ont bien changé. Sous l'influence de je ne sais quel esprit de réaction contre le moyen âge, une sorte de scepticisme est venu aux érudits espagnols à l'endroit du Cid, et tout ce qui concerne le héros national a été mis en question.

Un de ces érudits, le savant Masdeu, irrité des obscu-

rités et des contradictions qui se trouvent dans les diverses histoires du Cid, a pris le parti de nier son existence [1]. Mais voici la difficulté : c'est que précisément sur ce point, sur l'existence du Cid, ses hauts faits, ses victoires, sa conquête de Valence, les traditions arabes sont d'accord avec les traditions espagnoles, et, je le demande, comment supposer que les deux peuples se soient entendus à cet égard? Le savant Masdeu aurait donc pu tout aussi bien exercer son imaginative sur un autre sujet : il valait autant essayer de prouver comme quoi Charles-Quint n'a pas existé !

A la même époque, un autre érudit espagnol, Manuel Risco, publia un ouvrage [2] composé d'après une chronique latine soi-disant découverte à Léon, qui, si elle était acceptée, aurait pour effet de ruiner la moitié du Romancero du Cid. Si l'on ajoutait foi à la Chronique léonaise, le Cid, au lieu d'être né vers 1025, comme le donnent à penser les Romances, et comme l'attestent positivement les Chroniques espagnoles, serait né seulement vers 1050, c'est-à-dire vingt-cinq ans plus tard, et dès lors il faudrait regarder comme autant de fables tous les épisodes de sa vie, qui, soit dans les Romances, soit dans les Chroniques, se rapportent à cette époque. Dès lors plus de duel avec le comte Gormaz; plus de mariage avec la Chimène Gomez; plus de victoire remportée sur les cinq rois mores qui se reconnaissent ses vassaux en l'appelant leur Cid, c'est-à-dire leur Seigneur; en un mot, adieu tous les plus charmants et les plus touchants épisodes de cette poétique jeunesse!... Quoique l'histoire du héros castillan, ainsi mutilée et décolorée, ne pût pas flatter l'amour-propre national, cependant, la plupart des érudits espagnols, malheureusement travaillés par des préjugés fâcheux, l'ont accueillie avec faveur [3]. Quant à nous, avec tout le res-

pect que nous devons au caractère et au savoir de Risco, et en pensant que ses lumières auront été surprises, nous le déclarons, nous considérons sa chronique comme apocryphe. Elle contient des parties en contradiction manifeste avec des documents d'une incontestable valeur, tels que le *Poème du Cid* [1]. Le sentiment du moyen âge y manque totalement. Enfin la latinité, comme latinité de l'époque indiquée, nous en semble plus que suspecte. Le caractère de l'écriture de la Chronique léonaise est bien réellement, dit-on, du XIIIe siècle : cela est possible ; mais pour juger de l'antiquité d'un ouvrage manuscrit doit-on s'en rapporter au caractère de l'écriture plutôt qu'au fond des choses, aux idées et au style ?

Ainsi à nos yeux la Chronique léonaise ne saurait prévaloir contre les Romances du Cid : dans ces Romances se trouve l'histoire particulière du héros, comme dans le Romancero général, l'histoire générale d'Espagne. Seulement, ne l'oublions pas, c'est de l'histoire populaire, de l'histoire traditionnelle, et c'est ici surtout que la critique a son rôle. S'il y a des points inexacts qui demandent à être rectifiés, expliqués ; il en est d'autres, contestés, qu'elle doit présenter comme probables, ou bien encore dont elle doit hardiment maintenir la vérité. Venons aux exemples.

Je commencerai par un détail purement biographique, mais qui ne saurait être dénué d'intérêt, car enfin il s'agit de la biographie du Cid.

Les Romances (d'accord avec la *Chronique du Cid* [2]) ne donnent au Cid qu'une seule femme, — la Chimène Gomez, — qu'il aurait épousée vers l'année 1050 : mais en même temps, comme les Chroniques et le *Poëme du Cid*, elles nous montrent Chimène ayant deux filles toutes jeunes (*niñas*) à l'époque de l'exil du héros, vers 1094. Or, pour des motifs qu'il est inutile de déduire ici, cette maternité

tardive n'est guère admissible. « Que supposez-vous donc? » me dira-t-on, j'ose à peine exprimer mon opinion, tant je redoute de blesser les esprits délicats et les cœurs tendres. Cependant, si l'on veut absolument que je m'explique avec franchise, je l'avouerai, j'ai été amené à penser que le Cid se serait marié deux fois; qu'il aurait épousé deux femmes du nom de Chimène, alors fort répandu; et que la première Chimène serait la Chimène Gomez, celle des tragiques amours, et la seconde, la mère des filles du Cid. Et si l'on me demande pourquoi la tradition populaire n'a célébré qu'une seule Chimène, je répondrai que le peuple espagnol se sera trompé de bonne foi, abusé par la similitude des noms, et peut-être aussi vaguement inspiré à son insu par un admirable instinct de la poésie.

Il y a dans le Romancero du Cid, avons-nous dit, des épisodes contestés, que l'on est en droit, néanmoins, de considérer comme probables. En voici un de ce genre.

Les Romances, d'accord également sur ce point avec la *Chronique du Cid*, racontent que, après la mort du roi don Sanche assassiné devant Zamora, le roi Alphonse étant revenu de Tolède pour succéder à son frère, le Cid exigea de lui un serment solennel dans l'église de Sainte-Gadée de Burgos, comme quoi il n'avait participé en rien au meurtre de son frère; ce qui était la condition que mettait l'audacieux vassal à sa reconnaissance du nouveau roi. Plusieurs érudits espagnols se sont égayés de cet épisode qui leur a paru une invention assez plaisante. En cela, ces érudits ont montré qu'ils connaissaient peu les usages politiques de leur moyen âge et les vieux monuments de leur histoire. Quand on lit le *Fuero-Juzgo* on voit dans l'Exorde, ainsi que dans les lois V et VIII rendues au quatrième et au cinquième conciles de Tolède, que les rois devaient être élus dans une assemblée des évêques, des riches-hommes

et du peuple; et que quiconque voulait faire acte de roi sans avoir été au préalable soumis à l'élection, était, par ce seul fait, séparé de la société des chrétiens et excommunié. On voit de plus, que les rois prêtaient serment. Enfin, de ce qui précède, l'on peut induire que le serment était prêté dans une église, puisqu'il y avait des évêques dans l'assemblée, et que la consécration était une cérémonie religieuse. Or la loi des Visigoths fut considérée comme la loi de l'État durant tous les premiers siècles qui suivirent l'invasion arabe, et jusqu'à la promulgation des *Siete Partidas* à la fin du XIIIe siècle : les rois d'Espagne, lorsqu'ils peuplaient une cité nouvellement conquise, donnaient pour code aux habitants la collection de ces lois, et c'est ce que fit ce même Alphonse IV après la conquête de Tolède[6] en 1086, c'est-à-dire quelques années après l'époque où l'on place le serment de Sainte-Gadée. Il ne faut donc pas se récrier contre ce serment. Et cependant, qu'on ne se méprenne pas sur le sens et la portée de nos paroles : nous ne donnons pas le serment de Sainte-Gadée comme historique; nous disons seulement qu'il n'a rien en soi d'impossible, et même qu'il est fort probable.

Mais voici quelque chose de plus important. Il s'agit non plus de tel ou tel acte du Cid, de tel ou tel épisode de sa vie, mais du caractère même du héros castillan. Il s'agit de savoir si la tradition populaire, en le chantant, s'est contentée d'idéaliser une personnalité historique, ou bien si elle a créé un type imaginaire, contraire à la vérité de l'histoire.

Dans les Romances, le Cid, après la conquête de Valence, une fois que la ville s'est rendue et qu'elle lui a payé pour les frais de la guerre une contribution considérable, montre pour les vaincus une grande humanité; il fait enterrer leurs morts, il envoie rassurer les femmes et les enfants, etc., etc. Il n'en est pas ainsi dans la *Chronique*

du Cid. Là, au contraire, le Cid, — quoiqu'on lui donne d'ailleurs de très-grands éloges, — est représenté comme un homme avare et cupide, employant pour s'enrichir la perfidie et la cruauté : ainsi il attire dans un piége un More considérable de Valence, et par la menace d'un affreux supplice il l'oblige à lui déclarer le lieu secret où sont cachés ses trésors. — On voit combien diffèrent les deux personnages. Où est la vérité? Lequel croire du Romancero ou de la Chronique?

Malgré la haute valeur que possède à nos yeux la *Chronique du Cid*, nous n'hésitons pas à le déclarer : sur les événements de Valence en particulier, cette Chronique ne mérite, selon nous, aucune confiance. Et voici pourquoi. D'abord, c'est que, — comme il faut bien le remarquer, — dans la *Chronique du Cid*, le récit des choses de Valence n'appartient pas à l'auteur espagnol; c'est une chronique arabe, traduite et maladroitement insérée dans la Chronique espagnole (je ne sais à quelle époque). Il est facile de s'en assurer. L'auteur arabe de ce récit se trouve nommé dans plusieurs chapitres, notamment au chap. 278, au chap. 282 et au chap. 285. Même au chapitre 282, le traducteur s'énonce en ces termes : « *Et comme le raconte l'histoire qu'Aben-Alfange écrivit en langue arabe sur ce sujet*, etc., etc. (E segun cuenta la historia que Aben-Alfange fizo en arabigo en esta razon, etc., etc. [7]). » Ainsi donc le récit des choses de Valence dans la Chronique du Cid, est l'ouvrage d'un More de cette ville. Or, le plus simple bon sens indique ce que doit être l'histoire d'un homme écrite par son ennemi ; et que sera-ce donc quand c'est l'histoire du vainqueur écrite par le vaincu?

Puis, quand bien même l'origine arabe de ce récit ne serait pas prouvée; quand bien même cette partie de l'histoire du Cid serait, comme le reste de la Chronique, d'origine

espagnole, je ne l'accepterais pas, même alors, comme étant la vérité. Ma raison, c'est que sur ce point le récit du *Poème du Cid* contredit de la manière la plus formelle le récit de la Chronique. Or, le *Poème du Cid* que l'on doit considérer pour le fond des choses comme l'histoire authentique des dernières années du héros, ce poème, dis-je, est très-ancien, beaucoup plus ancien que la Chronique [8]. La Chronique paraît appartenir au XIIIe siècle, tandis qu'on peut faire remonter l'antiquité du poème jusqu'à l'époque même du héros, et j'ai pour ma part la conviction qu'il est l'œuvre d'un contemporain [9]. Or, d'après cela le bon sens ne commande-t-il pas que l'on s'en rapporte au Poème de préférence à la Chronique, — je dis dans le cas même où le récit de la Chronique ne serait pas ce qu'il est, une traduction de l'arabe?

On peut donc regarder le Romancero du Cid comme l'histoire du héros. Mais, — nous l'avons dit et nous le répétons, — c'est de l'histoire populaire. Les générations, travaillant incessamment sur ce modèle idéal, l'ont encore idéalisé. Le Cid est devenu peu à peu la personnification la plus noble, le type le plus élevé du caractère espagnol porté à sa plus haute expression : ses compatriotes aimaient à voir en lui la vive et pure image du Castillan parfait. « Je suis, dit une vieille romance, je suis le Cid Campeador, le parfait Castillan. »

Soy el Cid Campeador
Castellano á las derechas.

Ainsi célébré par la tradition populaire, le Cid devait conserver une place à part dans les souvenirs de l'Espagne. Aussi ne faut-il pas le considérer seulement comme le héros du moyen âge espagnol. A la renaissance des lettres, ses amours et ses exploits inspirèrent aux poètes nationaux des ouvrages immortels qui, imités par un beau

génie, excitèrent l'intérêt de toutes les nations civilisées. Enfin de nos jours même son nom a été encore invoqué avec enthousiasme dans le champ patriotique de l'Espagne libérale [10]. — « Tranquilles, joyeux, vaillants et pleins d'audace, chantons, soldats, l'hymne du combat! Que la terre s'émeuve à nos accents! et que le monde reconnaisse en nous les enfants du Cid! » Destinée singulière, gloire unique en son genre que celle du héros choisi par un grand peuple pour son représentant, et par lui entouré d'honneur à toutes les phases de sa civilisation, à toutes les époques de son histoire!

Nous avions le dessein d'examiner les Romancero du Cid au point de vue littéraire et poétique; mais l'espace nous manque. Nous nous contenterons de recommander à l'attention du lecteur quelques-unes de ces Romances, les plus intéressantes ou les plus curieuses : dans la première partie, les Romances relatives au duel du Cid, — à son mariage, — la lettre de Chimène au roi Ferdinand et la réponse; — la mort de Ferdinand; — dans la deuxième partie, les belles Romances composées sur le siége de Zamora, etc.; — dans la troisième, les Romances où l'on raconte l'exil du Cid, — celles de Martin Pelaèz, etc.; — enfin dans la quatrième et dernière, les Romances qui célèbrent la conquête de Valence, — le mariage des filles du Cid, leur disgrâce et la vengeance de leur père, etc., etc. Que de mérites divers dans ces humbles chants populaires! Que de mouvement et de passion! Que d'esprit et d'éloquence! En vérité quand on a lu quelques-unes de ces Romances, on est tenté de dire que les poètes ont été dignes du héros!

PREMIÈRE PARTIE.

LE CID SOUS FERDINAND-LE-GRAND.

(1046-1065.)

I.

COMMENT DIÈGUE LAYNEZ ÉPROUVA LE COURAGE DE SON FILS RODRIGUE*.

Diègue Laynez pensant tristement à l'outrage qu'a reçu sa maison, noble, riche [11] et ancienne, avant Iñigo et Abarca [12]; et voyant que les forces lui manquent pour la vengeance, et que son grand âge l'empêche de la prendre par lui-même, il ne peut dormir la nuit, ni goûter à aucun mets, ni lever les yeux de dessus terre, et il n'ose plus sortir de sa maison.

Il ne parle pas non plus à ses amis : au contraire, il évite de leur parler, craignant que le souffle de son infamie ne les offense.

Étant donc aux prises avec ces inquiétudes de l'honneur, il voulut faire une expérience, laquelle ne lui fut pas contraire.

Il fit appeler ses enfants [13], et sans leur dire un seul mot, leur serra à l'un après l'autre leurs nobles et tendres mains : non pas pour y considérer les lignes de la chiromancie, car cette mauvaise coutume des devins ne s'était pas encore introduite en Espagne ; mais, empruntant des

* *Romancero del Cid* et *Romancero general*.

Cuidava Diego Laynez
De la mengua de su casa, etc.

forces à l'honneur, malgré l'affaiblissement de l'âge, son sang refroidi, ses veines, ses nerfs et ses artères glacés, il les serra de telle sorte qu'ils dirent : « Assez, seigneur. Que voulez-vous, ou que prétendez-vous? Lâchez-nous au plus tôt, car vous nous tuez. »

Mais quand il vint à Rodrigue, l'espérance du succès qu'il attendait étant presque morte dans son sein, — on trouve souvent là où l'on ne songeait pas, — les yeux enflammés, tel qu'un tigre furieux d'Hircanie, plein de rage et d'audace, Rodrigue dit ces paroles :

« Lâchez-moi, mon père, dans cette mauvaise heure, lâchez-moi dans cette heure mauvaise ; car si vous n'étiez mon père, il n'y aurait pas entre nous une satisfaction en paroles. Loin de là, avec cette même main je vous déchirerais les entrailles, en faisant pénétrer le doigt en guise de poignard ou de dague. »

Le vieillard pleurant de joie, dit : « Fils de mon âme, ta colère me calme et ton indignation me plaît. Cette résolution, mon Rodrigue, montre-la à la vengeance de mon honneur, lequel est perdu s'il ne se recouvre par toi et ne triomphe. »

Il lui conta son injure et lui donna sa bénédiction et l'épée avec laquelle il tua le comte, et commença ses exploits [14].

II.

LE CID PREND UNE ÉPÉE POUR ALLER VENGER SON PÈRE*.

Le Cid était pensif, se voyant si jeune pour venger son père en tuant le comte Loçano [15]. Il considérait le parti redoutable de son puissant adversaire qui tenait dans les montagnes mille amis asturiens ; il considérait comment dans les cortès [16] du roi de Léon Ferdinand son vote était le premier, et dans la guerre son bras le meilleur.

Tout cela lui paraît peu, eu égard à l'injure, la première que l'on ait faite au sang de Layn Calvo.

Il demande justice au ciel, il demande un champ clos [17] à la terre, à son vieux père licence, et à l'honneur force et bon bras.

Il ne s'inquiète pas de son extrême jeunesse; car le vaillant gentilhomme est, dès sa naissance, destiné à mourir pour cas d'honneur.

Il dépendit une vieille épée de Mudara-le-Castillan [18], une épée qui était bien vieille et rouillée depuis la mort de son maître; et pensant que seule elle suffisait pour la vengeance, avant que de se la ceindre il lui parle ainsi troublé :

« Fais état, valeureuse épée, que mon bras est celui de Mudarra et que tu combats avec mon bras parce que l'injure est mienne.

» Je sais bien que tu seras honteuse de te voir ainsi dans

* *Romancero del Cid* et *Romancero general.*

Pensativo estava el Cid
Viendose de pocos años, etc.

ma main, mais tu ne pourras être honteuse d'avoir reculé d'un seul pas; tu me verras armé dans le champ aussi fort que ton acier, aussi brave que le premier qui t'a portée : tu as recouvré un second maître.

» Et si quelqu'un vient à te vaincre, irrité de ma maladresse, plein de fureur, je te cacherai dans mon sein jusqu'à la garde.

» Allons au champ; il est l'heure de donner au comte Loçano le châtiment que méritent une main et une langue aussi infâmes. »

Le Cid va déterminé, et va si bien déterminé que, dans l'espace d'une heure, il resta vengé du comte.

III.

LE CID ADRESSE DE VIFS REPROCHES A CELUI QUI A OUTRAGÉ SON PÈRE*.

« Il n'est pas d'un homme sage ni d'un véritable infançon [19] d'insulter un gentil-homme qui est plus estimé que vous. Ce n'est pas sur des hommes anciens, que les élans impétueux de votre audace si farouche doivent exercer leur fureur juvénile. Ce n'est pas un beau fait aux hommes de Léon [20] que de frapper au visage un vieillard et non à la poitrine un infançon. Vous saurez que c'était mon père, descendant de Layn Calvo; et qu'ils ne souffrent pas les injures, ceux qui ont de bons blasons.

» Mais comment vous êtes-vous attaqué à un homme

* *Romancero del Cid.*

Non es de sesudos homes,
Ni de infançones de pro, etc.

envers lequel, moi étant son fils, Dieu seul pouvait agir ainsi; tout autre, non?

» Vous avez couvert sa noble face d'un nuage de déshonneur; mais moi je dissiperai le nuage, car ma force est celle du soleil.

» Il faut que le sang lave la souillure faite à l'honneur; et ce sang, si je ne me trompe, doit être celui du malfaiteur. Ce sera le vôtre, comte tyran, puisque sa vivacité, en vous ôtant votre raison, vous a porté à l'injustice.

» Vous avez porté la main sur mon père, avec fureur, devant le roi. Songez que vous l'avez outragé, et que moi je suis son fils.

» Vous avez fait une méchante action, comte; je vous défie comme traître: et voyez si, lorsque je vous attends, vous me causez quelque peur. Diègue Laynez m'a fait bien purifié dans son creuset [21]; je prouverai sur vous, sur votre cœur lâche et faux la pureté de ma noblesse. La hardiesse que vous donne votre habileté dans les combats ne vous servira de rien, car j'ai pour me battre mon épée et mon cheval. »

Voilà ce que dit au comte Loçano le brave Cid Campeador [22] qui depuis mérita ce nom par ses hauts faits. Il lui donna la mort, lui coupa la tête, et avec elle s'agenouilla content devant son père [23].

IV.

LE CID SE PRÉSENTE DEVANT SON PÈRE APRÈS L'AVOIR VENGÉ *.

Diègue Laynez pleurant se tient assis devant sa table, versant des larmes amères et pensant à son affront. Et le vieillard agité, l'esprit toujours inquiet, faisait déjà lever de ses craintes honorables toute sorte de chimères, lorsque vint Rodrigue avec la tête du comte coupée, ruisselante de sang, qu'il tenait par la chevelure.

Il tire son père par le bras, le fait revenir de sa rêverie, et, avec la joie qu'il apporte, lui dit de cette façon :

« Vous voyez ici la mauvaise herbe afin que vous en mangiez de la bonne [24]. Ouvrez les yeux, mon père, et levez le visage ; car voilà que votre honneur est assuré, et qu'il vous ressuscite de la mort avec la vie : sa tache est lavée malgré l'orgueil de l'ennemi. Maintenant il y a des mains qui ne sont plus des mains, et cette langue maintenant n'est plus une langue. Je vous ai vengé, seigneur ; car la vengeance est sûre quand le bon droit vient en aide à celui qui en est armé. »

Le vieillard s'imagine qu'il rêve cela. Mais il n'en est pas ainsi, il ne rêve pas ; seulement l'abondance de ses larmes lui fait voir mille images. A la fin, pourtant, il leva ses yeux, qu'offusquaient de nobles ténèbres, et reconnut son ennemi quoique sous la livrée de la mort.

« Rodrigue, fils de mon âme, recouvre cette tête de peur

* *Romancero del Cid.*

Llorando Diego Laynez,
Yaze sentado á la misa, etc.

que ce ne soit une autre Méduse qui me change en rocher [25], et que mon malheur ne soit tel qu'avant de t'avoir remercié mon cœur se fende avec un si grand sujet de joie !

» O infâme comte Loçano ! le ciel me venge de toi, et mon bon droit a donné contre toi des forces à Rodrigue.

» Sieds-toi à table, mon fils, où je suis, au haut bout ; car celui qui apporte une telle tête doit être à la tête de ma maison [26]. »

V.

CHIMÈNE GOMEZ DEMANDE JUSTICE AU ROI CONTRE LE CID *.

Il s'élève un grand bruit d'armes, de voix et de cris, dans le palais de Burgos, ou sont les bons-hommes [27]. Le roi descend de son appartement, et avec lui toute la cour.

Et voilà qu'aux portes du palais ils trouvent Chimène Gomez les cheveux épars, pleurant son père le comte, et Rodrigue de Bivar dont l'estoc est encore taché de sang. Ils voient l'air furieux que prend le superbe jeune homme quand il entend ce que disent les cris de doña Chimène :

« Justice, bon roi, et vengeance des traîtres ! voilà ce que je te demande. Puissent tes fils l'obtenir ainsi, et puisses-tu te réjouir de leurs exploits ! Celui qui ne la maintient pas ne mérite point d'être appelé roi, ni de manger pain sur nappe [28] ni d'être servi par les nobles.

* *Romancero del Cid.*

Grande rumor se levanta
De gritos, armas y vozes, etc. etc.

» Considère, bon roi, que je descends de ces fameux barons [29] qui combattirent avec Pélage sous les bannières castillanes.

» Et quand bien même il n'en serait pas ainsi, ton bras doit être égal pour tous, vengeant les petits par sa rigueur envers les grands....

» Et toi, meurtrier féroce, dirige ton épée sanglante contre ce sein sans défense qui se présente à tes coups cruels. Tue-moi, traître, moi aussi : ne m'épargne point comme femme ; considère seulement que Chimène Gomez demande justice contre toi.

» Et cela, parce que tu as tué un chevalier le brave des braves, la défense de la foi, la terreur des Almanzors.

» N'est-ce pas assez, petit vilain [30], que je te brave et te déshonore ? Traître, je te demande la mort : ne me la refuse pas, ne la détourne pas ! »

Là-dessus Chimène voyant que Rodrigue ne répond point, et que, prenant les rênes, il se met sur son cheval, elle se tourne vers les chevaliers pour les exciter par ses cris ; et voyant qu'ils ne le suivent pas, elle dit : « Vengeance, seigneurs ! »

VI.

COMMENT DIÈGUE LAYNEZ SE RENDIT A BURGOS ACCOMPAGNÉ DE SES GENTILSHOMMES, ET COMMENT LE CID REFUSA DE BAISER LA MAIN AU ROI.*

Diègue Laynez va à cheval baiser la main au bon roi. Il emmène avec lui ses trois cents gentilshommes. Parmi eux allait Rodrigue le superbe Castillan.

Tous chevauchent sur des mules ; Rodrigue seul à cheval : tous sont vêtus d'or et de soie ; Rodrigue va bien armé : tous ont l'épée au côté ; Rodrigue un poignard doré : tous, une houssine chacun ; Rodrigue, une lance à la main : tous, des gants parfumés ; Rodrigue, de bons gantelets : tous, des chapeaux d'un grand prix ; Rodrigue un casque d'acier, et ce casque est surmonté d'un bonnet écarlate[1].

Allant par leur chemin, ils se sont rencontrés avec le roi. Ceux qui viennent avec le roi vont devisant entre eux. Les uns disent tout bas, les autres tout haut : « Voici venir dans cette troupe celui qui a tué le comte Loçano. »

Rodrigue les ayant entendus, les regarde fixement, et d'une voix haute et fière il leur parle de cette façon : « S'il y a quelqu'un parmi vous, son parent ou son allié, qui soit mécontent de sa mort, qu'il se montre incontinent pour m'en demander raison. Je me battrai contre lui soit à pied, soit à cheval. »

Tous répondent à la fois : « Que le diable te demande raison ! »

* *Cancionero de Romances* et *Romancero del Cid.*

Cavalga Diego Laynez
Al buen rey bezar la mano.

Tous ensemble mirent pied à terre pour baiser la main au roi ; Rodrigue resta seul sur son cheval. Alors parla son père. Écoutez bien comme il parla [52] : « Pied à terre, vous, mon fils, vous baiserez la main au roi parce qu'il est votre seigneur, et que vous, mon fils, êtes son vassal [53].

Dès que Rodrigue eut entendu cela, il s'estima très-offensé ; les paroles qu'il répondit sont d'un homme très-hardi : « Si quelqu'un autre m'eût dit cela, il me l'aurait déjà payé ; mais puisque c'est vous qui l'ordonnez, mon père, je le ferai de bonne grâce. »

Voilà que Rodrigue a mis pied à terre pour baiser la main au roi. Au moment où il s'agenouille l'estoc s'est détaché.

Le roi eut peur et dit comme troublé : « Ote-toi de là, Rodrigue, ôte-toi-moi de là, diable, dont la figure est d'un homme et la conduite d'un lion sauvage. »

Rodrigue, entendant cela, demanda aussitôt son cheval d'une voix très-altérée, et parla ainsi contre le roi : « Je ne me tiens pas pour honoré de baiser la main au roi ; je me tiens pour offensé de ce que mon père l'a baisée. »

En disant ces paroles il sort du palais, et remmène avec lui les trois cents gentilshommes.

S'ils allèrent bien vêtus, ils reviennent mieux armés ; et s'ils allèrent sur des mules, tous reviennent à cheval.

VII.

LE CID FAIT CINQ ROIS MORES PRISONNIERS, ET LEUR REND LA LIBERTÉ *.

Des rois mores entrent en Castille avec de grands cris [34]. Ils sont cinq rois mores, et de plus beaucoup de monde.

Ils ont passé près de Burgos et couru sur Montes-d'Oca. Faisant une course sur Belforado, et aussi sur Santo-Domingo, Naxara et Logroño [35], ils ont tout ravagé. Ils emmènent le bétail qu'ils ont pris, beaucoup de chrétiens captifs, des hommes et des femmes, ainsi que des petits garçons et des petites filles.

Voilà qu'ils retournent dans leurs terres bien tranquilles et bien riches, car le roi ni personne autre n'est sorti pour leur enlever leur prise.

Quand Rodrigue apprit cela, il était à Bivar, son château [36]. Il n'est qu'un garçon tout jeune encore, il n'a pas vingt ans accomplis. Il monte sur Babiéca [37]; ses amis le suivent : il fait un appel à sa terre [38]; beaucoup de gens sont venus à lui.

Il donna un grand assaut aux Mores dans le château de Montes-d'Oca : il défit tous les Mores, prit les cinq rois, leur fit lâcher la grande prise et les gens qui allaient captifs. Il répartit le butin entre ceux qui l'avaient suivi, et emmena les rois prisonniers à Bivar, son château. Il les donna à sa mère qui les reçut. Il les fit sortir de prison, et ils reconnurent le vasselage.

* *Romancero del Cid.*

Reyes moros en Castilla
Entran con grande alarido.

Et tous bénissaient Rodrigue de Bivar, tous louaient sa vaillance. Ils promirent leurs rançons, et s'en retournèrent dans leurs terres, accomplissant ce qu'ils avaient dit [39].

VIII.

CHIMÈNE VIENT DE NOUVEAU PORTER SA PLAINTE AU ROI *.

C'était un jour des Rois, c'était un jour signalé, alors que dames et damoiselles demandent au roi leur étrenne; si ce n'est Chimène Gomez, fille du comte Loçano qui, posée devant le roi, lui a parlé de cette manière :

« O roi! je vis dans le chagrin, dans le chagrin vit ma mère. Chaque jour qui luit je vois celui qui tua mon père, chevalier à cheval, et tenant en sa main un épervier, ou parfois un faucon qu'il emporte pour chasser; et pour me faire plus de peine il le lance dans mon colombier. Avec le sang de mes colombes il a ensanglanté mes jupes. Je le lui ai envoyé dire; il m'a envoyé menacer qu'il me couperait les pans de ma robe à un endroit honteux, qu'il me forcerait mes damoiselles mariées et à marier. Il m'a tué un petit page sous les pans de mes jupes [40]. — Un roi qui ne fait point justice ne devrait point régner, ni chevaucher à cheval, ni chausser des éperons d'or, ni manger pain sur nappe, ni se divertir avec la reine, ni entendre la messe en un lieu consacré, parce qu'il ne le mérite pas! »

* *Cancionero de Romances.*

Dia era de los Reyes,
Dia era señalado, etc.

Cette Romance est fort ancienne.

Le roi, quand il eut entendu cela, commença à parler ainsi : « Oh ! que le Dieu du ciel me soit en aide ! que Dieu me veuille conseiller ! Si je prends ou fais tuer le Cid, mes cortès se révolteront ; et si je ne fais point justice, mon âme le payera. »

« Tiens, toi, tes cortès, ô roi [41]; que personne ne les soulève ; et celui qui tua mon père, donne-le moi pour égal [42] : car celui qui m'a fait tant de mal me fera, je sais, quelque bien. »

Alors parla le roi. Écoutez bien comme il parla : « Je l'ai toujours entendu dire, — et je vois à présent que cela est la vérité, — que le sexe féminin était bien extraordinaire [43]. Jusqu'ici elle a demandé justice, et maintenant elle veut se marier avec lui ! Je le ferai de fort bon gré, de très-bonne volonté [44]. Je veux lui écrire une lettre. Je veux l'envoyer appeler. »

Ces mots sont à peine achevés, que la lettre est en chemin.

Le messager qui la porte l'avait donnée à don Diègue.

Quand le Cid sut cela il se prit à parler ainsi : « Vous avez de mauvaises habitudes, comte, je ne puis vous les ôter ; car la lettre que le roi vous envoie, vous ne voulez point me la montrer. »

— « Ce n'est rien, mon fils, sinon que vous alliez là-bas. Mais restez ici, mon fils, moi j'irai en votre place. »

— « Que Dieu jamais ne veuille telle chose, et que sainte Marie jamais ne le permette ! mais que partout où vous irez, moi j'aille devant !

IX.

MÊME SUJET*.

A Burgos est le bon roi[45], il est assis à dîner [46], lorsque la Chimène Gomez vient lui porter sa plainte. Toute couverte de deuil, coiffée de cendal noir [47], les genoux en terre elle commença à parler ainsi :

« O roi ! je vis dans la tristesse ; dans la tristesse est morte ma mère. Chaque jour qui se lève, je vois celui qui tua mon père, chevalier à cheval, tenant en sa main un épervier. Pour me faire plus d'insulte, il le lance dans mon colombier, me tue mes colombes élevées ou à élever. et le sang qui en jaillit a teint mes jupes. Je le lui ai envoyé dire, il m'a envoyé menacer. — Un roi qui ne fait point justice ne devrait point régner, non plus que chevaucher à cheval, ni causer avec la reine, ni manger pain sur nappe, non plus que s'armer d'armes [48]. »

Le roi, quand il eut entendu cela, commença à réfléchir ainsi : « Si j'arrête ou fais périr le Cid, mes cortès se révolteront ; mais si je le laisse faire, Dieu m'en demandera raison. Je vais lui envoyer une lettre ; je vais l'envoyer appeler. »

Ces mots sont à peine achevés que la lettre est en chemin.

Le messager qui la porte l'avait donnée à don Diègue.

Quand le Cid sut cela, il se prit à parler ainsi : « Vous avez de mauvaises habitudes, comte, je ne puis vous les ôter ; car la lettre que le roi vous envoie, vous ne voulez point me la montrer. »

* *Romancero del Cid.*

En Burgos está el buen rey
Assentado á su yantare, etc.

— Ce n'est rien, mon fils, sinon que vous alliez là-bas. Mais restez ici, mon fils ; moi j'irai en votre place.

— A Dieu ne plaise, ni à sainte Marie, sa mère ! car partout où vous irez, c'est moi qui dois marcher devant. »

X.

AUTRES PLAINTES DE CHIMÈNE, ET CE QUE LE ROI LUI RÉPOND *.

Il est assis le seigneur roi,—assis sur son fauteuil à dossier, jugeant les différends de son peuple mal discipliné. Libéral et justicier, il récompense les bons et punit les méchants : car les châtiments et les récompenses font des sujets dévoués.

Traînant un long deuil, entrèrent trente gentilshommes, écuyers de Chimène, fille du comte Loçano. Les massiers ayant été renvoyés, le palais resta libre, et Chimène commença ainsi ses plaintes, prosternée sur les degrés :

« Seigneur, il y a aujourd'hui six mois que mon père mourut par les mains d'un jeune homme que les tiennes élevèrent pour être un meurtrier. Quatre fois je suis venue à tes pieds, et quatre fois j'ai obtenu des promesses ; jamais je n'ai obtenu justice.

» Rempli d'un vain orgueil, le farouche don Rodrigue de Bivar profane tes justes lois, et tu soutiens un profane. Tu le protéges, tu le mets à couvert ; et quand il est en

* *Romancero del Cid* et *Romancero general.*

Sentado está el señor rey,
En su silla de respaldo, etc.

lieu de sûreté, tu punis tes mérins [49] parce qu'ils ne peuvent pas le prendre.

» Si les bons rois représentent Dieu sur la terre et le remplacent à l'égard des faibles humains, celui-là ne devrait point être roi bien craint et bien aimé qui manque à la justice et encourage les méchants. Tu n'y as point regardé ni songé assez.

» Pardonne si je te parle ainsi : l'offense faite à une femme change le respect en outrage. »

— « Cela suffit, gentille damoiselle, répondit le premier Ferdinand ; car vos plaintes attendriraient un cœur d'acier ou de marbre. Si je conserve don Rodrigue, — c'est bien à votre intention que je le conserve : un temps viendra qu'à son égard vous changerez votre tristesse en joie. »

Sur ce entra dans la salle un messager de doña Urraca. Le roi prit Chimène par le bras, et ils entrèrent où était l'infante.

XI.

LE ROI PROPOSE A CHIMÈNE DE LUI DONNER LE CID POUR MARI *.

Devant le roi de Léon doña Chimène vient un soir demander justice, touchant la mort de son père. Elle demande justice contre le Cid don Rodrigue de Bivar, qui la rendit orpheline lorsqu'elle était encore tout enfant [50].

« Si j'ai ou non raison, vous le savez de reste, ô roi Ferdinand ; car les affaires d'honneur ne se peuvent cacher.

* *Romancero general.*

Ante el rey de Leon
Doña Ximena una tarde, etc.

» Chaque jour qui luit je vois le cruel qui a versé mon sang [51], chevauchant à cheval sous mes yeux pour ajouter à mon chagrin.

» Ordonnez-lui, bon roi, — car vous le pouvez, — qu'il ne rôde pas sans cesse dans ma rue; car un homme de grande valeur ne doit pas se venger sur des femmes.

» Que si mon père outragea le sien, il a bien vengé son père, et il lui doit suffire qu'une mort ait payé son honneur.

» Je suis placée sous votre protection, ne souffrez pas que l'on m'insulte : car tout outrage que l'on me fait on le fait à votre couronne. »

— « Taisez-vous, doña Chimène; car vous m'affligez grandement, et je trouverai un bon remède à tous vos maux. — Je ne puis faire aucun tort au Cid, car il est un homme qui vaut beaucoup; il me défend mes royaumes, et je veux qu'il me les garde. Mais je ferai avec lui un arrangement qui ne vous sera pas mauvais; je lui demanderai sa parole pour qu'il se marie avec vous. »

Chimène demeura contente de la grâce qui lui était accordée, et que celui qui l'avait rendue orpheline devînt son soutien.

XII.

CHIMÈNE DEMANDE RODRIGUE POUR MARI AU ROI FERDINAND*.

De Rodrigue de Bivar courait une très-grande renommée. « Il a vaincu cinq rois mores de la Morérie [52]; il les a fait

* *Romancero del Cid.*

De Rodrigo de Bivar
Muy grande fama corría, etc.

sortir de la prison où il les tenait enfermés ; ils se sont reconnus ses vassaux, et lui ont promis leurs rançons ! »

Le roi appelé Ferdinand était à Burgos, lorsque la Chimène Gomez parut devant le bon roi. Elle s'agenouilla devant lui et parla de cette façon :

« Je suis fille de don Gomez qui avait un comté à Gormaz [53]. Don Rodrigue de Bivar l'a tué avec vaillance. Je viens vous demander une grâce que vous me ferez en ce jour. Et cela est que ce don Rodrigue, je vous le demande pour mari. Je me tiendrai pour bien établie, et m'estimerai très-honorée. Car je suis sûre que son bien doit aller s'améliorant, et devenir le plus considérable qu'il y aura dans votre royaume.

» Vous me ferez une bien grande grâce en le faisant venir, parce que c'est pour le service de Dieu ; et je lui pardonnerai la mort qu'il donna à mon père, s'il veut bien se rendre à cela. »

Le roi trouva bien ce que Chimène demandait. Il écrivit à Rodrigue une lettre par laquelle il lui disait de venir à Plasencia, où il était ; que c'était chose qui lui importait.

Rodrigue ayant vu la lettre que le roi Ferdinand lui envoyait, monta sur Babiéca, accompagné d'une suite nombreuse. Tous ceux que Rodrigue emmenait avec lui étaient gentilshommes ; tous avaient des armes neuves, et étaient vêtus de la même couleur ; tous ceux qui le suivaient étaient ses parents et ses amis : ils étaient trois cents qui allaient avec Rodrigue.

Le roi sortit pour le recevoir, car il l'aimait très-fort [54], et lui dit : « Je vous remercie de la venue. Voilà Chimène Gomez qui vous demande pour mari, en vous pardonnant la mort de son père. Épousez-la, je vous prie, j'en aurai une grande joie ; je vous accorderai mainte grâce, et vous donnerai beaucoup de terres. »

— « Avec plaisir j'obéis, roi et seigneur, répondit don Rodrigue, et en ceci, et en tout ce qui sera votre volonté.»

Le roi lui en fut reconnaissant, et on les maria.

XIII.

COMMENT LE CID ET CHIMÈNE S'HABILLÈRENT POUR LE MARIAGE *.

De Rodrigue et de Chimène le roi prit la parole et la main, afin de les unir tous deux en présence de l'évêque Layn Calvo. Les anciennes inimitiés s'apaisèrent dans l'amour; car où préside l'amour bien des injures s'oublient.

Le roi donna au Cid à perpétuité, Valduerna, Saldaña, Belforado et Saint-Pierre de Cardeña [55].

Rodrigue alla avec ses frères revêtir ses habits de noces. Il quitta son gorgerin ainsi que son harnais resplendissant et ciselé. Il mit une culotte courte ayant une bordure violette, des chausses vallonnes d'Allemagne, de ce bon siècle d'or.

Ses souliers étaient de cuir de bœuf et grenés en écarlate, avec deux boucles, au lieu de rubans, qui serraient le pied sur le côté.

Il se passa une longue chemise ronde et juste sans lisérés ni broderies (car en ce temps-là l'amidon était du pain pour les enfants [56]); un justaucorps de satin noir [57] amplement étoffé des manches, que son père avait sué dans trois ou quatre batailles.

* *Romancero general.*

A Ximena y á Rodrigo
Prendió el rey palabra y mano, etc.

Par-dessus le satin il mit une veste de peau tailladée en souvenance et mémoire des nombreuses taillades qu'il avait faites.

Outre un bonnet en drap de Courtrai, il portait un chapeau d'Allemagne tout garni de feutre et surmonté d'une plume de coq.

Il avait au côté l'enragée Tizona [58], terreur et épouvante du monde, avec des courroies neuves qui avaient coûté quatre quartos [59].

Plus élégant que Gerineldos [60], le fameux Cid descendit dans la cour où le roi, l'évêque et les grands étaient debout à l'attendre.

Derrière lui descendit Chimène coiffée d'une coiffure de Papos [61], et non avec ces colifichets qu'on nomme aujourd'hui urraques [62]. Son vêtement, de drap fin de Londres [63], était brodé; sa robe prenait bien sa taille; et elle avait des mules écarlates. Elle portait un collier orné de huit médailles au milieu desquelles pendait un Saint-Michel [64], dont le travail seul avait été estimé autant qu'une ville.

Les fiancés arrivèrent ensemble; et au moment de donner à la mariée sa main et le baiser, le Cid, la regardant, lui dit tout ému :

« J'ai tué ton père, Chimène, mais non en trahison; je l'ai tué d'homme à homme pour venger une injure trop réelle. J'ai tué un homme et je te donne un homme: me voici à tes ordres; et, en place d'un père mort, tu as acquis un époux honoré. »

Cela parut bien à tous: on loua son esprit, et ainsi se firent les noces de Rodrigue le Castillan [65].

XIV.

DES DIVERTISSEMENTS QUI EURENT LIEU AUX NOCES DU CID*.

A son palais de Burgos, le roi, comme un bon parrain honoré, menait dîner ses nobles filleuls. Le Cid et l'évêque Layn Calvo sortent ensemble de l'église avec une foule de peuple qui les accompagne.

Dans la rue par où ils passent on a dépensé, aux frais du roi, à un arc de triomphe très-joli, plus de trente-quatre quartos. Aux fenêtres c'étaient des tapis, et par terre des joncs et des branches d'arbre; et, d'espace en espace, des chansons de toute sorte au marié.

Pélage parut déguisé en taureau au moyen d'un vêtement rouge. Il est suivi de plusieurs autres et d'une danse de laquais. Antolin parut aussi à la genette sur un âne[66]; et Pelaès avec des vessies qui faisaient courir après lui tous les enfants[67].

Le roi fit donner seize maravédis à un laquais parce qu'il effrayait les dames avec un costume de diable.

Mais derrière vient Chimène donnant la main au roi, avec la reine sa marraine, et la noblesse. On jetait tant de blé par les fenêtres et les grilles[68], que le roi en portait sur son bonnet, qui était large des bords, une grande poignée. Et la modeste Chimène en reçoit mille grains dans sa gorgerette. Et le roi les retire à mesure.

Suero, qui était jaloux, dit assez haut pour que le roi

* *Romancero general.*

A su palacio de Burgos
Como buen padrino honrado, etc.

l'entendît : « Quoique j'aimasse beaucoup être le roi, j'aimerais mieux être sa main. » Le roi lui envoya un riche panache pour le bon mot, et pria Chimène de l'embrasser alors qu'ils seraient au palais.

Le roi lui parlait tout en marchant. Mais il lui parle toujours en vain : d'autant qu'elle ne répondrait pas avec son esprit aussi bien qu'elle fait par son silence.

La foule, arrivée à la porte, se divise de côté et d'autre. Le roi et les conviés restèrent à dîner.

XV.

LE CID VA EN PÈLERINAGE VERS L'APOTRE SAINT JACQUES, ET SAINT LAZARE LUI APPARAIT *.

Les noces de Rodrigue et de Chimène que le roi aimait tant, ayant été célébrées là où se tenait la cour, le Cid demanda au roi la permission d'aller en pèlerinage vers l'apôtre saint Jacques, parce qu'il l'avait ainsi promis [69]. Le roi eut cela pour bien, lui fit beaucoup de présents, et le pria de revenir au plus tôt ; que c'était chose qui lui importait.

Il prit congé de Chimène, et la confia à sa mère en lui disant de la bien traiter ; qu'elle ferait en cela plaisir à lui.

Il emmenait vingt gentilshommes qui allaient dans sa compagnie. — Il va donnant beaucoup d'aumônes en l'honneur de Dieu et de sainte Marie.

Et, environ à mi-chemin, un lépreux [70] se montra à lui

* *Romancero del Cid.*

Celebradas ya las bodas
A do la corte yacia, etc.

enfoncé dans un bourbier d'où il ne pouvait sortir. Il jetait de grands cris ; il demandait pour l'amour de Dieu qu'on le tirât de là ; qu'après, il en userait bien.

Quand Rodrigue l'eut entendu, il descendit de cheval, lui aida à se relever, et le prit en croupe. Il l'emmena à son hôtellerie, partagea son souper avec lui, et fit préparer un lit dans lequel ils se couchèrent tous deux [71].

Mais vers le minuit, alors que Rodrigue dormait, le lépreux lui souffla sur le dos, et si fort que le souffle ressortit par la poitrine à don Rodrigue. — Il se réveilla très-effrayé, chercha le lépreux, ne le trouva point dans le lit, demanda en criant de la lumière. On lui avait apporté la lumière, et le lépreux ne paraissait point.

Il s'en était retourné au lit, ayant en soi une grande inquiétude de ce qui lui était arrivé ; mais vint à lui un homme tout vêtu de blanc, qui lui parla de cette manière :

« Dors-tu ou veilles-tu, Rodrigue ? »

— « Je ne dors point, répondit-il ; mais dis-moi qui tu es, toi que je vois si resplendissant ? »

— « Je suis saint Lazare, Rodrigue ; je viens te parler. Je suis le lépreux à qui tu as rendu un si grand service pour l'amour de Dieu. Rodrigue, Dieu t'aime bien, et il t'a octroyé que ce que tu entreprendras dans la guerre ou dans une autre carrière, tu l'accompliras à ton honneur, et que tu croîtras chaque jour. Tu seras craint de tous, des chrétiens comme des Mores, et tes ennemis ne pourront te nuire. Tu mourras d'une mort honorée, ta personne non vaincue ; c'est toi qui seras le vainqueur : Dieu t'envoie sa bénédiction. »

En disant ces paroles, soudain il disparut.

Rodrigue se leva, se mit à genoux, rendit grâces au Dieu du ciel ainsi qu'à sainte Marie, et resta de la sorte en oraison jusqu'à ce qu'il fût jour.

Il continua son chemin vers Saint-Jacques, et accomplit son pèlerinage. De là il alla à Calahorra où se tenait le bon roi. — Le roi le reçut très-bien, et se réjouit de sa venue. — Rodrigue combattit avec Martin Gonçalez et le vainquit en champ-clos.

XVI.

COMMENT RODRIGUE VAINQUIT MARTIN GONÇALEZ EN CHAMP CLOS*.

Touchant la ville de Calahorra il s'est élevé une contestation entre le bon roi de Léon appelé Ferdinand premier et don Ramire d'Aragon, de qui le royaume vient d'être nommé : car chacun de ces rois prétend que cette ville fait partie de son royaume.

Pour prévenir les guerres et les carnages ces rois ont décidé de faire combattre deux chevaliers, un de chaque parti, et que le roi de celui qui sera vainqueur aura la ville sous ses ordres. Ferdinand choisit Rodrigue de Bivar le très-renommé ; et Ramire, Martin Gonçalez lequel est très-vaillant et très-courageux.

Armés qu'ils sont tous deux, ils entrent dans le champ, font le signal convenu, se rencontrent avec beaucoup de vigueur, et rompent l'un et l'autre leur lance.

Ils sont très-irrités et blessés des coups qu'ils se sont donnés à la rencontre précédente. Martin parla à Rodrigue, lui disant de cette façon :

* *Romancero de Sepulveda.*

Sobre Calahorra essa villa
Contienda se ha levantado ; etc.

« Vous vous repentez bien, Rodrigue, de l'insigne audace que vous avez eue d'entrer avec moi en un combat d'où vous sortirez mal arrangé : car cette tête à vous restera ici dans le champ; vous ne retournerez pas en Castille, ni à Bivar, votre domaine ; et votre épouse Chimène ne vous verra jamais plus à son côté, quoiqu'on dise que vous l'aimez et que vous êtes aimé d'elle. »

Rodrigue fut très-fâché des paroles qu'il avait dites, et avec une grande colère il lui parla ainsi :

« Vraiment, Martin, vous êtes un brave chevalier ; votre langage le montre. Ce votre langage n'est point d'un homme courageux ; car cette lutte commencée se terminera avec les mains et non par de vilains discours, dont vous êtes si bien pourvu. Ce sur quoi vous discourez est en la main de Dieu, et il donnera la gloire à celui chez qui il la trouvera bien placée. »

Et bouillant de colère, il alla à lui avec intrépidité. Il lui porte un grand nombre de coups et le renverse par terre.

Don Rodrigue descendit de cheval, lui coupa la tête, et essuya aussitôt le sang qu'il y avait à son épée. Les genoux en terre, les mains levées au ciel, il rendit maintes grâces à Dieu, qui lui avait donné une telle victoire.

Ensuite, parlant aux juges, il leur adressa cette question :

« Y a-t-il encore à faire quelque chose afin que Calahorra, pour laquelle j'ai combattu, soit du royaume de mon seigneur ? »

Ils répondirent tous ensemble : « Non, brave chevalier, car dans le combat passé vous avez enlevé le droit au roi Ramire, qui prétendait qu'elle était de ses états. »

Ferdinand embrassa Rodrigue et le tint pour estimé. — Il était fort aimé du roi et loué de tout le monde.

XVII.

COMMENT, AU SIÉGE DE COYMBRE, SAINT JACQUES APPARUT A UN EVÊQUE GREC; ET COMMENT, CETTE VILLE AYANT ÉTÉ PRISE, LE CID Y FUT ARMÉ CHEVALIER*.

Il tient Coymbre assiégée, ce bon roi Ferdinand. Le siége dura sept années sans qu'on l'eût jamais abandonné : car la place est très-forte, et bien flanquée de murs et de tours. Il n'y avait plus de vivres dans le camp du roi · on les avait tous épuisés.

Déjà ils veulent lever le siége, lorsque viennent vers le roi des moines de ce grand monastère qu'on appelait Lormano. A force de travail ils avaient amassé beaucoup de blé, d'orge, de millet, voire même de légumes, et ils donnèrent tout cela au roi, le priant de ne point lever le siége; qu'ils lui fourniraient assez de vivres.

Le roi les remercia de cela, et prit ce qui lui fut donné. Il le répartit entre ses compagnies, et elles eurent des vivres en abondance. Elles abattirent beaucoup de murs, et les Mores furent découragés. Ils donnèrent au roi la ville et tout leur avoir, et ils s'en allèrent avec la vie, seule chose que le roi leur eût octroyée.

Pendant que le siége durait, un pèlerin était arrivé qui venait du lointain pays de Grèce vers l'apôtre saint Jacques. Il avait nom Astiano, et son titre était celui d'évêque. Il faisait une oraison devant l'apôtre très-saint, quand il entendit des étrangers dire que l'apôtre saint Jacques en-

* *Romancero de Sepulveda* et *Romancero del Cid.*

Cercada tiene á Coimbra
Aquesse buen rey Fernando, etc.

trait dans les grandes mêlées tout armé et à cheval pour combattre les Mores en faveur des chrétiens.

L'évêque, qui entendit cela, en fut très-offensé : « Ne le dites point chevalier, on l'appelait le Pêcheur. » Et après cette querelle irrévérencieuse il s'était endormi.

Saint Jacques lui apparaît ayant des clefs à la main, et avec un visage très-serein il lui dit : « Tu te moques pour ce qu'on m'appelle chevalier, et tu as beaucoup de chagrin de cela. Je viens me montrer à toi à cette heure afin que tu ne doutes pas en vain. Je suis chevalier du Christ, auxiliaire des chrétiens contre les Mores et de plus leur patron. »

Pendant qu'il tenait ce discours, un cheval lui fut amené, lequel était blanc et très-beau. Saint Jacques le monta, armé de toutes pièces, et aussi brillant que des blancas toutes neuves [72]. Il va en guise de chevalier porter secours au roi Ferdinand qui assiége Coymbre depuis maintenant sept années.

« Et avec ces mêmes clefs que je porte en mes mains, dit-il, j'ouvrirai la place demain au jour naissant : je la donnerai au roi qui l'a assiégée. »

Et à l'heure marquée il avait livré la ville au roi.

La mosquée qu'ils y trouvèrent fut nommée Sainte-Marie, en la consacrant au nom de la Vierge. C'est dans cette église que fut armé chevalier don Rodrigue de Bivar le renommé.

Le roi lui ceignit l'épée et lui donna le baiser de paix sur la bouche. Il ne lui donna point l'accolade comme il l'avait donnée à d'autres ; et, pour lui faire plus d'honneur, la reine lui fit présent d'un cheval, et doña Urraca, l'infante, lui chaussa les éperons.

Don Rodrigue avait armé neuf cents chevaliers. Le roi le traita avec grande estime, — et il fut fort loué parce

qu'il avait été trés-vaillant au siége qu'on a raconté et en beaucoup d'autres places qu'il conquit à son roi.

XVIII.

PLAINTES DE CHIMÈNE AU SUJET DU DÉPART DU CID *.

Alarme ! alarme ! sonnaient les clairons et les tambours. Guerre, feu et sang ! disaient leurs voix épouvantables.

Le Cid dispose sa troupe. Tous se mettent en ordre, lorsque, pleurant et humble, Chimène Gomez lui dit :

« Roi de mon âme et comte de cette terre, pourquoi me laisses-tu ! Où donc, où donc vas-tu ?

» Que si tu es un Mars dans la guerre, tu es un Apollon à la cour où tu blesses les belles dames comme tu fais là-bas les Mores féroces. Devant tes yeux se prosternent et se mettent à genoux les rois mores et les filles des nobles rois chrétiens.

» Roi de mon âme et comte de cette terre, pourquoi me laisses-tu ! Où donc, où donc vas-tu ?

» Voilà que vous changez vos habits de fête en brillants morions, les blanches toiles de Londres en harnais de Milan [73], les chausses en grèves de fer, et en gantelets les gants parfumés : mais nous aussi nous changerons de sentiments et d'idées.

» Roi de mon âme et comte de cette terre, pourquoi me laisses-tu ! Où donc, où donc vas-tu ? »

Voyant les dures plaintes de son épouse chérie, le Cid

* *Romancero general.*

Alarma, alarma sonaban
Los pífanos y atambores, etc.

ne peut s'empêcher de la consoler et de pleurer. « Madame, dit-il, essuyez vos pleurs jusqu'à mon retour. » Elle, regardant les siens, exhale sa peine en ces mots :

« Roi de mon âme et comte de cette terre, pourquoi me laisses-tu ! Où donc, où donc vas-tu ? »

XIX.

COMMENT LE CID FIT DÉCLARER LA GUERRE A L'EMPEREUR HENRI III, ET CE QUI S'ENSUIVIT*.

Le pape Victor [74] occupait le siége du bon saint Pierre ; et l'empereur Henri [75] se prosterna devant lui et dit :

« Devant vous, ô saint père, je viens exposer ma plainte contre ce roi Ferdinand qui tient sous sa loi la Castille et le Léon. Lorsque tous les chrétiens m'obéissent comme à leur seigneur, lui seul ne me reconnaît point et ne m'envoie pas de tribut. Contraignez-le, saint père, à m'obéir dès ce jour. »

Le pape envoya ses ordres sur ce qui lui avait été demandé : il enjoignait à Ferdinand d'être tributaire de l'empereur ; qu'autrement il accorderait et enverrait une croisade contre lui, parce qu'il n'obéissait pas. Beaucoup de rois qui étaient là présidant au concile défiaient le roi Ferdinand s'il ne voulait pas accéder à cela.

Le roi avait eu beaucoup de chagrin en voyant les dépêches, parce que si cette affaire allait plus avant, mal en viendrait à ses royaumes. Il demande conseil à ses hono-

* *Romancero de Sepulveda.*

La silla del buen san Pedro
Victor Papa la tenia, etc.

rables hommes [76]; ceux-ci lui conseillent de faire ce que l'on exige, parce qu'il est de son devoir d'obéir au pape : que s'il ne veut pas, mal en viendra à ses royaumes, parce que les rois qui le défient marcheront contre lui.

Le bon Cid n'était pas à ce conseil. Il était allé voir Chimène Gomez son épouse qu'il aimait bien, et il y avait fort peu de temps que le bon Cid la connaissait.

Comme on discutait encore, don Rodrigue entra. Le roi, quand il vit le Cid, lui conta ce qui s'était passé et le pria de lui conseiller ce qu'il fallait faire en la circonstance. Quand le Cid entendit cela, le cœur lui faillit. Il exposa son avis au roi, parlant de cette manière :

« Roi Ferdinand, vous êtes né en Castille dans un mauvais jour, si sous votre règne elle doit être soumise à un tribut. Ce qui n'a jamais été jusqu'à présent nous serait à grande honte; tout l'honneur que Dieu nous octroya, si vous faites cela est perdu. Celui qui vous conseille une telle chose n'est pas ami de votre gloire, non plus que des peuples qui vous obéissent comme à leur roi. Envoyez votre message au pape et à ses adhérents, et défiez-les tous de votre part et de la mienne. Car enfin la Castille fut gagnée par les rois qu'elle avait alors. Personne ne les aida à la conquérir sur les Mores. Elle leur coûta beaucoup de sang; et elle me coûtera la vie avant qu'un tribut se paye, puisqu'il ne s'en doit à personne. »

Le roi eut pour bien ce que lui disait le bon Cid. Il envoya au pape un message par lequel il lui demandait en grâce de ne soutenir pas une telle iniquité en une chose où il avait tort [77]; — et quant à l'empereur Henri et à ceux qui étaient de son parti, il les défiait tous et allait à leur rencontre.

Déjà sont venus huit mille et neuf cents chevaliers : une partie de ceux-ci sont du roi; les autres, que conduit le

bon Cid, ont élu don Rodrigue pour capitaine-général. — Ils passèrent les ports d'Aspa [78]; et à leur rencontre vint Raymond, comte de Savoie, avec beaucoup de chevaliers. Il livra bataille au Cid. Le combat fut très-sanglant, mais Rodrigue vainquit le comte et le mit en prison. Il l'en fit sortir en prenant pour otage une fille qu'il avait. C'est d'elle que le bon roi eut un fils qu'on appela don Ferdinand, cardinal de ce royaume de Castille. — Don Rodrigue Diaz gagna aussi une autre bataille contre la puissance redoutable de France qui vint à sa rencontre. Le roi ne s'y trouva point, étant resté en arrière.

Les rois et les empereurs, avec toutes leurs troupes, lorsqu'ils virent le carnage que le Cid allait faisant, demandèrent en grâce au pape d'écrire au roi don Ferdinand de retourner en Castille, qu'ils renonçaient à tout tribut, que personne ne se maintiendrait contre la puissance du Cid.

Le roi, quand il vit le message, retourna dans son royaume, s'estimant fort content : de quoi le Cid le remercia [79].

XX.

A QUELLE OCCASION NOTRE RODRIGUE FUT APPELÉ CID *.

Rodrigue est à Zamora, à la cour du roi Ferdinand, père de ce roi infortuné qu'on appela don Sanche, lorsque arrivent des ambassadeurs des rois tributaires vers Rodrigue de Bivar, auquel ils disent, s'étant humiliés devant lui :

* *Romancero general.*

En Zamora está Rodrigo,
En corte del rey Fernando, etc.

« Bon Cid [80], vers toi nous envoient cinq rois tes vassaux, pour te payer le tribut auquel ils se sont obligés. Et, en signe d'amitié, ils t'envoient cent chevaux : vingt blancs comme l'hermine, et vingt à la crinière rousse; trente bai-brun, et trente autres alezans : tous enharnachés de brocarts différents. Et de plus pour doña Chimène, beaucoup de joyaux et de toques; et pour tes deux charmantes filles, deux hyacinthes très-précieuses; et, pour l'habillement de tes gentilshommes, deux coffres pleins d'étoffes de soie. »

Le Cid leur répondit : « Mes amis vous vous êtes trompés dans le message; car je ne suis point *Cid* là où est le roi Ferdinand : tout est à lui, rien n'est à moi; je ne suis que le moindre de ses vassaux. »

Le roi fut très-reconnaissant de la modestie du Cid honoré, et dit aux messagers : « Dites à vos maîtres qu'encore que leur seigneur ne soit point roi, il est assis auprès d'un roi; que tout ce que je possède c'est le Cid qui me l'a conquis, et que je suis très-content d'avoir un si bon vassal. »

Le Cid renvoya les Mores avec des présents qu'il leur fit.

Dès lors en avant Ruy Diaz fut toujours appelé Cid, ce qui signifie chez les Mores homme considérable et qualifié.

XXI.

COMMENT DONA CHIMÈNE ÉCRIVIT AU ROI DON FERDINAND*.

Dans le manoir de Burgos, attendant son Rodrigue, Chimène est si enceinte [81] qu'elle attend un très-prochain accouchement.

Lorsque, plus souffrante encore le matin d'un dimanche, baignée de tendres larmes, elle prit la plume en main, et après avoir écrit mille plaintes à son mari, — des plaintes assez touchantes pour attendrir des entrailles de marbre ; de nouveau elle prit la plume, de nouveau se remit à pleurer, et écrivit de cette façon au noble roi don Ferdinand :

« A vous, mon seigneur le roi, le bon, le fortuné, le grand, le conquérant, le reconnaissant, le sage ; votre servante Chimène, fille du comte Loçano, à qui vous avez donné un mari bien comme pour vous moquer d'elle, vous salue des murs de Burgos, où elle vit dans la tristesse. — Dieu mène à heureuse fin vos bons projets !

» Pardonnez-moi, mon seigneur, si je ne vous parle pas avec une confiance entière : car ayant contre vous un mauvais vouloir [82], je ne puis le dissimuler.

» Quelle loi de Dieu vous enseigne que vous pouvez pour un si long temps, lorsque vous livrez des combats, démarier deux époux ?

» Quelle bonne raison approuve que vous montriez à un

* *Romancero del Cid.*

En los solares de Burgos,
A su Rodrigo aguardando, etc.

jeune garçon bien appris, bien docile et bien timide, à être un brave lion? et que de nuit et de jour vous le traîniez enchaîné sans le lâcher pour moi, sinon une fois par hasard dans l'année?

» Et encore cette fois-là il vient tellement couvert de sang jusqu'aux pieds de son cheval, qu'il fait peur à voir.

» Et quand il est couché près de moi il s'endort aussitôt dans mes bras; il frémit, il s'agite en ses rêves, se croyant toujours au milieu des combats.

» Et l'aube paraît à peine que les espions et les adalides [83] le pressent pour qu'il retourne au camp.

» Je vous le demandai en pleurant, m'imaginant dans mon abandon trouver en lui un père et un époux : et voilà que je n'ai ni l'un ni l'autre.

» Comme je ne possède pas d'autre bien et que vous me l'avez enlevé, je le pleure vivant comme s'il était mort.

» Que si vous faites cela pour l'honorer, mon Rodrigue est déjà si honoré, qu'il n'a point encore de barbe et qu'il a cinq rois pour vassaux.

» Enfin, seigneur, je suis enceinte, je suis entrée dans mon neuvième mois, et les larmes que je verse sans cesse pourront m'être nuisibles.

» Ne permettez pas qu'il vienne à mal, ce gage du meilleur vassal aux croix vermeilles, lequel n'a point baisé la main au roi.

» Répondez-moi en secret [84], par une lettre de votre main, encore qu'il faille donner une bonne étrenne à votre messager. Et surtout jetez cet écrit au feu, afin qu'il ne coure point dans le palais [85]; car les malintentionnés ne m'en tiendraient pas bon compte [86]. »

XXII.

COMMENT LE ROI DON FERDINAND RÉPONDIT A DONA CHIMÈNE *.

A dix heures du matin, demandant du papier [87] à son secrétaire, le roi répond de sa propre main à la lettre de Chimène.

Après avoir fait la croix, quatre points et un paraphe [88], voici les paroles qu'il écrit en manière de courtisan :

« A vous, Chimène la noble, la femme d'un mari envié, la modeste, la spirituelle, attendant un prochain accouchement ; le roi, qui ne trouva jamais en vous mauvais vouloir, vous envoie ses saluts en foi de ce qu'il vous aime tendrement.

» Vous me dites que je suis un mauvais roi, que je démarie les mariés, et que, pour mes intérêts, j'ai peu souci de vos chagrins. Vous me dites dans vos dépêches que vous vous plaignez de moi parce que je ne vous lâche point votre mari sinon une fois dans l'année ; et qu'encore, lorsque je vous le lâche, au lieu de vous caresser il s'endort dans vos bras, tant il revient fatigué.

» Si vous eussiez appris, madame, que je vous enlevasse votre mari pour mes amours, vous auriez raison de vous plaindre ; mais puisque je vous l'enlève seulement pour qu'il combatte dans le champ nos voisins les Mores, je ne vous fais pas un si grand outrage.

» Que si Rodrigue fût resté pendu à votre clavier [89], mon bien ne se serait pas accru en un si riche patrimoine. Si

* *Romancero del Cid* et *Romancero general.*

Pidiendo á las diez del dia
Papel á su secretario, etc.

je l'eusse laissé se promener avec les autres infançons, votre médaille d'or de Saint-Michel aurait pu tomber en de mauvaises mains. Et si je ne lui avais pas confié le soin de mes armées, vous ne seriez qu'une simple dame et lui qu'un simple gentilhomme.

» Si votre mari, madame, ne vous eût pas mise enceinte, je croirais ce que vous m'avez conté de son dormir : mais puisqu'il a rendu votre jupe trop courte [90], il n'aura pas dormi autant que vous le dites ; car il attend de vous un héritier de son majorat.

» Et si un mari vous manque à vos premières couches, il n'importe ; vous y aurez un roi qui vous fera cent mille régals.

» Ne lui écrivez point de venir, parce que, bien qu'il fût à vos côtés, en entendant le tambour il serait capable de vous quitter.

» Vous dites que votre Rodrigue a des rois pour vassaux. Plût à Dieu que, comme il en a cinq, il en eût cinq fois quatre ! car, lui les tenant en son pouvoir, mes châteaux et les vôtres n'auraient pas tant d'ennemis.

» Vous me dites de jeter au feu la lettre que vous m'avez écrite. Si elle contenait des hérésies, elle mériterait une telle récompense ; mais, comme elle ne contient que des raisons dignes des sept sages, elle vaut mieux pour mes archives que pour le feu ingrat [91].

» Et afin que vous gardiez la mienne et ne la mettiez pas en morceaux, j'assure par elle un beau présent à l'enfant dont vous accoucherez :

» Si c'est un fils, je promets de lui donner une épée, un cheval, et deux mille maravédis pour l'aider dans ses dépenses ;

» Si une fille, je promets de placer pour sa dot quarante marcs d'argent à partir du jour où elle sera née.

» Sur ce, madame, je finis, sans cesser de supplier la Sainte-Vierge qu'elle vous soit en aide dans les périls de l'accouchement. »

XXIII.

BELLE TOILETTE DE CHIMÈNE ALLANT A LA MESSE DE RELEVAILLES*.

A Saint-Isidore en Léon [92] se rendit pour sa messe de relevailles la noble Chimène Gomez, épouse du Cid Campeador. Pour sortir, elle habilla ses écuyers de drap de Courtrai [93], car l'habit du serviteur fait voir quel est le maître.

La belle dame revêtit un casaquin de fine écarlate avec des franges de velours piquées de deux en deux, et une basquine de même étoffe avec la même garniture ; présents que lui avait faits le roi le jour de son mariage.

Elle mit une belle ceinture à glands d'argent, présent que le comte avait fait à la comtesse sa mère.

Elle porte une coiffe de papos richement travaillée que l'infante Urraque lui donna le jour de ses noces.

A son cou pendent deux médailles posées très-élégamment, représentant saint Lazare et saint Pierre, saints de sa dévotion.

Ses cheveux, qui sont plus brillants que l'or [94], retombent sur ses épaules, ne formant tous qu'une seule tresse.

Elle porte une mante de drap de Courtrai, parce que les

* *Romancero del Cid.*

Salió á missa de parida
A san Isidro en Leon, etc.

dames de qualité, à mesure qu'elles couvrent mieux leur visage, découvrent mieux leur renommée [95].

Chimène allait si belle que le soleil resta suspendu au milieu de sa course pour la mieux considérer.

Et voilà qu'à l'entrée de l'église elle rencontra le roi Ferdinand, qui pour la conduire dedans la prit par la main.

« Noble Chimène, dit le roi, puisque le Cid Campeador, votre fortuné mari et mon meilleur vassal, a manqué aujourd'hui l'église pour se trouver dans les combats, à défaut de son bras je serai votre écuyer [96]; et à cette fameuse infante que le ciel divin vous a donnée, j'envoie mille maravédis et ma plus belle parure de plumes. »

Chimène ne remercia point le roi d'une faveur si haute, car la timidité s'empara d'elle et lui ôta la voix. Elle prit les mains du roi pour les baiser. Lui les retira, l'accompagna à l'église, et la ramena à sa maison.

XXIV.

PLAINTES DE CHIMÈNE AU SUJET DE L'ABSENCE DU CID*.

« Je suis effrayée, mon Rodrigue, qu'ayant maintenant l'expérience de l'amour qui vit en mon âme, — si toutefois c'est amour ce que nous devons à un maître, — je suis effrayée que vous vous absentiez ainsi loin de moi, car vous n'ignorez pas que l'absence arrache souvent d'un cœur la constance la plus enracinée. Je ne sais par quel désabusement vous tenez cette conduite, ni pourquoi vous

* *Romancero general.*

Espantame, mi Rodrigo,
Que teniendo ya esperiencia, etc.

me traitez ainsi, à moins que vous ne vouliez que je meure :

» Car avec une si longue absence vous faites perdre à Chimène la patience et la vie !

» Vous vous fiez à ce que je vous adore, et ne considérez point la rigueur du temps qui, par sa nature, laisse toujours du temps derrière soi. Je ne vous menace point, Rodrigue, votre Chimène n'est point telle qu'elle vous puisse trahir quoique sa jalousie la tourmente : mais, dites, que voyez-vous en moi qui vous engage à m'abandonner ainsi ? Vous direz que l'amour vous manque et que ma constance vous rassure.

» Car, avec une si longue absence, vous faites perdre à Chimène la patience et la vie !

» Ah, cœurs ingrats des hommes ! si les femmes connaissaient bien votre assuré changement, comme aucune ne vous croirait ! Où sont, Rodrigue, ces larmes, ces trompeuses paroles, ces fausses offres pleines de fausses promesses ? Le temps a emporté tout cela : de tout cela il ne me reste pour ma triste consolation que de tendres pleurs et de tendres plaintes :

» Car, avec une si longue absence, vous faites perdre à Chimène la patience et la vie ! »

XXV.

LES DERNIERS MOMENTS DU ROI FERDINAND*.

Il se sent bien mal, le roi, — ce bon roi don Ferdinand ; il a les pieds tournés vers l'Orient, et il tient le cierge en sa main [97].

Il a à son chevet des archevêques et des prélats ; et à sa droite ses fils, tous les quatre.

Trois d'entre eux étaient de la reine, l'autre était bâtard. Celui qui était bâtard se trouve le mieux partagé : car il est archevêque de Tolède, et grand-maître de Saint-Jacques [98] ; il est abbé de Saragosse et primat des Espagnes.

« Mon fils, si je ne fusse pas mort vous auriez été saint-père ; mais avec les revenus que je vous laisse, vous pourrez bien arriver là. »

Ils en étaient là-dessus, lorsque entra Urraque Ferdinand ; et, tournée vers son père, elle lui parla de cette façon.

* *Cancionero de Romances.*

Doliente se siente el rey
Ese buen rey don Fernando, etc.

XXVI.

COMMENT L'INFANTE URRAQUE SE PLAIGNIT A SON PÈRE MOURANT DE CE QU'IL N'AVAIT RIEN LAISSÉ A ELLE DANS SON TESTAMENT *.

Le roi Ferdinand achevait de distribuer ses terres, voisin de la mort qui le menace de près, lorsque, vêtue de deuil et versant des larmes, entre dans la triste salle l'oubliée infante Urraque.

Et voyant le roi son père, elle s'agenouille devant le lit avec le respect qu'elle lui doit, lui prend la main, et la baise.

Et après après avoir montré son chagrin par de tendres pleurs, l'infante se plaint ainsi d'une voix humble :

« Parmi les lois divines et humaines, laquelle vous enseigne, mon père, à déshériter les femmes pour avantager les hommes ?

» A Alphonse, Sanche et Garcia, qui sont ici présents, vous laissez tous vos biens, et de moi vous ne vous souvenez nullement.

» Je ne dois point être votre fille. Que si je l'étais, la nature vous forcerait à avoir souvenance de moi.

» Si je ne suis pas légitime et quand même je ne serais qu'une bâtarde, la nature vous engage encore à prendre soin des bâtards.

» Et s'il n'en est pas ainsi, dites-moi quelle faute me

* *Romancero del Cid.*

Acababa el rey Fernando
De distribuir sus tierras, etc.

déshérite? Quelle irrévérence vous ai-je montrée qui mérite un tel châtiment?

» Si vous me faites un pareil tort, que diront les peuples étrangers et vos Bons-hommes quand ils le sauront?

» Qu'il n'est point juste, non, qu'il n'est pas raisonnable non plus, de donner à des hommes les biens qu'ils peuvent gagner dans les combats.

» Laissez-moi déshéritée; mais réfléchissez que je suis femme et à ce que je pourrai faire sans protecteur et sans biens.

» Si vous ne me laissez point de terres, j'irai sur les terres étrangères et, pour couvrir votre tort je me cacherai d'être votre fille.

» J'irai pauvre, en costume de pèlerine; mais songez que les pèlerines parfois deviennent des prostituées [99].

» J'ai en moi un sang noble; mai j'ai bien peur d'oublier ma noblesse comme n'étant pas à moi, puisqu'on me dédaigne pour cela. »

Telles sont les paroles qu'elle dit; et attendant la réponse, elle cessa ses plaintes et donna cours à ses tendres pleurs [100].

XXVII.

COMMENT LE ROI FERDINAND RÉPONDIT A L'INFANTE URRAQUE*.

Il écoute avec attention les plaintes de sa fille doña Urraque, le noble roi don Ferdinand, étendu mourant dans son lit.

* *Romancero del Cid.*

Atento escucha las quexas
De su fija doña Urraca, etc.

Il s'afflige de sa hardiesse, va pour répondre et ne parle point; car une femme hardie fait perdre la parole, même à des rois.

Mais, afin de pouvoir en même temps la réprimander et lui venir en aide, il arracha quelques paroles de son sein avant que l'âme lui fût arrachée :

« Si tu pleurais pour ma mort comme tu fais pour les richesses, je ne doute point, ma chère fille, que la joie que j'en aurais ne prolongeât mes jours.

» Comment pleures-tu, femme insensée, pour les biens de ce monde, lorsque tu vois que de tous je n'emporte aujourd'hui qu'un linceul?

» Je me félicite du moment de vie qui me reste, puisque par lui je puis t'empêcher de tourner à mal.....

» Quand je partirai j'irai droit à la céleste demeure, car le feu de tes paroles m'aura servi de purgatoire.

» Tu portes envie à tes frères; mais tu ne songes pas, malheureuse, qu'avec des biens je leur laisse l'obligation de les conserver. Eux, ils sont pauvres avec beaucoup; et toi tu es riche sans rien, parce que les femmes nobles passent et entrent partout.

» Tu es ma fille, je l'avoue; mais tu es venue au monde déshonnête, j'eus des pensées déshonnêtes au moment où je t'engendrai. Une mère honorable te mit au jour; mais on te confia à une nourrice dont le lait était grossier, s'il faut en juger par ton langage.

» Tu dis que tu iras dans les pays étrangers : cela ne m'étonne point que celle qui laisse ainsi aller sa langue s'en aille être une infâme.

» Toutefois, si je puis par là empêcher ton déshonneur et l'effet de tes menaces; outre les dispositions que j'ai faites, je veux en faire encore une. Je ne veux point te laisser pauvre, afin que tu ne fasses pas ce que tu dis;

car bien que tu sois une femme noble tu es très-déterminée. Je laisse pour toi Zamora bien munie et cernée de tours; car il faut à tes écarts de fortes murailles. Il y a dedans de vaillants hommes pour te servir et la garder; confie-toi à leurs conseils et use sagement de mes trésors. Quand je réservai une telle possession, c'est que j'eus bien souvenance de toi; conserve-la de manière à ne pas démentir ton sang et ta race.

» Que celui qui t'enlèvera Zamora soit chargé de ma malédiction! »

Tous répondent Amen! hormis don Sanche, qui se tait[101].

NOTES DE LA PREMIÈRE PARTIE DES ROMANCES DU CID.

[1] Masdeu, *Refutacion critica de la historia leonesa del Cid*. p. 370.

[2] *La Castilla y el mas famoso castellano.*

[3] V. les notes de la traduction espagnole de Bouterweck.

[4] Le *Poème du Cid*, le plus ancien et le plus curieux monument de la littérature espagnole au moyen âge, a été publié vers la fin du siècle dernier dans la collection des Poésies espagnoles antérieures au XVe siècle (V. *Poesias anteriores al siglo XV*, t. 1). Nous nous proposons de publier prochainement le texte, corrigé, et la traduction de ce poème.

[5] Par ces mots, la *Chronique du Cid*, nous entendons désigner la Chronique de saint Pierre de Cardeña. Nous ne parlons pas de la *Chronique générale* (publiée par ordre du roi Alphonse-le-Sage), cette Chronique n'étant, pour tout ce qui concerne le Cid, que la reproduction de la première.

[6] V. Garibay, lib. XI, cap. 21.

[7] La *Chronique générale*, qui est, comme nous avons dit, la re-

production fidèle de la *Chronique du Cid*, cite également l'auteur, folio 349 au verso, folio 361 au recto, et folio 362 au recto. Seulement, au lieu de le nommer Aben-Alfange, elle l'appelle Aben-Alfarax, ce qui est sans doute une faute du copiste.

[8] Le savant Sanchez a même démontré que les auteurs de la *Chronique* avaient souvent copié le poème, dont ils ont conservé des vers entiers.

[9] Dans le *Poème du Cid*, après que l'auteur a raconté comme quoi l'aînée des filles du Cid, doña Elvire, épousa le roi don Ramire de Navarre, et la cadette, doña Sol, l'Infant don Sanche d'Aragon, l'auteur ajoute vers la fin : « Voyez combien l'honneur croît à celui qui naquit dans une heure fortunée, alors que ses filles SONT REINES (señoras *son*) de Navarre et d'Aragon. Aujourd'hui les rois d'Espagne SONT SES PARENTS (sus parientes *son*), etc., etc. V. 3733 et suiv. » Or, le roi don Sanche d'Aragon n'ayant survécu au Cid que 3 ans, ne sommes-nous pas autorisé à dire que le poème a dû être composé dans les premières années qui ont suivi immédiatement la mort du Cid ?

[10] L'hymne de Riego.

[11] Comme l'a fort bien remarqué Covarrubias, le mot *rico*, au moyen âge, signifiait non seulement *riche*, mais *noble*, *illustre*, *puissant*. V. *Tesoro de la lengua castellana*, au mot *Rico*.

[12] Don Iñigo, premier roi de Navarre. Don Sanche Abarca, petit-fils de don Iñigo.

Puisque nous y sommes, donnons l'ascendance du Cid. — Après la mort de don Pélage surnommé le Montagnard (el Montesino) la Castille étant restée sans maître, le peuple élut deux juges suprêmes (alcaides) dont l'un s'appelait Nuño Rasuera et l'autre Layn Calvo. Celui-ci épousa la fille du premier appelée Evira Nuñez. De Layn Calvo descendit Diègue Laynez qui prit pour femme doña Teresa Rodriguez, fille de don Rodrigue Alvarez comte gouverneur des Asturies. De ce mariage naquit Ruy Diaz (Rodrigue fils de Diègue), l'an 1026 de l'Incarnation, en la cité de Burgos, (*Chron. du Cid*).

[13] La Romance veut sans doute parler des petits-fils de Diègue Laynez, issus d'un enfant naturel qu'il avait eu dans sa jeunesse. Don Diègue n'eut, de légitime mariage, qu'un seul fils, Rodrigue.

[14] Les Romances ne disent point quel était le motif de la querelle qui avait eu lieu entre le vieux don Diègue et le comte de Gormaz. La Chronique du Cid, très-peu explicite sur ce point, laisse entendre que la mort du comte fut la suite d'une dispute qu'il avait eue avec don Rodrigue. Mais dans une vieille Chronique espagnole (manuscrits de la Bibliothèque du roi, n° 9988) se trouvent quelques vers qui pourraient jeter un certain jour sur les causes qui amenèrent le duel :

El conde don Gomez de Gormas
A Diego Laynez fizo daño,
Ferióle los pastores
E robóle el ganado.

C'est-à-dire : « Le comte don Gomez de Gormas fit du tort à Diègue Laynez ; il lui frappa ses bergers et lui déroba son troupeau. »

Cette querelle ayant pour cause l'enlèvement de quelques bœufs ou de quelques moutons serait tout à fait dans les mœurs du temps. Peut-être don Diègue et don Gomez, après une incursion faite en commun sur le territoire des Mores, avaient-ils ramené quelques têtes de bétail, et don Gomez, mécontent du partage, était allé s'approprier la partie du butin sur laquelle il croyait avoir des droits ?

[15] Le mot *Lozano* est un nom commun qui signifie *hautain, fier, orgueilleux*. C'était probablement le surnom du comte Gomez de Gormaz.

[16] Mirava como en las cortes, etc.

V. t. I, p. 56, note 15.

[17] A la tierra pide Campo, etc.

Mot à mot, il demande *un champ* à la terre. Dans notre Froissart, également, le mot *champ* est souvent employé d'une manière absolue pour *champ clos, lice*.

[18] Mudarra Gonzalès, l'un des héros du Xe siècle, était fils na-

turel de Gonzale Bustos et de la sœur d'Almanzor, roi de Cordoue. Les Romances ont célébré le courage avec lequel il vengea ses frères les sept infants de Lara. V. t. I, p. 88.

19 D'après les *Partidas*, le mot Infançon signifie un chevalier de bon lignage, ayant un patrimoine considérable. V. part. II, tit. 1, l. 13.

Selon Mat. Aleman, l'auteur espagnol du *Guzman d'Alfarache*, et qui n'en était pas moins un homme fort érudit, le mot *infançon* viendrait du latin *infans*, et ce mot aurait été usité dans la Biscaye dès le temps des rois goths, lesquels voulurent, avec ce nom, faire un titre d'honneur.

20 No son buenas fechorias, etc.

A propos d'un passage de *Don Quichotte*, où Sancho emploie cette expression, *malas fechorias*, etc. Clémencin, dans son commentaire, d'ailleurs si remarquable, dit que le mot *fechoria* s'emploie toujours en mauvaise part, et, par conséquent, blâme comme inutile l'épithète de *mala*. Si Clémencin avait eu présent à ses souvenirs ce vers de la Romance, il se serait bien gardé, sans doute, de critiquer l'expression de Cervantes. V. le *Don Quichotte* commenté par Clémencin, part. 1, ch. 52.

21 Diego Laynez me fizo
Bien cendrado en su crisol.

22 Le mot *campeador*, qui est devenu pour le Cid une espèce de second surnom, signifie le champion brave, actif, habile, le champion par excellence. Comme il nous a été impossible de reproduire en français toute la valeur de ce mot, nous avons préféré le conserver sans le traduire, en en déterminant, une fois pour toutes, d'une manière précise, la signification. Herder, lui-même, à qui cependant, la langue allemande offrait tant de facilité pour la traduction de ce mot, a préféré comme nous le conserver.

23 Dans le *Romancero general*, il y a sur le même sujet une autre Romance dont voici le début :

Consolando al noble viejo
Está el valiente Rodrigo, etc,

Cette Romance n'a aucun intérêt, ni historique ni littéraire; mais

la fin mérite qu'on la traduise : « Affectant un air de dédain, le comte lui dit en souriant : « Va-t'en, petit drôle, ou je te fais fouetter comme un jeune page. » Le bon Cid, le frappant de la main, lui dit avec grande colère : « Le bon droit, dans un noble cœur, vaut plus que dix amis. » — Ils sont si terribles, ses coups, ils sont tellement inévitables, qu'en un moment il lui a séparé la tête du corps. — Il l'emporte par les cheveux ; et la donnant à son père, il dit : « Çelui qui vivant vous maltraita, vous le voyez en votre pouvoir. »

24 Veis aqui la yerva mala,
Para que vos comais buena....
25 No sea otra Medusa
Que me trueque en dura piedra.
26 Que quien tal cabeça trae
Sera en mi casa cabeça.

Si le mot *chef* dans le sens de tête *(caput)* était encore du langage usuel, nous aurions traduit ce jeu de mots littéralement : « Car celui qui apporte un tel chef doit être le chef dans ma maison. »

27 Le mot *bons-hommes*, dans la langue du moyen âge, est le corrélatif de vilains. Les *bons-hommes*, au moyen âge, c'était ce qu'au XVIIe siècle en France on appelait les *honnêtes gens*.

28 Comer pan el manteles.

Manger pain sur nappe, expression proverbiale qui se rencontre fréquemment dans Don Quichotte.

29 Dans la langue du moyen âge, le mot espagnol *varon* s'employait fréquemment comme corrélatif de *muger* (femme), et l'on peut voir là-dessus la *Partida VI*, tit. I, l. 6. Mais souvent aussi, comme dans ce passage, le mot servait à désigner un personnage de noble naissance, ou recommandable par ses vertus, son courage. Notre Froissart a plusieurs fois employé le mot *baron* dans le même sens. Ainsi, il parle quelque part (liv. 3, chap. 33) de plusieurs chevaliers de France « qui étaient venus en pèlerinage en la ville de Compostelle au *baron* monseigneur saint Jacques en grand' dévotion ; » et ailleurs (liv. 3, ch. 34) il raconte comme quoi le duc et la duchesse de Lancastre et leurs enfants se mirent en oraison

et à genoux devant le benoît corps saint et *baron* de saint Jacques, etc., etc.

30 No es mucho, rapaz villano, etc.

Le mot *villano* (vilain) est dans la langue du moyen âge le corrélatif de *hidalgo* (gentilhomme).

31 Y en cima del casco lleva.
Un bonete colorado.

Les chevaliers mettaient sur le casque toute sorte d'ornements, tantôt une aigrette, tantôt des fleurs, tantôt un bonnet, une sorte de flamme.

32 Entonces fabló su padre,
Bien oireis lo que ha fablado.

Cette locution naïve se rencontre assez fréquemment dans les Romances. On la trouve aussi dans le *Poème du Cid* :

« Mio Cid Ruy Diaz odredes lo que dixo.

33 V. t. I, page 55, note 5.

34 . . . . . Con grande alarido.

A proprement parler l'Alarido était le cri que poussait une troupe d'hommes d'armes lorsqu'elle faisait une invasion subite sur le territoire ennemi.

35 Toutes ces villes font partie de la vieille Castille.

36 Le château de Bivar était situé à deux lieues (espagnoles) au nord-est de Burgos.

37 *Babieca*, en espagnol, signifie *idiot*. Voici, suivant la *Chronique du Cid*, à quelle occasion le Cid don Rodrigue donna ce nom à son cheval :

« Rodrigue eut pour parrain de baptême un clerc qui se nommait Peyre Pringos, ou, selon d'autres, Pèdre de Pernegas. Quoi qu'il en soit, Rodrigue, quand il fut en âge, demanda à ce parrain un poulain de ses cavales. Ce qu'il demandait lui fut promis. Lorsque le temps fut venu de le lui donner Peyre Pringos ou Pèdre de Pernegas fit entrer son aimé filleul dans ses écuries, où se trouvaient un grand nombre de cavales et de poulains et, afin qu'il pût mieux choisir, fit sortir l'une après l'autre toutes les cavales avec leurs poulains. De ceux-là, Rodrigue n'en choisit aucun. Mais, tout en dernier, sortit une cavale avec son poulain, lequel était fort laid et

de chétive apparence. Alors Rodrigue dit à son parrain : « C'est celui-ci que je veux. » Son parrain, très-mécontent, lui dit avec colère : « Babieca ! tu as mal choisi. — Non, répliqua Rodrigue, celui-ci sera un bon cheval et il aura nom Babieca. » En effet, Babieca fut depuis un bon cheval et très-fortuné. V. *Chronique du Cid*, ch, 2.

38 Apellidara á su tierra.

On nommait appel (apellido) le signal que faisaient le seigneur ou les habitants d'un endroit afin de se réunir et se défendre en cas d'agression subite. L'appel se faisait soit à voix d'homme, soit à son de cloche ou de trompe. Dans l'appel, les vassaux ou les habitants d'un endroit devaient se présenter aussitôt, soit à pied, soit à cheval et courir sus à ceux qui avaient fait le dommage. V. part. 2, tit. 26, l. 24.

39 Fueronse para sus tierras, etc.

40 Ce passage est, en quelque sorte, la répétition d'un fragment d'une autre Romance, la première des infants de Lara.

41 Tén tú las tus cortes, rey.
42 Y al que á mi padre mató
Dame lo tu por iguale.
43 Que el seso de las mugeres
Que non era naturale.
44 Yo lo haré de muy buen grado,
De muy buena voluntade.

45 Cette Romance est, à peu de chose près, la même que la précédente, mais beaucoup plus moderne. Par la comparaison, le lecteur pourra juger du travail populaire qui, avec le temps, s'accomplissait sur les Romances. On remarquera, dans celle-ci, que Chimène ne demande plus, — comme dans la précédente, — le Cid pour mari. C'est une différence essentielle et curieuse.

46 V. t. I, page 64, note 2.

47 Le cendal était une étoffe de soie très-légère.

48 Ni menos armas armare.

49 Castigas á tus *Merinos*.

D'après les *Partidas*, le mot *merino* (mérin) est un mot espagnol ancien qui signifie un homme qui a mission pour rendre la justice

en un lieu signalé. Il y avait deux sortes de *merinos* : il y avait le *merino mayor* que le roi plaçait de sa main en guise d'*adelantado* et qui possédait d'aussi grands pouvoirs que l'*adelantado* lui-même ; il y en avait d'autres, d'un degré inférieur, nommés par l'*adelantado* ou le *merino mayor*, lesquels ne pouvaient rendre la justice que dans des cas spéciaux. V. part. tit. 9, l. 23.

50 Que huerfana la dexo,
Niña y de muy poca edade.

51 Veo el lobo de mi sangre

Mot à mot : « Je vois le loup de mon sang.... »

52 Cinco reyes ha vencido,
Moros de la Moreria.

La Morérie, c'est le pays des Mores. Herder, dans sa traduction allemande, a également conservé ce mot.

53 Gormaz, ville de la vallée du Douro, qui, du temps du roi Ferdinand, avait été fortifiée de nouveau, et fermait la frontière chrétienne.

54 Que muy mucho le quería.

55 Villes de la vieille Castille.

56 Que entonces el almidon
Era pan para muchachos.

Il est difficile de déterminer le véritable sens de ces mots. Nous penchons à croire que la Romance veut dire que le Cid avait dédaigné ces vains ornements où l'on mettait de l'amidon, parce qu'il les regardait comme convenant peu à la toilette d'un homme de guerre. C'est ainsi que Cervantes, nous décrivant la toilette de don Quichotte dans la maison du chevalier du Gabanvert, nous dit qu'il « portait un collet vallon à la façon des étudiants, sans amidon ni dentelle. » V. *Don Quichotte*, 2e partie, ch. XVIII.

57 Un jubon de raso negro, etc.

On peut voir, sur le sens du mot *jubon*, Covarrubias, *Tesoro de la lengua castellana*.

58 La tizona rabitiosa.

Le Cid ne portait pas la *Tizona* le jour de son mariage ; car il n'en devint possesseur que beaucoup plus tard, dans sa vieillesse.

Il faut encore remarquer ici que le véritable nom de cette épée était Tizo*n* et non pas Tizo*na*. Selon l'ingénieuse observation d'un érudit espagnol, le peuple a du *féminiser* le nom de cette arme parce que c'était *une* épée. Si au lieu d'être *une* épée c'eût été *un* cimeterre, il est fort probable qu'on lui eût conservé son nom masculin.

59 Le quarto valait environ cinq maravédis.

60 Mas galan que Gerineldos.

Le mot *galan* signifie *élégant, de bon goût*. Le mot français *galant*, au XVIIe siècle, s'employait dans le même sens. Quant à ce nom de *Gerineldos*, il me paraît être la traduction et le diminutif de *Gerin*, nom d'un chevalier qui figure dans le *Roman de Roncevaux*, et que les Romances chevaleresques avaient sans doute rendu célèbre en Espagne.

61 On appelait ainsi une coiffure avec des ornements nommés *papos* qui couvraient les oreilles. Ces ornements étaient probablement fort légers, car on appelle *papos* la fleur du chardon. V. *Tesoro de la lengua castellana*, au mot *papos*.

62 Selon toute apparence, l'*urraque* (urracos) était une espèce de toque à la Médicis.

63 Après la bataille de Rosebec (1382) un grand nombre de Flamands s'expatrièrent. Parmi les émigrants se trouvaient des ouvriers drapiers. L'Angleterre s'empressa de leur ouvrir à Londres un asile; et ce pays, qui jusqu'alors avait été forcé d'exporter les laines magnifiques qu'il produisait, ne tarda pas à devenir célèbre par ses fabriques de drap. Ce détail indiquerait que la Romance a été remaniée à la fin du XIVe siècle, ou peut-être même au XVe.

64 Un collar de ocho patenas
Con un san Miguel colgando, etc.

On appelait *patena* une petite plaque de métal sur laquelle était gravée quelque figurine. Il paraîtrait, d'après un passage de don Quichotte, qu'à la fin du XVIe siècle, en Espagne, ce n'étaient déjà plus que les femmes des classes inférieures qui portaient ces *patenas*, et que même les paysannes un peu à l'aise les dédaignaient. Racontant

les noces de Gamache, et décrivant la toilette de la fiancée, Cervantes dit : qu'elle était plutôt vêtue en dame qu'en paysanne, et qu'au lieu de *patenas* elle portait de riches coraux. — V. *Don Quichotte*, part. 2, ch. XXI.

65 Il y a, dans le *Romancero general*, sur le même sujet, une autre Romance qui commence par ces vers :

Domingo por la mañana
Quando el sol claro salió, etc.

Nous ne l'avons pas traduite parce qu'elle nous a paru sans intérêt et d'un goût fort équivoque.

66 Tambien antolin salió
A la gineta de un asno.

C'est-à-dire avec une selle dont les arçons étaient très-élevés et avec des étriers fort courts, à la manière des Arabes.

67 Dans tous les temps et dans tous les pays, les vessies de bœuf, enflées, ont servi à l'amusement des gens du peuple et des enfants. — En Espagne, les bouffons s'en servaient comme d'un jouet. Dans le *Don Quichotte*, parmi les comédiens qui vont donner une représentation des *Cortès de la mort*, il y a un acteur vêtu en fou de cour, avec quantité de grelots, et portant au bout d'un bâton trois vessies de bœuf enflées, avec lesquelles il s'escrime et frappe la terre. V. *Don Quichotte*, part. 2, ch. 2.

68 Por las rejas y ventanas
Arrojavan trigo tanto.

69 Les Espagnols, au moyen âge, étaient très-dévots à saint Jacques, qu'ils honoraient comme le protecteur de leur pays, et les pèlerins qui se rendaient à Compostelle, étaient protégés par la loi d'une manière spéciale. Les habitants des pays qu'ils traversaient leur devaient aide et protection, à eux et aux gens de leur suite (V. les *Partidas*, part. I, tit. 24, l. 2). Plusieurs passages de Froissart prouveraient au besoin, qu'au XIVe siècle, les Français et les Anglais allaient *en grand'dévotion vers monseigneur saint Jacques* (V. p. 56, note 29).

70 Un *gafo* le aparecia, etc.

Le *gafo* est bien un lépreux, mais un lépreux de la pire espèce. Dans cette sorte de lèpre, outre qu'il y a également corrup-

tion des chairs, les nerfs des extrémités se retirent de telle façon, que les mains et les pieds deviennent semblables aux serres d'un oiseau de proie. V. Covarrubias, *Tesoro de la lengua castellana,* au mot *gafo*.

71 En nous montrant le Cid partageant son lit avec un lépreux, avec un *gafo*, la Romance veut nous donner une haute idée de l'humanité du héros, laquelle lui fait surmonter les plus fortes répugnances.

72 Frescas blancas relumbrando.

La *blanca* (le blanc) était une petite monnaie du royaume de Murcie qui avait la moindre valeur.

73 Nous voyons par un passage de Froissart, que, au XIVe siècle, les armures de Milan étaient fort estimées. Lorsque le comte Maréchal eut défié le comte Derby, celui-ci « envoya grands messages en Lombardie, devers le duc de Milan, pour avoir armures à son point et à sa volonté. » V. les Chroniques, liv. 4, ch. 63. — Au XVe siècle, le poète espagnol Juan de Mena, décrivant, dans un de ses poèmes, l'entrée du roi don Juan II dans la plaine de Grenade, compare ce bruit à celui que faisaient les forges de Milan : *O las herrerias de los Milaneses*. V. Orden de Marte copl. 180. — Enfin, un siècle plus tard, sous le règne de Charles-Quint, Fernan Perez, commentateur de Juan de Mena, recommandait encore les armes qui se fabriquaient à Milan, et particulièrement les harnais, les armures.

74 Victor II.

75 Henri III.

76 A los sus honrados homes.

Honorables-hommes, bons-hommes, riches-hommes, expressions diverses qui toutes désignent les grands vassaux.

77 No ayude tal sinrazon
Sobre lo que la avía

78 Pasaron los puertos de Aspa, etc.

V. sur le mot *puerto* (port) t. I, p. 57, note 28.

Aspa est un petit hameau dans la Catalogne près de Lérida.

79 Cette Romance, il faut en convenir, est une pure imagination populaire sans aucun fondement historique. Le Cid n'aurait pas été assez grand s'il n'eût pas triomphé de la France et de l'Empire.

80 Cid, c'est-à-dire seigneur.

81 Tan en cinta está Ximena.

Nous avons, comme on voit, littéralement reproduit l'expression naïve du texte, laquelle, d'ailleurs, se trouve aussi dans notre Froissart.

82 Que si *mal talante* os tengo, etc.

Ducange, dans son glossaire, donne au mot *talent* la signification de *volonté* : animi decretum, voluntas, etc., etc. Cervantes, qui s'amusait, dans *Don Quichotte*, à reproduire les locutions des temps chevaleresques, a plusieurs fois employé cette expression (mal talante), notamment au chap. 36 de la 2e partie. On trouve fréquemment cette locution, *mal talent*, chez nos vieux historiens. Voltaire est (dans l'ordre chronologique) le dernier de nos grands écrivains qui l'ait employée : « J'ai quelque maltalent contre M. de Malesherbes, qui protége les feuilles de ce monstre (de Fréron) » etc, etc. Lettre à d'Argental, 16 février 1761.

83 Selon Covarrubias (*Tesoro de la lengua castellana*), le mot arabe *adalid* revient au mot arabe *dux* et signifie chef de guerre. Mais en consultant les *Partidas* on voit que ce mot avait un sens plus spécial. L'adalid (*explorator*) était l'officier qui dirigeait une incursion, et conduisait une troupe d'hommes d'armes à travers des lieux d'un difficile accès. Il devait connaître le pays, savoir les endroits où l'on pouvait placer les embuscades, etc. Part. 2, tit. 22, l. 1. — Selon Hurtado de Mendoza, les adalides étaient élus par leurs soldats. V. *Guerra de Granada*, liv. 2.

84 Responded me en puridad
Con letras de vuestra mano.

85 Non se faga de palacio.

V. t. I, page 55, note 9.

86 Que á malos barruntadores
Non me será bien contado.

Cervantes, dans la fameuse conversation de Sancho avec la du

chesse, a employé cette locution : *Mal contado te sera, señora duquesa*, etc.

[87] Le papier, dont la première invention est due aux Chinois, était fabriqué à La Mecque dès le commencement du VIIIe siècle, et de là cette industrie se répandit rapidement dans tous les pays occupés par les Arabes. Il est donc très-probable que le papier était en usage même dans la partie chrétienne de l'Espagne avant d'être connu dans le reste de l'Europe.

[88] Usage que la dévotion avait introduit en Espagne, et qui s'y est conservé jusqu'à ces derniers temps.

[89] Le clavier (*llavero*) était la chaîne à laquelle une dame châtelaine suspendait son trousseau de clefs.

90 Pero si os tiene, señora,
Con el *brial* levantado, etc.

De plusieurs passages du Poème du Cid que nous pourrions citer ici, il résulte évidemment que le *brial* était le vêtement qui se portait par-dessus la chemise, la *jupe*. Ainsi, Covarrubias a tort de dire que le brial était pour les reines et les grandes dames une sorte d'habit religieux. V. *Tesoro de la lengua castellana*, au mot *Brial*.

91 Mejor es para mi archivo
Que non para el fuego ingrato.

[92] Le roi Ferdinand voulant posséder les corps de quelques saints, qui se trouvaient à Séville, envoya à cet effet, en ambassade au roi more qui y commandait, deux évêques et avec eux don Nuño et d'autres prud'hommes.

Étant donc arrivés à Séville, ceux-ci demandèrent au roi les corps saints. Mais le More leur répondit qu'il ne savait pas où ils gisaient. De cette réponse furent fort affligés les bons évêques : ils se mirent en oraison durant trois jours. La troisième nuit, comme ils priaient avec beaucoup de ferveur, saint Isidore leur apparut, et leur dit de ne pas s'inquiéter ni s'enquérir plus long-temps des corps des autres saints, et de le transporter lui tout seul à Léon. Ce que firent les ambassadeurs en grande cérémonie et pompe. On bâtit dans la ville susnommée une église que l'on consacra au nom du bienheureux saint, et l'on plaça son cercueil ri-

chement paré sous le maître-autel de cette église. V. *la Chronique générale d'Espagne*, Part. 3.

93 Le drap de Courtrai était renommé en Espagne pour son extrême finesse, V. le *Grand Dictionnaire de l'Académie espagnole*, au mot *Contray*.

94 Y los cabellos que al oro
Disminuyen su color, etc.

V. t. I, page 67, note 1.

95 Le proverbe espagnol dit : *Ce qui te couvre te découvre.*

96 A falta del brazo suyo,
Yo vueso brazero soy.

97 Los pies tiene hácia oriente,
Y la candela en la mano.

Pourquoi le roi Ferdinand a-t-il les pieds tournés vers l'orient? N'est-ce pas parce que de ce côté se trouvent les lieux saints? Chez les Arabes on tournait vers La Mecque les pieds des mourants.

Pourquoi le roi Ferdinand tient-il un cierge à la main? Le cierge, habituellement, est le symbole de la vie : mais au moment où un homme se meurt, et lui-même et ceux qui l'assistent en ce moment suprême ne sont-ils pas suffisamment convaincus que la vie n'est qu'un flambeau qui s'éteint?... Le cierge a donc ici une autre signification. Peut-être est-il l'image de la vie future. Peut-être aussi, en le plaçant dans la main de l'agonisant, voulait-on par là détourner les esprits de ténèbres qui devaient accourir pour s'emparer de son âme à l'instant où elle quitterait le corps.

Quoi qu'il en soit, cet usage de mettre un cierge dans la main du mourant paraît avoir subsisté long-temps en Espagne. Hernando del Pulgar, dans sa biographie du fameux marquis de Santillane, qui mourut vers le milieu du XVe siècle, nous raconte qu'au moment où le marquis venait de recevoir les sacrements, il tenait d'une main un crucifix et de l'autre un *cierge allumé* (una candela encendida).

98 Il y a ici un anachronisme; l'ordre de saint Jacques ne fut fondé que dans le siècle suivant, en 1161.

99 Il y a ici une *grâce* intraduisible. Elle tient à la ressemblance

qu'ont entre eux les mots *romeras* (pèlerines) et *rameras* (prostituées).

En traje de peregrina,
Pobre iré, mas faced cuenta
Que las *romeras* á veces
Suelen fincar en *rameras*.

Dans le ch. 5 de la 2e partie de *Don Quichotte*, Cervantes fait allusion à ces paroles : « Si je te disais (c'est Sancho qui parle à sa femme) que ma fille se jette d'une tour en bas, ou bien qu'elle s'en aille courir le monde comme l'infante doña Urraca, tu aurais raison de ne pas faire à mon goût, » etc., etc.

100 Dans le *Cancionero de Romances* au lieu de cette Romance et de la suivante se trouve une seule romance qui commence par ces mots :

Morir os queredes, padre,
San Miguel os aya el alma!

Le début de cette Romance est fort curieux :

« Vous voulez mourir, mon père; saint Michel daigne avoir votre âme!... Vous avez légué vos terres à qui il vous a plu : à don Sanche la Castille, — la Castille la bien nommée, — à don Alphonse le Léon, et à don Garcie la Biscaye. Moi, parce que je ne suis qu'une femme, vous me laissez déshéritée. Je m'en irai en ces pays comme une femme errante, et je livrerai mon corps à qui il me plaira, aux Mores pour de l'argent, aux chrétiens gratuitement, et de ce que je pourrai gagner je ferai du bien pour le salut de votre âme. »

Ici, le roi demanda : « Qui est celle qui parle ainsi? »

L'archevêque lui répondit : « Votre fille doña Urraque. »

— « Taisez-vous, ma fille, taisez-vous; ne me parlez pas de la sorte; car une femme qui parle ainsi mériterait d'être brûlée. »

V. le *Cancionero de Romances*, p. 146, au verso.

101 Todos responden, amen,
Si no don Sancho que calla.

Dans les Chroniques, don Sanche ne se *tait* point. Au contraire, il proteste vivement contre le partage, il rappelle la constitution des rois goths qui avait établi que le royaume d'Espagne ne serait ja-

mais partagé, il invoque son droit d'aînesse, etc., etc. Mais, s'il faut l'avouer, le sombre silence de don Sanche, — qui est aussi une protestation, — nous paraît d'un effet bien autrement poétique. Selon nous, en modifiant ainsi l'histoire la tradition populaire s'est élevée à l'idéal.

DEUXIÈME PARTIE.

LE CID SOUS LE ROI DON SANCHE.

(1065-1072.)

I.

LE CID RENVERSE LE FAUTEUIL DU ROI DE FRANCE DANS L'ÉGLISE DE SAINT-PIERRE DE ROME*.

Le saint-père a appelé en concile à Rome ce noble roi don Sanche pour qu'il obéisse au pape. — Il alla droit à Rome accompagné du Cid. — Ils ont mis pied à terre au jour marqué. — Le roi baisa la main au pape avec beaucoup de politesse, et le Cid également, et les chevaliers chacun à son rang.

Don Rodrigue était entré dans l'église de Saint-Pierre où il avait vu les sept fauteuils des sept rois chrétiens. Et il vit celui du roi de France tout contre celui du saint-père, et celui du roi son seigneur un degré plus bas. Il s'en fut à celui du roi de France, et le renversa avec le pied : le fauteuil était d'ivoire, il en fit quatre morceaux. Et il prit celui de son roi et le mit sur le degré le plus élevé.

Alors parla un honorable duc que l'on dit celui de Savoie : « Sois maudit, Rodrigue, et excommunié du pape parce que tu as outragé un roi le meilleur et le plus estimé. »

Le Cid entendant ses raisons, a parlé de cette manière :

* *Romancero del Cid.*

A concilio dentro en Roma
El padre santo ha llamado, etc.

« Laissons les rois, duc, et si vous vous sentez offensé accommodons cela nous deux seuls ; qu'il en soit demandé raison de vous à moi. »

Il s'approcha du duc, et lui donna une grande poussée. Le duc, sans riposter, se tint coi très-sagement.

Le pape, quand il a appris cela, a excommunié le Cid. Celui de Bivar, le sachant, s'est prosterné devant le pape : « Absolvez-moi, dit-il, pape, sinon vous vous en repentirez. »

Le pape, père miséricordieux, répondit très-sagement : « Je t'absous, don Ruy Diaz, je t'absous de bon gré, pourvu que tu sois dans ma cour très-poli et sage [1]. »

II.

COMMENT LE CID SE CONDUISIT DANS UNE BATAILLE LIVRÉE PAR LE ROI DON SANCHE AU ROI DON ALPHONSE *.

Don Sanche règne en Castille, Alphonse son frère en Léon. Ils se sont livré un grand combat à qui aura les deux royaumes. Près de la rivière de Carrion les rois ont eu bataille. Beaucoup de leurs gens meurent.

Don Sanche perdit le champ. Il s'était enfui de la bataille et allait triste et fort inquiet.

Alphonse ordonna à son armée de ne point tuer les chrétiens. — Il a grande compassion d'eux et il s'est plaint de son frère pour avoir été la cause de la dernière rupture.

* *Romancero de Sepulveda* et *Romancero del Cid.*

Don Sancho reyna en Castilla,
Afonso en Leon su hermano.

Rodrigue Diaz de Bivar, ce brave Cid renommé, donnait des encouragements à don Sanche son seigneur. Il lui dit :

« Roi et seigneur, ce dont je vous parle est la vérité ; à savoir que les troupes galiciennes qui sont avec votre frère sont maintenant dans une entière sécurité, se réjouissant dans leurs logis, et ne se défiant ni de vous ni des gens de votre parti.

» Faites retourner les fuyards, mettez-les sous votre main, et demain, l'aube venue, d'un cœur intrépide frappez vigoureusement sur tous, sur les Léonais et les Galiciens, et avec votre courage remplissez-les d'épouvante.

» Car ils ont pour coutume lorsqu'ils gagnent quelque champ, de se glorifier de leur valeur et de se rire de l'ennemi. Ils passeront toute la nuit dans le plaisir et dans la joie, et dormiront au matin comme des hommes sans pensement. Vous les vaincrez, bon roi, et resterez bien vengé. »

Ce que le Cid lui conseillait parut très-bien au roi. Le roi et tous ses gens tombèrent sur les ennemis. Ils tuent les uns, ils prennent les autres, ils les mettent tous en déroute. Ils prirent le roi Alphonse dans un temple consacré qui s'appelle Sainte-Marie de Carrion.

Lorsque les Léonais virent leur seigneur prisonnier, ils combattirent très-vaillamment, prirent le roi don Sanche,— et quatorze chevaliers l'emmènent en lieu de sûreté.

Le bon Cid, voyant cela, accourut aussitôt vers eux, et leur dit : « Chevaliers, veuillez relâcher mon seigneur : de mon côté je vous rendrai don Alphonse, de qui vous étiez vassaux. »

Les Léonais répondirent à ce bon Cid tant renommé : « Ruy Diaz, retournez en paix ! sinon vous irez prisonnier avec le roi votre seigneur que nous emmenons ici avec nous. »

Le Cid conçut une grande colère de ce qu'ils lui avaient

dit : il se battit contre tous et délivra son seigneur. Il en laissa treize vaincus : l'autre s'était échappé.

On conduisit à Burgos Alphonse, frère du roi, prisonnier grâce au grand courage et aux exploits de ce bon Cid castillan.

III.

COMMENT DON SANCHE, PRISONNIER DE DON GARCIE, FUT DÉLIVRÉ PAR ALVAR FANEZ, ET COMMENT DON GARCIE FUT FAIT PRISONNIER PAR LE CID *.

Le roi don Sanche[2] régnait en Castille son royaume, et en Galice don Garcie qui est frère de don Sanche. Tous deux avaient beaucoup guerroyé touchant ces royaumes, quand l'un et l'autre roi se rencontrèrent dans une bataille très-sanglante. — Là meurent beaucoup de leurs gens. Garcie prit don Sanche et le donna à six chevaliers pour qu'ils le tinssent en lieu de sûreté. Ensuite il va à la poursuite des gens qui servaient le roi son frère.

Don Sanche, se voyant pris, en avait conçu un grand chagrin. Il dit à ceux qui le gardaient de le laisser aller sain et sauf ; qu'il leur accorderait de grandes récompenses, qu'il leur donnerait sans cesse beaucoup de bien, et qu'il ne ferait aucun tort au royaume de son frère.

Tous ensemble répondirent qu'ils ne feraient pas ce qu'il voulait jusqu'à ce que leur roi revînt et avisât sur ce point.

Don Sanche étant pris, Alvar Fañez est arrivé et il parle

* *Romancero de Sepulveda* et *Romancero del Cid*.

El rey don Sancho reynava
En Castilla su reynado, etc.

de cette façon à ceux qui tiennent le roi prisonnier : « Traîtres, laissez mon roi que vous tenez prisonnier. »

Et tombant sur eux il combat avec tous. Il en démonte deux, et les quatre autres fuient le champ.

Don Sanche, demeurant délivré de ceux qui l'avaient gardé, dit avec de grands cris : « Venez ici, mes vassaux ; souvenez-vous, mes chevaliers castillans, de l'honneur que vous avez acquis dans les batailles et combats où vous êtes entrés. N'allez point le perdre aujourd'hui. Au contraire portez-le plus avant. »

Quatre cents chevaliers s'étaient réunis à lui ; et tous étant déjà rassemblés, le bon Cid avait paru. Il amène trois cents chevaliers et tous sont gentilshommes.

Lorsque don Sanche les vit il en conçut un très-grand plaisir ; il dit à ses chevaliers : « Descendons vite dans la plaine ; puisque le Cid est venu, le champ sera nôtre aujourd'hui. »

Il reçut bien Ruy Diaz le fameux Castillan, disant : « Soyez le bienvenu, Cid le très-fortuné. Aucun vassal jusqu'à ce jour n'arriva, pour servir son seigneur, aussi à propos que vous, bon Cid honoré. »

Le Cid répondit au roi avec une âme intrépide : « Vous pouvez bien croire, seigneur, que vous gagnerez le champ, dans lequel vous vaincrez don Garcie, votre frère, ou je mourrai pour vous comme doit faire tout bon gentilhomme. »

Pendant qu'ils en étaient là don Garcie était arrivé. Il vient chantant et allègre, ne sachant ce qui s'est passé ; il dit comment il a vaincu son frère le roi don Sanche, comment il l'a pris et mis en lieu de sûreté.

Aussitôt que les rois se virent ils retournèrent à la bataille, — plus opiniâtre que la précédente dans laquelle fut pris le roi don Sanche.

Don Garcie fut vaincu, beaucoup de son parti périrent. Le Cid, grâces à sa valeur extraordinaire, prit don Garcie, et le remit à son seigneur avec un plaisir infini. Par ordre du roi don Sanche, on l'enchaîna fortement, et il fut enfermé au château de Luna [3].

IV.

LE CID EST ENVOYÉ AVEC UN MESSAGE A ZAMORA POUR PRIER L'INFANTE URRACA DE REMETTRE CETTE PLACE AU ROI DON SANCHE. SON MAUVAIS SUCCÈS. IL EST EXILÉ, PUIS RAPPELÉ *.

Sur cette ville de Zamora est arrivé le roi don Sanche. Il amène avec lui beaucoup de gens, car il désire beaucoup la prendre. Chevauchant à cheval, en la compagnie du Cid, il allait autour de la ville, et le roi disait ainsi au Cid :

« Toute cette ville est assise et taillée sur le roc ; elle possède des murs très-forts, elle a des tours en quantité infinie. Le Douro en baigne le pied ; elle est merveilleusement forte ; tout ce qu'il y a d'hommes au monde ne suffirait pas pour la conquérir. Si ma sœur me la donnait je la préférerais à l'Espagne.

» Cid, mon père vous a élevé [4], il vous a fait beaucoup de bien ; il vous fit le premier de sa maison et chevalier à Coimbre lorsqu'il la gagna aux Mores. Quand il mourut à Cabécon [5], il vous recommanda à moi et à mes frères. Alors nous lui jurâmes entre ses mains de vous combler de grâces. Je vous ai fait le premier de ma maison,

* *Romancero de Sepulveda.*

[3] Llegado es el Rey don Sancho
Sobre Zamora essa villa, etc.

je vous ai donné beaucoup de terres, lesquelles valent mieux qu'un comté le plus grand qui soit en Castille.

» Je vous prie, don Rodrigue, comme un ami de prix, d'aller à Zamora avec mon message, et de dire à doña Urraque, ma sœur, qu'elle me donne cette ville pour une grosse somme ou un grand échange [6], comme il lui semblera préférable.

» Pour cette ville je lui donnerai Médina de Rioseco [7] avec tout l'apanage ; et je lui promets aussi Villalpando et ses dépendances [8], ou Valladolid [9] la riche, ou Tiedra [10] qui est un bon château, et je lui ferai serment avec douze de mes vassaux d'accomplir ce que j'ai dit : et si elle ne le veut pas faire je prendrai la ville de force. »

Le Cid lui baisa la main. Il prit congé du bon roi, et arriva à Zamora avec quinze chevaliers qui l'accompagnaient.

Le Cid est entré dans Zamora, — dans cette ville de Zamora. Il est arrivé devant doña Urraque qui le reçoit très-bien. Il lui avait dit le message dont il était chargé pour elle. Doña Urraque, l'entendant, versa beaucoup de larmes. Elle disait :

« Pauvre infortunée ! don Sanche, qui m'aimait, ne tiendra point le serment qu'il avait fait à mon père. Après la mort de mon père, il a pris à mon frère don Garcie toutes ses possessions et l'a mis en prison comme s'il eût été un larron : maintenant il y languit encore. Il a enlevé aussi son royaume à mon frère Alphonse, lequel s'est enfui vers Tolède et est maintenant avec les Mores. Il a pris Toro [11] à ma sœur, — à ma sœur doña Elvire. A moi il veut me prendre Zamora, ce qui m'afflige beaucoup.

» Il sait fort bien, le roi don Sanche, que je ne suis qu'une simple femme, que je ne me battrai point contre lui : mais par ruse ou publiquement je lui ferai donner la mort qu'il mérite si bien. »

Arias Gonzale se leva et dit : « Ne pleurez point, madame, je vous le demande en grâce ; à l'heure du danger nous aurons un meilleur expédient. Ne vous affligez point ainsi, il vous en adviendrait un grand dommage. Parlez à vos vassaux, dites-leur ce que le roi demande, et s'ils l'approuvent, livrez sur-le-champ la ville au roi. Et s'ils ne sont point d'avis de faire ce que le roi demande, mourons tous dans la ville comme le doivent des gentilshommes[12].»

L'infante trouva bien de faire ce qu'il disait. Ses vassaux ne voulurent point : ils mourraient tous assiégés dans Zamora plutôt que de livrer la ville au roi.

Le Cid était retourné vers le bon roi avec cette réponse. Le roi quand il entendit cela répondit au bon Cid : « C'est vous, Cid, qui avez conseillé de ne point me donner ce que je demandais parce que vous avez été élevé dans cette ville de Zamora. Si ce n'était à cause que mon père vous a élevé, je vous ferais enfermer sur-le-champ. Mais d'aujourd'hui en neuf jours je vous ordonne de sortir de mes terres et du royaume de Castille.

Le Cid alla à sa terre ; il partit avec ses vassaux pour Tolède, où était Alphonse depuis sa fuite.

Les comtes et les riches-hommes[13] disaient au roi don Sanche de ne point perdre un vassal comme Ruy Diaz le Cid et aussi vaillant ; car il était d'un grand prix.

Le roi vit qu'il était bien de faire ce qu'ils disaient ; et s'adressant à Diègue Ordoñez, il lui enjoignit de dire au Cid qu'il s'en revînt sur-le-champ vers lui ; qu'il le traiterait avec bonté, et le ferait le premier de tous ceux de sa maison.

Ordoño alla vers le Cid et lui dit son message. Le Cid prit conseil des siens pour savoir s'il ferait ce que le roi voulait et leur demanda leur avis. Ils lui dirent de retourner vers le roi puisqu'il lui envoyait ses excuses.

Le Cid s'en retourna avec eux. Lorsque le roi le sut, il s'avança deux lieues [14] à sa rencontre, suivi de cinq cents chevaliers. Le Cid voyant le roi descendit de Babiéca et lui baisa aussitôt les mains. Il fit route vers le quartier-général du roi, et tous les Castillans eurent avec lui grand plaisir.

V.

REPROCHES DE DONA URRAQUE AU CID CAMPEADOR*.

Après de tristes lamentations sur la mort de Ferdinand et après lui avoir succédé, le roi don Sanche, son fils, au milieu de mille embarras, enjoint au Cid castillan, avec mille promesses et instances, d'aller vers le peuple zamoran prier doña Urraque, au nom du roi son frère, de donner Zamora et de la livrer à son pouvoir et autorité.

Et le seigneur de Bivar étant parti pour faire le message du roi, arrive à la vieille poterne qui est gardée avec soin. Comme on refuse l'entrée à celui qui honore le peuple espagnol, il cherche à rompre la garde pour accomplir la mission du roi. Et la garde qui veille à la défense du mur essaie de résister. Et au bruit du Castillan, l'opprimée doña Urraque, vêtue d'habillements noirs, pose son sein contre le mur, et mouvant le visage et les mains, les yeux baignés de larmes, elle dit au brave Rodrigue :

« Arrière, arrière Rodrigue le superbe Castillan ! Tu devais te souvenir de ce bon temps passé, quand je t'armai chevalier sur l'autel de Saint-Jacques. Mon père te

* *Romancero del Cid.*

Despues del lamento triste
De la muerte de Fernando, etc.

donna les armes, ma mère te donna le cheval ; moi je te chaussai l'éperon d'or [15] pour que tu fusses plus honoré.

Glose [16].

» Pourquoi frappes-tu à des portes étrangères, vaincues par tes victoires, en ordonnant par là que je sois vivante pour de vifs chagrins et morte pour toute espèce de gloire ? Et puisque tu as déposé le traitement d'ami, et que tu prêtes les mains sans examiner où est la justice, — *Arrière, arrière Rodrigue le superbe Castillan !*

» Arrière,— puisque tu as manqué à ta parole et au serment fait à celle dans l'âme de qui tu es entré, et que tu as rempli son cœur de soucis pour n'y plus tenir ta place. Mais lorsque ta main cruelle signa le mal ordonné contre moi, encore que le roi te l'eût commandé, *tu devais te souvenir de ce bon temps passé.*

» Je suis femme et la passion ne me donne point lieu de demander ta perte au ciel ; car si mon âme est offensée mon cœur l'est aussi bien. Et encore que tu causes ma mort je ne t'en souhaite pas du mal, parce que moi, je me rappelle, cruel, *quand je t'armai chevalier sur l'autel de St-Jacques.*

» Ce que tu n'as point considéré, les femmes le considèrent. Et quand tu t'es réuni à mes ennemis, tu n'as songé qu'à ce que tu étais, et tu as oublié ce que tu avais été. Je te trouve cette défaite parce que tu es maintenant gentilhomme d'armes. Mais quand tu ne l'étais point, et que tu étais simple vassal, *mon père te donna les armes, ma mère te donna le cheval.*

» Ils t'élevèrent au rang que je perdis par toi : ils firent ton bien et mon mal ; car autant d'honneur ils t'accordèrent, autant tu m'en enlevas à moi. Et gardant la soumission due au désir d'un père chéri, moi dont tu causes les larmes, moi *je te chaussai l'éperon d'or pour que tu fusses plus honoré.*

» Arrière, arrière Rodrigue le superbe Castillan ! Tu devais te souvenir de ce bon temps passé, quand je t'armai chevalier sur l'autel de Saint-Jacques. Mon père te donna les armes, ma mère te donna le cheval ; moi je te chaussai l'éperon d'or pour que tu fusses plus honoré [17]. »

VI.

DEUX CHEVALIERS ZAMORANS VONT DÉFIER LES CHEVALIERS CASTILLANS, ET SONT VAINQUEURS DANS LE COMBAT *.

Sur les bords du Douro, en remontant, chevauchent deux Zamorans. Ils portent des devises vertes; leurs chevaux sont alezans [18] : ils sont couverts d'une bonne armure, ils ont de riches épées au côté, des écus devant la poitrine, de grosses lances en main, des étriers fort courts, et les freins de leurs chevaux sont recouverts d'argent.

Comme ils sont très-bien disposés, ils paraissent très-bien armés.

Et ils descendent par une pente de terrain plus rapides que des lévriers.

On sort, pour les voir, du quartier-général du roi don Sanche.

Dès qu'ils furent de l'autre côté, ils firent retourner leurs chevaux, et, après un grand silence, parlèrent ainsi orgueilleusement : « S'il y a deux chevaliers castillans qui veuillent briser leurs armes contre deux autres Zamorans, nous leur donnerons à connaître que le roi ne se conduit

* *Romancero del Cid.*

Riberas de Duero arriba
Cavalgan dos Zamaranos, etc.

pas en gentilhomme, en enlevant à doña Urraque ce qu'elle tient de son père. Et nous ne voulons plus être estimés, nous ne voulons plus être honorés, ni qu'un roi fasse cas de nous, ni qu'un comte nous place à son côté, si à la première rencontre nous ne les avons désarçonnés. Et si l'on veut, qu'il en vienne trois, si l'on veut qu'il en vienne quatre, si l'on veut qu'il en vienne cinq; vienne s'il veut le diable, pourvu toutefois que ne vienne point le Cid qui nous a pour frères d'armes, ni ce noble roi don Sanche que nous avons pour seigneur. Que les plus braves viennent parmi les autres chevaliers ! »

Deux comtes qui étaient alliés avaient entendu cela. « Chevaliers, attendez que nous soyons armés! »

Sur ce, ils demandent vitement leurs armes, montent sur de bons chevaux, et s'en vont vers les tentes où se tient le roi don Sanche. Ils le prient de leur permettre d'aller tenir le champ contre ces chevaliers qui ont parlé avec tant d'arrogance.

Alors parla le vaillant Cid qui est le miroir des bons. « Je ne tiens point pour lâches les deux guerriers ennemis, car ils ont montré leur valeur dans maints combats, et dans le siége de Zamora ils ont seuls tenu le champ contre sept. Le jeune en tua deux, le vieux en tua quatre; pour un qui leur échappa ils se sont rasé la barbe. »

Les deux comtes se retirent fâchés des paroles du Cid. Lorsque le roi les vit s'en aller, il leur ordonna de revenir. Il leur accorda ce qu'ils demandaient, mais plutôt de force que de gré.

Pendant que les deux comtes s'arment, le père parle ainsi au fils. « Tournez-vous vers Zamora, mon fils, — vers Zamora et ses remparts. Voyez les dames et les damoiselles comme elles nous regardent. Mon fils, elles ne me regardent pas, moi qui suis un vieillard à cheveux blancs;

mais elles vous regardent, vous, mon fils, qui êtes jeune et valeureux. Si vous faites comme brave, vous serez honoré d'elles ; si vous faites en lâche, méprisé et outragé. Ferme sur l'étrier ! la lance, ferme au poing ! cet écu, devant la poitrine ! et piquez le cheval, car celui qui attaque est présumé le plus vaillant. »

A peine il a dit, que les comtes sont arrivés. L'un vient vêtu de noir, l'autre de rouge. Les champions courent les uns contre les autres et donnent de bonnes rencontres. Celui qui échut au plus jeune le renversa de cheval ; mais le vieillard, à l'autre rencontre, le perça de part en part. Le comte voyant cela sortit de la barrière en fuyant ; et les deux vainqueurs retournent très-honorés à Zamora.

VII.

COMMENT LE TRAITRE VELLIDO DOLFOS TUA LE ROI DON SANCHE SOUS LES MURS DE ZAMORA*.

Dolfos sort de Zamora en courant avec précipitation. Il va fuyant les fils du bon vieillard Arias Gonzale [19]. Dans la tente du bon roi, c'est là qu'il s'est réfugié.

« Dieu vous conserve, grand roi !

» — Vellido sois le bienvenu.

» — Seigneur, je suis ton vassal et de ton parti : et pour avoir conseillé à ce vieux Arias Gonzale de te remettre Zamora, puis qu'on te l'avait enlevée, il a voulu me tuer, et je me suis échappé de lui. Je viens vers toi, seigneur, pour être à tes ordres avec le désir de te servir comme le doit

* *Romancero del Cid.*

De Zamora sale Dolfos
Corriendo y apresurado, etc.

tout gentilhomme. Je te ferai entrer dans Zamora, quelque chagrin qu'en ait Arias Gonzale. Tu y entreras par une porte secrète. »

Le bon Arias, plein de loyauté, avait averti le roi du parapet du rempart, disant ces paroles : « A toi je dis, ô bon roi, et à tous tes Castillans, que d'ici est sorti Vellido, — Vellido méchant traître ; que s'il te fait quelque trahison, il ne faut point nous l'imputer »

Vellido qui tient le roi par la main, avait entendu cela. « Ne croyez pas, seigneur, ce qu'il a dit contre moi. Don Arias parle ainsi afin qu'on n'entre pas dans la place, parce qu'il sait bien que je sais par où l'on peut la prendre. »

Alors parla le roi plein de confiance en Vellido : « Je le crois bien, Vellido Dolfos, mon bon serviteur, ainsi, allons sur-le-champ voir la porte secrète. »

» — Allons, sur-le-champ, seigneur ; et seul, sans être accompagné, sortez du quartier-général. »

Le bon roi s'était éloigné avec l'intention de faire certaine chose dont personne ne peut se dispenser [20].

Il donna à Vellido le javelot [21] qu'il portait.

Celui-ci, lorsqu'il le vit ainsi tournant le dos et sans défense, se levant sur les étriers, lança l'arme sur lui avec force, l'atteignit aux reins, et le traversa jusqu'à la poitrine. Aussitôt alors tomba le roi mortellement blessé [22].

Il le vit tomber, don Rodrigue, qu'on appelle de Bivar, et, comme il le vit blessé, il chevaucha sur son cheval avec tant de hâte, qu'il ne chaussa point les éperons. Le traître allait fuyant, le Castillan allait après lui. S'il était sorti vitement, il rentra plus vite encore.

Rodrigue arrivait ; déjà Dolfos était en sûreté. Et le petit-fils de Layn Calvo se maudissait, disant : « Maudit soit le chevalier qui a chevauché comme moi ! Si j'eusse porté

des éperons, le méchant ne m'aurait point échappé. »

Tous vont voir le roi qui est étendu mourant. Tous lui disent des flatteries; personne ne lui dit la vérité, si ce n'est le comte de Cabra, un bon vieux chevalier.

» Vous êtes mon roi et mon seigneur, et moi je suis votre vassal. Il importe que vous songiez à vous. Je vous parle avec franchise. Ayez soin de votre âme, ne faites point cas de votre corps, recommandez-vous à Dieu, car voici un malheureux jour. »

« — Grand bien vous advienne, comte, pour m'avoir ainsi conseillé! » En disant ces paroles il avait rendu son âme à Dieu.

De cette façon mourut le roi pour avoir eu trop de confiance [23].

VIII.

ON AVERTIT LE ROI DON SANCHE DE PRENDRE GARDE AU TRAITRE VELLIDO*.

« Prends garde! prends garde à toi, roi don Sanche [24]! — Ne dis point qu'on ne t'ait pas averti que des murs de Zamora était sorti un homme déloyal. Il s'appelle Vellido Dolfos, fils de Dolfos Vellido. Il a déjà commis quatre trahisons; et avec celle-ci ce sera la cinquième. Si le père fut un grand traître, le fils est plus grand traître encore [25]. »

Ils poussent des cris dans le quartier-général. Car on a malement blessé don Sanche.

Vellido Dolfos l'a tué, en commettant une grande trahison;

* *Cancionero de Romances.*

Guarte, guarte, Rey don Sancho,
No digas que no te aviso, etc.

et après qu'il l'a eu tué, il est entré par une poterne; et il va par les rues de Zamora en disant avec des cris : « Il est temps, doña Urraque, d'accomplir votre promesse ! »

IX.

LES CASTILLANS S'OCCUPENT DE VENGER LA MORT DE DON SANCHE*.

Le roi don Sanche gît mort : Vellido l'a fait mourir. Il est percé d'un javelot, ce qui inspire une grande pitié. Toute la fleur de la Castille pleure sur lui.

Mais don Rodrigue de Bivar est le plus affligé. Les larmes aux yeux, il disait de cette manière :

« Roi don Sanche, mon seigneur ! malheureux fut le jour où contre ma volonté tu mis le siége devant Zamora. Celui qui te le conseilla, ô roi, ne craignit ni Dieu ni les hommes, puisqu'il te fit fausser la loi de chevalerie. »

Et ayant achevé sur ce point, il dit d'une voix forte : « Que l'on nomme un chevalier avant la fin du jour pour défier Zamora touchant une si grande trahison. »

Tous disent que c'est très-bien; mais personne ne sort au champ : on craint Arias Gonzale et ses quatre fils, jeunes hommes très-vaillants, très-courageux et estimés. Tous les yeux sont fixés sur le Cid pour voir s'il se chargera de cela.

Et celui de Bivar qui comprend la chose, dit de cette manière :

« Chevaliers gentilshommes, vous savez déjà que je ne

* *Romancero del Cid.*

Muerto yace el rey don Sancho ;
Vellido muerto le avia, etc.

puis m'armer contre Zamora ; car je l'ai ainsi juré. Mais je vous donnerai un chevalier qui combattra pour la Castille, un chevalier tel, que, lui étant dans le champ, on ne s'apercevra pas que je fais faute. »

Diègue Ordoñez qui se tenait aux pieds du roi se leva. C'est la fleur de ceux de Lara et le meilleur de la Castille.

D'une voix courroucée et rauque, il dit de cette manière : « Puisque le Cid a juré ce qu'il ne devait point jurer, pas n'est besoin qu'il désigne quelqu'un qui soutienne ce combat. Il y a pour cela des chevaliers d'aussi grand courage et mérite que le Cid, encore qu'il soit très-brave et que je le tienne pour tel. Mais si vous voulez, chevaliers, je combattrai à cette cause, aventurant mon corps et risquant ma vie,— la vie que tout bon vassal doit offrir à son roi. »

X.

DIÈGUE ORDONEZ DÉFIE COMME TRAITRES TOUS LES ZAMORANS *.

Après que Vellido Dolfos, ce traître fameux, eut renversé par une mort cruelle le vaillant roi don Sanche, — les premiers du camp se réunirent dans une tente, et à eux se joignit le quartier-général, tout troublé qu'il était.

Don Diègue Ordoñez de Lara jette de grands cris, et, enflammé de colère, il s'était armé très-promptement. Il est arrivé près du mur pour défier Zamora, et l'œil étincelant et en feu il a parlé de cette manière :

« Perfides et traîtres, voilà ce que vous êtes tous, Zamo-

* *Cancionero de Romances* et *Romancero del Cid.*

Despues que Vellido Dolfos
Esse traydor afámado, etc.

rans, pour avoir accueilli dans cette ville le méchant Vellido, ce traître qui assassina le roi don Sanche mon bon seigneur et bon roi que je regrette si vivement. Que ceux qui accueillent des traîtres soient appelés traîtres! Et je vous défie comme tels, ainsi que vos aïeux. Et je mets sur la même ligne tous ceux qui sont des traîtres, et le pain et l'eau dont vous vous nourrissez. Et ce, je vous le ferai connaître, comme je suis armé. Et je me battrai contre ceux qui ne voudront point le reconnaître; ou bien contre cinq, l'un après l'autre, selon l'usage d'Espagne. Qu'il combatte celui qui donna le conseil cause du défi que je vous porte! [26] »

Arias Gonzale, le bon vieillard, ayant entendu ce qu'avait dit Ordoño, lui parla ainsi : « Je n'aurais point dû naître, s'il en est comme tu le prétends; mais j'accepte le défi proposé par toi, et je te donnerai à connaître que ce que tu avances n'est pas. »

Et il parla de cette manière aux Zamorans :

« Barons très-estimés, vous tous petits et grands, s'il y a quelqu'un parmi vous qui se soit trouvé dans cette affaire, qu'il le dise incontinent, que rien ne l'empêche de le dire. J'aime mieux m'en aller de cette terre exilé en Afrique, que d'être vaincu dans le champ comme méchant et perfide. »

Tous disent à la fois sans qu'aucun se taise : « Que le mauvais feu nous consume [27], comte, si nous avons participé à cette mort! Il n'y a dans Zamora personne qui eût conseillé pareille chose. Le traître Velido Dolfos a fait ce mal par lui seul. Vous pouvez aller en toute assurance; allez avec Dieu, Arias Gonzale. »

XI.

COMMENT ARIAS GONZALE PARLA DANS LE CONSEIL DE L'INFANTE DONA URRAQUE A ZAMORA *.

Après le défi porté à Zamora par don Diègue Ordoñez de Lara, vengeur noble et vaillant du roi don Sanche (que Dieu ait !), l'infante doña Urraque, chagrine de la mort de son frère, et affligée de l'accusation [28], assemble son conseil dans le palais. Et comme la basse envie souille ce qu'il y a de plus pur, ennemie qu'elle est de la vertu, — péril des favoris, — des médisants murmuraient sur l'absence d'Arias Gonzale, imputant malicieusement à crime son retardement.

Et à ceux qui le calomnient, empoignant son épée, Nuño Cabeça de Vaca [29] répond intrépidement : « Le misérable qui suppose crainte, bassesse, ou mauvaise foi en mon oncle Arias Gonzale, il ment, il ment par la barbe ! et celui qui refusera le respect à ses vénérables cheveux blancs, qu'il s'adresse à moi qui les ai en grande révérence ! »

Comme on en était là, le bon vieillard entra gravement dans la salle, traînant un grand deuil [30] et précédé de ses fils. Il prend la main de l'infante, s'incline devant elle, salue les bons-hommes [31], et parle de cette manière :

« Noble infante, loyal conseil, don Diègue Ordoñez de Lara — ce nom suffit pour indiquer un brave chevalier, — en la place du Cid don Rodrigue qui vous a juré alliance vous charge, au profit de son roi mort [32], d'une infâme accu-

* *Romancero general* et *Romancero del Cid.*

Despues que retó á Zamora
Don Diego Ordoñez de Lara, etc.

sation. Je viens à votre conseil, accompagné de ces quatre citoyens, mes fils, sang honorable de Layn Calvo. J'ai tardé un peu à venir, car les discours ne me plaisent pas lorsque les circonstances demandent des actions, de la valeur, et vengeance. »

Et en même temps le vieillard et ses quatre fils déchirant leurs longs manteaux de deuil [33], paraissent couverts de brillantes armures. L'infante se prit de nouveau à pleurer. Les graves vieillards s'émerveillent et l'infante applaudit à leur démarche, parce que jusque-là tous avaient donné leur avis, et personne n'avait donné quelqu'un pour le combat.

Arias Gonzale poursuit, disant :

« Recevez, Urraque, mes cheveux blancs pour conseillers et mes fils pour combattants. Donnez-leur votre main, madame ; leur jeunesse courageuse sera invincible, si elle est touchée de votre main royale. Honorer les gens bien nés, et quant au vulgaire, le payer, c'est ce que doit faire un roi qui désire triompher des forces ennemies.

» Il faut que le sang de don Diègue lave cette tache dont on a chargé vous et votre peuple avec une infamie si insupportable. Et si, par hasard, ce sang, qui est généreux, et qui doit se vendre bien cher, vient à couler, sa mort honorable conservera immortelle sa renommée.

» Je serai le cinquième ou le premier qui marcherai pour vous, encore que ma vieillesse me fasse ressembler à un jeune garçon noble qu'on a outragé.

» Je vais au champ, madame. Vous n'avez point de grâces à m'en rendre : un bon vassal doit à un bon roi biens, vie et réputation. »

XII.

PÈDRE ARIAS EST ARMÉ CHEVALIER*.

Le fils d'Arias Gonzale, le jeune Pèdre d'Arias, afin de répondre à un défi faisait la veillée des armes. Son père était le parrain, doña Urraque la marraine, et l'évêque de Zamora est celui qui chante la messe.

L'autel est préparé, et le sacristain a encensé saint George, et saint Romain, et saint Jacques, celui d'Espagne [34].

Sur une table sont placées les neuves et brillantes armes, espèce de miroir pour les yeux et encouragement pour qui les regarde.

L'évêque parut avec ses habits, et célébra une messe chantée. — Puis il bénit l'armure pièce à pièce, arme Pèdre Arias, et lui attache le riche casque qui brille comme le soleil,— orné de mille fleurs, couvert de plumes blanches.

Au moment de l'armer chevalier, le parrain tira son épée ; et après l'en avoir frappé sur l'épaule, il lui dit ces paroles :

« Tu es chevalier, mon fils, gentilhomme et de noble race, et dès le sein de ta nourrice élevé dans de bonnes coutumes.

» Dieu fasse que tu deviennes, selon mon désir, patient dans les travaux, courageux dans les batailles, heureux avec ton épée, l'effroi de tes ennemis, — et de tes amis ainsi que de tes concitoyens le rempart, le soutien et l'espérance !

* *Romancero general.*

El hijo de Arias Gonzalo,
El mancebito Pedro Arias, etc.

» Ne fais point société avec les traîtres, et ne les regarde pas même au visage.

» Celui qui se confiera à toi, ne le trompe point ; ce serait te tromper toi-même.

» Pardonne au pauvre vaincu qui ne peut plus tenir sa lance, et n'excite point ton bras à briser une armure craintive. Mais tant que tu verras ton adversaire furieux devant toi, n'hésite pas à le frapper avec vigueur, ne lui épargne pas les estocades.

» Je te recommande Zamora contre don Diègue de Lara, car celui qui ne défend pas bien sa ville [35] n'a aucun sentiment d'honneur. »

Et il lui demande de prêter serment sur le missel ; à quoi Pèdre Arias répond : « Je le jure par ce saint livre. »

Le parrain lui donna le baiser de paix et lui passa au bras un fort bouclier, et doña Urraque lui ceignit au côté gauche l'épée.

XIII.

COMMENT DIÈGUE ORDONEZ DE LARA SOUTINT LE DÉFI CONTRE LES FILS D'ARIAS GONZALE*.

Déjà l'on sort par la porte,—par la porte qui conduit au champ. Il emmène ses fils avec lui, le vieux comte Arias Gonzale. Il veut être le premier à la bataille, parce qu'il n'a été pour rien dans la mort de don Sanche. Mais l'infante doña Urraque l'empêche de se battre. Les yeux en pleurs, et s'arrachant les cheveux :

« Au nom de Dieu, comte, généreux comte Arias Gon-

* *Romancero del Cid.*

Ya se sale por la puerta,
Por la que salia al campo, etc.

zale, je vous supplie de renoncer au combat, car vous êtes vieux et fatigué par les ans. Vous me laissez abandonnée, et tout mon avoir assiégé. Vous savez bien ce que mon père vous recommanda, de ne point m'abandonner : mais c'est surtout en cette circonstance. »

En entendant cela le comte parut très-fâché. « Laissez-moi aller, madame ; je suis défié, et je dois faire bataille, car j'ai été nommé traître. »

Les chevaliers, se joignant à l'infante, prièrent le comte de renoncer pour eux au combat, s'engageant à le soutenir.

Quand le comte vit cela il en fut doublement affligé. Il appela ses quatre fils, et donna à l'un d'eux son armure, son écu, son estoc et son cheval. Ensuite il le bénit, car il l'aimait beaucoup. Celui-ci avait pour nom Pèdre Arias.

Pèdre Arias le Castillan s'élance armé par la porte de Zamora.

Il joint don Diègue Ordoñez son ennemi et son adversaire. « Dieu vous protége, brave don Diègue, et vous fasse prospérer ; qu'il vous rende très-heureux dans les armes et vous préserve des traîtres ! Vous savez déjà que je suis venu pour le sujet assigné, pour délivrer Zamora de l'accusation dont on l'a chargée. »

Don Diègue lui répondit parlant orgueilleusement : « Tous, sans exception, vous êtes des traîtres, et j'entends vous le prouver. »

Tous deux se retournent aussitôt pour prendre du champ. Ils se frappent en même temps sur leur poitrine intrépide, et le coup qu'ils se donnent est si fort que le bois de leur lance se brise : mais ils ne se font aucun mal, car leur armure est excellente.

Don Diègue frappa à la tête le malheureux Pèdre Arias, il lui coupa tout le heaume et un morceau du crâne.

Lorsqu'il se vit blessé, Pèdre Arias, et en si piteux état,

il s'attacha aux crins et au cou de son cheval, tira du courage de sa faiblesse, et, quoiqu'il sentît beaucoup de douleur, il voulut frapper don Diègue; mais il n'atteignit que le cheval, car son sang qui coulait lui avait obscurci la vue. A l'instant même tomba mort Pèdre Arias le Castillan.

Don Diègue, qui vit cela, prit la baguette en sa main, disant vers Zamora : « Où es-tu, Arias Gonzale? Envoie ton second fils, car c'en est fait du premier ; ses jours sont finis et sa jeunesse est terminée. »

Le vieillard envoya son second fils, qui se nommait Diègue Arias. Don Diègue retourna de nouveau dans le champ avec ses armes et son cheval, et fit mourir ce jeune homme comme il avait fait le premier.

Le comte voyant que déjà deux de ses fils avaient succombé, voulut, quoique rempli de crainte, envoyer le troisième. Les yeux en pleurs, il dit : « Va, mon bien-aimé fils, remplis en bon chevalier le devoir auquel tu es obligé. Puisque tu soutiens la vérité, Dieu t'aidera. Venge la mort innocente qu'ont soufferte tes frères. »

Fernan Arias, le troisième, est arrivé à la barrière. Il veut beaucoup de mal à don Diègue, — il lui veut beaucoup de mal et il est très-offensé. Il leva la main avec colère et lui donnant un grand coup il le blessa grièvement à l'épaule, — à l'épaule et au bras. Et don Diègue avec son estoc le blessa de tout son cœur, — le blessa à la tête, en l'atteignant au crâne. Le troisième fils répondit par un grand coup qu'il donna au cheval, ce qui fit aller don Diègue fuyant par tout le champ[36].

Ainsi finit ce combat sans qu'il demeurât vérifié quels étaient les vainqueurs, de ceux de Zamora ou de ceux du camp. Don Diègue voulut retourner de gré au combat; mais les juges ne le voulurent point et ne lui en donnèrent pas la permission[37].

XIV.

FUNÉRAILLES DU JEUNE FERNAN ARIAS*.

Par cette vieille porte secrète qui n'aurait jamais dû être fermée, je vis venir une bannière rouge avec trois cents chevaliers. Au milieu des trois cents vient un catafalque bien décoré, et dans le catafalque vient un cercueil de bois, et dans le cercueil vient le corps d'un trépassé. Il a pour nom Fernan Arias, fils d'Arias Gonzale.

Cent damoiselles le pleuraient. Toutes les cent étaient filles de bonne maison; toutes étaient ses parentes au troisième ou au quatrième degré : les unes lui disaient cousin, les autres l'appelaient frère; les unes lui disaient oncle, les autres l'appelaient beau-frère.

Par-dessus toutes le pleurait Urraque Ferdinand.

Et comme il les console bien, ce vieux Arias Gonzale! « Pourquoi pleurez-vous, mes damoiselles? Pourquoi faites-vous de si grandes lamentations? Ne pleurez pas ainsi mes dames; car il n'y pas là de quoi de pleurer. Que si l'on m'a tué un fils, il m'en reste encore quatre. Il n'est point mort dans une taverne, ni en jouant au jeu des tables[38] : il est mort pour Zamora, en défendant bien votre honneur; il est mort comme chevalier, en combattant avec ses armes. »

* *Cancionero de Romances.*

Por aquel postigo viejo
Que nunca fuera cerrado, etc.

XV.

ARIAS GONZALE ET DON DIÈGUE SE DISPUTENT EN PRÉSENCE DES ZAMORANS, ET ENSUITE SE RÉCONCILIENT*.

Devant les nobles et le menu peuple [39] de Zamora sa ville, le vieux Arias Gonzale parle avec don Diègue Ordoñez; et si, dans les paroles qu'il prononce plein de colère et de fureur, Arias fait voir son chagrin, Ordoñez montre la noblesse de son cœur.

« Lâche que vous êtes, lui dit le vieillard,—brave avec les enfants, mais en présence des hommes qui ont de la barbe au menton, peureux comme un lièvre devant un lévrier!..»

Puis il ajouta : « Si j'étais sorti au champ vous ne vivriez pas joyeux, et je ne porterais pas pour mes fils ce triste manteau de deuil [40]. Loin de là; celui de Bivar le porterait pour vous comme je le porte, et ce serait le moindre exploit dont mon bras pût être fier.

» Car enfin, Ordoñez, je sais que vous êtes plus arrogant que brave, et vous savez bien, vous, que moi toujours je fais plus que je ne dis.

» Et vous savez aussi que, par crainte, le roi don Sanche empêcha que les trois comtes ne vinssent se mesurer avec moi dans le champ.

» Vous connaissez mes vaillantises lorsque, moi Zamoran, je dis : « La lance en arrêt! et tirez du sang! et donnez de l'éperon à ce cheval! » lorsque, après en avoir tué deux, pour un qui m'échappa je me mis à m'arracher la

* *Romancero general.*

Ante los nobles y el vulgo
De su pueblo Zamorano, etc.

barbe comme si j'eusse été vaincu ; et aussi comme les comtes qui avaient osé m'attendre, furent précipités de cheval à la première rencontre de ma lance. A cause de quoi les dames descendirent des remparts, et me pressèrent à l'envi dans leurs bras ; ce qui eût engagé mille jeunes garçons à donner leurs tendres et fraîches années, jaloux qu'ils étaient du vieillard à cheveux blancs.

» Et pareillement souvenez-vous de quand je me battis seul contre dix païens [41], sur lequel nombre j'en jetai neuf à terre ; et en outre de quand je vainquis Albenzaidos, moi me présentant à pied par malice, tandis que le rusé More était à cheval ; et comment je lui laissai la vie, parce qu'il me dit : Arias Gonçale, il vaut mieux être ton vaincu que le vainqueur dans un tournois.

» Et tant d'autres beaux faits d'armes dont le monde parle et dont je me tais, parce que je n'aurais jamais le temps de les conter [42].

» Ces glorieux exploits, je les rappelle pour mon honneur et pour ta honte ; car tes beaux faits, à toi, c'est d'avoir tué un jeune homme et un enfant. »

Le courtois don Diègue Ordoñez se modéra en homme bien appris ; lui répondant à haute voix, mais d'un ton respectueux et soumis ; et d'un air gracieux, le coude appuyé sur son épée, le bras relevé contre sa poitrine, et le menton sur sa main, il lui dit :

» Ces prouesses et ces exploits merveilleux, le ciel et ta bonne fortune les ont permis à ton bras, je le reconnais, et mon témoignage suffit, je possède mon sang-froid ; tandis que toi tu ne peux pas être bon témoin de mes actes, emporté que tu es par la passion. Et, bien que je pusse rapporter des traits de vaillance et de courage qui, sans te faire injure, valent presque les tiens, je dirai seulement, pour relever mon honneur rabaissé par toi, que j'ai tué

deux fils à celui qui a été assez hardi pour oser venir au quartier-général de son ennemi [43]. Ainsi, calme-toi, Arias Gonzale; Arias Gonzale, calme-toi. »

Le vieillard, dont le cœur avait exhalé sa colère, reconnut alors qu'il avait fait une action fort téméraire; et obligé par là, ainsi que par le mérite d'Ordoñez, il lui parle avec amitié et lui demande une main amie. Don Diègue Ordoñez de Lara lui donna la main joyeusement, et, après, tous deux s'embrassèrent. Tous, à commencer par le Cid castillan, applaudirent à cette réconciliation, et là-dessus Arias Gonzale rentra dans Zamora [44].

NOTES DE LA SECONDE PARTIE DES ROMANCES DU CID.

[1] Le voyage du Cid à Rome est évidemment une fiction des poètes populaires. Mais, comme l'a remarqué un des éditeurs du *Romancero*, l'orgueil castillan devait applaudir à l'audace du vaillant chevalier qui, en plein concile, avait renversé le fauteuil du roi de France parce qu'il était placé au-dessus de celui du roi d'Espagne. L'auteur du *Don Quichotte* rappelle en ces termes cette prétendue aventure du Cid: « Je n'ai pas oublié ce qui arriva au Cid Ruy Diaz quand il brisa la chaise de l'ambassadeur de ce roi devant Sa Sainteté le pape, qui l'excommunia pour ce fait; ce qui n'empêche pas que le bon Rodrigue de Bivar n'ait agi ce jour-là en loyal et vaillant chevalier. » (*Don Quichotte*, 1re part., ch. 19.)

[2] Dans la plupart des *Romanceros* cette Romance est placée avant celle qui dans notre recueil la précède. Les éditeurs n'ont pas réfléchi que le royaume de Léon séparant la Galice de la Castille, don Sanche devait nécessairement détrôner le roi de Léon avant d'attaquer le roi de Galice.

[3] Il y mourut en 1086.

[4] Cid, á vos *crió* mi padre, etc.

Le mot *criado* (du latin *creare*) signifiait en Espagne le serviteur qui avait été élevé dans la maison. D'après les *Partidas*, le

criado devait servir et respecter son seigneur comme un fils sert et respecte son père. Il ne pouvait ni le citer en justice ni l'accuser, à moins qu'il ne s'agît de choses intéressant la personne du roi ou le bien du royaume. V. Part. 4, tit. 20, l. 2 et 3.

5 Ville du royaume de Léon.

6 Por gran *aver* ò gran cambio, etc.

Le mot *aver* dans la langue du moyen âge signifiait en Espagne d'une manière générale les biens de la fortune, l'*avoir* ; mais le plus souvent il s'employait dans un sens restreint pour indiquer ce que nous appelons aujourd'hui des valeurs mobilières, les meubles, l'argent.

7 Ville du royaume de Léon.

8 Ville du royaume de Léon.

9 Ville de la vieille Castille.

10 Ville du royaume de Léon.

11 Ville du royaume de Léon.

12 Como manda la hidalguia.

D'après les *Partidas*, la *hidalguia* est la noblesse qui vient aux hommes par lignage. (Part. 2, tit. 21, l. 3.)

13 V. t. I, p. 57, note 23.

14 Dos leguas salió á él.

La lieue espagnole, au moyen âge, était de trois mille pas. V. Part. 2, tit. 16, l. 3.

15 D'après J. Garcia, il y avait en Espagne, au moyen âge, trois degrés de chevalerie. La première et la principale était celle qu'on appelait *chevalerie à l'éperon doré* (cavalleria de espucla dorada). Elle ne pouvait se donner qu'à un gentilhomme (*hijodalgo*), et même elle faisait supposer la plus ancienne et la plus parfaite noblesse (*hidalguia*). V. J. Garcia, *de Nobilitate*.

16 V. t. I, p. 60, note 54.

17 On trouve dans le *Cancionero de Romances* une petite romance fort courte qui se rattache à celle-ci, mais que nous ne donnons pas parce qu'elle nous a paru dénuée d'intérêt, soit au point de vue de l'histoire, soit comme morceau poétique. Nous croyons cependant devoir recommander cette romance aux amis des lettres espagnoles. Elle a, selon nous, cela de curieux, qu'elle

aurait bien pu donner l'idée de celle-ci, et que le début contient le thème sur lequel la *glose* aurait été composée :

Afuera, afuera, Rodrigo,
El sobervio castellano, etc.

18 Les chevaux alezans, et surtout ceux de couleur brune, les alezan-*brûlé* (tostados) étaient fort estimés. Le proverbe espagnol dit : « Alezan-brûlé, plutôt mort que fatigué. »

Alazan tostado
Antes muerto que cansado.

19 Vellido Dolfos, qui avait autrefois assassiné son propre père, alla trouver doña Urraque, et lui dit que pour n'avoir encore obtenu d'elle aucun salaire il n'en était pas moins dévoué à son service ; que, si elle voulait lui promettre une bonne étrenne, il irait trouver don Sanche, s'engageant à lui faire lever le siége. Doña Urraque lui répondit que, selon la parole du Sage, le pauvre etait toujours bon acheteur avec les maladroits et les timides, et qu'il serait donc bien récompensé par elle ; mais qu'elle ne voulait pas qu'il fît aucun mal à son frère. Vellido Dolfos, avec cette permission, alla trouver don Arias Gonzale, qui était un citoyen justement estimé, et lui reprocha de s'opposer à ce que doña Urraque se réconciliât avec son frère, et cela parce que lui don Arias était un perfide et un vieux traître. Les fils d'Arias Gonzale, entendant ainsi outrager leur père, voulurent frapper Vellido, qui prit la fuite. (*Chronique du Cid.*)

20 Con voluntad de hacer
Lo que á nadie es escusado.

Scarron avait probablement lu cette Romance lorsqu'il écrivait ces lignes si délicates : « Après le premier somme, mademoiselle de La Rapinière eut envie d'aller où les rois ne peuvent aller qu'en personne. » (*Roman comique,* ch. 4.)

21 El *venablo* que llevava.

On appelait *venablo* en Espagne une espèce de javelot plus court qu'une lance, à large fer, et qui plus tard, au XVIe et au XVIIe siècle, servait spécialement à la chasse du sanglier.

Froissart vante souvent l'adresse avec laquelle les Espagnols et les Castillans lançaient le *venablo,* qu'il appelle la *darde;* et à

ce sujet il fait ainsi parler le duc de Lancastre : « De toutes les armes que les Castelloings font et savent faire, celle de jeter la darde me plaît le mieux, et le vois le plus volontiers. Car trop bien me plaît et trop bien en savent jouer ; et qui en est atteint à coup, il faut que trop fort il soit armé si il n'est percé tout outre.» (*Chroniques*, l. 3 ch. 30.)

22 On sait que Caracalla fut tué dans les mêmes circonstances par le centurion Martial. De même le roi Antoine de Navarre au siége de Rouen.

Notre Froissart dans ses *Chroniques* raconte la mort de Yvain de Galles, qui périt d'une manière à peu près semblable. Mais ce qu'il y a de curieux, c'est que le valet d'Yvain, qui le tua, se servit « pour accomplir sa mauvaiseté, dit Froissart, d'une petite courte darde espaignole à un large fer » (c'est-à-dire d'un *venablo*). (*Chroniques*, l. 2, ch. 30.)

23 Voici comme un historien anglais rapporte la mort de don Sanche. « Sanche, fatigué ou ennuyé de la longueur du siége, donna dans un piége que lui tendit un *officier de la garnison*, qui lui proposa de lui livrer la porte qu'*il était chargé de défendre*. Au moment où Sanche s'avançait *sans précaution*, un *détachement placé en embuscade dans les environs* sortit et le tua. *Ses gardes* n'arrivèrent à sa suite que pour le voir noyé dans son sang. » (*Histoire d'Espagne*, traduite de l'anglais d'Adam, par Briand, t. I, p. 264.)

24 Bien que cette petite Romance traite du même sujet que la précédente nous avons cru cependant devoir aussi la traduire, la composition nous en ayant paru pleine de vivacité.

25 Qui donne cet avertissement au roi don Sanche? Probablement le vieux Arias Gonzale.

26 Voici en quels termes le héros de Cervantes parle de ce défi : « Aucun individu ne peut offenser une commune entière, à moins de la défier tout ensemble comme coupable de trahison, parce qu'il ignore qui en particulier a commis la trahison pour laquelle il la défie. Nous avons de cela un exemple en don Diègue Ordoñez de Lara, qui défia tout le peuple de Zamora, ignorant que

c'était le seul Vellido Dolfos qui avait traîtreusement tué son roi. Aussi les défia-t-il tous, et à tous appartenaient la réponse et la vengeance. A la vérité le seigneur don Diègue s'oublia quelque peu et passa d'assez loin les termes du défi; car à quoi bon défier les morts, les eaux, les pains, les enfants à naître, et ces autres minuties que l'on rapporte dans cette histoire? Mais quand la colère déborde et sort de son lit, la langue n'a plus de rives qui la retiennent ni de frein qui l'arrête.» (*Don Quichotte*, part. 2, ch. 27.)

Lope de Vega, lui, n'a point critiqué le récit de don Diègue; il l'a parodié. Dans une pièce de vers anonyme composée pour la joute poétique de Saint-Isidore, et qu'il envoya au concours sous le pseudonyme du licencié Tome de Burguillos, il fait semblant de se fâcher contre les autres concurrents qui se sont moqués de lui, et après avoir défié, d'une manière burlesque, tous les poètes, il ajoute : « Je défie les enfants qui naissent à cette heure, et ceux qui doivent naître, le pain, le vin, la viande, les fruits et les légumes; et après ce solennel défi, je jure par Apollon de me tenir tranquille et de retourner chez moi. »

Reto los por nacer y los que nacen, etc.

27 Le mauvais feu, c'est-à-dire le feu de l'enfer. Nous avions aussi en France cette imprécation. On disait : *Que le mal feu vous arde!*

28 Por su *reto* lastimada.

Le mot *reto*, ou mieux encore, dans la langue du moyen âge, *riepto* (du latin *repetere*) signifie proprement *accusation*, et ne signifie *défi* que par extension; parce que, après avoir *accusé*, on *défiait*. La romance qui précède le prouverait au besoin. On peut voir à cet égard la *Partida* 7, tit. 3.

29 C'est probablement un descendant de ce Nuño qui figure dans les Chroniques de Froissart, et que notre naïf chroniqueur, avec son singulier système de traduire les noms propres, appelle *Cabesse de Vake*.

30 Arrastrando grande luto.

31 Saludó á los homes buenos.

32 Por la pro de su rey muerto, etc.

32 Y á una el viejo y sus hijos.
Los largos capuzes rasgan, etc.

V. t. I, page 60, note 52.

34 Y Santiago, el de España.

Jacques Zébédée, frère de Jean.

35 Que nada siente de honra
Quien no defiende su *casa*.

Le mot *casa* en espagnol, au moyen âge, signifiait habituellement, non pas *maison*, mais *ville* : on le trouve fréquemment employé avec cette acception dans le *Poème du Cid* : Burgos-la-Casa, Teruel-la-Casa, pour dire la ville de Burgos, la ville de Teruel. On voit aussi dans Joinville, que nos croisés, en Orient., désignaient les endroits habités par le mot générique *casel*.

36 D'après la loi du *repto* (accusation, défi) celui qui sortait du champ, soit de son plein gré, soit contraint par l'ennemi, était considéré comme vaincu. Mais il n'en était pas ainsi s'il avait été emporté hors de la lice par son cheval et qu'il y voulût rentrer. V. part. 7, tit. 4, l. 4.

37 Après l'issue douteuse de ce défi célèbre, ne peut-on pas se demander qui fut l'instigateur et quel fut le véritable motif du meurtre de don Sanche? Doña Urraque repoussa-t-elle, en effet, sérieusement, les offres de Vellido? ou bien donna-t-elle son approbation au meurtre de son frère, comme semblerait l'indiquer l'appui que, suivant les mêmes traditions, elle prêta plus tard au meurtrier? Et quant à Vellido lui-même, était-ce, en effet, un misérable commettant un assassinat pour de l'argent? ou bien faut-il voir en lui un citoyen généreux, un nouveau Mutius Scevola se dévouant résolument au salut de sa patrie?..... Le jugement de Dieu n'ayant point prononcé, nous devons nous abstenir d'émettre ici notre opinion ; et, malgré les apparences qui annonceraient, selon nous, la vengeance d'une femme au désespoir, nous dirons que la fin tragique de don Sanche demeure encore aujourd'hui un des mystères de l'histoire.

38 Nin á las tablas jugando.

V. t. I, page 112, note 3.

39 Ante los nobles y *el vulgo*

Le mot *vulgo* signifie ordinairement le public; mais ici, ce nous semble, ce mot est employé dans le sens du mot latin *vulgus*, le vulgaire.

40 Aqueste *capuz* cerrado.

41 Les *payens* (paganos) pour les Espagnols du moyen âge, c'étaient les Mores.

42 Porque en infinito tiempo
No ay tiempo para contallos.

43 Que se ha atrevido á venir
Al real de su contrario, etc.

44 Cette Romance est tout à fait dans le caractère des Romances moresques, et elle doit être, selon nous, du XVe et peut-être même, du XVIe siècle, c'est-à-dire, au nombre des plus modernes. Mais elle renferme quelques traits intéressants, et c'est ce qui nous a déterminé à la traduire.

TROISIÈME PARTIE.

LE CID SOUS LE ROI DON ALPHONSE.

(1072-1094.)

I.

COMMENT LE ROI DON ALPHONSE EUT AVIS DE LA MORT DE SON FRÈRE, ET COMMENT IL VINT A ZAMORA*.

Doña Urraque l'infante[1] a appelé des messagers afin qu'ils aillent avec ses lettres vers son frère don Alphonse, lequel est à Tolède en compagnie du roi more.

Ils partent en diligence, prenant les chevaux les plus maigres[2], cheminent jour et nuit en pressant leur marche, et ils arrivent bientôt dans le royaume de Tolède en un endroit fort peuplé qui avait nom Olias, — Olias le saccagé[3].

Ils rencontrèrent là Péranzurèz[4], un chevalier renommé qui avait long-temps travaillé à délivrer son roi.

Il attira les messagers dans un lieu écarté, leur coupa la tête à tous, leur enleva les lettres, et s'en fut à Tolède sans rencontrer personne. Il se rendit vers don Alphonse, qui l'aimait beaucoup; lui raconta en détail de quelle manière on avait tué don Sanche, et comment on était venu à lui pour lui donner le royaume : — qu'il gardât la chose secrète parce que lui n'en avait point fait part au roi.

Le roi don Alphonse répondit qu'il ferait ainsi, qu'il n'eût point de souci, et, le laissant, il s'en alla vers ce roi

* *Cancionero de Romances.*

Doña Urraca aquesa Infanta
Mensageros ha envíado, etc.

Ali-Maymon qui avait pris Tolède, et lui confia en secret tout ce qui s'était passé. Car don Alphonse était entendu et avisé, et il pensa avec raison que si le roi était par quelque autre informé de la nouvelle, il ne lui en arriverait pas bien; au contraire, grand mal et dommage.

Le roi très-joyeux de cela, lui répondit : « Je te donne ma foi et parole que ton Dieu t'a bien conseillé; car j'ai sur les chemins beaucoup de gens de cheval qui te gardent les entrées, issues et passages, et si tu fusses parti sans ma permission, tu aurais été taillé en pièces. Mais puisque tu as été si fidèle, tu en seras récompensé. »

Là-dessus ils s'assirent à une table et prirent un échiquier. Don Alphonse joue si bien que le roi en est tout irrité et lui dit par trois fois : « Va-t'en! va-t'en, et sors du palais! »

Don Alphonse, très-content, s'en fut volontiers à sa maison. Avec lui s'en fut Péranzurèz, qui se réjouit fort de cela. Ils prennent des cordes de chanvre et de jonc qu'ils jettent du haut du mur en bas. Ils ont dehors des chevaux qui les attendent dans la campagne. Ils sortent vers le minuit alors que tout se livre au repos. Protégés par les étoiles et éclairés par la lune, ils descendent par Saint-Augustin, monastère fortifié qui se trouve sur les bords du fleuve nommé le Tage, ils courent vers la plaine et entrent dans le chemin, et ne s'arrêtent ni jour ni nuit afin qu'on ne puisse pas les atteindre.

Don Alphonse arrive très-promptement à Zamora, ville très-bien fortifiée. Ses vassaux le reçoivent, bien qu'ils ne lui aient pas prêté serment, et le voilà qui s'entretient avec sa sœur de la mort de son frère.

II.

DON ALPHONSE EST ÉLU ROI ET OBLIGÉ A PRÊTER SERMENT*.

A Tolède était Alphonse, qui ne croyait pas régner. Don Sanche l'avait chassé hors du pays pour lui enlever son royaume.

Doña Urraque envoie des messagers à son frère.— Les nouvelles qu'ils lui apportent lui font un grand plaisir.

« Roi Alphonse, roi Alphonse, on vous envoie appeler. Castillans et Léonais vous ont proclamé roi par suite de la mort de don Sanche assassiné par Vellido. Il ne reste plus que Rodrigue qui ne veut point vous reconnaître. Comme il aimait beaucoup le roi, il veut, seigneur, que vous ayez à jurer que vous n'avez rien à vous reprocher en sa mort. »

— « Soyez les bienvenus, messagers ; demeurez secrètement, car si le roi more apprend cela il nous retiendra ici. »

Le comte Péranzurèz lui donna un conseil : c'était de faire ferrer des chevaux bien ferrés au rebours. — Ils se glissent le long du mur, sortent de la ville, et vont en Castille, où on les attend.

On baise la main au roi. Le Cid ne veut point la baiser. Ses parents castillans se sont tous joints à lui.

« Vous êtes héritier du trône, Alphonse ; personne ne prétend vous le nier. Mais, s'il vous plaît, seigneur, vous ne devez avoir nul chagrin de nous faire le serment que nous vous demandons à vous et à douze des vôtres, — ceux

* *Romancero del Cid.*

En Toledo estaba Alfonso
Que non cuidaba reynar.

qu'il vous plaira vous adjoindre : que vous n'avez rien à vous reprocher en la mort du roi. »

— « Volontiers, Castillans, je consens à tout vous accorder. »

Dans Sainte-Gadée[5] de Burgos c'est là que le roi se rend pour prêter serment. Rodrigue reçut le serment. Il désire parler et commence à le conjurer sur une serrure bénie[6].

« Don Alphonse, et vous Léonais, vous venez pour garantir que vous n'avez rien à vous reprocher en la mort de don Sanche; que vous ne vous en êtes réjouis en aucune façon, et que vous n'y avez point donné lieu. Si vous ne dites point la vérité, Alphonse, que vous périssiez de male mort! que vous n'ayez alors près de vous que des roturiers et non des gentilshommes de bonne maison[7]; et pour plus grand déshonneur, qu'ils ne soient point Castillans, mais des Asturies d'Oviedo[8], et qu'ils n'aient point de compassion! »

— « Amen! amen! dit le roi; jamais je n'ai participé à si méchante action. »

Trois fois il fut interrogé, trois fois il prêta le serment. Le roi, se voyant pressé, se mit en colère contre le Cid. « Vous me pressez beaucoup, Rodrigue, en une chose où il ne peut pas y avoir de doute. Aujourd'hui vous me faites prêter serment, demain ayez à me baiser la main. »

— « Oui, seigneur, dit le Cid, si vous voulez me donner une solde : car dans le pays des autres rois on en donne une aux gentilshommes[9]. Celui dont je serai vassal doit me la payer aussi. Si vous consentez à me la donner j'en serai content. »

Pour ces discours le roi fut irrité contre le Cid, et de lors en avant il lui voulut du mal pendant fort long-temps.

III.

LE SERMENT DU ROI ALPHONSE *.

Au roi Alphonse le Cid fit prêter un serment solennel, devant beaucoup de grands qui se trouvèrent à Burgos; en exigeant qu'avec lui se présentassent douze siens chevaliers et que tous jurassent avec lui, l'un après l'autre, sur la mort de don Sanche, qu'on avait tué au siége de Zamora, lorsqu'il se croyait à l'abri du péril, près du mur et par trahison.

Et quand tout le monde fut rassemblé dans le temple saint, le Cid se levant du banc à dossier sur lequel il était assis émit cette proposition :

« Par cette sainte maison où nous sommes ici-bas [10], je vous invite à dire la vérité touchant le fait sur lequel je vous interroge. Et si vous, roi, ou quelqu'un des vôtres avez été en quelque chose dans la mort de don Sanche, ayez la mort qu'il eut! »

Tous dirent : « Amen ! »

Mais le roi demeura embarrassé. Cependant pour se conformer au vœu [11], il répondit : « Je le jure également. »

Pour faire humblement sa cour, le Cid s'agenouilla devant tout le monde ; puis il parle ainsi au roi avec sagesse : « Si hier je ne vous ai point baisé la main, sachez-le, roi, c'est que cela ne m'a point plu ; et si je vous la baise en ce moment, ce sera volontairement et de mon plein gré. Et en ce que j'ai dit ici, je ne vous ai nullement outragé. Je le

* *Romancero del Cid.*

Hizo hacer al rey Alfonso,
El Cid un solemne juro, etc.

devais au roi don Sanche comme son loyal vassal, et si je ne l'eusse point fait j'aurais passé pour parjure, et personne dans le public ne m'eût tenu pour bon chevalier. »

IV.

MÊME SUJET*.

Touchant la mort qui fut donnée devant Zamora au roi don Sanche [12], les bons et honorables hommes [13] ont prêté serment au roi Alphonse; — Castillans et Léonais ainsi que Galiciens et Asturiens.

Le Cid refuse le serment; le roi lui parle ainsi : « Dites-pourquoi ne voulez-vous pas, bon Cid, me baiser la main, puisque ainsi ont fait tous les grands de mon royaume? »

Le Cid répondit : « Seigneur, je l'eusse fait volontiers n'eût été pour le public, qui a conçu de grands soupçons que c'est par votre ordre et le mien que don Sanche a été tué en trahison; et, afin que l'on sache la vérité et qu'on reconnaisse le contraire, il est bien que vous-même prêtiez serment sur un autel consacré, comme quoi vous n'avez jamais participé à si laide et si méchante action. »

Le roi y consentit; et devant un autel consacré il mit les deux mains sur un Saint-Évangile, disant qu'il n'avait pris aucune part à la mort de son frère.

Le Cid demande trois fois le serment.

De quoi irrité le roi lui dit : « Il suffit que vous fassiez ce qui est juste, et ceci est trop; mais je vous promets et jure que je serai bientôt vengé. »

* *Romancero general.*

Por la muerte que le dieron
En Zamora al rey don Sancho, etc.

— « Bon roi, répondit le Cid avec dépit, faites à votre guise. Pour moi j'ai rempli mon devoir comme honorable chevalier. »

V.

COMMENT LE CID, APRÈS AVOIR FAIT PRÊTER SERMENT AU ROI ALPHONSE, FUT EXILÉ DE LA CASTILLE*.

A Sainte-Gadée de Burgos, où jurent les gentilshommes, c'est là que le Cid reçut le serment du roi castillan. La formule est si terrible qu'elle épouvante tout le monde. C'est sur une serrure de fer et une arbalète de bois [14].

« Que des roturiers vous tuent, roi Alphonse, des roturiers, et non pas des gentilshommes; — qu'ils soient des Asturies d'Oviedo et non pas Castillans; — qu'ils vous tuent avec des aiguillons, et non avec des lances ou des dards; — avec des couteaux à manche de corne, et non avec des poignards dorés : qu'ils portent pour chausses des abarcas [15] et non des souliers à lacet; — qu'ils portent des capes pour la pluie, non des manteaux en drap de Courtrai ou frisé [16]; — de grosses chemises de toile d'étoupe, non de toile de Hollande et ouvrées; — qu'ils aillent chevauchant sur des ânesses, non sur des mules ou des chevaux; — qu'ils aient des freins de cordeau, et non de cuir passé au feu; — qu'ils vous tuent dans les champs labourés, et non dans les villes ou les villages; — et qu'ils vous arachent le cœur par le côté gauche, si vous ne dites poin

* *Romancero del Cid.*

En Santa-Gadea de Burgos,
Do juran los fijosdalgo, etc.

point la vérité touchant ce sur quoi vous êtes interrogé : — à savoir, si vous avez participé ou consenti à la mort de votre frère ! »

Le bon roi jure qu'il ne s'est point trouvé dans cette affaire. Mais d'une voix altérée, il dit avec grande colère : « Cid, aujourd'hui vous me faites prêter serment, songez à me baiser bientôt la main. »

Rodrigue lui répondit parlant de cette manière : « Je ne me tiens pas pour honoré de baiser la main à un roi, je me tiens pour offensé de ce que mon père l'a baisée. »

« — Sortez de mes terres, Cid, chevalier mal-appris, et que je ne vous y voie point d'un an, à dater de ce jour. »

« — Volontiers, dit le bon Cid; volontiers et de bon cœur ; d'autant que c'est, de votre règne, le premier ordre que vous donnez. Vous m'exilez pour un an, moi je m'exile pour quatre. »

Et voilà que le bon Cid prend congé sans baiser la main au roi.

Il part avec trois cents gentilshommes, vaillants chevaliers. Tous sont des hommes à la fleur de l'âge ; il n'y en a aucun de vieux ou à cheveux blancs. Tous portent au poing la lance à fer émoulu. Tous portent chacun un écu avec des houppes écarlates [17].

VI.

DE LA CONVERSATION QU'EUT LE CID DANS LE CLOITRE DE SAINT-PIERRE DE CADENA AVEC LE ROI DON ALPHONSE ET LE MOINE BERMUDE*.

Un jour de fête après la messe, le bon roi Alphonse s'entretenait avec le Cid, dans le cloître de Saint-Pierre de Cardeña. Ils parlaient de reconquérir les pays malheureusement perdus par les péchés de Rodrigue, que l'amour absout et condamne.

Le bon roi a proposé au Cid d'aller prendre Cuença, et le prudent Rodrigue lui parle de cette manière :

« Depuis bien peu, ô roi Alphonse, depuis bien peu vous êtes roi en ce pays [18]. Avant d'aller guerroyer pacifiez votre royaume. Beaucoup de maux ont été causés par les rois qui s'absentent lorsqu'ils ont à peine échauffé la couronne sur leur tête. Vous n'êtes pas encore entièrement lavé de la calomnie avancée touchant la mort de don Sanche, près de la vieille Zamora. Il y a encore du sang de Vellido, même dans des veines nobles, et celui qui fit ce javelot en fera trente si on les lui paye. »

Bermude, à la place du roi, dit au Cid : « Si les fatigues de la guerre ou le désir de voir Chimène vous tourmentent, allez à Bivar, Rodrigue, et laissez au roi cette entreprise. Il a des hommes si nobles qu'ils ne retourneront point sans l'avoir menée à bien. »

» — Mon honoré frère, dit le Cid, qui vous a mis dans

* *Romancero de Madrigal.*

Fablando estaba en el claustro
De san Pedro de Cardeña, etc.

le conseil de guerre, ainsi revêtu de votre capuchon? Montez en chaire, et priez Dieu que nous vainquions : Josué n'eût point vaincu sans les prières de Moïse. Vous, portez la chape au chœur, moi, le drapeau aux frontières ; et que le roi mette la paix dans sa maison avant d'aller chercher les autres. Pour moi, jamais l'amour ni mes chagrins ne me rendront couard : j'ai plus souvent à mon côté la Tizona que Chimène. »

» — Je suis un homme, dit Bermude, qui, s'il n'a pas vaincu des rois mores, avant de prendre les ordres a engendré qui peut les vaincre ; et maintenant, laissant le capuchon, si l'occasion se présente je pourrai ceindre la Colada [19] et piquer un cheval de l'éperon.

» — Pour fuir ! repartit le Cid, cela se peut, mon père ; car votre habit paraît plus taché d'huile que de sang ! »

» — Taisez-vous, lui dit le roi, en cette heure mauvaise et non bonne, vous devriez vous souvenir du serment et de l'arbalète. Il y a en vous certaines choses, Cid, qui feraient parler les pierres. Pour la première bagatelle vous feriez de l'église un champ de bataille. »

Passait le comte d'Oñate qui conduisait sa femme, et le roi, pour lui faire la politesse, l'accompagna à la porte.

VII.

REPROCHES DU ROI ALPHONSE AU NOBLE CID*.

« Si vous attendez que de mes bras je vous élève, attendez d'abord que je pense faire bien en vous portant

* *Romancero del Cid.*

Si atendeis que de los braços
Vos alcé, atended primero, etc.

moi-même au ciel. Vous êtes fort bien à genoux, car c'est une peur de vous regarder fixement, et le sol est un siége qui convient assez aux superbes [20]. Vous êtes mieux aussi la tête découverte, depuis qu'on a découvert les excès mal déguisés de vos hauteurs [21].

» En quoi avez-vous été empêché, que depuis l'hiver passé on ne vous a point vu aux cortès, bien que les cortès aient été par moi assemblées? Pourquoi, étant courtisan, portez-vous la barbe et les cheveux défaits et en désordre, comme les pères du désert? Au surplus, quoique je vous adresse ces questions, je vous entends à merveille; je connais bien vos habitudes et votre semblant doucereux. Vous allez me dire que, toujours occupé de mes terres et possessions, vous ne vous occupez pas de soigner votre barbe et votre longue chevelure.

» A l'assemblée d'Alcala vous avez contrarié mes armistices, la paix que j'avais résolue et mes autres projets, absolument comme si vous eussiez cru ma volonté tout à fait soumise à la vôtre.

» Vous dites que les Mores des frontières vous sont tellement dévoués qu'ils vous adorent comme Dieu : vous aurez d'eux beaucoup de biens!

» Lorsque vous assistâtes au serment, après la triste aventure du roi Sanche, mon frère, tué par le traître Vellido, tous me baisèrent la main et m'obéirent comme à leur roi. Seul vous vous êtes opposé à moi en me demandant le serment. Je l'ai prêté à Sainte-Gadée, sur les quatre Évangiles, sur l'arbalète dorée, la flèche tournée contre mon sein [22].

» Vous auriez tué Vellido si vous vous fussiez conduit comme bon chevalier, car il ne manque pas de gens qui disent que vous en avez bien eu temps. Vous l'avez suivi jusqu'au mur; et il y avait tout proche, à l'entrée de la

porte, quelqu'un qui dit que vous n'avez point osé, par crainte.

» Et jamais les miens n'ont été si artificieux et si fourbes qu'ils aient pensé que don Sanche soit mort par mes conseils. Il mourut parce qu'il plut ainsi à Dieu dans son jugement secret, à cause, peut-être, qu'il avait enfreint les ordres de mon père.

» Pour ces offenses, ces insubordinations et ces torts, je vous bannis de mes royaumes avec le titre d'ennemi. Je garderai vos comtés jusqu'à ce que je sache positivement, avec l'avis des miens, si je puis vous les confisquer.

» Ne répliquez pas un mot; car je vous jure par saint Pierre et le bienheureux saint Millan [23], que vous seriez aussitôt enfermé. »

Telles sont les paroles que dit le roi don Alphonse sixième, conseillé par des traîtres, au Cid, l'honneur de ses royaumes.

VIII.

CE QUE LE CID RÉPONDIT AU ROI ALPHONSE*.

« J'ai de quoi vous répliquer et de quoi vous contredire; car le brave est sans peur, est l'innocent et sans crainte. Si l'honneur pouvait être détruit par le fait des outrages, la prison me serait un moindre mal que le mal que vous m'avez fait.

» Moi, je ramperais humblement sur la terre comme votre esclave, moi, qui ayant mes bras, pense bien m'éle-

* *Romancero del Cid.*

Tengo vos de replicar
Y de contrallarvos tengo, etc.

ver sans les vôtres! Qu'ils se couvrent et vous flattent, vos oisifs courtisans : bien que moi je n'en sois point, je puis me couvrir tout le premier [24].

» Les cortès ont été deux fois assemblées l'hiver, depuis l'an passé. Dites, est-ce pour le bien public, ou seulement pour vos intérêts privés? Vous avez assemblé les cortès à Léon; et moi, en agissant avec les miennes au milieu des champs déserts, j'ai renversé les remparts de l'ennemi.

» Vous voyez ce que j'ai fait à Alcala, et non ce que j'ai fait auparavant : celui-là juge mal qui juge sans examiner toutes les pièces du procès.

» Réjouissez-vous de ce que les Mores de là-bas font attention à mes exploits : que s'ils ne considéraient pas mon courage, ils n'auraient bientôt plus de considération pour vous.

» Vous me semblez bien faible d'avoir gardé depuis si long-temps la rancune du serment que je vous demandai. Il en a menti, celui qui m'impute la faute du traître Dolfos; vous, vous savez ce que j'ai fait et comment je me suis conduit dans le défi. Ma faute alors fut de chevaucher sans éperons. Ces charges calomnieuses accablent un noble et simple cœur.

» Et puisque j'ai dépensé mon avoir à votre service, puisque de tout ce que je gagnai je vous ai fait maître et seigneur, vous ne me le confisquerez ni vous ni vos conseillers; car il vous serait malaisé de m'enlever les biens que je n'ai pas. Mais à compter d'aujourd'hui je serai plus riche, puisque d'aujourd'hui je m'exile loin de vous; d'aujourd'hui je suis gagné pour moi, puisque d'aujourd'hui je suis perdu pour vous. »

Telles sont les paroles que dit le noble Cid, répondant aux accusations injustes du roi don Alphonse sixième.

IX.

LE CID EXILÉ*.

Alphonse conçut une grande colère contre le bon Cid castillan, parce qu'il lui avait demandé le serment touchant la mort de son frère. Il dissimula son inimitié, et attendit le moment de se venger.

Le roi more de Tolède, nommé Ali-Maimon, s'est plaint au roi du Cid, parce que celui-ci est entré dans son royaume et a fait ses Mores prisonniers jusque dans Tolède. Il y a sept mille prisonniers, sans compter beaucoup d'autre butin.

Le roi Alphonse en est très-fâché. Il était irrité contre le Cid : il l'est encore davantage. Les grands du royaume, pour l'envie qu'ils lui portent, l'avaient brouillé avec le roi. Le roi enjoignit au Cid par une lettre de sortir dans neuf jours; qu'il ne lui donnait pas un plus long délai.

Le bon Cid montra la lettre à ses parents. Tous se plaignent du roi, d'y avoir si peu songé : bannir un chevalier aussi vaillant et courageux, et qui l'a si bien servi, ainsi que son père et son frère! Ils lui proposent d'aller avec lui le servir volontairement et mourir ensemble avec lui dans le champ.

Le Cid les remercie de l'offre qu'ils lui font. Et le jour suivant le Cid sortit de Bivar, son domaine, avec toute sa troupe pleine de courage. Il se tourna vers ses chevaliers et leur parla en ces termes : « Amis, s'il plaît à Dieu que

* *Romancero del Cid.*

Grande saña cobró Alfonso
Contra el buen Cid Castellano, etc.

nous revenions en Castille, je vous dis que nous y retournerons tous très-riches et très-honorés! »

X.

COMMENT LE CID EMPRUNTA DE L'ARGENT A DEUX JUIFS*.

Don Rodrigue de Bivar s'entretient de son exil avec doña Chimène. Car on l'exile injustement : le roi Alphonse l'ordonne, ses envieux se réjouissent, et toute la Castille le pleure, parce qu'il la laisse orpheline.

Le Cid a dépensé une grande partie de son avoir dans les guerres, il ne trouve pas à emprunter sur ses domaines pour sa route.

Il convie deux juifs, et lorsqu'ils sont assis à sa table, il leur demande avec des caresses amicales mille florins. Il leur dit de prendre pour gage deux coffres d'argenterie, et que, s'il ne les paye point au bout d'un an, ils les vendent et recouvrent les intérêts.

Ainsi qu'on en est convenu, il leur donne deux coffres fermés, tous les deux pleins de sable; et eux, se fiant au Cid, lui prêtent deux mille florins [25]. — O infâme nécessité! combien d'hommes honorables tu obliges à faire, pour se tirer d'embarras, mille choses mal faites [26]!

« Roi Alphonse, mon seigneur, aux traîtres tu ouvres l'oreille, et tu fermes ton palais et ton oreille aux loyaux gentilshommes. Demain je sortirai de Burgos pour gagner sur les frontières quelque chétif château où j'hébergerai

* *Romancero general* et *Romancero del Cid*.

Don Rodrigo de Bivar
Está con doña Ximena, etc,

mes troupes; mais, comme ils sont des orgueilleux ceux que j'emmène à ma défense, ils regarderont les quatre parties du monde comme une demeure trop étroite[27]. Mes étendards vont flotter sur tes murailles; ils serviront d'abri aux chevaliers mécontents.

» Et pour conserver le nom de ton royaume qui est ma patrie, le pays que je vais conquérir s'appellera *la Nouvelle-Castille.* »

XI.

LA STATION DU CID A SAINT-PIERRE DE CARDENA*.

Ce bon Cid Campeador, — que Dieu maintienne en santé! fait une station à Saint-Pierre de Cardeña; car le chevalier chrétien doit garnir son sein des armes de l'église s'il veut être vainqueur dans la guerre. Doña Elvire et doña Sol, ses deux filles si belles, accompagnent leur mère, offrant une riche offrande.

Chantée que fut la messe, l'abbé et les moines s'approchèrent pour bénir la bannière, — la bannière à la croix rouge. Le héros détacha son manteau de ses épaules, et, couvert seulement d'une armure neuve, il prit les bouts de la bannière et parla de cette façon :

« Bannière bénite et sainte, un Castillan t'emporte, malement exilé par son roi, mais bien regretté par sa patrie. Prêtant l'oreille aux mensonges des traîtres, il leur livra leur récompense et mes exploits, malheureux par elle et par eux. Lorsque les rois se payent de trompeuses flatte-

* *Romancero general* et *Romancero del Cid.*

Ese buen Cid Campeador,
Que dios con salud mantenga, etc.

ries, leurs serviteurs s'en vont mal payés, et soudain le malheur accourt auprès d'eux.

» Roi Alphonse, roi Alphonse, ces chants de sirène t'endorment pour te faire mourir. Ah! que je te plains si tu ne te réveilles! Tu m'as interdit la Castille parce que j'y ai brillé, parce que je suis l'effroi des méchants, et qu'ils ne logent point avec moi. Plaise à Dieu que tes remparts ne soient pas renversés faute de mon bras pour les défendre! Toi, malgré ta raison, tu me repousses; et ces pierres, tout insensibles qu'elles sont, elles me regrettent!

» Cependant telle est ma loyauté que je te promets les possessions que mes lances et mes arbalètes conquerront sur les frontières. La vengeance du vassal contre son roi ressemble à une trahison, et souffrir les torts d'un maître est la marque d'un sang noble. »

Tel est le serment que fait le Cid. Aussitôt il embrasse doña Chimène et ses deux filles et les laisse muettes et en pleurs.

XII.

DES CONQUÊTES DU CID EXILÉ*.

Déjà il avait fini la station le noble Cid honoré et avait laissé doña Chimène et ses deux filles pleurant. Encore en vue de Saint-Pierre[28], dans une campagne très-unie, il dit avec grand courage à ceux qui étaient près de lui :

« Vous êtes cinq cents gentilshommes qui m'accompagnez, auxquels je ne dirai pas combien vous oblige ce titre de gentilshommes[29]. Mais puisque le roi m'exile injustement,

* *Romancero del Cid.*

Ya que acabó la vigilia
Aquel noble Cid honrado, etc.

faites en sorte, mes amis, d'être tous exilés. Votre valeur et mon bras doivent garder mon honneur; et quoique le roi ait été injuste, ses vassaux ne doivent point l'être. »

Avant que de verser le sang des ennemis et de les vaincre[30], tous répondent: « Bon Cid, vous parlez comme il convient; il suffit que vous commandiez pour que nous obéissions. »

Ils entrent sur les terres des Mores, gagnant beaucoup de batailles, subjuguant beaucoup de châteaux, et rendant tributaires beaucoup de rois. La grande valeur de ce noble Cid honoré était si puissante, qu'en peu de temps il arriva jusque dans Valence conquise, où il trouva de grandes richesses.

Et il a envoyé à l'ingrat roi Alphonse un grand présent de cent beaux chevaux, tous avec de riches harnachements de différents brocarts; et, en outre, cent Mores, ses esclaves, qui les mènent par la bride, et cent clefs des villes et châteaux qu'il a conquis. Il envoie aussi au roi quatre rois ses vassaux. Il charge de ce présent Ordoño[31], son grand favori.

XIII.

PLAINTES DU CID*.

« J'obéis à la sentence encore que je sois innocent, car il est juste que le roi commande et que le vassal obéisse. Et plaise à Notre-Dame de vous rendre fortuné, et à tel point que vous n'ayez plus besoin de mon épée et de mon bras. Je pense bien que vous ne soupçonnez aucune in-

* *Romancero del Cid.*

Obedezco la sentencia
Maguer que no soy culpado, etc.

jure de ma part; seulement les envieux parfois entachent les nobles cœurs. *Mais à la fin le temps vous sera témoin qu'ils sont des femmes, et que moi je suis Rodrigue.*

» Ces braves Infançons qui mangent à vos côtés, conseillers menteurs et batailleurs de palais[32], comment ne vous ont-ils pas secouru lorsqu'on vous emmenait prisonnier et que je vous délivrai de treize, moi, tout seul dans le champ? Ils s'enfuirent à bride abattue, les lâches, montrant ainsi qu'ils avaient beaucoup de langue et peu de mains. *Mais à la fin le temps vous sera témoin qu'ils sont des femmes, et que moi je suis Rodrigue.*

» Rappelez-vous, roi don Alphonse, ce que je vous dis maintenant, vous en colère, moi calme; vous vengé, moi outragé. Je fais vœu par saint Pierre et par saint Paul de mettre aux mains ici-bas ma troupe avec les païens; et si je reste vainqueur, de placer sous vos ordres châteaux et frontières, peuples, biens et vassaux. *Mais à la fin le temps vous sera témoin qu'ils sont des femmes et que moi je suis Rodrigue.* »

XIV.

CE QUE LE CID ÉCRIVIT A CEUX QUI LE CALOMNIAIENT*.

« Adalides menteurs[33] qui, avec la vie des autres, préparez un plat qui flatte le goût de maintes oreilles sourdes[34]; gentilshommes de Villalon, chevaliers de Valduerna, braves gens de Villalda et chrétiens de Sansueña,

* *Romancero del Cid.*

Mentirosos adalides
Que de las vidas agenas, etc.

écoutez-moi ; si vous êtes restés avec le souvenir que mes plaintes sont filles de votre injure, et petites-filles de votre faute [35].

» Je suis le Cid Campeador, qui me tiens près de Consuegra, aussi soumis au roi Alphonse que doña Chimène m'est soumise à moi-même ; je suis un homme dont les armes, dans la semaine entière, ne se séparent pas deux fois du corps qui les porte ; un homme qui est toujours le premier dans les sanglantes batailles avec sa lance et son arbalète, et ne dort point sous les tentes.

» Je ne fais point de tort aux miens, encore que je pusse leur en faire ; loin de là, je leur partage également les biens et possessions que j'acquiers. Je me bats avec la Tizona et ne blesse point avec la langue, pour ne point ressembler par là aux femmes médisantes. Je mange sur la terre faute de tables dressées, et, pour dessert, j'ai des assauts, car ce sont fruits qui me plaisent [36].

» Je ne déterre point la vie d'un honnête homme ou d'une honnête femme, et ne dis point s'il fut gentilhomme, s'il a payé l'impôt ou s'il le paye [36]. Je ne songe point après dîner à faire du tort à qui que ce soit, mais seulement à voir si l'on a suffisamment serré les sangles de Babiéca. Je ne me couche point en rêvant aux moyens d'acquérir des terres par la fraude : si par hasard je puis, je les gagne ; sinon, je m'en passe. Et lorsque j'ai conquis quelque château, je fais peindre sur les pierres les armes du roi Alphonse, et je m'humilie devant elles.

» Quand je suis seul, je pleure ma compagne Chimène qui, comme la colombe, reste abandonnée et triste dans un pays étranger : car bien que ce soit son pays, elle y est entourée d'ennemis ; car puisque ce sont ceux de son époux, qui douterait qu'ils ne soient les siens ?

» Je demande justice, et je crois que mes prières arrive-

ront jusqu'au ciel. Comme ce sont des prières justes, je ne doute point qu'elles ne puissent y arriver.»

Voilà ce qu'écrivit Rodrigue aux comtes de Consuegra, gentilshommes et riches sans honneur et sans biens.

XV.

UNE VICTOIRE DU BON CID*.

Par le roi Alphonse le Cid est exilé. Avec lui vont cinq cents chevaliers, qui tous sont gentilshommes. Le bon Cid prit ce château nommé Alcocer[38]. Les Mores l'y assiégent avec tous leurs alliés. On ne sort point à la bataille à cause de la multitude des païens.

Ce bon Alvar Fañez qu'on appelle de Minaya[39], parle ainsi aux compagnies du Cid : « Amis, nous sommes partis du royaume de Léon où nous avons nos terres, nous sommes arrivés jusqu'ici. Nécessaire est ce courage dont vous vous êtes tant pourvus ; car à ne combattre pas avec les Mores nous mangeons un pain mal gagné. Sortons sur eux au plus tôt, et frappons-les hardiment. C'est ainsi que nos ancêtres ont gagné de l'honneur.»

Le Cid lui dit : « Minaya, vous parlez en brave et bon chevalier que vous êtes, et de plus très-honoré. Vous montrez bien que vous descendez de bon lignage estimé, et que vos aïeux n'ont rien perdu de leur gloire, mais qu'au contraire ils en ont toujours gagné davantage. Ils n'ont point craint la mort ni quelques fatigues, parce qu'il y avait au bout cet honneur sur qui vous prenez modèle. »

* *Romancero de Sepulveda.*

Por aquesse rey Alfonso
El buen Cid es desterrado, etc.

Et aussitôt ayant donné son étendard à Pèdre Bermudez [40], il lui dit : « Pèdre Bermudez, vous êtes très-bon et courageux. Pour cela je vous donne mon étendard comme à noble gentilhomme. Ne vous avancez pas trop avec, jusqu'à ce que vous receviez mon ordre. »

Pèdre Bermudez répondit : « Je vous jure, bon Cid honoré, par le Dieu trois fois vrai et par l'apôtre saint Jacques, de le placer aujourd'hui en lieu où il n'aura jamais pénétré, et de lui faire acquérir plus d'honneur ou de mourir en gentilhomme. »

Et avec une étonnante intrépidité, il donna de l'éperon à son cheval, se jeta au milieu des Mores, et fut sauf au milieu d'eux.

Le Cid les frappa de son côté et leur gagna le champ.

XVI.

LE CID ET SES DOUZE CHEVALIERS *.

Ce bon Cid Campeador part de Sarragosse. Il emmèn avec lui ses troupes, son enseigne déployée, pour courir sur Monçon [41]. Il court aussi sur Huesca [42], sur Onda [43], sur Almenar [44] : il les a ravagés.

Le roi Pèdre d'Aragon conçut un très-grand chagrin quand il apprit que le bon Cid se tenait si près de lui. Il fit un appel à ses gens : ils sont nombreux à l'infini ; il arrive à Piedra-Alta [45] ; il y fait planter ses tentes. Il était en vue du Cid, mais il ne venait point vers lui.

Le Cid, accompagné de douze des siens, armés de bonne manière, sortit de Monçon pour se divertir dans la cam-

* *Romancero de Sepulveda* et *Romancero del Cid.*

Esse buen Cid Campeador
De Zaragogoça partia.

pagne. Ceux de ce roi d'Aragon le surprirent, ayant placé là des sentinelles : ils étaient cent cinquante chevaliers qui vinrent à lui. Le Cid combattit avec tous, et comme bon les vainquit. Il prit sept chevaliers et autant de chevaux : les autres s'enfuirent du champ, ne voulant pas l'attendre.

Les prisonniers demandent grâce, — ils demandent qu'il leur rende la liberté ; et le Cid, comme il est très-généreux, leur accorde ce qu'ils demandent.

XVII.

COMMENT LE CID SE RÉCONCILIA AVEC LE ROI DON ALPHONSE*.

Adofir de Mudafar tenait en garde Rueda [46] pour le bon roi don Alphonse qui l'avait conquise. Le More Almofalas s'était mis dans le château avec une adresse merveilleuse, et s'était avec lui soulevé. Lorsque Adofir le sut, il envoya un message au roi, lui demandant son aide pour recouvrer la ville.

Le roi envoya Ramire et le comte don Garcie avec beaucoup de gens armés qui marchent dans leur compagnie. Le More l'ayant su dit qu'il donnerait le château à ce bon roi don Alphonse, mais qu'à tout autre il ne voulait point ; et il l'invita à dîner pour lui faire trahison là-bas, dans l'intérieur du château.

Le roi eut des craintes. L'infant don Ramire accompagné du comte entra pour dîner : car le roi ne voulut pas y

* *Romancero del Cid.*

Adofir de Mudafar
A Rueda en guarda tenia, etc.

aller. — Mais aussitôt qu'ils sont entrés dedans, à tous les deux on leur ôte la vie, ainsi qu'à d'autres qui vont avec eux.

Et le roi en a beaucoup de chagrin. Il se tient pour deshonoré, et envoie une lettre au Cid qui se trouvait près de là, exilé de Castille.

Rodrigue voyant le message se rendit aussitôt vers le roi. Des chevaliers gentilshommes l'avaient accompagné.

Quand le bon roi le vit il lui accorda son pardon, lui conta ce que nous avons raconté, lui demanda de le venger et de s'en revenir avec lui dans son royaume et sa seigneurie[47].

Le Cid lui baisa les mains pour le pardon qu'il lui accordait, mais il ne voulut point l'accepter si le roi ne lui promettait de donner aux gentilshommes un délai de trente jours pour sortir du pays en cas qu'ils commissent quelque crime[48], et de ne les exiler jamais qu'après les avoir entendus, et en outre de ne point attenter aux droits qu'avaient ses vassaux[49] et de ne pas les imposer au delà de ce qu'il était convenable ; et que s'il venait à faire pareille chose ceux-ci pourraient se soulever contre lui[50].

Le roi lui promit tout sans le contredire en rien. Et marchant vers la Castille, Rodrigue assiège le More qui avait si mal agi, le prend par une grande famine, et envoie aussitôt au roi tous les plus coupables. Le roi les reçoit, en fait une grande justice, et remercie beaucoup le Cid de lui avoir envoyé ce présent.

XVIII.

CONSEILS DU CID A CHIMÈNE*.

Déjà couvert de son casque, le Cid s'entretenait avec sa Chimène, un peu avant de se rendre aux combats de Valence.

« Vous savez bien, madame, lui dit-il, comment notre tendresse et l'affection que nous avons l'un pour l'autre admet bien mal l'absence; mais le droit disparaît là où l'obligation intervient; car pour tout homme de sang noble, c'est une obligation de servir le roi.

» Conduisez-vous en mon absence comme une femme prudente que vous êtes, et qu'on ne voie rien de changé en vous, puisque vous sortez de si bon lieu.

» Employez les heures rapides à prendre soin de votre bien, et ne demeurez pas un seul moment oisive; car être oisive ou être morte c'est même chose.

» Gardez vos plus riches vêtements pour quand je serai de retour; car une femme sans son mari doit aller avec une grande simplicité.

» Veillez bien sur vos filles, et qu'elles soient toujours celées; mais qu'elles ne s'aperçoivent pas que vous ayez aucune crainte; car ce serait faire qu'elles comprendraient le mal. Qu'elles ne s'éloignent pas un instant de dessous vos yeux : car des filles sans leur mère sont fort près de la perdre.

» Soyez grave avec vos serviteurs, affable avec les dames, circonspecte avec les étrangers, et sévère avec vos concitoyens [51].

* *Romancero de Duran.*

Fablando estaba en celada
El Cid con la su Ximena, etc.

» Ne montrez point mes lettres même à votre plus proche parente, et l'homme le plus sage ne saura point comment j'accueille les vôtres; et si vous ne vous sentez pas assez forte pour dissimuler votre joie, — ce qui est le propre des femmes, — montrez-les à vos filles.

» Si les conseils qu'on vous donne sont bons, suivez-les; et si l'on vous conseille mal, faites ce qui vous conviendra le mieux.

» Je vous laisse pour chaque jour vingt-deux maravédis; traitez-vous comme celle que vous êtes, et ne regardez pas à la dépense. Si l'argent venait à vous manquer, agissez de façon à ce qu'on l'ignore; envoyez m'en demander; ne mettez pas en gage mes joyaux. Ou bien empruntez sur ma parole; vous trouverez bien là-dessus qui remédie à vos besoins, puisque je travaille sans cesse à porter soulagement à ceux des autres.

» Sur ce, madame, adieu, car j'entends d'ici le bruit des armes. »

Et après un étroit embrassement il sauta légèrement sur Babiéca.

XIX.

LACHETÉ DE MARTIN PELAEZ L'ASTURIEN *.

Ce bon Cid castillan assiège Valence, combattant chaque jour avec les Mores qui sont dedans. Il en a tué ou blessé beaucoup, il en a fait d'autres captifs.

Au quartier-général du bon Rodrigue un chevalier est arrivé. Il a pour nom Martin Pelaèz. Martin Pelaèz l'Astu-

* *Romancero del Cid.*

Cercada tiene á Valencia
Ese bue Cid castellano, etc.

rien est très-grand de corps et très-robuste de ses membres; il a des dehors gracieux, mais il est fort poltron : il l'a montré dans les mêlées et batailles où il s'est trouvé. Le bon Cid fut très-fâché quand il le vit à son côté. Un homme aussi efféminé n'est point fait pour vivre avec lui.

Un jour le bon Cid avec ses vassaux livra bataille aux Mores. Ils combattent comme gens courageux. Martin Pelaèz y va bien armé et à cheval; mais avant d'entrer en lice il était retourné au quartier-général. Honteux et dissimulant, il s'en fut dans sa tente, et y resta caché jusqu'au retour du Cid, qui tua beaucoup de Mores et leur gagna le champ.

Le Cid s'assied pour manger; il est assis sur son banc à dossier, tout seul à une table, selon sa coutume; et à une autre table sont ses chevaliers, ceux dont il fait le plus de cas. Avec ceux-ci personne ne mange excepté les renommés. Ainsi l'ordonna le bon Cid pour les rendre plus courageux, et pour que chacun s'efforçât de faire de belles actions, afin de manger à la table d'Alvar Fañez et de son frère.

Martin Pelaèz était bien persuadé que le Cid n'avait point vu ce qui s'était passé. Et c'est pourquoi il s'assied à la table où est don Alvar Fañes avec la compagnie des vaillants. — Le Cid alla vers lui et le tira par le bras, disant : « Vous n'êtes point tel que vous puissiez vous asseoir à pareille table avec ces miens parents de qui vous oscz vous approcher. Ils valent mieux que vous et moi, ils sont braves et estimés. Asseyez-vous à ma table, et mangez avec moi à mon plat[52]. »

Faute d'entendement, l'autre ne vit pas que c'étaient des reproches, et il s'assit avec le Cid, à sa table et à son côté. Et le Cid avec beaucoup de sagesse lui fit cette réprimande.

XX.

REPROCHES DU CID A MARTIN PELAEZ *.

C'est en particulier que le Cid réprimande Martin Pelaèz, car les fautes des bons doivent se reprocher en particulier. Il lui dit avec un visage irrité :

« Est-il possible qu'un homme, lorsqu'il est noble, fuie sans oser se battre? et surtout étant qui vous êtes, venant d'où vous venez? Quand vous seriez resté mort il vous eût été honorable de mourir!...

» Je me lève de table où je ne puis manger une bouchée. Quel bien cela me ferait-il lorsque je pense à ce que j'ai vu de vous!...

» Faites attention à ce que je vous dis et ne songez point à fuir, parce qu'en fuyant vous outragez votre honneur et moi.

» Si vous me donnez pour excuse que vous avez vu venir une grande multitude de Mores, je ne veux pas la recevoir.... Entrez en religion : là vous pourrez vivre servant Dieu, car vous n'êtes pas fait pour le servir dans les guerres.

» Mettez-vous à mon côté; il se peut que là votre peur vous quitte et que vous répariez votre faute. Sortez au champ ce soir; je veux voir si vous aimez mieux que mille hommes vous bravent que de rester mort dans la mêlée. Du reste il pourra se faire que vous ne soyez point

* *Romancero del Cid.*

A solas le reprehende
A Martin Pelaez el Cid, etc.

tué. J'ai à cœur d'y aller pour voir comment vous vous conduirez et si vous vous sentez un peu d'honneur.

» Là-dessus, Martin, adieu. Il vous faut manger sans moi jusqu'à ce que vous ayez recouvré l'honneur que je vous ai donné. »

XXI.

MÊME SUJET*.

» Le ciel a justement terni l'éclat de votre honneur[53] alors que vous êtes sorti de la mêlée et qu'on vous a vu sortir fuyant. Levez-vous, Martin Pelaèz, puisqu'il est maintenant reconnu que vous êtes un efféminé et un jeune homme sans courage. Ne mangez pas parmi les Infançons : car pour manger avec eux, il faut combattre d'un cœur vaillant et hardi.

» Souvenez-vous, Martin, de vos parents et de vos ancêtres, et répétez les paroles que je vais à cette heure prononcer :

» J'aime mieux mourir parmi les païens que perdre l'honneur parmi les chrétiens !

» Pesez bien ces paroles, prenez garde que le vent ne les emporte ; car une vie sans honneur, pour un homme ce n'est point la vie, c'est la mort. De quoi sert la noblesse en un champ ? Qu'a-t-on à faire là des noms et des titres qui sont écrits en noir[54] ? Où avez-vous laissé votre cheval ? M'est avis que vous l'avez laissé mort ; car qui s'oublie soi-même ne peut pas penser à autrui. »

* *Romancero de Madrigal.*

De vuestra honra el crisol.
Ha manchado el justo cielo, etc.

Ainsi parlait le bon Cid à Martin en grand secret, et élevant la voix, il s'écria de sa poitrine de fer :

« J'aime mieux mourir parmi les païens que perdre l'honneur parmi les chrétiens ! »

XXII.

VAILLANCE DE MARTIN PELAEZ ET CONTENTEMENT DU CID*.

Confus de ce que le Cid lui avait dit, Martin Pelaèz en conçoit une grande honte, de laquelle il était fort préoccupé. Il s'en fut dans sa tente. Il était triste et fort pensif, voyant comme le Cid avait vu[55] si clairement sa couardise, à cause de laquelle il n'avait point consenti à ce qu'il mangeât avec les braves. Il résout d'être vaillant ou de mourir dans le champ.

Le jour suivant le Cid sortit : il alla près de Valence. Aussitôt les Mores sortirent pour frapper sur les chrétiens. Ils s'élancent impétueusement avec la plus grande vigueur.

Martin Pelaèz fut le premier qui entra dans la mêlée, et il tomba si vigoureusement sur eux qu'il en désarçonna un grand nombre. Alors il perdit toute crainte, conçut un courage extraordinaire, et combattit très-vaillamment tout le temps de la mêlée. Il tue les uns, il blesse les autres, il en fait un grand carnage.

Les Mores disent avec des cris :

« D'où est venu ce diable-là ? Jusqu'à présent nous n'avons rien vu de si vaillant et de si courageux. Il nous

* *Romancero del Cid.*

Corrido Martin Pelaez
De lo que el Cid ha fablado, etc.

blesse tous, il nous tue, il nous a relancés du champ. Il a enserré les Mores contre les portes de Valence. Il montre ses bras baignés de sang jusques au coude. Il n'a pas son pareil au monde, si ce n'est le Cid renommé. »

Les Mores furent vaincus. Pelaèz s'en retournait : le Cid l'attendait. Quand il fut arrivé, Rodrigue l'embrassa avec un plaisir infini, et lui dit :

« Martin Pelaèz, vous êtes bon et courageux ; vous êtes tel que vous ne méritez plus dès aujourd'hui de vous asseoir près de moi. Asseyez-vous avec Alvar Fañez, mon cousin germain, et avec ces chevaliers qui sont bons et estimés, et qui se souviendront toujours de vos beaux exploits. Vous serez leur compagnon ; allez vous asseoir à leur côté. »

De ce jour en avant il fit sans cesse les actions les plus remarquables de chevalier courageux, aussi bon que le plus estimé. Ainsi s'accomplit le proverbe connu de tout le monde, *que celui qui s'appuie contre un bon arbre est couvert d'une bonne ombre* [56].

XXIII.

UN VIEUX MORE PRÉDIT LA PRISE DE VALENCE*.

Valence est serrée de près, et elle ne peut plus se défendre ; car les Almoravides ne la veulent point secourir.

Voyant cela, un vieux More, qui avait accoutumé de prédire l'avenir, monta sur le haut d'une tour pour bien contempler la ville. Plus il la voit belle, plus croît son chagrin ;

* *Cancionero de Romances.*

Apretada está Valencia,
Puede se mal defensar, etc.

Cette Romance est fort ancienne.

et soupirant avec une grande tristesse, il lui parle ainsi :

« O Valence ! ô Valence, digne de régner à jamais, si Dieu n'a point pitié de toi, ton honneur va disparaître, et avec lui tous nos plaisirs et toutes nos joies.

» Les quatre pierres principales sur lesquelles est assis ton mur d'enceinte voudraient, si elles le pouvaient, se réunir pour pleurer. Les remparts si prééminents et si solides qui te protègent, à force d'avoir été combattus, je les vois tous trembler. Les tours que tes enfants voyaient de loin, et dont l'élévation élégante et noble les consolait, s'écroulent peu à peu sans qu'on les puisse réparer ; et tes blancs créneaux qui brillaient comme le cristal ont perdu tout leur lustre et leur aspect charmant.

» Ton fleuve si abondant, ton fleuve Guadalaviar est sorti de son lit ainsi que le reste de tes eaux. Tes ruisseaux, autrefois si limpides, maintenant sont troubles. Tes sources et tes fontaines se sont toutes taries.

» Tes riches et verdoyants jardins [57], ne sont plus doux à voir ; car les bêtes en ont dévoré les plantes jusqu'à la racine [58]. Tes prairies aux mille et mille fleurs ne répandent plus un parfum agréable ; languissantes et fanées, elles n'ont plus ni couleur ni odeur.

» Ces profits magnifiques que te valaient ta plage et ta marine se sont tournés en dommage et déshonneur, et tu ne dois plus rien attendre.

» Les monts, les champs et les terres à qui tu commandais ont été incendiés, et la fumée qui s'en échappe aveugle tes yeux.

» Ta maladie est si grave et si grande est ta faiblesse, que les hommes désespèrent de te pouvoir sauver.

» O Valence ! Valence ! Dieu veuille te venir en aide ! car j'ai prédit bien des fois ce que je pleure en ce moment ! »

NOTES DE LA TROISIÈME PARTIE DES ROMANCES DU CID.

[1] Dans le Cancionero, cette Romance forme en quelque sorte le milieu d'une seule et même romance dans laquelle on raconte : 1° le combat des fils d'Arias Gonzale avec don Diègue Ordoñez de Lara; 2° comment don Alphonse s'enfuit de Tolède avec Pérançurèz; 3° comment le Cid exigea d'Alphonse un serment touchant la mort du roi don Sanche. Évidemment c'est par suite d'une erreur de l'éditeur espagnol que ces trois Romances, qui ont chacune un sujet bien distinct, ont été confondues et mêlées en une seule. Nous avons dû prendre sur nous de les séparer.

[2] Toman postas y caballos
Los mas ligeros y flacos.

Les chevaux maigres passent en Espagne pour les meilleurs coureurs.

[3] Olias el Saqueado. — Petite ville dans le royaume de Tolède, au nord, entre le Tage et le Guadarrama.

[4] Pour Pedro Anzurez.

[5] Plusieurs Romances disent santa Gadea, et d'autres santa Agueda, — sainte Agathe. La *Chronique du Cid* et la *Chronique générale*, écrivent toujours santa Gadea.

Au moyen âge, la plupart des actes importants de la vie publique s'accomplissaient, pour plus de solennité, dans les églises. Froissart raconte que les habitants de Bergerac, assiégés par les Anglais, ayant été obligés de se rendre, « ils vinrent à procession moult humblement contre le comte Derby et ses gens, et le menèrent en la grand'église, et lui jurèrent féauté et hommage. » V. les chroniques, liv. I, part. 1, chap. 221.

[6] Y en un cerrojo bendito, etc.

Il y a là, sans nul doute, un symbole. En jurant sur *une serrure*, Alphonse se dévouait, ce nous semble, à la prison dans le cas où il viendrait à fausser son serment.

7 Villanos sean en ella
Non fidalgos de solar.

Dans la langue du moyen âge espagnol, le mot *solar* signifie le manoir héréditaire.

8 Depuis le xe siècle la Castille et les Castillans jouissaient en Espagne d'une haute considération, tandis qu'il y avait un préjugé contre les Asturiens. Le proverbe espagnol dit : *Ni Asturien ni mulet, personne.* (Asturiano ni mulo, ninguno).

9 On peut voir dans Froissart (liv. I. part. II, ch. 203) que les barons d'Aquitaine avant d'aller guerroyer en Espagne stipulaient pareillement pour le payement de leurs gages. Il est vrai de dire que les barons d'Aquitaine n'allaient pas guerroyer en Espagne pour leur seigneur naturel, mais pour celui que le bon Froissart appelle le roi dam Piètre (don Pèdre).

10 Donde estamos *ende ayuso.*

Cette expression est très-vague. Veut-il dire, *ici-bas, sur la terre*, ou bien *dans la partie basse de l'église?...*

11 Pero por cumplir el voto.

Encore une expression très-vague. Nous croyons cependant que cela veut dire, « pour se conformer au vœu, au vote du Cid et des riches hommes. »

12 Bien que cette Romance et les deux suivantes soient sur le même sujet, leur importance historique nous a déterminé à les donner toutes les trois. Nous renvoyons le lecteur à la notice qui précède les Romances du Cid.

13 Los hombres buenos y honrados.

14 Sobre un cerrojo de hierro
Y una ballesta de palo.

Il y a ici évidemment un symbole : cette serrure de fer et cette arbalète de bois ne signifient-elles pas que si le roi manque à son serment, il se dévoue à la prison et à la mort?

15 V. T. I, page 70, note 2.

16 V. page 65, note 93.

17 A la manière des Mores.

18 Nuevo sois, el rey Alfonso,
Nuevo rey soys en la tierra.

19 D'après le *Poème du Cid,* notre héros gagna l'épée *Colada* plus tard, sur le comte don Raymond. — Cette épée était estimée mille marcs d'argent.

20 Que assiento es asaz debido
El suelo de los soberbios.

21 Descubierto estais mejor,
Despues que se han descubierto
De vuessas altanerias
Los mal guisados excessos.

22 Ce détail nous semble confirmer l'explication que nous avons donnée du serment de Sainte-Gadée.

23 Saint Millan était l'un des saints à qui les Espagnols du moyen âge avaient le plus de dévotion. Il était de tradition qu'à la bataille de Simancas, saint Millan et saint Jacques étaient venus combattre dans leurs rangs contre les Mores, et les avaient aidés puissamment à remporter la victoire. — Gonçalo Berceo, poète espagnol qui vivait au commencement du XIIIe siècle, a composé un poème en l'honneur de saint Millan.

24 *Cubranse* y vos acaten
Los ociosos falagueños ;
Que maguer yo no lo soy
Me puedo *cubrir* primero.

25 Le *Poème du Cid* raconte en détail comment l'honoré Campeador se fit prêter sur ce gage, non pas deux mille florins, mais six cents marcs, à deux juifs de Burgos. Ce récit, malheureusement un peu long pour être mis en note, est charmant.

26 Oh! necesidad infame,
A quantos honrados fuerzas
A que por salir de ti
Hagan mil cosas mal hechas.

27 Las *cuatro* partes del mundo
Tendrán por morada estrecha.

Il résulte de ce passage que la romance aurait été, sinon composée tout entière, du moins remaniée postérieurement à la découverte de l'Amérique.

28 A la vista de San-Pedro, etc.

Nous avons précisé davantage.

29 C'est notre proverbe: *Noblesse oblige.*

30 Antes derramar la sangre
Por vencer á los contrarios, etc.

Comme on voit, le texte est bien vague, et nous avons précisé.

31 Il faut lire dans la *Chronique du Cid* comme quoi don Diègue, père de notre héros, avait eu un autre fils d'une villageoise qu'il avait un jour rencontrée au milieu d'un champ, en allant à la chasse. Ce fils se nommait Fernan Diaz. Et ce Fernan Diaz eut cinq fils, dont l'un fut Ordoño.

32 Consejeros mentirosos,
Lidiadores en palacio, etc.

33 V. page 63, note 83.

34 Guisais plato para el gusto
De muchas sordas orejas.

35 . . . . . que mis quejas
Son fijas de vueso agravio
Y de vuesa culpa nietas.

36 Nous avons de notre mieux reproduit la concision énergique de l'original :

Y por postre tengo asaltos,
Que son frutas que me alegran.

37 Non desentierro las vidas, etc.

Cervantes, dans l'une de ses plus jolies nouvelles, semble avoir fait allusion à ces vers qu'il connaissait fort bien. Après avoir dit qu'il y a des greffiers qui ne se conduisent pas trop mal, il ajoute : « Tous ne vont pas recherchant les vies d'autrui pour les mettre en jugement. (« Ni todos van buscando las vidas agenas para ponerlas en tela de juicio). » V. *Coloquio de los perros.*

38 Alcocer, dans la province de Valence.

39 Alvar Fañez de Minaya était le cousin du Çid.

40 Neveu du Cid, et fils de Fernan Diaz.

41 Dans l'Aragon.

42 Dans l'Aragon.

3 En Catalogne.

44 Dans la province de Valence.

45 *Piedra-Alta* (Pierre-Haute). Il y a en Espagne beaucoup d'endroits qui portent ce nom ou celui de *Piedra-Fita* (Pierre-Fite). Ce-

lui dont il est question ici devait être sur les confins de l'Aragon et du royaume de Valence.

46 Rueda, — dans la province de Guadalajara.

47 A su reino y señoria.

48 Ce délai de trente jours, demandé par le Cid, devint en effet le délai légal. — Auparavant le délai était de neuf jours seulement.

49 Nin quebrantaria los fueros
Que sus vasallos tenian.

Il faut expliquer ce mot *fueros*, très-difficile à rendre. Selon les *Partidas*, de la conduite des hommes dans leurs rapports avec l'Etat naît *l'usage* (uso); de l'usage naît la *coutume* (costumbre); et ces deux choses réunies constituent le *fuero* ou droit coutumier. Ce mot fuero vient du latin *forum*, place du marché, où les hommes se réunissent pour vendre et pour acheter, parce que le *fuero* doit être public et ouvert à tous comme la place du marché. Part. I. T. 2. l. 7.

50 On voit au moyen âge d'autres exemples de semblables stipulations. En Angleterre, vers 1263, le roi Henri III s'étant réconcilié avec les barons révoltés, fit avec eux un traité par lequel ceux-ci étaient autorisés « à molester et poursuivre le roi de toute façon à eux possible, s'il violait les chartes.» Quelques années plus tard (en 1287), le *Privilége de l'Union* accordé aux Aragonais par le roi Alphonse III, les autorisait à se révolter dans le cas où le roi viendrait à manquer à ses serments.

51 Y con los propios severa.

Le mot *propio* a un sens très-vague. Nous avons été obligé de préciser.

52 Comed conmigo á mi plato.

53 Mot à mot : *a taché le creuset de votre honneur.*

54 .... qué se hicieron
Los titulos y renombres
Pues se escribieron en negro?

Parce que dans une bataille les *actes* d'un chevalier ne s'écrivent pas en noir, c'est-à-dire avec de l'encre, mais en rouge, c'est-à-dire avec du sang.

55 Viendo como el Cid ha visto, etc.

56 Que el que á buen arbol se arrima
De buena sombra et tapado.

L auteur de la Romance a légèrement modifié le proverbe à cause de l'assonance ; nous dirions *pour la rime*. Le proverbe est celui-ci : *Quien á buen arbol se arrima, buena sombra le cobija.* Ce proverbe est cité dans le *Don Quichotte* (p. 2, ch. XXXII), et dans le *Viage entretenido* de Rojas.

57 Tus verdes huertas viciosas.

Le mot *huerta* n'a pas en français d'équivalent. Ce mot signifie des jardins à grandes plantations et arrosés par des canaux.

58 Que la rayz de sus yerbas
Bestias roido las han.

QUATRIÈME PARTIE.

LE CID SOUS LE ROI DON ALPHONSE.

(1094-1099.)

I.

LE CID APRÈS LA CONQUÊTE DE VALENCE*.

Allez-vous-en vers les Mores, sans vous occuper de rien autre; ayez soin des souffreteux, et faites enterrer les morts. Dites à ces malheureux et contez à ces malheureuses que notre cœur, terrible dans la guerre, est doux et tendre dans la paix. Donnez-leur la confiance de me venir parler pour que ma bouche leur communique toutes mes intentions : que je ne désire point leurs trésors, et que je n'ai pas où les mettre. Et que je ne veux point leur enlever leurs filles pour en faire mes concubines [1]. Que je ne me sers point d'autres femmes que de la mienne légitime, qui maintenant se tient à mes ordres dans Saint-Pierre de Cardeña.

« Et je vous ordonne, Alvar Fañez, — si je puis vous ordonner quelque chose, — d'aller vers elle et vers mes filles, — mes filles que j'aime tant. Portez-leur trente marcs d'or, avec quoi elles puissent se parer pour venir à Valence la voir et s'y divertir.

» Portez-en trente autres d'argent pour l'autel de Saint-

* *Romancero del Cid.*

Partios ende los Moros,
Non pongais mientes en al, etc.

Pierre, et remettez-les à don Sanche, qui en est l'abbé. Et emmenez au noble roi don Alphonse, mon bon seigneur naturel, deux cents chevaux bien enharnachés à mon usage.

» Et aux honorés juifs Rachel et Vidas, portez-leur deux cents marcs d'or, autant d'argent, et pas plus. Lorsque je partis pour combattre, ils me les prêtèrent sur deux coffres pleins de sable, sous la garantie de ma parole. Et priez-les de ma part de vouloir bien me pardonner : car je n'ai fait cela que pressé par ma grande nécessité. Et encore qu'ils pensent que ce qui est dans les coffres soit du sable, l'or de ma parole y resta renfermé. Payez-leur les intérêts que je me suis engagé à leur donner depuis le temps que j'ai gardé leur argent par devers moi [2].

» Et vous, Martin Antolinez, vous l'accompagnerez et conterez mes heureux succès à ma Chimène. Vous direz au roi Alphonse de vous donner accès en son logis, parce que ma Chimène aime beaucoup la guitare et le chant. »

Voilà ce que dit le Cid après qu'il est entré vainqueur dans Valence qu'il a conquise.

II.

LE CID DONNE UN MESSAGE A ALVAR FANEZ *.

Le Cid était exilé de la cour et de ses possessions de Castille, par son roi fatigué d'être vainqueur dans les guerres. Et fortuné qu'il est dans les armes, le sang des

* *Romancero general.*

Desterrado estaba el Cid
De la corte y de su aldea, etc.

Mores qu'il a vaincus sur les frontières s'est à peine séché sur ses habits, et même ses bannières flottent encore sur les créneaux des superbes murailles humiliées de Valence, — lorsqu'il ordonne pour le roi Alphonse un magnifique présent de captifs, de chevaux, de dépouilles et de richesses. Il dépêche tout cela vers Burgos, et à Alvar Fañez qui en est chargé, il dit de cette manière, pour qu'il le dise au roi :

« Dis, ami, au roi Alphonse que sa grandeur agrée[3] le bon vouloir et l'offrande d'un gentilhomme exilé, et qu'elle ne fasse cas de ce faible présent que seulement pour avoir été acheté aux Mores au prix d'un sang généreux.

» Dis-lui qu'avec mon épée, en deux ans, je lui ai gagné plus de terres que ne lui en laissa le roi Ferdinand son père (qui soit en gloire !); qu'il prenne ce don en témoignage de cela, et qu'il n'impute point à orgueil que je paie mes dettes à mon roi avec les dépouilles des autres rois : car, puisque lui, comme seigneur, a pu m'enlever mon avoir, je puis bien, comme pauvre, payer avec le bien d'autrui ; et qu'il considère que, pour son bonheur, des milliers d'ennemis sont devant mes enseignes comme les ténèbres devant le soleil. Et j'espère en Dieu que mon bras le rendra riche pendant que ma main presse la Tizona, et que mon talon frappe Babiéca.

» Qu'ils se reposent aussi mes envieux, pendant que mon sein est un fort rempart pour leur vie et pour leurs biens. Qu'ils s'amusent dans le palais et se gardent de me vendre. Car, une fois, je lâcherai la prise du troupeau des Mores, et elle ira voir dans leurs forteresses s'ils défendent leur honneur comme ils souillent celui des autres[4].

» Et si l'on soumettait à leurs yeux ce qui a été soumis à leurs oreilles, ils verraient que le Cid n'est pas aussi méchant que le sont à eux leurs bonnes œuvres[5]. Et s'ils servent leur roi dans la paix comme dans la guerre, ils

sont menteurs et flatteurs avec l'épée ou avec la langue.

» Et le bon roi Alphonse verra si les forces sont celles de Burgos, les chemins de brique, et les courages de pierre[6].

» Je le supplie de permettre que ces drapeaux soient placés sous les yeux de mon glorieux Prince de l'Église[7], en signe qu'avec son aide il en reste à peine autant de déployés dans toute l'Espagne, et que déjà je pars pour les enlever.

» Et je le supplie de m'envoyer mes filles et ma Chimène, agréables et doux objets pour ce cœur isolé et affligé. Que s'il n'est point touché de ma solitude, il le soit au moins de celle de ma femme, afin qu'elle puisse se réjouir de ma gloire acquise pendant une si longue absence.

» Prenez garde de vous tromper, Alvar; que tout votre discours porte devant le roi ma décharge et mon innocence. Dites-lui, sans détour, que je sais bien qu'il aura près de lui des gens qui pèseront mes pensées et vos paroles même. Faites en sorte qu'encore qu'elles affligent ceux qui s'affligent de mon bien, ils n'en retirent rien que l'envie de moi, de vous et de vos paroles. Et si au retour vous ne me trouvez point dans ma Valence chérie, vous me trouverez combattant avec les Mores de Consuegra. »

III.

ALVAR FANEZ REND LE MESSAGE DU CID*.

Alvar Fañez arriva à Burgos pour remettre au roi le butin de captifs, de chevaux, de dépouilles et de richesses.

* *Romancero del Cid.*

Llegó Alvar Fanez á Burgos
A llevar al rey la empresa, etc.

Il entra lui baiser la main après qu'il en eut reçu la permission; et s'agenouillant devant lui, il commence ainsi son message :

« Puissant roi Alphonse, que votre grandeur daigne agréer la bonne volonté et l'offrande d'un gentilhomme exilé. Don Rodrigue de Bivar, ce fort rempart qui vous défend, exilé par l'envie de sa maison et de sa terre, m'ayant commis à sa justification, demande que je vous parle librement; et ainsi, pour ne me point tromper, je vais répéter ses paroles mêmes.

» Il dit que vous ne fassiez cas de ce faible présent que seulement pour avoir été acheté aux Mores au prix d'un sang généreux; qu'avec son épée, en deux ans, il vous a gagné plus de terres que ne vous en laissa le roi Ferdinand votre père (qui soit en gloire!); que vous preniez ce don en témoignage de cela, et que vous n'imputiez point à orgueil qu'il paie ses dettes à son roi avec les dépouilles des autres rois : car, puisque vous, comme seigneur, lui avez enlevé son avoir, il peut bien, comme pauvre, payer avec le bien d'autrui. Il dit que vous ayez confiance en Dieu et en lui, pendant que sa main presse la Tizona et que son talon frappe Babiéca; et qu'il vous plaise de laisser placer ces drapeaux dans Saint-Pierre, sous les yeux du glorieux grand Prince de l'Église, en signe qu'avec son aide il en reste à peine autant de déployés dans toute l'Espagne, et que déjà il part pour les enlever;

» Qu'il vous supplie de lui envoyer ses filles et sa Chimène, agréables et doux objets pour son cœur triste et affligé; et que si vous n'êtes point touché de son abandon, vous le soyez au moins de celui de son épouse, afin qu'elle se réjouisse de sa gloire acquise pendant une si longue absence.

» Je ne voudrais point m'être trompé, car il faut, sei-

que dans chacune de mes paroles je vous apporte la décharge et l'innocence de Rodrigue. »

A peine eut-il fini le message, qu'il vit éclater l'envie des flatteurs jaloux et des vils complaisants. Un comte, piqué de ce langage [8], se leva et dit au roi : « Que votre altesse [9] n'accorde point de créance à ces protestations : ce sont ruses pour vous surprendre. Maintenant le Cid Rodrigue, au moyen de ce présent, voudra venir demain à Burgos pour confirmer ces outrages. »

Alvar Fañez enfonça son bonnet [10], mit la main sur son épée, et bégayant de colère, fit au comte cette réponse : « Que personne ne bouge ni ne parle ! et que celui qui voudra bouger comprenne bien que c'est le Cid présent qui lui parle, car en son absence c'est moi qui le suis ! Et s'il vient à entrer quelque faiblesse dans mon pauvre courage, la grande fermeté du Cid me soutient de Valence jusqu'ici. Que nul calomniateur ne le vende, et que ses flatteries ne le vendent pas, car je ne garantirais plus sa tête ni la mienne, au nom du Cid.

» Et vous, roi, qui approuvez et encouragez ces flatteries, vous n'avez que des remparts de flatteries, et vous verrez comment ils soutiennent le choc [11].

» Pardonnez à la colère qui me fait manquer de respect à votre altesse [12], et donnez-moi, si vous pouvez me les donner, les objets chéris du Cid, je veux dire doña Chimène et avec elle ses deux filles, puisque je vous offre leur rançon comme si elles étaient captives. »

Le roi Alphonse se leva. — Il prie instamment Alvar Fañez de s'apaiser, et lui demande d'aller ensemble voir Chimène.

IV.

LETTRE DU CID AU ROI DON ALPHONSE *.

« Le vassal déloyal, l'exilé, le traître ; celui qui ne demeura jamais en Castille bien qu'il y soit né ; celui qui fut dénigré par tous et surtout par vous ; celui qui s'oublia lui-même pour s'occuper de vos seuls intérêts ; celui qui maintenant, croyez-le, ne se souvient plus de vos injures, vous envoie de Valence ses saluts, en priant Dieu qu'il vous conserve.

» Il ne tire point vengeance des injustices que vous lui avez faites, seigneur, parce que de ces injustices il est résulté votre avantage et son honneur.

» Il pardonne à ses calomniateurs bien qu'indignes de pardon. Car les secrets du ciel sont difficiles à pénétrer [13]. Car du même endroit où l'homme croit voir sa ruine vient souvent son avantage : ce qui montre combien hauts sont ces secrets.

» Je parle par expérience, et je sais à qui il a accordé la gloire, et comme il vous a fait, vous roi, en quelque sorte l'instrument avec lequel il a travaillé.

» Dans ce grand coffre d'argent je vous envoie un riche présent : estimez-le beaucoup, don Alphonse, car il mérite qu'ainsi on l'estime.

» Il y a dedans cinq couronnes, chacune avec sa bannière royale, cinq sceptres d'or pur, qui viennent de cinq rois.

» Il y a aussi cinq clefs, que comme à son roi et seigneur,

* *Romancero general.*

El vasallo desleale,
El desterrado, el traidor, etc.

Cette Romance est au nombre des plus anciennes.

vous remet votre serviteur, ce que n'eût point fait un traître. Placez-les sur votre écu et vous ne décroîtrez point d'honneur. — Cette pénible acquisition m'a coûté bien assez de sang.

» Ne donnez rien au messager, car je l'ai déjà payé : c'est Alvar Fañez de Minaya, un mien serviteur de marque. Faites sa connaissance, seigneur roi, et parlez-lui avec bienveillance, puisque je n'ai pu même obtenir, moi, cette grâce de vous. Car chez les rois de bonnes paroles coûtent peu, seigneur, et font les fidèles vassaux ; ce que ne fait point la crainte, car la crainte et l'amour ne mangent pas au même plat [14], croyez-le, et celui qui est craint est rarement aimé de cœur.

» Vous direz que ce Rodrigue a toujours été un conseilleur : mais le temps vous dira bientôt si vous en avez un qui vaille mieux. Car je ne suis point si mauvais vassal qu'avec beaucoup comme moi je n'eusse bientôt recouvré ce que perdit le roi goth.

» Jouissez durant mille années de ce que je vous donne aujourd'hui, je vous en mets dès ce jour en possession, je ne veux rien pour moi, je désire seulement votre bienveillance, et que vous pensiez à ma Chimène qui est une dame de grand mérite, ainsi qu'à mes filles. C'est la seule faveur que je vous demande pour prix de mes services s'ils méritent une récompense, car il ne vous sera point pénible de remplir vos obligations. »

V.

LE CID REVIENT A SAINT-PIERRE DE CARDENA*.

A Saint-Pierre de Cardeña le Cid revient vainqueur des guerres qu'il a eues avec les Mores de Valence.

Les trompettes vont sonnant pour annoncer son arrivée, et au milieu du bruit se font entendre les hennissements de Babiéca.

L'abbé et les moines sortent jusqu'à la porte pour le recevoir, adressant à Dieu des actions de grâce, et au Cid mille compliments sur sa venue.

Il descendit de cheval, et avant que d'entrer dans l'église, prenant la bannière en ses mains, il dit de cette manière :

« Quand je sortis de tes murs, saint temple, j'étais exilé de mon pays ; et maintenant je reviens te visiter après avoir trouvé un refuge sur la terre étrangère. Le roi Alphonse m'a exilé parce que là-bas, à Sainte-Gadée, je lui ai demandé serment avec plus de rigueur qu'il n'eût voulu. Ainsi l'exigeait la publique loi ; je ne l'ai pas d'un seul point outrepassée [15] ; et comme loyal vassal j'ai tiré mon roi hors de soupçon. O envieux Castillans, combien mal vous récompensez les services que vous a rendus mon épée en agrandissant votre pays ! Voyez, je vous ai gagné et je vous rapporte un autre royaume et d'innombrables champs ; et je veux vous donner ces pays conquis par moi, bien que vous m'ayez loin du vôtre rejeté. J'aurais pu me plaindre aux étrangers ; mais pour de si vilaines choses, je suis Rodrigue de Bivar le vrai Castillan [16]. »

* *Romancero general.*

Victorioso vuelve el Cid
A san Pedro de Cardeña.

VI.

LE CID FAIT VOIR UNE BATAILLE A SA FEMME ET A SES FILLES*.

Ce fameux Cid est vanté avec beaucoup de raison. Il occupe Valence, conquête gagnée sur les Mores. Dans cette ville est sa femme, fille du comte Loçano, avec doña Sol et doña Elvire. Elles sont arrivées depuis peu de Saint-Pierre de Cardeña, où le Cid les avait laissées.

Le Cid étant dans ce loisir [17], il lui arrive la nouvelle que le grand Miramamolin [18], roi couronné de Tunis, venait pour lui enlever Valence avec beaucoup de gens de cheval. Ceux-ci sont cinquante mille : ceux à pied n'en finissent plus.

Le Cid, comme il était vaillant et habile dans la guerre, munit bien les châteaux et mit partout des provisions. Il anima ses chevaliers comme il avait coutume. Il fit monter doña Chimène et avec elle ses deux filles dans une tour, la plus haute qui se trouvât dans l'Alcazar [19].

Elles regardaient vers la mer; elles regardaient les Mores, voyant comment ils dressaient des tentes avec beaucoup de hâte et de soin. — Ils poussent de grands cris autour de Valence, et battant leurs tambours, ils font retentir l'air.

Doña Chimène et ses filles avaient conçu une grande frayeur, parce qu'elles n'avaient jamais vu tant de troupes dans un camp. Le Cid les encourageait, parlant de cette façon : « Ne craignez rien, doña Chimène et vous, mes filles

* *Romancero del Cid.*

Aquese famoso Cid
Con gran razon es loado, etc.

que j'aime tant. N'ayez souci de rien tant que je serai vivant. Les Mores que vous voyez là demeureront vaincus, et avec leurs grandes richesses, mes filles, je vous marierai. Plus les Mores sont nombreux, plus ils nous laisseront de butin; et les trompettes qu'ils portent[20] et desquelles ils ont sonné devant vous, serviront pour l'église de ce bon peuple valencien. »

Voyant cependant que les Mores sont entrés dans les jardins [21] (ils se précipitent tous en désordre et sans précaution), il dit à don Alvar Salvadorez [22] : « Armez-vous vitement, prenez deux cents chevaliers bien disposés, et faites une sortie contre ces chiens de païens, afin que Chimène et ses filles jugent de votre vaillance. »

Celui-ci fit aussitôt comme le Cid lui avait ordonné. Il tomba à la hâte sur les Mores, il les chassa hors des jardins. Ils allaient frappant sur eux; — ils vont frappant et tuant jusque dans les tentes que les Mores ont dressées.

Ils s'en revinrent tous après avoir tué deux cents Mores.

Salvadorez demeura prisonnier. Il s'était tellement mêlé parmi les Mores, pour faire le glorieux, que ceux-ci l'avaient pris. Le Cid le délivra le jour suivant, dans lequel il les tailla en pièces.

VII.

LE CID LIVRE BATAILLE A UN ROI MORE*.

Déjà sortent de Valence avec le bon Cid castillan ses troupes bien ordonnées, celles à pied et celles à cheval. Le vaillant Bermudez [23] porte son étendard déployé. Tous

* *Romancero de Sepulveda.*

Ya se salen de Valencia
Con el buen Cid castellano, etc.

sortent au champ par la porte de la Culebra [24]. L'archevêque don Géronime va devant bien armé [25]. Il marche contre ce roi more nommé Miramamolin qui venait contre le Cid pour lui enlever son butin.

Le More amène sous ses ordres cinquante mille chevaliers [26].

Les deux armées, fort bien ordonnées, s'étaient jointes.

Comme les Mores sont beaucoup et les chrétiens fort peu, ceux-ci sont mis en grand péril. Mais le bon Cid est arrivé armé de bonnes armes et monté sur Babiéca. Il dit à grands cris : « *Dieu nous aide et saint Jacques!* » Ils vont frappant sur les Mores, ils vont frappant et tuant.

Le Cid est fort content de se voir bien monté sur son cheval Babiéca [27], et il lève le bras baigné du sang des Mores, — baigné de sang jusques au coude. Il ne frappe pas plus d'une fois le More qui ose l'attendre. Les Mores avaient fui et lui avaient laissé le champ.

Mais en allant à leur poursuite, il s'est rencontré avec le roi more. Il l'a déjà frappé trois fois; mais le More est bien armé et le cheval du bon Cid a passé outre fort loin; et lorsqu'il revient vers le More, celui-ci a gagné beaucoup de terrain, et le Cid ne peut l'atteindre.

Celui-ci est entré dans un château. Des gens qu'il avait amenés, il en reste seulement mille et cinq cents; le surplus est mort ou prisonnier.

Le Cid eut beaucoup d'or, d'argent et de chevaux, et la tente la plus riche qui se puisse voir chez les chrétiens. — Il trouva dans la tente don Alvar Salvadorez : de quoi le Cid se réjouit. — Il retourna à Valence, et Chimène et ses filles en conçurent beaucoup de joie.

VIII.

UNE AVENTURE DU CID*

Lorsque le blond et brillant Apollon éclairait cet hémisphère et que sa charmante sœur se montrait dans l'autre : par la verdoyante épaisseur d'arbres bien touffus, où les doux rossignols chantaient avec beaucoup de netteté et où le zéphyr bénin soufflait savoureusement, passa tout à coup un chevalier courant avec intrépidité et grâce sur un cheval fougueux au caparaçon brodé d'argent.

Ses armes sont d'acier fin, toute son armure est blanche ; sa lance est grosse et longue, et à l'extrémité s'agite une blanche banderole. Il est sorti de Castille et il entre bravement en Lusitanie ; il va seul chercher un More que l'on nomme le vaillant Abdalla [28], de qui la renommée a volé par toute l'Espagne.

Au milieu du chemin le cheval s'arrêta. Don Rodrigue de Bivar lui donnait de l'éperon ; mais pour cela le cheval ne passait pas outre. Ce que voyant Rodrigue, il se leva sur ses étriers, afin de voir ce que c'était. Il regardait de tous côtés. Appuyant sa lance à terre, il affermissait son corps dessus. Soudain, bien qu'il ne vît personne, il entendit une voix qui disait :

« O ingrate et cruelle fortune, dis si tu es vengée de moi, maintenant que tu m'as enlevé la vie et avec elle le bien de mon âme. »

Le chevalier entra dans l'épaisseur du bois pour savoir qui se lamentait, lorsque non loin de lui il vit un More qui

* *Romancero del Cid.*

Cuando el rojo y claro Apolo
El hemispherío alumbraba, etc.

se plaignait étendu sur l'herbe fraîche laquelle était teinte de sang. — Ce sang coulait des blessures dont il avait le corps tout traversé.

Lorsque Rodrigue le vit, touché d'une grande pitié, il se disposa à descendre de cheval; mais il n'avait pas encore bien mis pied à terre, qu'il aperçut devant soi quatre chevaliers et avec eux une dame qui s'en défendait, quoiqu'elle fût déjà fort fatiguée.

Et lorsqu'elle vit don Rodrigue, elle l'appela à grands cris : « Venez à mon aide, chevalier, s'il se trouve en vous quelque courtoisie. Je suis Axa l'infortunée, la captive du vaillant Abdalla. »

Rodrigue courut sur eux la lance en arrêt. Tous quatre viennent vers lui. Aucun de ceux qui le rencontrent ne le fait broncher de la selle ; et lui en renverse un par terre. Furieux, il court sur les trois autres, mettant l'épée à la main. Il donna à l'un d'eux un coup si fort qu'il le renversa par terre; les deux autres qui restaient se sauvèrent fuyant.

Lui, sans en prendre nul souci, il alla vers la dame pour savoir ce dont il s'agissait. — Mais la dame effrayée ne lui répond pas un mot : au contraire elle va dans l'épaisseur du bois, cherchant Abdalla.

Il ne s'inquiéta pas davantage de la suivre; mais il rentra en Castille. Et il rendit ainsi un bon service à qui faillit lui en rendre un mauvais [29].

IX.

LE CID POURSUIT JUSQU'A LA RIVIÈRE UN MORE QUI S'EST APPROCHÉ DE VALENCE*.

Voyez-le, voyez-le, le More qui s'en vient par la chaussée. Il arrive à cheval à la genette sur une jument baie. Il a des brodequins[30] auxquels sont attachés des éperons d'or. Il a un écu devant sa poitrine et en sa main une zagaie[31].

Il considérait Valence comme elle était bien fortifiée : « O Valence! ô Valence! puisses-tu être brûlée d'un mauvais feu!

» Tu as appartenu aux Mores avant d'être gagnée par les chrétiens; et si ma lance ne me trompe, tu retourneras aux Mores.— Ce chien de Cid! il faut que je le prenne par la barbe. Et sa femme doña Chimène, il faut qu'elle soit ma captive. Et sa fille Urraque Fernandez[32], il faut que j'en fasse mon amoureuse; et lorsque j'en aurai assez je la passerai à mes compagnons. »

Le bon Cid n'était pas fort loin, qui avait tout entendu : « Venez-vous-en par ici, ma fille,— ma fille doña Urraque. Laissez vos habits de tous les jours, et mettez vos habits de grande fête. Ce More qui vient de ce côté, retenez-le-moi en causant avec lui pendant que je sellerai Babiéca et que je ceindrai mon épée. »

La jeune fille, très-belle, se mit à la fenêtre. Le More dès qu'il la vit lui parla de cette manière : « Allah te garde, ma dame, — ma dame doña Urraque! »

* *Cancionero de Romances.*

Helo, helo por do viene
El Moro por la calzada, etc.

Cette romance est l'une des plus anciennes du recueil.

— « Et vous, seigneur, pareillement, bonne soit votre venue! Il y a sept ans, More, sept ans que de vous je suis enamourée. »

— « Il y en a tout autant, ma dame, que je vous porte dans mon cœur. »

Pendant qu'ils en étaient là, voici le bon Cid qui parut.

« Adieu, adieu, ma dame, la mienne jolie amoureuse, car j'entends les pas du cheval Babiéca; et là où la jument met sa patte, Babiéca pose son pied. »

Alors parla le cheval. Écoutez bien comme il parla : « Puisse-t-elle crever, la mère qui n'attend pas son enfant! »

Il tourne sept fois, pour l'atteindre, autour d'un ciste à feuilles rondes; mais la jument était légère et elle passait fort avant. Et elle arriva par bonheur à la rivière, où il y avait une barque.

Le More, dès qu'il l'aperçut, se réjouit bien de la voir. Il cria de toute sa force au batelier de lui amener la barque. Le batelier la lui prépara pour entrer. Il s'y embarqua au plus tôt sans s'arrêter aucunement.

Le More était embarqué lorsque ce bon Cid arriva près de l'eau [33]; et en voyant le More en sûreté, il étouffe de colère. Plein de fureur, il jeta contre lui sa lance en disant: « Ramassez, mon gendre, — ramassez ma lance, car il viendra peut-être un temps où elle vous sera redemandée. »

X.

LE CID MARIE SES DEUX FILLES AUX DEUX COMTES DE CARRION*.

Les comtes[34] considérant ce que vaut celui de Bivar, et que sa renommée s'accroît par les exploits qu'il fait, demandent au roi Alphonse de les marier avec ses filles, parce que être gendre du Cid est un bien que l'on peut priser. Le roi, pour leur procurer cet avantage, lui envoya sur le champ un message pour qu'il s'en vînt à Requeña[35] afin d'en traiter avec lui.

Rodrigue ayant vu la nouvelle en fit part à Chimène; car l'avis des femmes en pareil cas est d'ordinaire très-important.

Quand elle le sut, elle ne le goûta point, et dit au Cid : « Il ne me sourit pas de m'emparenter avec les comtes, quoiqu'ils soient de haut lignage; mais faites là-dessus, Rodrigue, ce qui vous agrée le plus : il ne manque pas de conseil là où est le roi, là où vous êtes. »

Rodrigue partit vers Requeña, et le roi part de son côté emmenant avec lui les deux comtes pour que le Cid les voie et leur parle.

Après qu'une messe eut été chantée avec beaucoup de solennité devant le roi et les grands par l'évêque don Géronime, le roi prit le Cid à part de tous les assistants, et d'un air plein de gravité lui parla ainsi :

« Vous savez bien, don Rodrigue, que je vous porte une assez grande amitié, et que je songe à ce qui vous regarde

* *Romancero del Cid.*

Considerando los Condes
Lo que el de Bivar vale, etc.

avec une suffisante sollicitude. De là il faut que vous sachiez que j'ai fait ce voyage pour vous parler d'une affaire dont il importe qu'il soit parlé avec vous. Les comtes de Carrion [36] m'ont prié de traiter avec vous à cette fin que vous leur donniez vos filles et les mariiez avec eux. Ils seront reconnaissants si vous leur faites cette grâce ; car des filles qui ont un tel père sont avec grande raison recherchées. Ils désirent votre amitié, attendent une réponse favorable, aiment beaucoup tout ce qui vous appartient, et estiment votre sang. »

Alors le Cid remercia le roi d'une faveur si haute, et lui dit de disposer de tout ce qui touchait à sa personne ; que de lui, de ses filles et de ses biens il disposât comme il l'entendrait ; que lui ne marierait point ses filles, mais les lui donnait à marier.

Le roi lui rendit grâces pour cela, et ordonna qu'on leur remît huit mille marcs d'argent au jour de leurs noces. Et le roi voulut que l'oncle de ces damoiselles, lequel était le brave Alvar Fañez [37], les gardât jusqu'à ce qu'elles se mariassent [38].

Aussitôt le roi fit appeler les comtes et leur ordonna de baiser les mains au Cid Ruy Diaz et de lui faire hommage. Ainsi firent les comtes devant le roi et ses grands, et le Cid les invita tous à se trouver à ces noces.

Le roi partit pour la Castille et celui de Bivar partit avec lui ; mais à deux lieues de là le roi lui manda de ne point passer outre.

Rodrigue s'en fut à Valence, où il voulut que les comtes et les chevaliers vinssent le joindre pour que l'on terminât les noces. Lorsque le Cid les vit réunis, il dit à don Alvar Fañez d'exécuter aussitôt à point les ordres du roi, d'amener ses nièces, et de les remettre aussitôt aux comtes ou infants nommés de Carrion.

On les leur donna, et les comtes avec des signes amoureux montrèrent le contentement qu'ils ressentaient de ce bonheur : car l'amour est si puissant et ses effets sont tels, que les yeux le publient encore que la langue le taise.

L'évêque fit son office, donna la bénédiction et la paix, et, durant huit jours, il y eut toute sorte de fêtes, des courses de cannes[39], des courses de taureaux et des bals.

Le Cid donna de magnifiques présents aux comtes et aux magnats[40]; car celui qui est grand dans ses exploits a coutume d'être grand en tout[41].

XI.

LACHETÉ DES GENDRES DE L'HONORÉ CID*.

Le seigneur Cid, après son dîner, dort, le visage appuyé sur sa main, dans son précieux banc à dossier[42]. Ses gendres Diègue et Ferdinand veillent sur son sommeil, ainsi que le bègue Bermude déterminé dans les combats.

Ils racontent des choses plaisantes; chacun raconte à son tour, et pour contenir le rire, ils ont la main posée sur les lèvres, — quand ils entendirent plusieurs voix qui retentissaient comme le tonnerre dans le palais[43], disant : « Gare le lion! mal meure celui qui l'a délivré! »

Don Bermude ne se troubla pas; mais les deux frères, pressés par la peur, ne songèrent plus à rire, et fortifiant leur voix, ils se parlèrent en secret, et furent bientôt d'accord pour fuir au plus vite.

Le plus jeune, Fernan Gonzales, fit le premier la mauvaise action : il se cacha derrière le Cid, accroupi sous

* *Romancero del Cid.*

Acabando de yantar,
La faz en somo la mano, etc.

le fauteuil. Diègue, l'aîné des deux, se cacha dans un espace plus large en un lieu si sale que cela ne se peut raconter [44].

La foule entra criant, et le lion entra rugissant. Bermude l'attendit l'estoc à la main. Alors le Cid dit un mot et soudain, comme par miracle, la bête féroce s'humilia toute timide et remuant la queue. Le Cid lui en sut bon gré; il lui jeta les bras au cou, et la porta dans sa loge [45] en lui faisant mille caresses.

La foule est étonnée de voir ce à quoi elle ne s'attendait pas; car tous les deux étaient des lions, mais le plus brave était le Cid.

Après cela, de retour à la salle, allègre et tranquille, il s'informa de ses deux gendres, devinant leur faute. Bermude lui répondit : « Je vous donnerai des nouvelles de l'un d'eux, il s'est caché là pour voir si le lion est mâle ou femelle ! »

En ce moment entra Martin Pelaèz ce redouté Asturien, disant à haute voix : « Bonne nouvelle, seigneur! on vient de le sortir. »

Le Cid répliqua « Qui donc? »

Il répondit : « L'autre frère qui de peur s'est fourré là où ne se serait point fourré le diable. Regardez-le, seigneur, le voici; mais faites-lui place, car pour rester auprès de lui il vous faudrait un encensoir. »

On tira l'un de sa niche, on amena l'autre par le bras, leurs riches habits de noces tout souillés de vilaines choses.

Le Cid, enflammé de colère, les regardant l'un et l'autre, fait des efforts pour parler et fait des efforts pour se taire. A la fin il donna liberté à sa voix [46], le superbe Castillan, et il leur adressa les reproches que je vous dirai tout à l'heure.

XII.

LE CID FAIT DE VIFS REPROCHES AUX DEUX COMTES*.

« Je voudrais, mes gendres, n'avoir pas vu une pareille action; car cette fâcheuse aventure me fait craindre quelque grand malheur.

» Ce sont là vos habits de noces? Maudit soit le diable! quelle frayeur a donc été la vôtre que vous avez fait une semblable retraite? Pourquoi, ayant vos armes, avez-vous tous deux pris la fuite? Et puis n'étiez-vous pas avec moi, — si je veux y penser?

» Croyant valoir quelque chose, vous avez demandé mes filles au roi; je ne fis pas en cela ma volonté, je ne fis qu'obéir à ses ordres.

» Vous êtes donc les gendres réservés à ma vieillesse? Elle sera belle, la vieillesse que vous me donnerez, efféminés comme vous êtes!... Mais je ne veux plus revenir là-dessus; car si je reviens sur le passé, j'étouffe de douleur en considérant cette conduite. »

Telles sont les paroles que le Cid fort irrité dit aux deux frères pour s'être ainsi enfuis à l'approche du lion. — Les comtes s'en trouvèrent offensés et lui en portèrent de la haine.

* *Romancero del Cid.*

Non quisiera, yernos mios,
Haber visto tal guisado.

XIII.

LE CID PARTANT POUR LIVRER BATAILLE FAIT SES RECOMMANDATIONS A CHIMÈNE*.

« Si frappé d'un coup mortel je reste mort dans la guerre, portez-moi, ma Chimène, à Saint-Pierre de Cardeña ; et puissiez-vous obtenir la faveur de me faire ma tombe tout contre l'autel de Saint-Jacques, protecteur de nos combats!

» Ne vous occupez point de me pleurer de peur que mes braves troupes, voyant que mon bras fait faute, ne fuient et n'abandonnent ma conquête. Que les Mores ne trouvent point de faiblesse dans votre cœur. Que d'un côté on crie, Aux armes! et que de l'autre on fasse mes funérailles. Et que la Tizona, qui maintenant décore ma main droite, ne perde rien de son droit [17] et ne passe pas à des mains de femme.

» Et si Dieu permet que mon cheval Babiéca demeure sans son maître et qu'il hennisse à votre porte, ouvrez-lui et caressez-le, et lui donnez ration entière : qui sert bon maître attend de lui bonne récompense.

» Mettez-moi de votre main la cuirasse, l'épaulière, les grèves, le brassard, le heaume, les gantelets, l'écu, la lance et les éperons. Et vite, car le jour paraît et les Mores me pressent. Donnez-moi votre bénédiction et soyez heureuse. »

Là-dessus Rodrigue sortit des murs de Valence pour livrer bataille à Bucar. Plaise à Dieu qu'il revienne sain et sauf!

* *Romancero del Cid.*

Si de mortales feridas
Fincare muerto en la guerra, etc.

XIV.

COMMENT LE CID REÇUT UN MESSAGE DU ROI BUCAR*.

Touchant la venue du roi Bucar à la cité de Valence, le Cid se consulte avec des hommes de marque. Pendant cet entretien les gendres sont par la porte entrés [48], dissimulant la trahison qu'ils méditent contre lui.

Le Cid les fit asseoir à sa droite, lui tremblant d'audace et eux tremblant de faiblesse ; car les cœurs lâches manquent de fermeté [49].

Sur ces entrefaites tout le peuple se troubla. Ce sont les Mores qui arrivent avec des tambours, des clairons et des trompettes.

Le Cid monta avec les siens sur une tour aussi haute que ses pensées qui touchent le ciel. La poitrine appuyée sur les superbes créneaux, il considère le roi qui arrive, et l'armée, et les tentes ; de quoi ses lâches gendres ont déjà inquiétude et crainte.

On vint avertir le Cid qu'un message du roi arrivait. Il descendit pour le recevoir sans rien descendre de son courage [50].

Le Cid écoute en homme prudent les paroles du More, et celui-ci, troublé par sa présence, lui dit de cette manière :

« Le roi Bucar, mon maître, est venu de son royaume pour venger le grand tort que tu lui fais en gardant celui-ci. Il te l'a envoyé demander, et voyant que tu ne le laisses point, il te défie au combat, tâche de le soutenir. »

* *Romancero del Cid.*

La venida del rey Bucar
A la ciudad de Valencia, etc.

Ces paroles ouïes, le Cid, sans en faire aucun cas, répond joyeux, montrant beaucoup de clémence : « Dis à ton maître qu'il se prépare ; que je me mettrai en état de défense. Valence me coûte beaucoup, et je ne pense pas en sortir : car j'ai souffert pour la conquérir beaucoup de soucis et de peines. Je rends des grâces infinies à l'infinie Grandeur [51], qui m'octroya la victoire dans cette guerre difficile. Je n'en dois de la reconnaissance qu'à Dieu et à la troupe vaillante de mes parents et de mes amis, à qui ma conquête coûte beaucoup de sang. »

Le More prit congé de lui, intimidé de le voir et tremblant de l'entendre.—Il alla reporter cette nouvelle au roi.

Alors le Cid donna divers ordres à ce sujet, et vit bien tout ce qu'enfermait de lâcheté le cœur de ses gendres. Il leur fit dire de demeurer pour ne point essayer leurs forces. — Ceux-ci, soupçonnant sa pensée, confus d'un tel affront, lui répondent qu'ils doivent aller avec lui à si périlleuse entreprise. Ils rangent leurs batailles et les mettent en ordre tout contre les troupes du Cid.

Tous marchent vers le quartier-général du roi ; et le Cid avec tant de bravoure, que les Mores effrayés réunissent leurs troupes à la hâte.

Au son des clairons et des tambours la bataille commence. Rodrigue, conduisant l'avant-garde, anime ses chevaliers. Il présente le combat avec sa troupe bien en ordre.

Les deux partis se joignent, et le Cid prend dans cette bataille sanglante dix-huit rois ! Il les eût pris tous ; — mais mettant des ailes à leurs pieds, ils débarrassent la terre [52].

Et quoique la victoire coûtât beaucoup de sang après un si long combat, le Cid la remporta et entra avec elle dans Valence.

Les citoyens le reçurent avec de grands applaudissements et un beau présent. — Ils lui souhaitent mille vies,

pour qu'il puisse les protéger et les défendre; et lui, content et très-allègre, s'en va voir sa Chimène.

XV.

LACHETÉ D'UN INFANT DE CARRION DANS LA BATAILLE*.

Dans une bataille formidable le Cid castillan allait joindre Bucar, ce roi more qui est arrivé contre lui pour lui enlever Valence que le bon Cid a conquise. Les comtes de Carrion s'y trouvaient.

Un More vient en courant, une grosse lance à la main, contre l'un de ces infants nommé Fernan Gonzalez. Le More montre qu'il est brave tant il vient impétueux. Le comte, qui a vu le More, va fuyant dans le champ, sans oser l'attendre comme le devait un gentilhomme.

Personne ne l'avait vu qui le pût publier, si ce n'est don Ordoño, écuyer fort honoré. Il était neveu du bon Cid, étant frère de Pèdre Bermudez [53]. Ordoño alla contre le More, l'atteignit avec sa lance, le frappa à la poitrine et le traversa de part en part; le pennon attaché à sa lance ressort tout ensanglanté : le More tombe sans vie.

Don Ordoño met pied à terre, prend l'armure et le cheval du More, appelle son parent le comte, et lui parle de cette façon :

« Parent Fernan Gonzalez, prenez ce cheval; dites que vous avez tué le More qui dessus chevauchait, en aucun jour de ma vie je ne dirai le contraire : ainsi faites, car cela demeurera toujours secret. »

* *Romancero de Sepulveda* et *Romancero del Cid.*

En batalla temerosa
Andaba el Cid castellano, etc.

Comme ils étaient dans ces discours le bon Cid était arrivé. Il poursuivait un More, et voici qu'il l'a renversé sans vie.

Don Ordoño dit au Cid : « Seigneur, votre honoré gendre que voilà, pour vous aider davantage, a tué un More dans le champ d'un grand coup qu'il lui a donné, et ce cheval était le sien. »

Cela plut beaucoup au Cid, croyant qu'il disait la vérité, et d'un cœur généreux il loua beaucoup son gendre. Ils vont ensemble à la bataille, ils vont frappant et tuant les Mores qui les attendent. Ils en font un grand carnage : mais tous fuient loin d'eux, qui vont brûlant comme des foudres [54].

XVI.

REPROCHES DU BON BERMUDE A L'INFANT DE CARRION*.

« Tirez, gentilhomme, tirez la bride de votre cheval; car fuir de cette manière c'est montrer la crainte de votre cœur.

» Vous fuyez devant un homme seul? Songez que celui-là n'est point un homme brave qui fuit un More dans un pareil combat, où il y a tant de gens qui le voient. Si vous ne voulez pas mourir comme un brave gentilhomme à épée, ne vivez point avec des gentilshommes qui restent toujours morts.

» Retournez vite à Valence; car si vous n'en faites pas davantage elles sortiraient aussi bien pour combattre, les dames qui sont restées dedans. — « Dieu vous punisse! »

* *Romancero general.*

Tirad, fidalgo, tirad
A vuestro troton el freno, etc.

vous diront-elles en secret, puisque avec une si vilaine ardeur vous fuyez ainsi en public.

» Vous avez mal pris les enseignements de mon oncle votre beau-père, puisque vous ne tachez point de sang la Tizona, déshonorant par là son vieil honneur.

» Vous dites que vous êtes gentilshomme, et moi je vous jure par saint Pierre que de pareilles lâchetés ne font pas de bons gentilshommes.

» Vous portez des armes dorées; ne les caressez point, jeune homme, car ce sont ces fers dorés qui font mieux voir votre honte[55].

» Prenez ce cheval du More qui gît là sans vie, et dites que vous l'avez vaincu; je vous promets de me taire.

» Puisque vous êtes galant avec les dames, soyez vaillant avec ces chiens de païens, pour qu'on ne parle pas sur votre compte à ceux qui ont parenté avec vous.

» Et adieu, je m'en vais; car le Cid mon oncle est vieux, et je veux aller lui aider puisque ses gendres ne lui aident pas. »

Voilà ce que dit le bon Bermude, parce que l'infant don Diègue, dans la plaine de Valence, avait fui un grand espace devant un More[56].

XVII.

LE CID RENCONTRE BUCAR DANS LA BATAILLE*.

Le bon Cid a rencontré au milieu de la bataille Bucar, ce roi more qui tant le menaçait.

Lorsque le roi more vit le Cid, il tourna le dos. — Il

* *Romancero del Cid.*

Encontradose ha el buen Cid
En medio de la batalla.

allait fuyant vers la mer, il semblait avoir des ailes; il avait un cheval bon coursier, et très-fort l'éperonnait.

Il s'éloigne du Cid, et Babiéca ne peut l'atteindre, car il est très-fatigué de la dernière bataille. Le Cid se venge sur lui de sa colère; et afin de donner une leçon au more et à tous les siens, il pique Babiéca de l'éperon: mais cela lui sert de peu.

Cependant il arriva près du More et lança contre lui son épée. Il le blessa au dos, par où jaillit beaucoup de sang. Le More entra fuyant dans la barque qui l'attendait.

Le bon Cid mit pied à terre pour prendre son épée: il prit aussi celle du More, qui était bonne et d'un grand prix [57].

XVIII.

LES GENDRES DU CID MALTRAITENT LEURS FEMMES*.

Ils sont d'intelligence les comtes, les frères Diègue et Ferdinand; ils veulent outrager le Cid, et ils ont préparé une fort grande trahison.

Ils veulent retourner dans leurs terres, ils ont demandé leurs épousées; et aussitôt leur beau-père le Cid les leur a remises, et en les leur remettant il leur dit, devinant leur méchanceté : « Songez à me traiter mes filles comme de nobles dames, puisque je vous les ai données pour femmes. » Tous deux lui promettent d'avoir égard à sa recommandation.

Déjà les comtes chevauchent, et le bon Cid est à cheval ainsi que tous les chevaliers qui le suivent. Ils vont

* *Cancionero de Romances* et *Romancero del Cid.*

De concierto estan los condes
Hermanos Diego y Fernando, etc.

riant et folâtrant à travers les vergers et les jardins [58]. Le Cid les accompagne l'espace d'une lieue. Lorsqu'il se sépare d'eux il verse des larmes, comme un homme qui soupçonnne la grande trahison qu'ils ont préparée.

Comme le Cid avait des craintes, voici ce qu'il imagina. Il appela son neveu Ordoño, et lui enjoignit aussitôt d'aller derrière ses filles, caché et déguisé, et de bien voir si on les emmenait en sûreté; car son cœur lui dit le malheur qui l'attend [59].

Les comtes allaient par leur chemin avec leurs femmes. Dans tous les endroits par où ils passaient ils étaient fort bien hébergés, parce que les seigneurs de ces lieux étaient vassaux du bon Cid.

Allant par leurs journées, ils sont arrivés à Tormes [60]; et au milieu des robres [61] ils font descendre les dames de dessus leurs mules, parce qu'ils l'ont ainsi décidé. Ils ordonnent d'abord à leurs gens d'aller en avant. Ensuite ils prennent les dames par les cheveux, les mettent nues, les traînent par terre, les tirent de côté et d'autre, leur donnent maints coups d'éperon, les baignent dans leur sang, et les accablent de paroles injurieuses [62].

Les lâches chevaliers les laissent là, disant : « Maintenant nous sommes vengés sur vous de votre père. Pour vous, vous n'êtes point telles que vous deviez avoir des maris comme nous. Vous nous avez payé la honte que nous fit le Cid lorsqu'il lâcha le lion et tenta de nous faire périr. » Et ils les avaient laissées attachées au milieu de cette forêt de robres.

Tous deux poursuivent leur route et joignent leur troupe. Ceux-ci s'enquièrent d'elles à leurs seigneurs : — les deux comtes répondent qu'elles sont demeurées en bon lieu.

Les dames très-affligées restent poussant de grands cris et des gémissements jusqu'au ciel, publiant leur malheur,

disant : « Traîtres de comtes, combien vous y avez peu songé, de nous traiter ainsi, lorsque nous sommes filles du Cid ! Il est tel qu'il vengera la trahison que vous avez consommée. »

Don Ordoño écoutait, et, aux cris que jetaient les deux dames, il était venu vers elles. Et lorsqu'il voit ses cousines, il s'égratigne le visage, il s'arrache les cheveux, il pousse de grands cris, il appelle à haute voix les perfides comtes : « Pourquoi avez-vous fait une telle injure à de si hautes dames, surtout étant filles d'un père si estimé ? Il saura bien se venger d'une si grande trahison. »

Et il avait dégagé les dames des branches des robres. Il les couvrit de ses vêtements, et les laissa là pour chercher où les mettre afin qu'elles fussent en sûreté.

Mais le hasard lui offrit un laboureur très-honorable dans la maison duquel le Cid s'était maintes fois hébergé. Ordoño retourna avec le laboureur à l'endroit des robres, et trouva ses cousines où il les avait laissées. Ils les mènent dans ce gîte, qui est secret et écarté. Elles sont bien reçues, chez ce laboureur honoré, par sa femme et ses filles, qui toutes font ce qu'elles veulent.

Ordoño s'entretient avec elles, parlant de cette façon : « Mesdames, je veux aller dans votre état de Valence dire à votre père ce qui vous est arrivé, et de venger votre injure, puisqu'elle le touche de si près. Elles l'approuvèrent. Il commença son voyage, poursuivit sa route et arriva à Valence.

Et en présence du bon Cid, Ordoño pleure, et lui conte ce qui est advenu, sans manquer une parole. Le seigneur de Bivar est prudent, et il dissimule son chagrin ; car il ne faut point pleurer sur ce dont on espère vengeance. Son épouse Chimène Gomez est celle qui montre davantage son chagrin. Elle pleure tant de ses yeux qu'ils sont devenus

comme deux fontaines. Le Cid prudent et honoré la console beaucoup ; et avec ce qu'il lui a dit il l'a beaucoup consolée.

Il dépêcha ses messagers vers le roi castillan pour qu'ils lui fissent savoir cette mauvaise action. Il le pria de trouver bon qu'il eût réparation de cette offense et lui demanda, à cet effet, la permission d'aller à Tolède, où il logeait.

Le roi, quand il sut l'affaire, avait conçu une grande fureur contre les comtes et leur oncle, qui les avait conseillés. — Le roi a donné au Cid la permission qu'il demande. Celui-ci envoie vers ses filles où Ordoño les a laissées.

XIX.

LES DEUX FILLES DU CID ET LE LABOUREUR*.

Les deux filles du Cid, doña Elvire et doña Sol, demandent justice aux ciel des comtes de Carrion. Attachées chacune à un robre, elles jettent des cris que c'est pitié : et personne ne leur répond, si ce n'est l'écho de leur voix.

C'est le mépris et l'injure qu'elles sentent, et non les liens; car l'outrage chez la femme est un mal pire que la mort.

La vérité et la justice ont tant de force en soi qu'elles trouvent des amis dans la forêt, et de la pitié chez les bêtes féroces. Aux plaintes qu'elles faisaient passa par là un berger, en ce lieu où jamais rien d'humain ne posa le pied, si ce n'est à présent. Elles lui crient de s'approcher et lui n'ose point, par peur, car la timidité et la crainte sont filles de l'ignorance.

« Au nom de Dieu, homme, nous te prions d'avoir pitié

* *Romancero del Cid.*

Al cielo piden justicia
De los condes de Carrion, etc.

de nous. En retour puisse ton troupeau aller toujours de bien en mieux! que les eaux ne lui manquent jamais dans l'été et dans la chaleur! que pour lui les herbes ne soient point desséchées par la gelée ni par le soleil! Puisses-tu voir tes jeunes enfants croître dans la bénédiction, et peigner tes cheveux blancs sans peine et sans douleur! Mais délie nos mains, puisque les tiennes ne sont pas, comme celles qui nous ont attachées, des mains de malice et de trahison. »

Elles achevaient ces mots lorsque arriva don Ordoño en habit de pèlerin, selon l'ordre du Cid son seigneur. Il les détacha vitement, dissimulant sa douleur. Celles-ci le reconnaissent et l'embrassent toutes deux ensemble.

Pleurant, il dit à elles :

« Cousines, ce sont secrets du ciel, dont la raison et le mot sont réservés à Dieu. La faute n'en est point au Cid, il fut conseillé par le roi; mais vous avez un bon père, mesdames, qui marchera pour votre honneur. »

XX.

REPROCHES D'ORDONO AUX COMTES DE CARRION *.

« Prêtez attention à mes paroles, perfides gendres du Cid; aussi lâches que traîtres, car un homme vil est toujours lâche.

» Vous vous dites gens de bien! non, cela n'est pas, vous n'êtes qu'une méprisable canaille [63]; de même que le Cid par ses actions fait bien voir ce qu'il est.

* *Romancero general.*

Atended á la mi fabla
Aleves yernos del Cid, etc.

Cette Romance est fort ancienne.

» Ne fuyez point, perfides comtes; cela ne vous servirait de rien : car, si l'outrage est un faucon, la vengeance est un aigle.

» Un homme seul vous poursuit. Ne fuyez point, faites-le fuir. Mais non! le bon droit vous apparaît comme un géant qui marche à la tête d'une armée[64].

» Retournez-vous. Les épées que vous portez ne me causent aucun trouble. Car le Cid les couvrit de sang; mais vous, vous ne les avez couvertes que de rouille.

» Vous avez maltraité ses filles! vous avez eu tort; car enfin vous avez par là offensé Dieu et le Cid, le roi Alphonse et moi.

» Et tous quatre nous sommes des lions : et, sachez-le, encore plus terribles, car nous nous vengerons sans chercher une pâture aromatisée de benjoin[65]. »

Parlant ainsi et lâchant la bride à son cheval, il suivait les infants, ce brave Ordoño, le bon neveu du Cid.

XXI.

LE CID ANNONCE SA VENGEANCE*.

« Elvire, lâchez le poignard; doña Sol, tirez-vous de là; ne me tenez point le bras, laissez-moi, doña Chimène. Ne cherchez pas à apaiser mon ressentiment; car je rougis de honte, de ce que mon sort sinistre ternit tous mes hauts faits.

» C'est à mes filles, perfides comtes, c'est à mes honorables dames, respectées dans les lointains pays, que vous avez

* *Romancero del Cid.*

Elvira, soltá el puñal,
Doña Sol, tirad vos fuera, etc.

osé, chiens, faire un semblable outrage! à moi qui vous donnais humblement mes filles, tout en vous les donnant parées de leurs belles robes et de leurs riches atours!....

» Je vous fis présent de mes épées, le meilleur de mon bien, et m'endettai à Valence de deux mille maravédis. Je vous donnai des chaînes d'or d'Arabie, travaillées de la manière la plus ingénieuse[66], que le roi de Perse m'avait envoyées par son ambassade; des chevaux rouans, et six cavales pour combattre le taureau; et à chacun un manteau de drap de Courtrai, avec sa doublure de pluche[67].

» Et en récompense de mes bontés, et en récompense de mes sollicitations, comtes, vous me les envoyez fouettées sans pudeur, leurs corps si blancs mis à nu, leurs mains si belles liées, leurs chevelures en désordre, leurs tristes chairs déchirées!

» J'en fais le vœu au Saint-Pêcheur qui gouverne notre Église[68], et que je sois mal venu de lui quand je l'invoquerai à Cardeña, si à Fromesta et à Carrion, à Torquemada et à Valenzuela, villes de vos comtés[69], il reste pierre sur pierre!

» Antolinez fut témoin, Pelaèz vint avec elles[70]. Je tirerai de vous une réparation telle qu'on tremble à la voir[71]: car par elle et par mon bon droit, vous et vos parents devez être adjugés à mes mains vengeresses de mon outrage.

» Le bon roi a des garde-champs pour vous arrêter et vous prendre[72]: qu'il me fasse justice en tout, et je tiendrai mon épée tranquille. »

Telles sont les paroles que dit le Cid; et chevauchant sur Babiéca, il partit de Valence pour Burgos, porter sa plainte au roi.

XXII.

DONA CHIMÈNE DEMANDE VENGEANCE AU CID*.

Seule avec le Cid doña Chimène pleurait l'affront de ses deux filles, et elle commença de parler ainsi :

« Est-il possible, seigneur, qu'étant craint dans les combats comme vous l'êtes, deux hommes vous aient outragé, lorsque mille ne l'oseraient pas?

» Et, si cela ne vous afflige point, voyez que j'ai perdu mon père parce que vous êtes vindicatif à l'excès dans les choses qui vous touchent.

» Songez à vos filles, elles que j'ai enfantées, qui ne sont pas des filles prêtées, mais bien de vous et de moi.

» Il faut que vous considériez cela, et que cette misérable race ne se joue point à faire pareille chose, sachant que vous êtes le Cid.

» Comme ils ne manqueront pas d'issue pour vous pouvoir échapper, il convient que vous pensiez à cela.

» Je vous en ai dit assez : pensez-y ! »

* *Romancero del Cid.*

Lloraba doña Ximena
A sus solas con el Cid, etc.

XXIII.

LE CID AYANT RÉUNI SES AMIS LEUR FAIT PART DE SES PROJETS*.

Après avoir célébré une fête en l'honneur du saint et divin Pierre, celui auquel les Mores d'Afrique payèrent tribut et impôt convoqua dans sa maison une assemblée [73] de parents et d'hommes considérables, et, lorsqu'il les vit réunis, le bon Cid leur dit ceci :

« Vous savez bien, mes amis, le bel exploit de mes gendres. Ils m'ont bien payé de tout ce que j'ai fait pour eux à Valence. Comme je n'avais point de bride pour les retenir, ils m'ont payé avec les brides dont ils ont fouetté mes filles dans le désert [74].

» Et maintenant le roi de Léon dit par son envoyé que d'ici à trente jours j'aie à me trouver à Tolède. C'est pourquoi je vous demande et vous supplie (quoique les prières soient inutiles avec des amis aussi loyaux, ayant de nobles cœurs) de ne point parler là-bas dans les cortès ; ne perdons point le respect dû au roi : nous aurions tort s'il juge bien et équitablement.

Que personne ne s'oublie à parler de cette affaire. C'est moi qui redemanderai à ces traîtres ce que je leur donnai : premièrement le bien, l'argent et l'or ; ensuite les épées ; et enfin je leur demanderai satisfaction de l'outrage qu'ils ont fait à mes filles [75]. »

* *Romancero del Cid.*

Despues que una fiesta fizo
Al santo y divino Pedro, etc.

XXIV.

CHIMÈNE EXCITE SON MARI A VENGER SES FILLES *.

La noble Chimène Gomez s'est saisie de l'étrier ; et pendant qu'elle parle au Cid, le Cid arrange son gaban [76].

« Songez, seigneur, lui dit-elle, à venger comme noble le sang de ce comte que vous avez tué comme loyal. Rendez-vous à la cour, bon Cid ; et que le sujet qui vous conduit à la cour suffise pour exciter votre valeur, car elle y trouvera peu de courtisans [77]. Les comtes auront prévenu contre vous le roi et leurs amis : c'est toujours le propre des lâches de s'aider de mensonges.

» Ne recevez du roi Alphonse, ni dons, ni excuses, ni prières ; car une injure se déguise mal sous le fard de vaines paroles [78]. Considérez vos filles attachées à deux robres dont les feuilles frémissent touchées de leurs cris ; et considérez que cette offense faite contre moi dans la forêt a laissé sur vous les marques des coups que mes filles ont reçus [79].

» Dieu vous garde où vous allez ! car vos adversaires sont cruels autant que lâches ; et autant que lâches, traîtres. Je sais bien que vous serez en sûreté si ce n'est des trahisons, car ceux qui sont hardis avec les femmes ne le sont jamais avec les hommes. N'entrez pas dans la lice, seigneur ; vous souilleriez vos blasons en honorant de votre épée un sang aussi vil. Que celui qui vainquit tant de rois

* *Romancero del Cid.*

Assida está del estribo
La noble Ximena Gomez, etc.

ne s'abaisse point à ces hommes : les seuls hennissements de Babiéca en ont vaincu qui valaient mieux.

» Demandez vos deux épées pour Bermude et Ordoño : ils sauront rendre à leurs lames l'habitude de vos coups. La Tizona tranchera les tisons de mon feu, et la fameuse Colada lavera la tache de mes chagrins [80]. Que par mon conseil et votre main elles se disposent à une vengeance dont mon espoir me promet déjà l'heureux succès. »

Ainsi parle Chimène : le noble Cid répond ; et baissant la tête, il pique Babiéca et s'éloigne.

XXV.

LE CID PART DE VALENCE *.

A l'arrivée de l'aube qui vient réjouir la terre, six trompettes allaient sonnant l'appel par Valence. Don Rodrigue de Bivar, le bon Cid, dispose sa troupe pour partir vers Tolède ; car le roi l'attend aux cortès.

Déjà la place du palais est couverte de peuple, d'écuyers et de gentilshommes qui attendent que le Cid paraisse. Il quitte enfin la salle, il est au milieu de l'escalier, et ses deux filles ainsi que Chimène sortent pour l'accompagner. Il les embrasse avec courtoisie, et les prie de s'en retourner ; car la présence de ses filles lui rend présent leur affront [81].

Il descend sous le vestibule où était le fidèle Babiéca, qui, en voyant son maître triste, ressent quasi sa tristesse [82]. Il se rendit sans manteau [83] sur la place, couvert d'une

* *Romancero del Cid.*

Recibiendo el alborada
Que viene á alegrar la tierra, etc.

armure noire parsemée de croix d'or depuis le gorgerin jusqu'aux grèves.

Il vit sa troupe toute brillante et Chimène à la fenêtre. Et pour l'égayer il piqua des deux le cheval, attira les regards de tout le monde. Et au bout de la carrière, il ôta son bonnet à Chimène [84]. Les trompettes sonnèrent : tous suivirent derrière lui.

Il emmène une troupe si brillante, que le soleil, content de les voir, se reflète sur leurs armes. Ils cheminent par leurs journées. Et à la vue de Requeña le Cid retint la bride, ne voulant pas y entrer.

Il se souvint en ce moment que ce fut dans cette ville que l'appela pour la première fois Alphonse sixième, quand celui ci y vivait tranquille [85]. Relevant sa visière et se raffermissant sur les étriers, d'une voix grave et sévère il lui parle de cette façon :

« Théâtre de mon déshonneur, où se fit la tragédie dont mes lâches gendres furent les auteurs ! Principe de mon infortune, où, sans être les Juifs de la cène, ces deux Judas mangèrent à ma table avec une face double ! je vais demander justice au roi ; et je prie Dieu qu'il ne me la refuse pas, car, pour rendre complète ma vengeance [86], je vous raserais de ma frontière ! »

Et, transporté de fureur, il lança son cheval contre la faible muraille qui en le voyant irrité, tremble.

XXVI.

LE CID ARRIVE AUX CORTÈS *.

Le roi a préparé trois cortès, toutes trois pour la même époque. Il prépare l'une à Burgos, l'autre à Léon, et la troisième à Tolède, où sont les gentilshommes; et cela afin de rendre justice entière au petit comme au grand.

Il donne trente jours de délai, — trente jours et pas plus, et celui qui viendra après le terme sera tenu pour traître.

Vingt-neuf sont passés, les comtes sont cités ; les trente sont passés, le bon Cid ne vient point.

Alors les comtes dirent : « Seigneur, donnez-le pour traître. »

Le roi leur répondit : « Non, je ne ferai point cela ; car le Cid est un bon chevalier vainqueur de batailles, et dans toutes mes cortès je n'en ai point un meilleur. »

Comme ils en étaient là, voici que le bon Cid parut avec trois cents chevaliers. Tous sont gentilshommes ; tous sont habillés du même drap, — du même drap et de la même couleur, — à l'exception du bon Cid qui porte un albornoz [87]. L'albornoz était blanc. On eût dit d'un empereur. Il a sur la tête un cabasset [88] qui reluit comme le soleil.

« Dieu conserve le roi ; et à vous autres, salut ! Je ne parle point aux comtes qui sont mes ennemis. »

Ici parlèrent les comtes ; ils parlèrent ainsi : « Nous sommes enfants de rois, neveux d'un empereur ; comment

* *Cancionero de Romances.*

Tres cortes armara el rey
Todas tres á una sazon, etc.

Cette Romance est fort ancienne.

pouvions-nous nous marier avec les filles d'un laboureur? »

Ici parla le Cid. Écoutez bien comme il parla : « Je vous invitai à manger [89], bon roi ; vous acceptâtes ; et au moment où on levait la nappe, vous me dites ces paroles : « Que je mariasse mes filles avec les comtes de Carrion. » Moi je vous répondis avec respect et amour : « Je le demanderai à leur mère, — à leur mère qui les mit au monde. Je le demanderai à leur nourricier, — à leur nourricier qui les éleva. »

« Le nourricier me dit à moi : Non, bon Cid, ne faites pas cela ; car les comtes sont fort pauvres et ils ont beaucoup de présomption. »

« Mais pour ne pas vous contredire, bon roi, j'y consentis. Les noces durèrent trente jours, car on ne voulut pas davantage. J'y tuai cent têtes de gros bétail. Quant aux poulets et aux chapons, bon roi, non, je ne les compte pas [90]. »

XXVII.

LE CID ENVOIE MARTIN PELAEZ A VALENCE *.

« Allez-vous-en, Martin Pelaèz, à ma Valence, et gardez-la pendant que je me plains au roi de cette trahison si grande.

» Je le prierai de se rappeler qu'il maria mes filles contre ma volonté, contre celle de Chimène et de ma maison, et que pour faire la sienne et accomplir sa parole je me réjouis de célébrer ces tristes noces.

» Je lui dirai comme Ordoño les trouva si maltraitées

* *Romancero del Cid.*

Idos vos, Martin Pelaez,
A mi Valencia y guardalla, etc.

et dépouillées des vêtements que je leur donnai pour les honorer.

» Et si mes yeux me laissent conter une si mauvaise action, je dirai comment on les trouva attachées dans la forêt, et lui demanderai de faire réparation dans ses cortès à ces cheveux blancs que le déshonneur de mes filles tient dans la honte.

» Et pour cette infâme trahison je ferai un défi, une demande aux comtes, s'ils se trouvent assez de front pour la soutenir, et je recouvrerai mes deux joyaux, — puisqu'ils ont été si mal employés au pouvoir de deux traîtres, — ma Tizona et ma Colada.

» Vous, ami Martin, vous resterez cette fois comme seigneur de mes terres; gouvernez-les en mon absence. Vous irez vers ma Chimène la servir et l'amuser. Vous mettrez beaucoup de réserve en ceci; songez que je vous laisse en ma maison. »

XXVIII.

LE CID SE PLAINT AU ROI ALPHONSE*.

Il était tout juste midi, l'horloge sonnait douze heures[91]. — Le roi Alphonse est à dîner dans Léon avec les grands, lorsque entre dans la salle, le visage presque sans couleur et armé de toutes pièces, le noble Cid Campeador qui vient demander justice à son roi et seigneur, d'une injure que lui ont faite les comtes de Carrion. Le roi fixe ses yeux sur lui et se tait pour l'écouter.

* *Romancero general* et *Romancero del Cid.*

Medio dia era por filo
Los doce daba el relox, etc.

Cette romance est fort ancienne.

« Que la justice me vienne du ciel si vous ne me la rendez pas! »

Les grands se troublerent, aucun ne se remit à manger, ses amis par inquiétude, ses ennemis par crainte.

« Je viens vous demander vengeance, pouvant me venger moi-même, car j'ai coutume de laver mon honneur avec le sang des traîtres; et j'ai pour amis des rois mores qui sont mes vassaux et qui sur la frontière me redoutent en voyant mon pennon. Mes filles doña Elvire et doña Sol ont reçu un outrage : si l'on ne me rend point justice, j'en tirerai vengeance. Les enfans des comtes me le payeront à titre de dédommagement, car il ne doit rester aucun rejeton de leur sang perfide.

» Considérez, Alphonse, pour mon honneur, et que Dieu considère pour le vôtre, que si vous donnez votre confiance aux traîtres vous ne mangerez pas avec grand profit. Si je les ai offensés en quelque chose, qu'ils paraissent ; je suis dans le champ : voici une belle occasion pour mon épée et pour mon bras! »

Là-dessus il tourna le dos; et le roi se leva de table, et ordonna que les cortès fussent annoncées à son de trompe pour Léon.

XXIX.

MÊME SUJET*.

« Il se fait des années, roi Alphonse, que seulement à votre service j'ai à peine vu nette la lame de Tizona ; et que ma pauvre Chimène née sous une constellation ennemie [92], a été par vous privée de mari comme par moi de père. Elle a pleuré en mon absence, dans un lit à moitié vide, pendant que je renversais mille étendards moresques.

» J'ai des témoins présents, et vous, seigneur, vous êtes bon témoin que j'ai mis en déroute plus de croissants que le soleil n'a duré de siècles [93]. J'ai été dans ma carrière juvénile un foudre contre vos ennemis, comme à présent mes cheveux blancs sont la terreur des hommes mal nés.

» Le ciel gouverne tout avec son niveau et son destin, depuis la terre jusqu'à sa hauteur, et depuis le ciel jusqu'à son abîme. Il a donné au paon ses pieds, à l'aigle le bec recourbé, et au lion la fièvre, pour qu'ils fussent moins altiers.

» J'ai deux filles, moi, seigneur ; et parce que je dérobai à votre service le temps de les engendrer, leur naissance fut un délit. Des traîtres les ont outragées ; et pour les châtier, encore que mon bras soit assez fort pour cela, je m'en remets au vôtre seul. Deux perfides lâches, dont les cœurs sans énergie dressent des autels à la peur et lui offrent des sacrifices, ont maltraité mes filles. Carrion leur donne tribut comme la renommée à l'oubli.

* *Romancero del Cid.*

Años hace, el rey Alfonso,
Que solo en vueso servicio, etc.

» Et puisque je me plains offensé d'une telle injure, que votre justice lève le poids avec le couteau : bien que le poids soit à elle, c'est moi que le poids accable[94].

» Si la justice trouva dans les armes son naturel recours, me voilà avec les miennes, faites justice et châtiment.

» Si Dieu est juste et l'homme tant obligé de le servir, en cela qu'il l'imitera davantage il sera plus juste et plus digne.

XXX.

LES CHEVALIERS DU CID AUX CORTÈS DE TOLÈDE*.

Ruy Diaz, qu'on appelait le Cid, était arrivé à Tolède, aux cortès, que le roi Alphonse avait assemblées pour l'amour de lui, afin de lui donner pleine satisfaction de la grande trahison que lui avaient faite ses gendres les infants de Carrion.

Dans les palais de Galiana[95] c'est là que le roi avait ordonné que se réunissent aux cortès tous ceux qui viendraient à Tolède. Le fauteuil du roi, qui était très-beau et riche, fut placé dans le meilleur endroit qu'il y eût dans toute la salle; et tout autour de ce fauteuil l'on mit de grands bancs à dossier sur lesquels devaient s'asseoir les assistants et le reste des chevaliers.

Le Cid appela un écuyer qui était on ne peut plus noble. Il avait nom Fernan Alphonse[96]; le Cid l'avait élevé. Il lui enjoignit de prendre un banc à dossier qu'il apportait de Valence, et qu'il avait gagné au roi more lorsqu'il le vainquit dans cette ville. Il lui enjoignit de le placer où le

* *Romancero del Cid.*

A Toledo habia llegado
Ruy Diaz, que el Cid decian, etc.

roi avait son fauteuil, d'amener avec lui des écuyers gentilshommes, et de garder le banc jusqu'au lendemain.

Tous apportent le banc qui est travaillé à merveille. — Leurs épées suspendues à leur cou (oh! qu'ils avaient bon air!), ils portèrent le banc précieux où le Cid avait ordonné. Il était couvert de riches étoffes d'or, de soie et de pierreries.

Le lendemain au matin, quand le roi eut entendu la messe, il alla vers le palais avec un grand nombre de chevaliers. — Le Cid seul ne va point avec lui; il est resté dans son logis.

Garci Ordoñez, ce comte qui en voulait beaucoup au Cid, voyant le banc, parla au roi de cette manière : « Je vous demande en grâce, seigneur, d'écouter ce que je vous dis. Ce lit nuptial que l'on a dressé près de votre fauteuil, pour quelle mariée l'a-t-on dressé? Viendra-t-elle, je vous prie, vêtue d'une almejia ou d'une cape moresque [97]? ou de quelle façon viendra-t-elle parée? — Faites ôter ce meuble de là; cela ne convient qu'à vous. »

Fernan Alphonse, entendant ce comte, lui répondit : « Comte, vous parlez d'étrange façon; il vous en viendra malheur. Vous dites du mal d'un homme qui vaut beaucoup plus que vous. Ce n'est point une mariée, comme vous l'avancez. Et si vous dites que je mens, je mettrai la main sur vous et vous ferai connaître devant le roi qui est présent que je descends de bon lieu, et que ma famille vaut bien la vôtre! »

Le roi et ceux qui étaient avec lui furent très-fâchés de ce qui s'était passé. Mais le comte don Garcie, qui était un homme emporté, posant son manteau sur son bras, dit : « Laissez-moi frapper le drôle qui parle ainsi. »

Fernan Alphonse, voyant cela, avait tiré son épée. Il

s'approcha du comte, disant : « Je châtierais les folies que vous avez dites ; mais je n'ose à cause du roi. »

Le roi les sépara, et dit à ceux qui étaient présents :

« Personne ne doit parler de ce banc qu'il y a ici ; car le Cid l'a bien gagné en homme de valeur. C'est un chevalier courageux et de très-grande vaillance ; et il n'y en a pas un autre au monde qui mérite cette faveur, comme le Cid mon vassal de si haute renommée. Et plus le Cid est bon, plus il m'en revient d'honneur. Lorsqu'il gagna ce banc, il vainquit beaucoup de Mores Il m'envoya un présent et m'obéit comme à son seigneur, agissant en loyal vassal et faisant ce qu'il devait ; il me donna beaucoup de chevaux avec des Mores qui les conduisaient ; et m'envoya le cinquième du butin, ce qui me revenait[98]. Que personne ne parle du Cid qui n'a pas son pareil au monde[99] ! »

XXXI.

LE CID REDEMANDE SES ÉPÉES AUX COMTES DE CARRION*.

« Dites-moi, perfides comtes, qu'avez-vous trouvé à reprendre en mes filles ? Ne regardiez-vous pas comme un bonheur d'avoir des dames de si haute qualité ? Par aventure, les gentilshommes de Castille, quels outrages vous ont-ils faits avec elles, qui aient pu vous enlever votre honneur ?... Ma doña Sol et mon Elvire ont pour mère doña Chimène. Y a-t-il de plus sages leçons que celles d'une telle mère ? Y a-t-il des femmes d'une telle vie ?

* *Romancero general.*

Digadesme, aleves Condes,
Que fallásteis en mis fijas, etc.

» Je vous donnai en dot, avec elles, tous les biens que j'avais, et mes riches épées qui ne pendent plus à mon côté. Mais vous les tenez affamées; elles ne mangent plus selon leur coutume : des lâches de votre espèce ne font que des blessures incomplètes [100].

» Comtes, je vous les demande devant le roi qui nous voit ici; car il ne convient pas que des perfides ceignent la Colada et la Tizona. Elles ne sont pas un héritage, non, non ! ce sont mes armes sanglantes qui les ont gagnées dans les batailles au milieu des lances et des arbalètes.

» Vous me les laissâtes renversées parmi les robres de Tormes. Mais songez que les nobles hommes n'approuvent pas l'injure faite à de telles dames.

» Vous ne m'avez pas outragé par là, parce que c'étaient mes filles chéries : bien qu'elles soient mon sang, l'outrage tombait sur vos propres femmes.

» Pour tout cela, comtes, je vous défie. Il faut que je purifie mon sang, car il n'y a aucun membre qui ne se ressente du coup de cet affront. Je suis forcé d'agir ainsi pour votre honneur et le mien : la tache faite à l'honneur ne s'enlève qu'avec du sang [101].»

Telles sont les paroles que dit le Cid à ses deux gendres, levé de dessus son banc à dossier, la main posée sur sa barbe.

XXXII.

COMMENT LE CID PARLAIT A SES DEUX ÉPÉES*.

Le redouté des Mores, cette gloire de l'Espagne, celui qui ne fut jamais vaincu, le foudre des batailles, ce bon Cid Campeador défenseur de notre patrie, miroir des capitaines et vengeance des traîtres, étant aux cortès de Tolède où les épées lui furent remises par les comtes, parlait ainsi à elles sans se rassasier de les regarder :

« Où êtes-vous, mes objets chéris? où êtes-vous, mes chers objets? non point chers parce que je vous achetai avec du cuivre, de l'or ou de l'argent; mais chers parce que je vous gagnai à la sueur de mon front [102].

» Vous, épée Tizona, je vous gagnai pendant le siége de Valence au roi more qui vous portait à sa défense; et vous Colada, au comte de Barcelone, lorsque je pris aux Mores les châteaux de Brianda. De vous jamais je ne fis des lâches; au contraire, pour la foi chrétienne, je vous portai toujours bien nourries de sang sarrasin.

» Je vous donnai aux comtes mes deux gendres, comme joyaux du plus grand prix; et eux (quel péché!) vous tinrent tachées de rouille. Vous n'étiez point pour eux qui vous portaient sans gloire, au dedans affamées, au dehors brunies.

» Vous êtes libres des mains qui vous portaient captives : le Cid vous regarde dans les siennes, où vous serez plus honorées! »

* *Romancero del Cid.*

El temido de los Moros,
Aquella gloria de España.

Il dit, et appelle Pèdre Bermudez et don Alvar Fañez, et leur enjoint de les garder pendant la durée des cortès.

XXXIII.

LE CID DÉFIE LES DEUX COMTES*.

« A vous autres, hommes sans foi, comtes au cœur de vilains, je vous porte défi à tous deux ensemble comme traîtres au roi. Je vous donnai mes filles, traîtres; mais non, je mens en disant cela : je les donnai au roi, pour qu'il les donnât à qui il lui plairait. C'est à lui que s'est faite cette injure, c'est à lui que s'est faite cette méchanceté; car lui les reçut pour filles, et moi je vous reçus pour gendres, afin que vous fissiez cette injure à mon seigneur! C'est pour lui que je me présente; car des vassaux honorables doivent venger l'outrage fait à leur maître!

» Vous portez les mains sur des femmes!... Pour Dieu! braves chevaliers, vous n'étiez pas plus agiles des pieds avec le roi Bucar! Mais le refrein dit bien : « Il y a des guerriers aussi vaillants des pieds que des mains. » Et vous autres, vous êtes de ceux-là [103]!

» Oh! combien vous donneriez à cette heure pour trouver d'autres issues telles que vous en trouvâtes quand les lions furent lâchés! mais, sachez-le bien, ce sont des lions que je sens s'agiter dans mon cœur : c'est un lion que chaque outrage fait à un cœur honorable.

» Rendez grâces au roi, que je vois et que je respecte! Cependant vous me le payerez, vilains, à moins que vous

* *Romancero del Cid.*

A vosotros fementidos,
Condes de villano pecho, etc.

ne montiez au ciel. Mais vous n'y monterez point, lâches; car Dieu est grand justicier, et il ne souffre point de traîtres sans les châtier de leurs crimes.

» Au surplus, j'entends que la Colada et la Tizona vous seront un tel purgatoire que vous irez absous de votre faute. »

XXXIV.

ORDONO, NEVEU DU CID, DÉFIE LES COMTES DE CARRION*.

Dans les cortès de Tolède que le bon roi Alphonse avait assemblées pour donner satisfaction au Cid qui s'était plaint des infants de Carrion, ses gendres, parce que ceux-ci avaient déshonoré leurs vertueuses femmes, les comtes ont rendu au noble Cid ses deux épées. Ils lui rendent aussi ses biens.

Le Cid les avait défiés tous deux comme grands traîtres. Les comtes ne répondent point à ce que le Cid leur dit.

Le roi demanda aux infants ce qu'ils répondaient. Diègue Gonzalez, l'un d'eux, dit ainsi au roi. « Seigneur, vous savez bien que nous sommes des premiers de la Castille. Nous laissons nos femmes parce qu'elles n'étaient pas dignes de nous. Il nous était à grand déshonneur d'être mariés avec les filles du Cid. »

Ceux du Cid ne répondirent point. Le Cid avait ordonné qu'aucun d'eux ne parlât à moins qu'il ne l'ordonnât lui-même.

* *Romancero general* et *Romancero del Cid*.

En las cortes de Toledo
Que el buen rey Alfonso hacia, etc.

Ordoño, son neveu, fut celui qui répondit : « Tais-toi, Diègue Gonzalez, car tu es d'une grande lâcheté. Tu es très-brave de la langue ; mais de courage, tu n'en as point : et il n'y a aucune vérité dans cette tienne menteuse bouche. Souviens-toi de Valence ! Dans le combat que le Cid livra, tu te mis à fuir devant un More, et le More te serrait de près. Je courus à lui et le renversai par terre sans vie. Je te donnai son cheval et ses armes, et je fis entendre au Cid que tu avais tué le More qui menait ce cheval.

» Je fis cela pour t'honorer, parce que tu étais le mari de ma cousine. Tu te vantas de cette action, je te l'accordai à ton gré. Jamais cela n'est sorti de ma bouche jusqu'aujourd'hui où je l'ai dit ; et, si maintenant je le déclare, c'est à cause de ta bassesse.

» Qu'on sache, aussi, lorsqu'à Valence le lion qu'il y avait là s'échappa de l'endroit où il était, toi tu courus te cacher : tu déchiras le manteau et l'habit dont tu étais couvert, en te mettant sous un banc qu'il y avait dans l'appartement. Je ne raconte pas comme quoi ton frère qui me vit en ce moment tomba passablement effrayé dans un endroit où il n'aurait pas dû se trouver.

» Ainsi donc, seigneur roi Alphonse, je dis à ton altesse qu'ils eussent bien fait ce jour-là de montrer leur courage, et non parmi les robres de Tormes où ils frappèrent mes cousines, dames de si haute lignée et qui valent beaucoup plus qu'eux.

» Et si j'eusse été là, ils n'auraient point osé faire cela. Ils agirent comme des lâches, je le leur prouverai ; ils n'agirent pas comme gens d'honneur, ainsi que le devaient des gentilshommes. Une pareille conduite est bien honteuse ; elle n'est point d'un vaillant homme, et mettre la main sur des femmes n'est pas le fait d'un chevalier. »

XXXV.

LE CID DANS LES CORTÈS*.

Après que le Cid Campeador eut demandé raison de l'injure, afin que les comtes fussent assignés à Tolède : le roi don Alphonse-le-Brave (celui-là qui, doué d'un grand courage, tint toujours le bras immobile tandis qu'on lui perçait la main [104]) ordonna que de là à trois mois les comtes et leur oncle don Suero comparussent à Tolède, ou qu'ils fussent réputés traîtres ; et que les cortès s'assemblassent, et que s'y réunissent sur le champ les grands et les riches-hommes. — Car il veut prendre leur avis. Que si les comtes sont nobles, Alphonse est roi de droit, quoique le Cid en fait d'honneur, soit un honorable chevalier.

Avant le délai accompli tous vinrent aux cortès, et le Cid amena en sa compagnie neuf cents chevaliers. Le roi sortit à sa rencontre jusqu'à deux lieues de Tolède. Les uns, parmi les envieux, se taisent ; les autres disent que cela est excessif.

Le roi ordonna que les palais de Galiana fussent décorés, les murs de brocarts, et le sol de velours [105].

Tout contre le fauteuil du roi on plaça le banc à dossier du Cid ; de quoi se moquaient les comtes, faisant d'irrévérencieuses railleries.

Assis qu'ils furent tous dans les cortès, le roi parla à ses portiers [106] : « Je vous ordonne de faire taire tout le monde, les infançons et les prud'hommes. »

* *Romancero del Cid.*

Despues que el Cid Campeador
Pidió derecho del tuerto, etc.

» Vous, le Cid, dites leur crime ; et eux, qu'ils défendent leur cause : la justice doit vous juger de telle sorte que vous demeuriez satisfait. Je vous désigne six alcades [107] de ma maison et de mon conseil, et qu'ils jurent tous ensemble sur les Évangiles, qu'ils s'appliqueront à entendre suffisamment la contestation, et qu'après l'avoir entendue ils jugeront sans passion, amour ni crainte. »

Le Cid se leva aussitôt, et, sans plus d'allongement, demanda qu'ils lui rendissent incontinent ses deux épées, Tizona et Colada.

Le roi regardait les comtes, attendant qu'ils répondissent; mais ils ne dirent aucune raison pour leur défense. Les juges leur ordonnèrent de les rendre sans retarder davantage. Bien qu'ils eussent peur, ils ne voulurent pas les remettre. Le roi leur dit : « Discourtois, rendez-les à leur maître qui sut mieux les gagner que vous sur les Mores de Maroc. »

Maintenant qu'il a recouvré les épées, le Cid leur demande deux mille marcs d'argent monnayé, et tous les joyaux qu'il leur donna lors des mariages. Les juges, unanimes, les condamnent d'un commun accord à payer sur le champ la valeur de tout cela.

Le Cid commença de nouveau les yeux comme en feu et le visage comme une gaude [108] à leur demander satisfaction.

XXXVI.

DE CE QUI ARRIVA DANS LES CORTÈS*.

Dans les cortès de Tolède où se tient le roi Alphonse sixième, le Cid parle à Bermude avec une très-grande vivacité :

« Vous ne parlez point, Pèdre-le-Muet[1]? Parlez donc, puisque vous n'êtes point mort! Ne savez-vous point que mes filles sont vos cousines germaines en parenté? et que de là, il vous échoit une plus grande partie de leur déshonneur? »

Bermude fut très-affligé des paroles du Cid. Il s'approcha de Garci Ordoñez, et dès qu'il fut placé auprès, il lui donna un si grand coup de poing, qu'il tomba avec lui par terre.

Les cortès se soulèvent, personne ne reste sur son siége; ici l'on tire les épées; là on dit mille injures : les uns invoquent Cabra, les autres Valence, les autres le royaume.

Le roi est ardent de colère ; il dit : « Hors d'ici! tenez-les! » Il répéta de nouveau : « Hors d'ici! je condamne sans plus rien ouïr, avec l'assentiment de ma cour et de mon royal conseil, d'après les preuves que je trouve résulter de ce débat, — je condamne les comtes de Carrion à se battre conformément au défi. Et je veux que le Cid le remplisse en leur donnant trois écuyers. Et que ceux qui combattront le mieux, que ceux-là sauvent leur droit! »

Les comtes demandèrent un délai, afin de préparer tout

* *Romancero del Cid.*

En las cortes de Toledo
A do yace Alfonso el sexto, etc.

pour l'action. Après beaucoup d'instances, la nuit vint s'interposer. Le roi retourna à sa maison, la cour à son logement.

Et au sortir du palais où se sont tenus les cortès, viennent au roi des messagers de Navarre et d'Aragon. Ils portent des lettres de leurs rois, lui demandant l'octroi des deux filles du Cid pour deux fils adolescents. Celui de Navarre, don Ramire, lui demande, s'il m'en souvient bien, l'aînée, doña Elvire, personne remplie de vertu et de grâce. Le roi don Pèdre a demandé la cadette, doña Sol, pour son fils don Sanche, héritier présomptif de l'Aragon.

Le Cid satisfait, allègre et content de voir ses filles vengées, partit pour Valence, afin de faire les préparatifs des mariages.

XXXVII.

COMMENT LE ROI ALPHONSE PARLA AU CID*.

« Je vous en prie, ne vous tenez point prosterné : il n'est pas juste ni raisonnable que celui qui a fait agenouiller tant de rois, reste à genoux devant moi. Couvrez ces honorables cheveux blancs de grand prix et valeur, et du plus loyal vassal qu'eut jamais roi ni seigneur. Restez à dîner avec moi ; vous me ferez par là beaucoup de plaisir, et les mets de ce repas m'en profiteront davantage.

» Et dès que nous aurons dîné, je veux vous faire le plaisir de vous conter le dédommagement de l'injure de Carrion. Non, j'aime mieux le faire tout de suite.

* *Romancero general* et *Romancero del Cid.*

Erguíos, no esteis postrado,
Que no es justo ni razon, etc.

» Sachez donc qu'il a plu à Dieu de garder un roi à chacune de vos filles, à Elvire et à doña Sol. Je serai parrain dans ces noces, puisque je suis le marieur : il faut à vos filles de semblables parrains.

» Alvar Fañez nous a remis votre présent; je l'ai reçu, ou, pour mieux dire, nous l'avons reçu avec beaucoup de bon vouloir et d'amitié [110]. Et pour première faveur, tout à fait digne d'un homme comme vous, je veux qu'il n'y ait personne que l'on puisse vous comparer, si ce n'est par exemple moi, roi, ou quelque dignité supérieure [111]. »

Voilà ce que dit le roi Alphonse à ce bon Cid Campeador. *

XXXVIII.

COMMENT LE CID OFFRIT AU ROI SON CHEVAL BABIÉCA, ET CE QUE LE ROI RÉPONDIT*.

Maintenant ce bon Cid renommé part de Tolède, et les cortès qu'on a tenues dans cette ville sont terminées. Ce bon roi Alphonse lui a donné une entière satisfaction des infants de Carrion, comtes de ce comté. Don Rodrigue va à Valence, qu'il a gagnée aux Mores : il emmène neuf cents chevaliers, tous gentilshommes. On conduisait par la bride Babiéca le bon cheval.

Le roi se sépara du Cid, qui l'avait accompagné.

Ils sont déjà loin l'un de l'autre, lorsque le Cid envoie un message au roi, lui demandant en grâce de l'attendre,

* *Romancero del Cid.*

Ya se parte de Toledo
Ese buen Cid afamado, etc.

afin qu'il parle à lui. Le roi attendit le Cid, comme bon et loyal vassal, et le Cid lui dit :

« Bon roi, j'ai été bien malavisé d'emmener avec moi Babiéca, ce cheval si renommé qui vous appartient à vous, seigneur, comme le plus beau. Personne ne le mérite excepté vous, et vous seulement.

» Et afin que vous voyiez quel il est et s'il est bien de l'estimer, je veux faire devant vous ce que je n'ai point accoutumé, si ce n'est lorsque je me suis battu avec les ennemis dans le champ. »

Le bon Cid monta sur le cheval paré d'une peau d'hermine; il le frappa de l'éperon. Le roi demeura étonné en considérant comme il faisait bien cela. Il les louait tous les deux : il louait celui qui le dirigeait, comme vaillant et courageux; et le cheval, comme le meilleur qu'il eût vu et rencontré.

L'ardeur de Babiéca ayant fait rompre une bride, il s'arrêta avec une seule comme s'il eût été dans un pré. Le roi et ses riches-hommes s'étonnèrent de le voir. Ils dirent qu'ils n'avaient jamais ouï parler d'un aussi bon cheval.

Le Cid lui dit : « Bon roi, je vous supplie de vouloir le prendre. »

— « Je ne le prendrai point, Cid, » telle fut la réponse du roi. « S'il était mien, bon Cid, je vous le donnerais de bon gré, car ce cheval est en vous mieux employé qu'en nul autre. Avec lui vous vous faites honneur, ainsi qu'à nous, et à tous ceux de mes terres conquises par vos exploits. Mais je le prends pour mien. Veuillez l'emmener avec vous; et quand je le voudrai, il vous sera demandé pour moi. »

Le Cid prit congé du roi, après lui avoir baisé les mains, et s'en fut à Valence, où on l'attendait.

XXXIX.

LE COMBAT DES CHAMPIONS DU CID CONTRE LES COMTES DE CARRION*.

Déjà part le roi Alphonse ; — il partait de Tolède pour aller à Carrion, parce que les comtes ne venaient point combattre avec ceux du Cid qui les avaient défiés pour l'offense qu'ils avaient faite (perfide et grande bassesse !) aux filles de Ruy Diaz, doña Sol et doña Elvire.

Il emmena avec lui les six juges de la querelle. Don Raymond, gendre du roi, emmenait avec lui ceux qui devaient combattre avec ceux qui avaient commis l'acte déloyal. Il arriva à Carrion et fit dresser ses tentes dans la plaine qu'il y avait aux environs.

Les comtes vinrent à lui avec leur oncle Suer Gonzalez, qui avait ourdi la grande trahison. Ils amènent avec eux leurs parents, qui sont on ne peut plus nombreux. Ils viennent tous armés de riches et fortes lances. Ils avaient résolu entre eux, si l'occasion s'en présentait, de tuer ceux du Cid, de quelque manière ou façon, plutôt que d'entrer en lice, car cela leur convenait.

Ceux du Cid l'avaient bien compris. « Seigneur, dirent-ils au roi, celui de Bivar nous a mis sous votre main et protection. Pour cela, seigneur, nous demandons que vous ne souffriez point qu'on nous fasse aujourd'hui quelque trahison, dommage ou perfidie. Car avec la grâce de Dieu le Cid sera vengé ; nous aurons satisfaction de l'offense : Dieu nous aidera. »

* *Romancero del Cid.*

Ya se parte el rey Alfonso,
De Toledo se partia, etc.

Le roi dit : « Ne craignez rien ; j'y pourvoirai. »

Aussitôt il fit faire une publication qui disait : que celui qui ferait quelque dommage ou trahison à ceux du Cid perdrait tout, vie et biens. Ensuite il les introduisit dans le champ où devait se faire le combat.

Les infants et leur oncle vinrent aussi dans le champ. Ils amenaient avec eux une grande compagnie de monde qui les suivait.

Le roi dit ces paroles à très-haute voix : « Infants de Carrion ! le combat que j'ai voulu faire, je le voulais dans Tolède et non dans cette ville. Vous avez dit que vous n'aviez point là-bas ce qu'il vous fallait. Je viens dans votre patrimoine pour vous faire politesse. J'amène avec moi les chevaliers du Cid. Ils ont confié leurs vies à ma foi et à ma parole. Comtes, je vous avertis, vous et les vôtres, de ne point faire contre eux ce qui ne se doit point faire ; car, celui qui fera pareille chose, j'ai ordonné qu'il soit déchiré en pièces dans le champ, sans que personne y mette obstacle. »

Les comtes furent très-fâchés de l'avis que le roi leur donnait. Ils avaient supplié le roi que la Colada et la Tizona ne parussent point dans le combat, parce qu'elles valaient beaucoup. Le roi leur dit : « Infants, je ne puis faire cela, vous auriez dû le demander à Tolède ; ici, il n'est plus temps. Mettez vos meilleures armes, personne ne s'y opposera. Vous êtes vigoureux de corps, combattez avec vaillance. »

Tous six sont introduits dans le champ, selon l'usage. La troupe est prête et animée. Ils pressent leurs écus avec leurs bras et se couvrent de leurs morions. Ils se frappent avec les lances qu'ils portent sous leurs bras.

Fernan Gonzalez frappa bientôt Pèdre Bermude. Il lui traversa tout l'écu, mais n'arriva point à la chair. Celui-ci

frappa Fernan Gonzalez d'un très-grand coup, et le traversa de part en part. — Beaucoup de sang en jaillit; et Fernan Gonzalez tombe sans mouvement à terre par la croupe du cheval, attaché à même la selle. — Bermude jeta sa lance et mit la main sur Tizona. Il dit à Fernan Gonzalez : « Traître, tu perdras la vie. » Et celui-ci reconnaissant l'épée que tenait le bon Bermude, eut peur de mourir; et avant qu'il ne lui portât le coup, dit : « Je suis vaincu et me reconnais pour tel. »

Martin Antolin de Burgos et l'autre frère se serrent de près. Ils avaient brisé leurs lances et combattaient avec leurs épées; Antolin lui a donné un coup avec Colada, excellente épée, sur le haut de la tête, de sorte qu'il l'a malement blessé. Il l'a frappé avec tant de force, qu'il a coupé la garniture et fendu le casque. Diègue Gonzalez tombe sans mouvement. Le coup qu'il a reçu lui fait jeter de grands cris, et il croit n'en point réchapper. Son cheval fuit hors de l'enceinte indiquée par le roi. Il est vaincu comme son frère, et se tient pour tel.

Nuño Bustos et Suer Gonzalez se frappent avec vaillance. Ils ont de très-grosses lances, qui sont fortes à merveille. Suer Gonzalez brisa l'écu de Nuño Bustos, le traversant de part en part, car le coup était très-fort. Il lui traversa aussi ses vêtements, mais n'arriva point à la chair. Nuño Bustos, qui était d'un grand courage, se tint ferme. Il lui traversa l'écu avec sa lance, et le fer ressortit par l'épaule. Suer Gonzalez tombe par terre. Nuño Bustos lui met sa lance sur le visage, et veut le frapper une autre fois. « Ne le frappez point, pour Dieu! s'écria le père; car voilà que mon fils est vaincu, et je crois qu'il restera mort. »

Nuño Bustos demanda aux juges du camp si cela était valable. « Cela n'est point valable, répondirent-ils, s'il ne

le dit lui-même. » Suer Gonzalez revint à lui et dit : « Je suis vaincu ! »

Le roi les tient pour traîtres depuis ce jour, ainsi que leur oncle Suer Gonzalez, qui avait donné le conseil. Ils quittèrent le royaume, n'y reparurent jamais et ne levèrent plus la tête.

Ceux du Cid restèrent avec tout l'honneur. Il leur octroya beaucoup de biens. — Ils retournent à Valence, le roi leur donne une bonne escorte et les envoie en toute sûreté vers le Cid, leur seigneur, qu'ils reconnaissent pour tel.

XL.

LE ROI ALPHONSE ÉCRIT AU BON CID LE SUCCÈS DE LA BATAILLE*.

Achevée que fut la bataille demandée par celui de Bivar contre les perfides comtes qui lui outragèrent ses filles, le noble roi don Alphonse, qui se réjouit que ce glorieux succès soit demeuré au Cid comme étant celui qui avait le bon droit, — (grâce aux trois vaillants guerriers qui avaient combattu pour lui et remporté la victoire), — le noble roi don Alphonse écrit ainsi au Cid Ruy Diaz :

« A vous, le Cid castillan, le chevalier à l'épée redoutée, peste des Mores, et défense de la Castille ; à vous que le ciel veuille conserver en heureuse et longue vie, afin que nous soyons en sûreté de notre ennemie la Morisme : à vous le roi don Alphonse envoie son salut par cette lettre,

* *Romancero del Cid.*

Acabada la batalla
Por el de Bivar pedida, etc,

comme votre meilleur ami, quoique vos ennemis s'y opposent.

» Je vous écris le succès du combat qui s'est fait dans cette ville de Carrion, suivant l'ordre qui s'en donna dans mes cortès; je vous l'écris de ma main, et de plus, avec mon sceau et ma signature, pour servir de témoignage vrai et incontestable, afin que dans l'âge à venir on sache et dise comme il eut lieu, — sans que l'amitié ou le respect fassent qu'on diminue ou ajoute rien.

» Aussitôt que les cortès furent terminées à Tolède, nous vînmes à cette ville ainsi que les comtes l'avaient demandé. Leur requête donna des soupçons, à cause que c'était dans leur terre même : car la terre où naissent des perfides ne se foule point sans défiance. Je dissipai cette défiance en faisant garder par ma garde les trois chevaliers qui pour vous venaient combattre contre eux. Je les eus toujours devant moi, connaissant bien qu'il y avait de la part des comtes plus de traîtrise que de vaillance.

» Arrivèrent les délai et jour assignés où devaient se voir la justice et le bon droit combattre avec la perfidie. L'on fit une forte barrière fermée, et l'on plaça dessus des siéges et six juges, et, en face, mon fauteuil royal.

» Je fus présent à tout, afin que l'on ne dît point en mon absence que je cachais le visage en une affaire où il allait de votre honneur; afin que ceux qui désiraient votre dommage ne rapportent point que le roi don Alphonse vous abandonna alors, lui qui ne vous abandonna jamais de la vie : — cela, quoique des traîtres m'excitassent par des moyens maudits, condamnant votre loyauté par d'envieux mensonges. Averti de cette ruse et ayant reconnu leur mauvais vouloir, je fermai l'oreille à ceux qui condamnaient votre conduite.

» J'ai voulu que vous comprissiez qu'ayant compris leur

méchanceté, je considérai votre honneur comme mien, ainsi que je le fis voir dans la conquête [112]. Car je mis moi-même à mon côté les trois chevaliers qui venaient défendre votre cause, que j'appelle la mienne propre.

» Quand je les eus placés dans la barrière, les deux comtes et Suer Gonzalez leur oncle se montrèrent comme il convenait, couverts de fortes armes, en très-grande compagnie de parents et d'amis, et de peuple qui les suivait.

» J'ordonnai aux juges de s'asseoir, et prenant mon fauteuil, le tumulte s'étant apaisé, je fis le discours que voici :

» Comtes, les filles du Cid offensées par vous sans raison avec la cruauté la plus indécente qui se soit jamais vue ou écrite, ont demandé vengeance de leur ignominieux outrage au Cid, leur père, qui, à l'instant s'est présenté pour obtenir réparation à ses filles. Il vous a demandé le champ à tous trois, afin que l'on y vît comment il lavait son offense dans votre pur sang. Vous avez répondu que vous ne vouliez point faire avec lui la bataille qu'il vous demandait parce que moi je lui viendrais en aide; qu'il envoyât qui il lui plairait pour faire bataille avec vous touchant cette même cause, selon les usages de Castille. Voilà donc les trois nobles guerriers [113] que le Cid envoie à sa place. Déjà dans le champ ils vous attendent, vous provoquent, vous défient. Faites votre devoir; vous y êtes forcés et obligés [114] : il est temps que le bon droit soit décidé par les armes.

» Ils voulurent répondre; mais n'étant pas de moi écoutés, ils allèrent commencer le combat bien qu'ils le craignissent.

» Aussitôt un roi d'armes leur partagea le champ avec les insignes du terrible ministère qu'il allait exercer pour eux.

» Ils se placèrent trois par trois à leurs postes, les brides des chevaux ramassées, les lances préparées. En face du comte don Ferdinand qui s'applique à vaincre, se plaça

Martin Antolinez jetant des flammes par les yeux.—Don Diègue, l'autre frère, qui alluma l'affreuse discorde, échut à Pèdre Bermudez pour la redoutée bataille. — Nuño Bustos de Lincuella, ardent d'une honorable fureur, s'opposa à Suer Gonzalez, auteur de la perfidie.

» A ce moment le rauque son de la trompette les avertit de commencer la bataille pour la fin à laquelle ils prétendaient. Le signal entendu, ils s'assaillirent tous ensemble, chacun avec l'adversaire qu'il avait en face de soi.

» Don Ferdinand et Antolinez, qui se frappaient également, brisèrent en même temps leurs lances. Ils restent fermes sur les selles : mais dégaînant Colada, après plusieurs blessures qu'Antolinez porta au comte avec adresse et vaillance, il lui porta sur le plus haut du casque un tel coup, que les chevilles sautèrent et que la tête fut partagée en deux. Il le renversa de cheval et laissant le sien, lui mit le pied sur le cou et appuya l'acier contre sa poitrine. A ce moment une grande rumeur s'éleva, avec un cri général, demandant qu'il ne le tuât point, satisfait qu'il se rendît. Cette clameur eut le pouvoir d'apaiser l'ardente fureur du vainqueur valeureux au point qu'il laissa la vie à son adversaire. Mais placé sur lui debout, il regarde Pèdre Bermudez.

Celui-ci malmenait le comte don Diègue, lequel n'avait point de valeur pour résister. Après avoir rompu les lances, il lui donna un coup avec Tizona , — un coup si fort qu'il renversa homme et cheval. Don Diègue lui demanda miséricorde, — demanda la vie en grâce, confessant sa méchanceté, disant qu'il se rendait. Il ne prêta point l'oreille à ses prières ; mais il lui passa l'impitoyable épée par sa perfide poitrine, moyennant quoi il mit fin à sa vie.

» Le vaillant Nuño Bustos et Suer Gonzalez voulaient chacun pour soi la victoire de ce jour. Le combat dura

trop long-temps; mais à la fin, la justice divine donna la victoire à Nuño Bustos comme à celui qui avait le bon droit. Il perça de part en part son adversaire, et ce fut horrible de voir venir celui-ci tombant de cheval, la face en avant.

» Là-dessus finit le combat, et les vainqueurs demandent en criant s'il y a autre chose à faire ou d'autres traîtres à réduire. Il leur fut répondu que non; qu'ils avaient remporté la victoire comme vaillants, sans qu'il y eût personne qui s'y opposât.

» Deux tambours et un héraut placés sur la barrière résonnèrent en ce moment: la victoire vous était adjugée; et le roi d'armes, avec ma garde, conduisit les vainqueurs où nous les attendions moi et toute ma compagnie.

» Aussitôt les juges donnèrent sentence définitive comme quoi, ainsi que des traîtres infâmes, ils les déclaraient indignes d'honneur. Cette sentence fut confirmée incontinent, et reste écrite pour servir de témoignage avec six signatures sans la mienne.

» Voilà, bon Cid, ce qui s'est passé sans que j'y aie rien retranché ni ajouté, sans que la haine ou l'amitié m'aient rien fait écrire que ce qui est vrai. Voyez si vous n'êtes pas content, et si vous voulez que l'on poursuive contre tout leur lignage sans en laisser personne vive.

» Recommandez-moi à Chimène et embrassez pour moi vos filles, et dites-leur de nouveau que je considère leur cause comme mienne. »

XLI.

AVEC QUELLE JOIE LE CID ET SES FILLES APPRIRENT CE QUI ÉTAIT ARRIVÉ*.

Ceux du Cid prennent congé de ce bon roi Alphonse pour s'en retourner à leurs terres parce qu'ils ont maintenant vengé sur les comtes de Carrion leur déloyale perfidie.

Ils sont arrivés à Valence, où réside le bon Cid. Il eut avec eux un grand plaisir, une très-grande joie et allégresse, et beaucoup plus grande encore lorsqu'ils dirent comment le bon roi avait donné pour traîtres les comtes et don Suer qui les conseillait.

Il s'était agenouillé, les mains élevées vers le ciel, et il rendait de grandes grâces à Dieu pour la vengeance qu'il avait eue de ses mauvais gendres et de l'oncle qui les conseillait.

Et très-allègre il disait à doña Chimène Gomez : « Chimène, vous êtes maintenant vengée de la honteuse conduite qu'ont tenue les comtes envers nous et envers nos filles. »

Lorsque les filles entendirent ce qu'elles désiraient tant d'entendre, elles en reçurent un grand plaisir, — le plus grand qui se puisse. Elles donnent à Dieu beaucoup de louanges et lui rendent maintes grâces parce qu'il a vengé leur déshonneur ; et les bras ouverts, elles courent embrasser le vaillant Bermude et toute sa compagnie. — Elles voulurent leur baiser les mains du plaisir qu'elles en avaient [115].

Ils firent de très-grandes fêtes qui durèrent huit jours, parce que Dieu leur avait donné vengeance de ceux qui avaient commis le mal.

* *Romancero del Cid.*

De aquese buen rey Alfonso
Los del Cid se despidian, etc.

XLII.

LE SOUDAN DE PERSE ENVOIE UNE AMBASSADE AU CID RENOMMÉ*.

La renommée du Cid arriva aux confins de la Perse quand il allait par le monde faisant rendre raison à qui il appartenait. Et le soudan apprenant cela, et sachant bien la vérité des hauts faits du bon Cid, lui prépare un présent.

Il charge un grand nombre de chameaux d'étoffes d'écarlate et de pourpre, de soies, d'or, d'argent, d'encens, de myrrhe, et de mille autres choses de prix ; et il envoie ce présent au Cid par un de ses parents de sa maison et de sa table, disant de cette manière :

« Tu diras à Ruy Diaz le Cid, que le soudan lui fait ses compliments : que seulement pour ce que j'ai appris de lui je lui porte beaucoup d'amitié ; que, par la vie de Mahomet et par ma tête royale ! je lui donnerais ma couronne rien que pour le voir dans ma terre ; et qu'il accepte de ma grandeur ce faible don comme signe que je suis son ami et le serai jusqu'à la mort. »

Le More se mit en route et en peu de temps arriva à Valence, demandant au Cid la permission de lui parler en personne. Le Cid sortit pour le recevoir avant qu'il eût mis pied à terre. Et lorsque le More le vit, il trembla de le voir devant lui. Il commence à faire son message, et comme il ne peut le faire, troublé qu'il est, le Cid lui prend la main et lui dit :

« Sois le bienvenu, More, sois le bienvenu dans ma Valence. Si ton roi eût été chrétien, je le serais allé voir

* *Romancero del Cid.*

Llegó la fama del Cid
A los confines de Persia, etc.

dans son royaume. » Avec ces discours et d'autres semblables, tous les deux arrivèrent à la cité, où les citoyens firent une grande fête.

Le Cid lui montra sa maison, ses filles et Chimène, de quoi le More fut étonné, en voyant une aussi grande richesse.

Le More y passa quelques jours dans les réjouissances jusqu'à ce qu'il voulut s'en aller : et alors il demanda la permission de partir. Et en retour du présent qu'il avait reçu du soudan, le Cid lui envoya d'autres choses que celui-ci n'avait point là-bas.

Lorsque le More fut parti, Rodrigue resta avec sa Chimène et ses deux filles, rendant d'immenses grâces à Dieu[116].

XLIII.

COMMENT SAINT PIERRE APPARUT AU CID POUR LUI ANNONCER SA MORT PROCHAINE*.

Le Cid étant à Valence très-fatigué de ses travaux, fatigué de tant de guerres qu'il a faites, des nouvelles lui arrivent qui le mettent en souci ; à savoir, que le roi Bucar, ce More redoutable, est arrivé près de Valence, amenant avec lui trente rois qui sont vaillants et courageux, et beaucoup de gens de guerre tant à pied qu'à cheval.

Le bon Cid était étendu sur son lit. Inquiet, il réfléchissait sur ce sujet si important. Il suppliait le Dieu du ciel

* *Romancero de Sepulveda* et *Romancero del Cid*.

Estando en Valencia el Cid,
De trabajos muy cansado, etc.

d'être toujours de son parti et de le tirer sain et sauf, et avec honneur, d'un si grand danger.

Au moment où le Cid y pensait le moins, il vit près de lui un homme qui brillait comme la neige et exhalait un parfum puissant. Il lui dit : « Dors-tu, Rodrigue? Ravise-toi, réveille-toi ! »

Le Cid lui dit : « Qui êtes-vous, vous qui ainsi m'interrogez ? »

— « On m'appelle saint Pierre, prince des apôtres. Je viens te dire, Rodrigue, une chose à laquelle tu ne songes point ; et c'est qu'il faut que tu laisses ce monde. Dieu t'appelle vers l'autre, vers cette vie qui n'a point de fin, et dans laquelle les saints se réjouissent. Tu mourras dans trente jours à partir de celui où je te parle. Dieu t'aime beaucoup, Cid, et il t'a octroyé cette grâce, qui est de vaincre après ta mort Bucar dans le champ. Tes troupes auront bataille avec tous ceux de son parti et elles seront aidées par l'apôtre saint Jacques. Toi, Rodrigue Campeador, lave-toi de tes péchés afin qu'à ta mort tu arrives à la gloire éternelle. Dieu, par amour pour moi, a ordonné tout cela, parce que tu as honoré mon temple au lieu nommé Cardeña. »

Quand le bon Cid eut entendu cela, il en conçut un grand plaisir. Il sauta à l'instant hors de son lit, et se prosterna à genoux afin de baiser les pieds au bon saint apôtre.

Saint Pierre dit : « Rodrigue, dispense-toi de cela [117], tu ne pourras m'atteindre ; ne te fatigue pas en vain. Mais tiens pour très-certain ce que je t'ai conté. »

Cela dit, le saint apôtre est retourné vers le ciel.

Rodrigue fut très-content, allègre et consolé, et rendit à Dieu des grâces infinies pour la faveur qu'il lui avait octroyée.

XLIV.

LE CID AVANT DE MOURIR PARLE A SA FEMME CHIMÈNE ET A SES CHEVALIERS*.

Le Cid est fort souffrant; il n'a plus que deux jours à vivre. — Il appela doña Chimène son épouse bien-aimée et l'évêque don Géronime. Déjà était arrivé Alvar Fañez, et aussi Pèdre Bermudez, et son intime Gil Diaz [118]. Tous les cinq étant réunis, le bon Cid parla ainsi :

« Vous savez bien comme quoi le roi Bucar doit venir promptement m'enlever Valence, que je gardais avec tant de soin; il amène une grande armée de Mores, beaucoup de rois le suivent.

» La première chose que vous ferez quand mon âme se sera envolée du corps, c'est que vous le laviez bien et l'emplissiez de la myrrhe et du baume que le soudan m'envoya; et vous oindrez ma tête et mes pieds, de telle sorte que rien n'y reste [119].

» Et vous, ma bien-aimée Chimène [120], ainsi que votre compagnie, quand j'aurai trépassé ne pleurez pas parce que je serai mort. Ne témoignez aucun deuil, car il vous en adviendrait grand mal. Que si les Mores le savaient et apprenaient ma mort, ils pourraient bien vous faire mourir, et j'en emporterais le chagrin [121].

» Et quand arrivera Bucar, vous ordonnerez ce jour-là que toutes les troupes montent sur les murs avec bruit et

* *Romancero de Sepulveda* et *Romancero del Cid.*

Muy doliente estava el Cid
Dos dias tiene de vida, etc.

tumulte, et qu'elles sonnent les trompettes, faisant montre d'une grande allégresse.

» Et quand vous voudrez partir pour le royaume de Castille, vous le direz en secret à la troupe qu'il y a ici. Qu'il ne reste aucun More du faubourg d'Alcudia; — vous emporterez vos richesses; — vous ne laisserez âme qui vive.

« Et quand cela aura été fait, on sellera Babiéca. Vous le ferez très-bien équiper, et dessus vous placerez mon corps convenablement habillé, et m'attacherez à lui de telle façon que je n'en puisse tomber bien qu'il coure vitement. On me mettra Tizona dans ma main droite. A l'un de mes côtés ira l'évêque don Géronime; de l'autre ira Gil Diaz, lequel conduira mon cheval.

» Vous, mon neveu Pèdre Bermudez, vous porterez ma bannière déployée, comme vous avez fait jusqu'à présent dans les combats où j'ai été vainqueur.

» Vous, Alvar Fañez de Minaya, vous ordonnerez les troupes de façon qu'elles combattent avec Bucar. Je tiens pour très-certain que votre armée le vaincra, lui et ses alliés : Dieu me l'a accordé; et partant, cela s'accomplira : et vous lui gagnerez le camp où il y aura une grande richesse.

» Ce que vous avez de plus à faire je vous le déclarerai un jour devant que je trépasse. Demain sera ce jour.

XLV.

LE TESTAMENT DU CID*.

« Celle qui ne fait grâce à personne[122], ni aux rois ni aux riches-hommes, est arrivée vers moi gisant à Valence; elle a frappé à ma porte et m'a appelé. Me trouvant prêt et résigné à son ordre, je dicte ainsi mon testament et mes dernières volontés :

» Moi, Rodrigue de Bivar, autrement nommé le bon Cid Campeador des nations moresques, recommande mon âme à Dieu, afin qu'il la place dans son royaume.

» Et j'ordonne que mon corps fait de terre retourne vers son centre; et quand il sera trépassé, qu'on l'aromatise, arrange et conserve avec les aromates renfermés dans les boîtes dont me fit présent le roi de Perse; et que placé sur Babiéca, suivi de mon drapeau et de ma bannière, on le montre au roi Bucar et à tous ses partisans.

» Et j'ordonne que, mon Babiéca, on l'enterre et mette dans une fosse: il ne faut pas que les chiens mangent un cheval qui a rompu les os de tant de chiens[123];

» Et que pour faire mes obsèques se réunissent mes Infançons, ceux de ma table et de mon pain, les braves conquérants.

» Et à la sainte Confrérie du riche-pauvre Lazare je lègue la prairie de Bivar, deçà, delà, et ses dépendances[124].

» Item, j'ordonne qu'on ne paye point de pleureuses pour me pleurer[125]: les larmes de ma Chimène suffisent sans qu'elle en achète d'autres;

* *Romancero del Cid.*

La que á nadie no perdona,
A reyes ni á ricos homes, etc.

» Et qu'on me construise un sépulcre avec son mausolée de bronze, dans Saint-Pierre de Cardeña, auprès du Saint-Pêcheur.

» Item, je veux qu'on donne aux Juifs que je trompai étant pauvre, un coffre plein d'argent du même poids que celui rempli de sable.

» Et je lègue à Gil Diaz le transfuge, qui de more s'est fait chrétien, mes cuissards, mes brassards et mes cuirasses.

» Que le noble roi don Sanche, le bon évêque don Lope et mon neveu Alvar Fañez soient mes exécuteurs testamentaires;

» Et le surplus de mon avoir qu'on le partage aux pauvres qui sont parrains et intercesseurs entre l'homme et Dieu. »

XLVI.

MÊME SUJET*.

A sa dernière heure, très-fatigué dans son lit, ce bon Cid Campeador veut aujourd'hui ordonner son âme; et en présence d'Alvar Fañez, qui est un écrivain de renom [126], et, en outre, de quatre témoins, il commence ainsi ses dispositions :

« Pour mon âme, celui qui la créa doit, à bon droit, l'avoir. Pour mon corps, je le rends à la terre dure, puisqu'il n'est qu'une plante de la terre [127].

» A ma bien-aimée Chimène je veux que soient données

* *Romancero general.*

A la postrimera hora
Muy fatigado en la cama, etc.

ces miennes terres que j'ai gagnées par ma valeur et mon épée.

» Item, qu'elle paye tous les ans dix maravédis qui serviront à marier des orphelines sans appui.

» Item, en outre [128], qu'il soit délivré sept réaux pour bâtir une maison où l'on donnera l'hospitalité aux pèlerins qui passeront.

» Pour doña Sol, ma fille aimée, je veux qu'elle soit avantagée de vingt maravédis et d'une aljuba d'écarlate [129].

» Item, je lègue à doña Elvire un coffre tout recouvert de cuir et garni de feuilles de fer-blanc, lequel a appartenu au roi de Valence.

» A Martin Pelaèz je lègue mon cheval et deux lances, ma saye et mon justaucorps, et aussi mes chausses.

» Je lègue à Nuñez trois réaux, mais à la condition qu'il me dira trente messes quand je m'en serai allé de ce monde.

» J'ordonne que entre mes soldats on partage six réaux afin qu'ils prient pour moi Dieu, en qui est mon espérance.

» Item, j'ordonne que, la bataille finie, mon corps soit incontinent porté à Saint-Pierre, dans une bière ou sur un brancard, et que devant le maître-autel on construise un riche sépulcre devant lequel brûlent sans cesse trois lampes argentées.

» Pour la fabrique du temple et pour l'huile, je donne en legs quatorze maravédis que payera le roi de Cordoue [130]. »

XLVII.

LES DERNIERS MOMENTS DU CID*.

Ces vieilles et lamentables bannières aimées un temps de la victoire, se balancent au gré des vents et gémissent, bien qu'elles ne parlent pas.

Les rauques voix des tambours désaccordés résonnent; les clairons superbes font tressaillir les rues et les places publiques.

Le Cid Campeador était couché dans son lit, soumis et tranquille, et résigné à la rigueur de la Parque vindicative [131].

Il se fit apporter les reliques de ses victoires passées, et ordonna qu'on lui apportât ses fidèles compagnes, ses épées. Et dès qu'on les lui eut apportées il s'assit sur son lit, et les prenant dans ses mains il leur adressa les paroles que voici : « Colada, et vous ma Tizona (non point Colada épée de bonne trempe, mais épée bien trempée de sang au milieu des armes et des harnais ennemis [132]), comment ferez-vous sans moi? A qui vous confierai-je qui ne ternisse point votre honneur lequel si aisément se ternirait. »

Et cela dit, aussitôt il ordonna qu'on lui amenât Babiéca; car il veut le voir avant de commencer son voyage. Le cheval entra plus docile qu'un agneau docile. — Il ouvre de larges yeux, et comme s'il sentait son malheur, il se tait.

« Voilà que je pars, cher ami, — voilà que votre maître

* *Tesororo escondido.*

Banderas antiguas y tristes
De vitoria un tiempo amadas, etc.

va vous faire faute. J'aurais voulu vous bien récompenser, mais contentez-vous pour récompense de voir votre nom immortel par les exploits que j'ai faits. »

Il n'en dit pas davantage. — La mort le frappa d'un trait acéré [133].

XLVIII.

COMMENT LE CID MORT FUT PLACÉ A CHEVAL ET COMMENT IL REMPORTA UNE GRANDE VICTOIRE*.

Il est couché mort, le bon Cid qu'on nommait de Bivar. Gil Diaz, son bon serviteur, accomplit ses ordres.

Il embaume le corps, qui demeure tout raide. Le visage est plein de beauté, fort beau et coloré ; les yeux sont ouverts également, la barbe est bien arrangée. On ne dirait pas qu'il est mort ; au contraire, il paraît vivant.

Et afin de le faire tenir droit, voici comment s'y prit cet industrieux Gil Diaz. — Il plaça le corps sur un siége, une planche derrière le dos et une autre devant la poitrine. Elles venaient sous les bras et, se joignant sur les côtés, couvraient le derrière de la tête. C'était celle de derrière qui couvrait la tête ; l'autre s'élevait jusqu'au menton. Toutes deux soutenaient le corps et l'empêchaient d'incliner d'aucun côté.

Douze jours se sont passés depuis que le Cid est mort. Les troupes se préparent à sortir au combat contre Bucar ce roi more et sa canaille [134].

Lorsque vint minuit, on plaça le corps ainsi disposé sur

* *Romancero de Sepulveda* et *Romancero del Cid*.

Muerto yace ese buen Cid
Que de Bivar se llamaba, etc.

Babiéca et on l'attacha au cheval. — Il est droit et bien d'aplomb, il semble vivant.

Il a aux jambes des chausses tissues de blanc et de noir. Les brassards sont pareils à ceux qu'il portait étant en vie. On le vêtit d'un vêtement où l'on voyait l'arrière-point. On lui mit au cou son écu avec sa devise flottante ; et sur la tête un morion peint, de parchemin, qui paraissait de fer, tant il était bien fait. La Tizona lui fut attachée à la main droite. Elle se tenait levée dans sa main d'une façon toute merveilleuse.

D'un côté allait l'illustre évêque don Géronime ; de l'autre, Gil Diaz menait Babiéca.

Don Pèdre Bermudez sortit le premier avec la bannière du Cid déployée, accompagné de quatre cents gentilshommes qui formaient sa garde.

Sitôt après sortit le convoi gardé aussi par quatre cents gentilshommes. Ensuite sortit le corps du Cid avec une troupe pleine de courage. Ils sont au nombre de cent, ceux qui conduisent l'honoré corps. Derrière lui vient Chimène et toute sa suite, avec six cents chevaliers qu'on lui a donnés pour garde. Ils vont tous en si grand silence et si doucement, qu'on ne dirait pas qu'ils sont plus de vingt.

Maintenant, les voilà hors de Valence. — Le jour se levait très-beau.

Alvar Fañez fut le premier qui se précipita avec impétuosité sur la troupe innombrable de Mores que Bucar avait amenés. Il trouva devant soi une Moresque très-courageuse et très-habile à lancer les flèches du carquois avec l'arc des Arabes. On l'avait surnommée *l'Étoile* à cause de son adresse à frapper l'ennemi avec ses flèches. Elle chevauchait la première avec cent de ses compagnes très-vaillantes et courageuses. Ceux du Cid les attaquèrent vigoureusement ; elles restèrent mortes par terre.

Le roi Bucar et les rois de son parti avaient vu cela, et ils furent étonnés en voyant l'armée chrétienne. Il leur sembla qu'il venait soixante mille chevaliers, tous blancs comme la neige, et parmi eux un homme prodigieux, plus grand que tous les autres, monté sur un cheval blanc, ayant sur la poitrine une croix rouge, et dans sa main une bannière blanche et une épée qui paraissait de feu, avec laquelle il venait vers les Mores.

Ils fuient tous sans plus attendre. Le roi Bucar et ses rois abandonnent le champ. Ils courent vers la mer, où sont leurs vaisseaux. Ceux du Cid les poursuivent frappant.

Aucun ne devait échapper. — Ils périssent tous dans la mer. Ils se noient plus de dix mille ; car, avec la hâte qu'ils ont, ils ne peuvent s'embarquer tous ensemble. Vingt de leurs rois meurent, Bucar échappe en fuyant.

Ceux du Cid gagnent les tentes, ainsi que beaucoup d'or et d'argent. Le plus pauvre devient riche du butin qu'il a gagné.

Ils font route vers la Castille selon l'ordre du bon Cid [135] ils arrivent à Saint-Pierre qu'on nomme de Cardeña. — C'est là que resta le corps du Cid honneur de l'Espagne.

XLIX.

DE QUELLE FAÇON LE CORPS DE L'HONORÉ CID FUT CONDUIT A SAINT-PIERRE DE CARDEÑA *.

Le roi Bucar, avec tous ses alliés, a été vaincu dans la bataille que lui a livrée le Cid dans la plaine de Valence.

On fait route vers la Castille.

Le bon Cid est mort. Il va à cheval sur Babiéca avec les siens à son côté : il ne porte aucune arme ; il n'a sur lui que ses vêtements. — Ceux qui ne savent point sa mort le croiraient vivant. — A la fin de chaque journée on le descendait de cheval, et il restait immobile et droit assis à cheval sur la selle [156].

La bonne Chimène Gomez avait envoyé un message aux parents du Cid ainsi qu'à ses deux gendres, qui étaient des rois couronnés, pour qu'ils vinssent lui rendre honneur.

Pendant qu'ils venaient, Alvar Fañez conseilla de mettre le corps mort dans un cercueil et un cénotaphe qui serait couvert de pourpre et bien cloué avec des clous d'or. Doña Chimène ne le voulut point ; et elle parla ainsi :

« Le Cid a le visage beau et les yeux très-nets [157]. Tant qu'il sera de cette manière il ne convient pas de le changer. Mes gendres et, surtout, mes filles aimeront mieux le voir comme il est maintenant que de le trouver enseveli. »

Tout le monde approuva la volonté de Chimène.

Don Sanche et don Garcie attendaient le Cid. Tous s'étaient joints à demi-lieue d'Olmédo. — Le bon roi d'Ara-

* *Romancero del Cid.*

Vencido queda el rey Bucar
Con todos sus allegados, etc.

gon amène des chevaliers armés qui portent des écus au rebours suspendus aux arçons; ils ont, en signe d'un grand deuil, des manteaux noirs dont les capuchons sont ouverts, selon l'usage de Castille.

Doña Sol et ses dames se sont vêtues d'étamine. Elles veulent témoigner un grand deuil; mais Chimène le défend parce que ainsi l'a ordonné le Cid, et qu'ainsi il doit être fait. Le roi et son épouse étaient arrivés vers le Cid. — Tous deux lui baisent la main, et, le voyant, s'émerveillent de ce qu'il ne semble point mort, mais vivant et très-honoré.

Beaucoup viennent le voir du royaume de Castille. — Vint aussi dont Garcie, roi du royaume de Navarre. Il amène avec lui son épouse fille du Cid renommé : ils baisent les mains au Cid en versant beaucoup de larmes. Tous vont à Saint-Pierre, où l'on doit l'ensevelir.

Le bon roi don Alphonse, ayant appris ce qui s'était passé, partit de Tolède et arriva à saint-Pierre. Les parents du Cid sortirent pour le recevoir. Le roi fit beaucoup d'honneur au corps de l'honoré Cid; il ordonna qu'on ne l'ensevelît point, mais que le corps embaumé fût placé près de l'autel, et qu'on lui mît la Tizona à la main. — Il resta ainsi beaucoup de temps; plus de dix années.

L.

DES OBSÈQUES DU CID ET DE LA DOULEUR DE CHIMÈNE*.

Doña Chimène célèbre les obsèques funéraires de Rodrigue de Bivar à Saint-Pierre de Cardeña, conjointement avec ses deux filles que le ciel fit reines pour les dédommager de l'injure qui n'était point due à leur innocence.

Elle place le corps dans un cercueil aussi noir que sa tristesse, et comme s'il était vivant encore, lui dit ainsi, pleurant :

« O soutien des chrétiens, foudre du ciel sur la terre, fléau de la Morisme [138], défense de la foi de Dieu ! n'êtes-vous plus celui à qui ne virent jamais tourner le dos ces prétendus amis qui causèrent votre exil? N'êtes-vous plus celui qui, banni sur les rapports de lâches flatteurs [139], conquit pour son roi mille châteaux et frontières? N'êtes-vous plus celui qui soumit la cité de Valence et vainquit dans six batailles mille âmes féroces sans âme [140]?

« Hélas, amère solitude, que n'enseignes-tu à la douleur à souffrir contre une justice si pénible et une si cruelle absence ! »

La noble dame ne put aller plus loin, car elle tomba sur le corps pâmée et quasi morte.

* *Romancero del Cid.*

Las obsequias funerales
Celebra doña Ximena, etc.

LI.

COMMENT UN JUIF, VOULANT TOUCHER LA BARBE DE L'HONORÉ CID, QUI ÉTAIT MORT, FUT PUNI DE SON IRRÉVÉRENCE*.

Dans Saint-Pierre de Cardeña est embaumé le Cid, le vainqueur invaincu des Mores et des chrétiens. Par ordre du roi Alphonse, il est assis sur son fauteuil. Sa noble et vaillante personne a été vêtue et parée; son visage, doué d'une grande gravité, est découvert : sa grande barbe blanche indique un homme estimé; il a la bonne épée Tizona placée à son côté : il ne semble pas mort, mais vivant et très-honoré.

Il resta ainsi sept ans, comme on l'a déjà dit. Chaque année on célèbre une fête pour son âme qui est en gloire. — Beaucoup de monde vient voir son corps si bien conservé. Hors de l'endroit où était le Cid, la fête se célébra un an.

Son corps restait seul, personne ne le gardait.

Les choses étant ainsi, un juif était venu. Il réfléchissait en lui-même, raisonnant de cette manière : « Voilà le corps du Cid si vanté par tous; et ils disent que durant sa vie personne ne lui a touché la barbe. Je veux, moi, la toucher et la prendre dans ma main; puisqu'il est là mort, il ne m'en empêchera pas. Je veux voir ce qu'il fera, s'il me causera quelque peur.

* *Romancero de Sepulveda.*

En san Pedro de Cardeña
Está el Cid embalsamado, etc.

Le juif approcha la main pour faire ce qu'il méditait, et avant qu'il eût touché la barbe, le bon Cid avait empoigné son épée Tizona et l'avait tirée long d'une palme hors du fourreau. Le juif, voyant cela, en conçut un très-grand effroi; il tomba à la renverse, à moitié mort d'épouvante.

Ceux qui entrent dans l'église le trouvent là étendu. Ils lui jettent de l'eau sur le visage pour lui faire reprendre ses esprits; et lorsqu'il est revenu à lui, tous lui demandent pour quel motif on le voyait en ce fâcheux état. Lui aussitôt leur avoua la cause de ce qui s'était passé.

Tous rendent grâces à Dieu pour le miracle raconté, de ce qu'il s'était souvenu de son serviteur, et n'avait point voulu qu'il fût souillé par la main de ce juif si mal intentionné.

Il se fit tout de suite chrétien, et, prenant nom Diègue Gil, resta au service de Dieu dans le susdit Saint-Pierre, et y finit ses jours comme un bon chrétien.

LII.

LE ROI DON SANCHE LE VAILLANT REND HOMMAGE A L'HONORÉ CID *.

De Castille vers la Navarre allait marchant, avec sa troupe, don Sanche, à qui pour ses exploits on donna le surnom de Vaillant[141]. Il fait conduire devant lui les dépouilles que son bras fort a gagnées sur les terres de Castille sans que personne l'en ait empêché. Triomphant, riche

* *Romancero del Cid.*

De Castilla iba marchando
A Navarra con su gente, etc.

et content, il s'en retourne par ses journées, laissant les Castillans dépouillés de leurs biens.

Il ordonna que le butin et l'escorte dirigeassent leur marche vers Saint-Pierre de Cardeña, afin de passer par cet endroit.

La nouvelle en étant arrivée à l'abbé qui tenait en garde le saint corps du Cid[142], il attendit que le roi approchât. Cependant il se prépara comme pour une procession solennelle, et sortit avec la bannière du Cid pour quand le roi arriverait.

Au son des rauques tambours, marchant de sept en sept, les soldats de don Sanche regardent d'un air fier et allègre le roi qu'ils mènent au milieu d'eux; et le roi repose ses yeux sur les drapeaux qui se balancent autour de lui: joyeusement, comme sur des objets qui le charment.

Le vaillant don Sanche allant ainsi avec ses chevaliers, arriva où le saint abbé attendait sa venue. Celui-ci mit les genoux en terre, disant:

« O roi! ne méprise point mon discours et ne ferme pas à ma voix ton oreille équitable. Tu sais bien, vaillant roi, ainsi que tous ceux qui sont ici présents, que ce butin est butin de chrétiens et qu'il n'est point juste que tu l'emportes. Les guerres qu'ils ont avec toi te font toujours mettre l'épée à la main pour leur dommage et à leur perte. Leur sang, que tu répands, aurait fort bien pu s'épargner; tu aurais pu tourner ton épée contre les Mores, qui nous vainquent. Considère, bon roi, cette bannière, qui est celle du Cid de qui tu descends; je la mets devant toi pour que tu laisses ce butin. »

Le roi, reconnaissant la bannière, descend de cheval, et les genoux en terre, la salue de cette façon:

« O étendard puissant de cet excellent baron qui fut le bouclier de la Castille et le couteau de la mort! devant qui

les Mores tremblèrent, et qui défit leurs armées; qui après son trépas vainquit le roi Bucar, et qui eut des rois pour vassaux; à qui les saints parlaient, qu'ils accompagnaient toujours, et à qui ils obtinrent de Dieu de ne pas se voir vaincu : — ô étendard puissant! à vous et devant vous je consacre comme un hommage bien dû ces dépouilles de guerre. Qu'elles soient placées dans votre temple! »

Et ayant dit ces paroles il ordonna qu'on délivrât les prisonniers, et qu'on remît en même temps tout le butin au bénit abbé : cela, par amour et révérence du Cid, à qui il l'offre; lui rendant ainsi hommage après sa mort.

Que son nom ne meure jamais!

NOTES DES ROMANCES DU CID.

1 Nin para mis barraganas
Sus fijas he de tomar.

V. t. I, page 125, note 2.

2 Dans le *Poème du Cid*, on ne voit pas que le Campeador ait remboursé cet argent aux deux honorés juifs. Il avait peut-être oublié cette petite dette. Peut-être aussi l'auteur du poème qui nous avait appris l'emprunt, a-t-il dédaigné de nous dire la restitution. Peut-être enfin, y a-t-il eu à cet endroit, quelque mutilation du poème ou quelque erreur du copiste.

3 Que reciba su *Grandeza*, etc.

4 Y defiendan bien sus honras
Como manchan las agenas.

Au lieu de *y defiendan* nous avons lu *si defiendan*

5 Y si les diere en los ojos
Lo que les dió en las orejas,
Verán que el Cid no es tan malo
Como son sus obras buenas.

Cette phrase est très-obscure.

6 Si son de Burgos las fuerzas
Los caminos de ladrillo
O los ánimos de piedra.

7 Saint Pierre (de Cardeña).

8 Le texte dit : *un comte outragé* (un conde agraviado).

9 Le titre de *majesté* ne fut donné aux rois d'Espagne qu'au XVIe siècle, sous Charles V. Dans les lettres que Christophe Colomb écrivait à Ferdinand et Isabelle à l'époque de la découverte du Nouveau-Monde, il les appelle toujours *vos altesses* (vuestras altezas).

10 Caló Alvar Fañez la gorra, etc.

Aujourd'hui, en Catalogne, on appelle *gorra* un long bonnet rouge qui retombe sur l'épaule.

11 Y verás como pelean.

12 Perdona que con enojo
Pierdo el respeto á tu alteza.

13 Que los divinos secretos
Tienen asaz gran fondon.

Fondon, c'est le fond d'une cuve, d'un tonneau.

14 Que non el temor y amores
Comen en un plato, non.

15 Las leyes eran del pueblo,
Que no excedí un punto dellas.

16 Soy Rodrigo de Bivar
Castellano á las derechas.

17 Estando el Cid á placer.

18 On ne sait pas au juste l'origine de ce mot Miramamolin. Selon Abulpharaj, le premier qui prit ce surnom fut le khalife Omar au VIIe siècle : — Amirol-Mumenin, ou Émir-al-Mumenin, c'est-à-dire, chef ou empereur des croyants. De ce mot, les Espagnols firent Miramomelin, et ensuite Miramamolin, et par syncope Miramolin. V. M. Sarmiento, *Memorias para la historia de la poesia y poetas españoles*. Madrid, 1775.

Le savant Conde (*Historia de la dominacion des los Arabes en España*, t. 2, page 181) rapporte ces deux vers d'un poète andaloux du XIe siècle :

En España los pueblos divididos
Llaman Amir Amumenin su arraez.
« En Espagne, les peuples divisés
Appellent Amir Amumenin leur chef. »

Ces vers ont dû être composés après l'extinction du khalifat des

Omniades de Cordoue, qui eût lieu en l'année 1031. Les musulmans d'Espagne se divisèrent alors en un grand nombre de petites principautés.

[19] Palais construit par les Arabes et que le Cid habitait. Le mot al-cazar, en arabe, signifie palais, forteresse.

[20] Y las bocinas que traen, etc.

Bocina, cornet, cor (de buccina). Il est souvent question de la *buisine* dans nos vieux poèmes français :

« Là, oïssiez mainte buisine corner. »

[21] Por las huertas han entrado, etc.

Nous avons déjà dit ce que c'était que *las huertas* de Valence.

[22] Fils de Fernan Diaz et neveu du Cid.

[23] Fils de Fernan Diaz et neveu du Cid.

[24] *Culebra* signifie *couleuvre*.

[25] L'archevêque don Géronime était de Périgueux. Dans le *Poème du Cid*, il se bat comme le plus intrépide chevalier.

[26] Cinquenta mil caballeros
Trae el Moro á su mandado.

Caballeros, chevaliers ou hommes de cheval.

[27] D'après les Romances et la *Chronique du Cid*, Babiéca était un cheval castillan qui avait été donné au Cid dans sa jeunesse; tandis que d'après le *Poème du Cid*, c'était un cheval andalou que le héros avait gagné sur les Mores de Valence. N'y aurait-il pas moyen de concilier les deux versions? Ne peut-on pas supposer que le Cid aurait eu successivement plusieurs chevaux auxquels, par un sentiment qu'on s'explique sans peine, il aurait donné le même nom?

[28] Cet Abdalla n'a guère été moins célébré par les Espagnols que le Cid lui-même; un grand nombre de Romances nous apprennent ses amours, ses beaux faits d'armes et son exil. V. le *Romancero general* espagnol.

[29] Nous n'avons pas besoin d'avertir le lecteur que cette Romance n'a rien d'historique. Elle nous a cependant paru curieuse comme indication de l'idée que les Espagnols se formaient de leur héros. Les compatriotes du Cid ont cru l'idéaliser, et, s'il est permis de parler ainsi, le *compléter*, en faisant de lui un chevalier

errant, un chercheur d'aventures. — Cette Romance doit être du XVIe siècle ; ce qui, dans notre opinion, signifie qu'elle serait des plus modernes.

30 Borceguíes marroquíes.

Les *Borceguíes* sont proprement une espèce de bottines moresques par-dessus lesquelles on met des pantoufles ou des souliers. V. Covarrubias, *Tesoro de la lengua castellana.*

31 Espèce de javelot armé d'un fer dentelé.

32 Le poète, auteur de cette Romance, a confondu les filles du Cid avec l'infante fille du roi Ferdinand.

33 Ei buen Cid se llegó al agua.

Il faut remarquer ici que dans la langue espagnole du moyen âge le mot *agua* signifie *rivière*. On le trouve souvent ainsi employé dans le *Poème du Cid.*

34 Ces comtes, comme on va le voir tout à l'heure, c'étaient les comtes de Carrion.

35 Ville située sur les confins de la Nouvelle-Castille et du royaume de Valence.

36 Carrion, ou Carrion des comtes (de los Condes), dans la Vieille-Castille, non loin de Palencia.

37 Alvar Fañez, étant le cousin du Cid, n'était pas précisément l'oncle d'Elvire et de Sol. Il n'était, comme on dirait en France, que leur oncle à la mode de Bretagne.

38 Dans le *Poème du Cid*, le roi Alphonse donne également les deux filles du Campeador en garde à Alvar Fañez jusqu'au jour de leur mariage. Alvar Fañez devenait par là le représentant du roi sous les auspices de qui le mariage se faisait.

39 Hubo fiestas ocho dias
De cañas, toros y bayles.

Le mot *caña* veut dire *roseau*. Dans ce jeu, des chevaliers, partagés en quadrilles, richement vêtus d'or et de soie, et ne portant, pour armes défensives, qu'un léger bouclier, couraient à cheval les uns contre les autres, avec des roseaux en guise de lances.—V. *Guzman de Alfarache* (de Mat. Aleman), Milan, 1603, t. I, page 133 et suiv.

40 A los condes y magnates.

Le mot *magnates* est synonyme de *ricos-hombres*.

41 Que aquel que es grande en sus fechos
Suele ser en todo grande.

Le mot *fechos* signifie, d'une manière générale *faits* (facta). Nous avons cru devoir préciser et restreindre la signification de ce mot; sans quoi, la phrase n'aurait plus eu de sens.

42 En el su precioso escaño

D'après la *Chronique du Cid*, ce précieux banc à dossier était d'ivoire; et le Cid l'avait eu à Valence, dans le butin. — Cervantes, dans le *Don Quichotte* (p. 2, ch. 33), rappelle ce fameux banc à dossier avec une légère ironie.

43 L'espagnol est plein d'énergie :

Cuando unas voces oyeron
Que atronaban el palacio.

44 Dans le *Poème du Cid*, il est dit que Diègue se cacha derrière la poutre du pressoir. La Romance, pour rendre don Diègue encore plus ridicule, donne à entendre qu'il se cacha en un lieu encore moins avouable.

45 Y llevólo á la leonera.

Puisque le Cid avait un lion, et, surtout, puisque la loge où l'on enfermait ce lion avait un nom spécial, *leonera*, on serait en droit d'en conclure que les riches-hommes d'Espagne, à l'imitation des Arabes, avaient parfois de ces animaux dans leurs palais.

46 Al cabo soltó la voz.
47 Y la Tizona que adorna
Esta mi mano *derecha*
Non pierda de su *derecho*, etc.
48 Han entrado por la puerta.
49 Que los animos cobardes
Carecen de fortaleza.
50 Baxóse por recíbillo
Sin baxar su fortaleza.
51 A la infinita Grandeza, etc.
52 Mas poniendo á los pies alas
Desembaraçan la tierra.

53 Et comme lui fils de Fernan Diaz.

54 Que ván qual rayos quemando.

55 Porque son *hierros* dorados
Que publican vuestros *yerros*.

Jeu de mots qu'il est impossible de reproduire.

56 Cette Romance se trouve également dans les OEuvres de Lope de Vega (t. 17, édition de Sancha), à qui elle est généralement attribuée; elle serait donc du commencement du XVIIe siècle ou de la fin du XVIe, c'est-à-dire tout à fait moderne. Mais le grand poète avait un sentiment exquis du moyen âge espagnol, et il l'a mis dans cette Romance.

57 Ce fut en effet dans cette bataille, que le Cid gagna cette épée appelée *Tizona* ou mieux *Tizon* (l'ardente épée), dont il est question déjà depuis long-temps. Elle était estimée mille marcs d'or

58 Por las huertas y jardines
Van riendo y festejando, etc.

59 Dans le *Poème du Cid*, le Campeador donne cette mission à un autre de ses neveux, nommé Felez Muñoz.

60 D'après le *Poème du Cid*, la scène ne se passa point dans la rouvraie de *Tormes*, mais dans la rouvraie de Corpes, avant d'arriver au Douro, non loin de Sant-Estevan.

61 Le robre est une espèce de chêne.

62 Dans le *Poème du Cid*, il y a ici un mouvement magnifique. Lorsque le narrateur a dit les indignes traitements que les comtes ont fait subir à leurs femmes, son récit achevé, il s'écrie : « Quel bonheur ce serait, si au Créateur il plaisait qu'en ce moment apparût le Cid Campeador !

Qual ventura serie si pluguiese al Criador
Que asomase esora el Cid Campeador !

Vers 2751 et suiv.

63 Non soys, sí canalla ruin.
64 Mas es la razon gigante
Que se acompaña con mil.
65 Todos quatro son leones,
Y mas bravos, si advertis
Que tomarán la vengança
Sin pasta ni menjuy.
66 Con buenos ingenios fechas.
67 Sendas capas de Contray
Con los aforros de felpa.

68 Saint Jacques.

69 Dans la Vieille-Castille.

70 D'après la *Chronique du Cid*, le Campeador avait envoyé de Valence Martin Antolinez et Martin Pelaèz porter des présents au roi qui se tenait à Valladolid ; ceux-ci rencontrèrent dans le chemin, entre Médinacœli et Atiença, Ordoño, qui leur raconta la trahison des comtes.

71 Yo vos pondré la caluña
Tal que atemorice en vella.

Le mot *caluña* ou *caloña* (du latin *calumnia*), dans la vieille langue espagnole n'a pas toujours le même sens. Il signifie tantôt une accusation fausse, tantôt une plainte ou une accusation en justice, d'autres fois, enfin, comme dans ce passage, la peine infligée à un délit. — V. le *Fuero juzgo*.

72 Camperos tiene el buen rey
Que vos apañen y prendan.

Les *Camperos* étaient des hommes armés qui faisaient la police des champs et des grands chemins. Ils furent remplacés par les hommes de la Sainte-Hermandad.

73 Hizo una *junta* en su casa.

74 Con riendas me las pagaron,
No teniendo rienda en ellos,
De ponellas en mis fijas
Azotadas en desiertos.

75 Ce fut en effet la marche que suivit le Cid dans ce procès singulier, conduit par lui avec une habileté extrême.

76 Capote fermée, à manches et à capuchon, qu'on portait en voyage. V. Covarrubias, *Tesoro de la lengua castellana*, au mot *Gaban*.

77 Il y a ici un jeu de mots qu'il est impossible de traduire.

A las Cortes vais, buen Cid,
Y lo que os lleva á la corte
Ha de dar corte á la espada,
Porque no tiene otra corte.

78 Que mal se cubre una injuria
Con afeite de razones.

79 Y mirad que aquella ofensa
Contra mí fecha en el monte,

Descubre en vos las señales,
Y en mis fijas los azotes.

Ce passage est fort obscur, et, traduit littéralement, il eût été inintelligible.

80 Jeu de mots sur *colar* qui veut dire tremper ; — *colar ropa*, tremper du linge.

81 Que en ver presentes sus fijas
Tiene presente su afrenta.

82 Que de ver triste á su amo
Casi siente su tristeza.

83 Salió *en cuerpo*, etc.

84 Quitó á Ximena *la gorra*, etc.

Le Cid ne partait pas en guerre, il se rendait aux cortès ; il était donc inutile qu'il se chargeât la tête d'un casque.

85 Cette phrase, dans l'original, présente un sens encore plus vague :

Acordóse en aquel punto
Que allí fue la vez primera
Que le llamó el sexto Alfonso
Estando él quieto en ella.

86 Que á postre de mi venganza, etc.

87 *Albornoz*. Manteau d'une étoffe grossière.

88 Le cabasset était, comme le morion, un casque de forme légère.

89 Dans l'entrevue où le Cid et le roi Alphonse se réconcilièrent.

90 De gallinas y capones,
Buen rey, non lo cuento, non.

91 La plupart des grandes horloges des villes, à grands mouvements et à sonnerie, datent du XIVe siècle. Cependant cette invention est d'une époque plus ancienne, et l'on voit une horloge fabriquée en Europe vers la fin du Xe siècle. Long-temps avant cette époque, elles paraissent avoir été connues en Chine et en Perse, d'où les Arabes ont pu les importer en Espagne.

92 Y que mi pobre Ximena
Nacida en contrario signo.

93 Que he atropellado mas *lunas*
Que el *sol* ha durado siglos.

Ce ne serait pas beaucoup dire, surtout au point de vue catholique ; mais on remarquera le jeu de mots qu'il y a dans le texte sur *luna* (lune, croissant.) et *sol* (soleil).

94 Que aunque suyo sea el *peso*
El *pesar* ha de ser mio.

95 Selon la tradition, Galiana était une princesse arabe, à laquelle son père Guadalife éleva un magnifique palais sur les bords du Tage à Tolède. Encore aujourd'hui dans le jardin du Roi (del Rey) on voit des ruines qu'on appelle le palais de Galiana.

96 Cinquième fils de Fernan Diaz et neveu du Cid.

97 . . . . . verná vestida
De almejías ó alquiceles!

L'almejia était un vêtement de femme d'un tissu très-délicat. — V. à ce mot le *Grand Dictionnaire de l'Académie espagnole.*

98 Selon les *siete Partidas*, le roi avait droit au cinquième du butin fait sur l'ennemi. Dans certaines circonstances, on lui donnait le cinquième du butin brut; d'autres fois, on commençait par prélever les frais. V. part. 2, tit. 26, l. 7.

99 Nadie non fable del Cid
Que segundo no tenia.

100 Que siempre *fechos* cobardes
Dan escasas las feridas.

Nous avons précisé.

101 Que la mancha del honor
Solo con sangre se quita.

C'était la maxime espagnole; maxime qui a inspiré à Calderon quelques-unes de ses plus belles pièces, *le Médecin de son honneur, le Peintre de son déshonneur,* etc., etc.

102 Jeu de mots sur *cara* qui signifie en même temps *chère* qui a beaucoup de prix, et *chère* (visage) qui a cessé d'être usité en France depuis le XVIe siècle.

No caras, por que os compré
Por dinero, oro, ni plata;
Mas caras, porque os gané
Con el sudor de mi cara.

103 C'est en vain que nous avons cherché la chanson originale à laquelle appartient ce refrain. Mais, en revanche, nous avons trouvé dans la *Satire Menippée* des vers de Passerat, qui nous ont paru faits exprès pour nous dédommager. Nous les donnons ici avec l'explication qui les précède.

« En la cinquiesme (pièce de tapisserie) se voyait la bataille de Senlis où monsieur d'Aumale fut connestable, et lui estoient baillez les esperons aislez et zelez, par monsieur de Longueville, prince politique, et par La Noüe Bras-de fer, et Givry son suffragant : autour d'icelle estoient escrits ces vers par quatrains :

A chacun nature donne
Des pieds pour le secourir :
Les pieds sauvent la personne,
Il n'est que de bien courir.

Ce vaillant prince d'Aumale
Pour avoir fort bien couru,
Quoiqu'il ait perdu sa male
N'a pas la mort encouru.

Ceux qui estoient à sa suitte
Ne s'y endormirent point,
Sauvants par heureuse fuitte
Le moule de leur pourpoint.

Quand ouverte est la barrière,
De peur de blasme encourir,
Ne demeurez point derrière :
Il n'est que de bien courir.

Courir vaut un diadesme
Les coureurs sont gens de bien,
Tremont et Balagny mesme
Et Congy le sçavent bien.

Bien courir n'est pas un vice,
On court pour gagner le prix :
C'est un honneste exercice :
Bon coureur n'est jamais pris.

Qui bien court est homme habile,
Et a Dieu pour son confort :
Mais Chamois et Meneville
Ne coururent assez fort.

Souvent celui qui demeure,
Est cause de son meschef :
Celui qui fuit de bonne heure
Peut combattre de rechef.

Il vaut mieux des pieds combattre,
En fendant l'air et le vent,
Que se faire occire ou battre
Pour n'avoir pris le devant.

Qui a de l'honneur envie,
Ne doit pourtant en mourir :
Où il y va de la vie
Il n'est que de bien courir.

104 El rey don Alfonso el bravo,
Aquel que con gran denuedo
Al foradar de la mano
Tuvò siempre el brazo quedo....

V. tome I, page 129, note 1.

105 Las paredes de brocado
Y el suelo de terciopelo.

Ceci est une imagination des poètes populaires. Nous avons tout lieu de penser qu'à l'époque du Cid, les cortès se tenaient dans un vaste enclos où entraient pêle-mêle les hommes et les chevaux, — comme dans nos champs-de-mai, — et où, par conséquent, on ne mettait ni brocart ni velours.

106 D'après les *Partidas*, l'office de portier (*porteria*) était très-important dans la maison du roi. Le portier devait être de bonne naissance, de loyauté reconnue, et de plus, très-entendu (muy entendido) pour savoir à qui il devait accorder ou refuser l'entrée du palais. — V. Part. II, tit. 9, l. 14.

107 Dans l'ancien espagnol, le mot *alcalde* (alcade) est synonyme de *juez* (juge).

108 Y el rostro como una gualda.

La *gaude* (gualda) est une herbe à jaunir.

109 Non fableis vos, Pedro Mudo?

Il paraît que *Bermudo* ou *Bermudez* (car les Romances donnen l'un et l'autre nom à celui que le *Poème du Cid* appelle *Pero Bermuez*) avait dans la langue un léger embarras.

Dans le *Poème du Cid* (v. 3314), le héros dit de même à Bermuez :

Fabla, Pero Mudo, varon que tanto callas.
« Parle, Pero le Muet, baron qui gardes si bien le silence. »

110 Con gran talante y amor.
111 Sino fuera qual yo rey
O dignidad superior.
112 He querido que *entendais*
Que su maldad *entendida*,
Hago el honor vueso mio,
Qual lo mostré en la conquista.
113 Estos tres nobles guerreros.
114 Haced vuestra obligacion,
Que es lo que os fuerza y obliga.
115 Besarles quieren las manos
Del placer que ende habian.

116 Cette ambassade du roi de Perse est, comme on s'en doute bien, de l'invention des poètes populaires. Déjà ils nous avaient montré le Cid bravant le pape au milieu du concile, triomphant de l'empereur d'Allemagne et du roi de France. Ce n'était pas assez : il fallait aussi que l'Orient rendît hommage au héros castillan ; et ils ont imaginé cette ambassade.

117 Aquesso ya es escusado.
118 Y su privado Gil Diaz.

Ce Gil Diaz, neveu d'un personnage considérable de Valence, s'était fait chrétien.

119 . . . . que nada finca.
120 Y vos hermana Ximena.

Mot à mot : *Et vous, ma sœur Chimène.....* Le Cid appelle Chimène sa sœur, pour lui exprimer en ce moment solennel une tendresse en quelque sorte religieuse.

121 Y yo pesar llevaria.
122 La que á nadie no perdona.

C'était, à ce qu'il paraît, une locution consacrée pour désigner la mort. Un poète espagnol de beaucoup d'esprit, don Juan de Alarcon le premier auteur du *Menteur*, a employé cette définition d'une manière assez piquante. Un personnage d'une de ses pièces dit en parlant d'un médisant : « Sa langue est bien réellement celle qui ne pardonne à personne. »

Su lengua en efeto es
La que á nadie no perdona.

V. Las Paredes oyen. Jorn. I.

123 Non coman canes caballo
Que carnes de canes rompe.

La *Chronique du Cid* nous assure que, conformément à la volonté du Cid, Babiéca fut enterré sous les arbres qui sont devant le monastère.

124 Mando el prado de Bivar,
Ende, aquende, y su quiñone.
125 Item, mando que no alquilen
Plañideras que me lloren.

Ces *plañideras* (pleureuses), qu'on appelait aussi *lloraderas* et *endechaderas*, ne se contentaient pas de pleurer, elles s'arrachaient les cheveux, se déchiraient le visage, et l'on voit dans les *Partidas* qu'on avait été obligé de prendre des dispositions contre les désordres qu'elles commettaient pendant les cérémonies de l'église (V. Part. 5, tit. 4, l. 100). Il résulte d'un passage du *Don Quichotte*, que l'usage des pleureuses à gages était à peu près aboli en Espagne au commencement du XVIIe siècle (V. Part. 2, ch. 7). Mais en France, à la même époque et cinquante ans plus tard, on voyait encore des pleureuses aux enterrements, comme le prouvent ces deux vers d'un sonnet de Scarron :

Ne vous mêlez donc plus du métier de rieuse,
Fréquentez les convois et devenez pleureuse.

126 Y presente Alvar Fañez
Que es escribano de fama, etc.

D'après les *Partidas*, le testateur devait écrire ou faire écrire très-lisiblement (paladinamente) le nom et le surnom de celui qu'il faisait son héritier (V. Part. 6, tit 3, l. 10).

127 Pues de la tierra fue planta.
128 Item mas.
129 Robe moresque, ouverte par-devant.
130 Ce dernier trait nous semble charmant.
131 De la vengativa *Parca*.
132 Colada y Tizona mia,
No colada, mas colada
Por mil contarios arneses,
Y por mil contarias armas.
133 La muerte le tiró una jarra.

La *jara* était proprement une espèce de flèche que l'on tirait

avec l'arbalète. V. Covarrubias, *Tesoro de la lengua castellana*, au mot *Jara*.

Maintenant à quelle époque mourut le Cid? Vers la fin du *Poème du Cid*, le poète dit :

Pasado es deste siglo el dia de Cinquesma.
« Il sortit de ce monde le jour de la Pentecôte. »

Selon l'opinion la plus répandue, le Cid mourut en l'année 1099. Or, cette année-là, Pâques tomba le 10 avril, et la Pentecôte le 29 du mois de mai. Le Cid mourut donc le 29 mai 1099.

134 Con Bucar ese rey moro,
Y contra la su canalla.

135 Le départ des compagnons du Cid est présenté ici comme un acte de soumission à ses dernières volontés : la vérité est que trois ans après la mort du héros les Espagnols furent obligés d'abandonner Valence. Celui qui avait conquis cette ville aurait pu seul la conserver.

136 En la silla cabalgado.
137 Los ojos muy aseados.

Le mot *aseado* veut dire aussi *fait avec art*. Mais les paroles de Chimène qui suivent, s'opposent à ce qu'on le prenne ici dans cette acception.

138 Azote de la Morisma.

La Morisme c'est, comme la Morerie, les pays et la nation des Mores.

139 Le texte est fort vague :

No sois el que desterrado
Por palabras lisonjeras, etc.
140 Y el que venció en seis batallas
Sin alma mil almas fieras.

141 Le fait que célèbre cette Romance est postérieur d'environ un siècle à la mort du Cid.

142 El abad que en guarda tiene
El santo cuerpo del Cid, etc.

ROMANCES DIVERSES.

ROMANCES DIVERSES.

NOTICE.

Sous ce titre, *Romances diverses*, nous avons réuni un certain nombre de Romances auxquelles il ne nous a pas été possible d'assigner une date précise. Les unes célèbrent des épisodes particuliers de la lutte des Espagnols et des Mores; les autres racontent des événements relatifs à l'histoire intérieure de l'Espagne chrétienne à l'époque de la domination arabe. Les unes et les autres sont du plus haut intérêt pour l'étude de la vie et des mœurs espagnoles au moyen âge.

Au point de vue littéraire et poétique, la plupart de ces Romances nous paraissent fort curieuses. On remarquera, entre autres, celle du comte Alarcos, qui a obtenu les éloges de madame de Staël et de M. de Sismondi.

I.

LES AMOURS DE VIRGILE *.

Le grand poète latin, l'auteur des Géorgiques et de l'Énéide, n'aurait pas été peu étonné si on lui eût dit qu'un jour des poètes espagnols, entièrement illettrés, composeraient en son honneur une petite pièce de vers dans laquelle il serait représenté comme un

* *Cancionero de Romances.*

Mandó el rey prender Vergilíos
Y á buen recaudo poner, etc.

galant chevalier séduisant les damoiselles, et qui, après avoir expié ses imprudences par sept années de prison, devait voir son mariage béni par un archevêque ! N'est-ce pas une vague tradition des amours et des malheurs d'Ovide qui a inspiré les poètes populaires de l'Espagne? Au reste, — une fois admise la donnée de cette Romance, — on y reconnaîtra, ce nous semble, beaucoup de charme et de grâce.)

—

Le roi a ordonné que l'on arrête Virgile et qu'on le mette en lieu sûr, à cause d'une trahison qu'il a faite dans le palais du roi : car il a fait violence à une damoiselle appelée doña Isabelle [1].

Il le tint sept ans prisonnier [2], sans se souvenir de lui; mais un dimanche, tandis qu'il était à la messe, le prisonnier lui revint en mémoire.

« Mes chevaliers, qu'a-t-on fait de Virgile?»

Alors parla un chevalier, qui à Virgile voulait du bien : « Votre altesse le tient captif, — elle le tient dans vos prisons [3]? »

— « Allons dîner, mes chevaliers; — chevaliers, allons dîner; et après que nous aurons dîné, nous irons voir Virgile. »

Alors parla la reine : — « Je ne mangerai pas sans lui.»

On se rend à la prison où Virgile est enfermé.

« Que faites-vous ici, Virgile? Virgile, que faites-vous ici?»

— « Seigneur, je peigne mes cheveux, et ma barbe pareillement. Elle m'est venue ici, et c'est ici qu'elle doit blanchir : car aujourd'hui il y aura sept années accomplies que vous m'avez fait arrêter. »

— « Tais-toi, tais-toi, Virgile; car il en manque trois pour faire dix. »

— « Seigneur, si votre altesse l'ordonne, je resterai ici toute ma vie. »

— « Virgile, en récompense de ta soumission, tu vas venir dîner avec moi. »

— « J'ai mes vêtements déchirés, je ne puis paraître en cet état. »

— « Je t'en donnerai d'autres, Virgile ; je commanderai qu'on t'en donne d'autres. »

Cela plut aux chevaliers et aux damoiselles pareillement. Mais cela plut davantage encore à une dame nommée doña Isabelle. On appela un archevêque et on la maria avec lui. Il la prit par la main et la mena dans un verger.

II.

DON GARCIE*.

(Le trait célébré dans cette Romance doit être historique. Mais à quelle époque appartient-il ? — Ne serait-ce pas à la fin du XIIIe siècle, au règne du roi don Sanche IV, qui fit aux Mores une guerre si opiniâtre, et dont plusieurs capitaines montrèrent un dévouement héroïque ?)

Don Garcie va ainsi marchant sur la plate-forme, de l'autre côté ⁴. Il porte d'une main des flèches dorées, et dans l'autre un arc. Maudissant la fortune, il lui adresse de grandes plaintes :

« Le roi m'a nourri depuis mon enfance. Dieu m'a donné un corps robuste. Il m'a donné un cheval et des armes, par où tout homme vaut mieux. Il m'a donné doña Maria pour égale et pour femme ; il m'a donné cent damoiselles

* *Cancionero de Romances.*

Atal anda don Garcia
Por una adarve adelante. etc.

pour lui tenir compagnie; il m'a donné le château d'Urueña, pour y demeurer avec elle; il m'a donné cent chevaliers pour garder le château; il me l'a pourvu de vin; il me l'a pourvu de pain; il me l'a pourvu d'eau douce, car le château en manque [5].

» Les Mores m'y ont assiégé le matin de la Saint-Jean. Sept années se sont passées, ils ne veulent point lever le siége.

» Je vois les miens mourir, sans que j'aie rien à leur donner. Je les ai placés sur les créneaux, armés comme ils avaient coutume, afin que les Mores pensent qu'ils pourraient combattre.

» Dans le château d'Urueña, il n'y a plus rien qu'un pain. Si je le donne à mes fils, que deviendra ma femme? Et si je le mange, moi, malheureux, les miens ne se plaindront-ils point? »

Il fit du pain quatre morceaux et les lança sur le camp. Un de ces morceaux alla tomber aux pieds du roi.

« Allah protége mes Mores! veuille Allah les protéger! On nous pourvoit le camp avec les restes du château! »

Il fit sonner les clairons et lever aussitôt le siége.

III.

LE PRIEUR DE SAINT-JEAN *.

(Bien qu'il nous ait été impossible de préciser la date de l'événement raconté dans cette Romance, nous osons répondre, d'après quelques détails du récit, que c'est un épisode du XIVe siècle, et qu'il se rattache au règne d'Alphonse XI ou à celui de don Pèdre-le-Cruel. On trouvera dans Ayala, — *Chronique du roi don Pèdre*, an 5, ch. I, — un fait qui a beaucoup d'analogie avec le sujet de cette Romance.)

Don Rodrigue de Padilla, à qui Dieu pardonne! prit le roi par la main, et le mena à l'écart pour lui parler en secret : « A Consuegra est un château qui n'a point son pareil au monde. Il vaut mieux pour vous, ô roi, que pour le prieur de Saint-Jean. Invitez-le, ô roi, — invitez-le à souper ; et donnez-lui un souper tel qu'on en donna un à Toro à Don Juan [6] : coupez-lui la tête sans nulle pitié, et quand vous l'aurez tué, donnez-moi le château en garde. »

Comme ils en étaient là, voici le prieur qui arrive. « Dieu maintienne votre altesse et votre royale couronne! »

— « Soyez le bienvenu, vous, prieur, — le bon prieur de Saint-Jean!... Dites-moi, prieur, dites-moi la vérité : le château de Consuegra, dites-moi pour qui il est? »

— « Le château, avec la ville, tout est à votre disposition. »

— « Eh bien! je vous invite, prieur, à dîner avec moi. »

* *Sylva de varios Romances.*

Don Rodrigo de Padilla,
Aquel que Dios perdonasse, etc.

Cette Romance est fort ancienne.

— « Grand merci, dit le prieur; j'accepte de très-bonne volonté. Mais que votre altesse me permette; — qu'elle m'accorde une permission : il vient de m'arriver des messagers, et je les voudrais loger. »

— « Allez avec Dieu, bon prieur, et revenez au plus vite. »

Il va vers la cuisine, où est le cuisinier; et il lui parla ainsi, comme s'il eût été son égal : « Prends ces miens vêtements, et me donne les tiens; et puis, le midi passé, sors pour te promener. »

Il va à l'écurie, où était le cheval : « Tu m'as sauvé trois fois. Avec celle-ci ce sera la quatrième; et si tu me sauves celle-ci, je te ferai mettre des fers d'or. »

Il lui mit la selle promptement et partit.

Il était tout juste minuit, les coqs allaient chanter [7], lorsqu'il entra dans Tolède, — dans Tolède cette ville; et avant que le coq eût chanté, il était arrivé à Consuegra.

Il trouva les gardes veillant, et commença de leur parler : « Dites-moi, sentinelles, dites-moi la vérité : le château de Consuegra, à qui appartient-il? et qui en est le maître? »

— « Le château avec la ville appartient au prieur de Saint-Jean. »

— « Eh bien! ouvrez-moi les portes; car regardez, le voici! »

La garde le voyant, lui ouvrit de part en part.

« Conduisez-moi par là ce cheval, et veuillez m'en avoir soin. Laissez-moi faire sentinelle; car je veux veiller.

» Veillez, veillez, sentinelles, dussiez-vous mourir de la rage [8]; car qui sert bon seigneur, lui doit cette récompense. »

Comme il en était là, voici le bon roi qui arrive. Il trouva les sentinelles veillant, et commença de leur parler :

« Dites-moi, sentinelles, — et que Dieu vous protége ! — le château de Consuegra, dites-moi à qui il est? »

— « Le château avec la ville, est au prieur de Saint-Jean. »

— « Eh bien ! ouvrez-moi les portes ; regardez, le voici !»

— « Arrière ! arrière, bon roi ; car le prieur est arrivé.»

— « Cheval gris, cheval gris-clair, puisses-tu mourir de la morve ! Tu me coûtes sept chevaux, et avec celui-ci ce sera huit.»

» Ouvrez-moi, bon prieur ; laissez-moi là entrer. Je vous jure, par ma couronne, de ne vous faire aucun mal.»

— « Je le veux bien, bon roi, car à cette heure je ne crains plus rien[9]. »

IV.

LE VIEUX SEIGNEUR PRISONNIER*.

(Plusieurs éditeurs espagnols ont pensé qu'il s'agissait, dans cette Romance, de don Garcie roi de Galice (1065), qui, après avoir été vaincu par son frère le roi don Sanche de Castille, fut par lui enfermé au château de Luna. Rien ici ne désigne ce personnage. 1° Don Garcie n'est pas une seule fois nommé dans la Romance. 2° D'après l'histoire, don Garcie mourut au château de Luna ; tandis que la mise en liberté du prisonnier forme en quelque sorte le dénoûment de cette petite composition poétique. — Voilà pourquoi nous n'avons pas, à l'exemple des éditeurs modernes du *Romancero*, placé cette Romance parmi celles qui célèbrent les événements du XIe siècle.)

« C'était au mois de mai, alors qu'il fait chaud ; alors que

* *Cancionero de Romances.*

Por el mes era de mayo
Cuando hace la color, etc.

chante la calandre [10] et que répond le rossignol; alors que les amoureux vont servir l'amour.

» Moi, cependant, pauvre infortuné, je vis dans cette prison, ne sachant ni quand il est jour, ni quand c'est la nuit; si ce n'est par un petit oiseau, lequel chantait à l'aube naissante. Un arbalétrier me l'a tué. Dieu lui donne mauvaise récompense!

» Les cheveux de ma tête me tombent au jarret; les cheveux de ma barbe peuvent me servir de nappe [11] et les ongles de mes mains sont mon couteau tranchant.

» Si c'est le bon roi qui fait cela, il agit comme seigneur. Si c'est le geôlier qui le fait, il agit comme traître.

» Oh! qui me donnera à présent un oiseau parleur, soit une calandre, soit une grive, soit un rossignol; — un oiseau élevé parmi les dames, et bien accoutumé à la raison, lequel me porte un message à mon épouse Léonor, afin qu'elle m'envoie une tourte contenant non des truites ou du saumon, mais une lime sourde et un pic qui taille bien, — la lime pour les fers, et le pic pour la grosse tour! »

Le roi l'avait entendu et le fit sortir de prison.

V.

LE COMTE ALARCOS*.

(Avant de commencer ce récit, nous croyons devoir dire un mot touchant le double caractère de l'autorité des rois d'Espagne au moyen âge. Considérés comme chefs politiques de l'état, ces rois ne possédaient qu'un pouvoir limité et contre lequel les grands vassaux se sont révoltés plus d'une fois. Mais considéré comme premier magistrat en dehors des affaires publiques et des intérêts généraux, dans ses rapports privés avec ses sujets, un roi d'Espagne jouissait d'une autorité inouïe : il avait sur chacun d'eux le pouvoir à peu près illimité que le père de famille avait à cette époque sur sa femme et ses enfants; il disposait à sa volonté, non seulement de leurs biens, de leurs personnes, de leur vie, mais encore de leur conscience. Nous prions le lecteur de ne pas perdre de vue ce dernier point, et nous passons à la Romance du comte Alarcos.)

Dans la solitude vit l'infante, comme elle avait accoutumé; mais elle vit fort mécontente de la vie qu'elle mène, voyant que la fleur de sa jeunesse se passe, et que le roi ne la marie point et n'en a point souci. Elle pensait en elle-même à qui elle se découvrirait. Elle résolut d'appeler le roi, comme elle avait fait d'autres fois, pour lui dire son secret et quelle était son intention.

Dès qu'il fut appelé, le roi vint sans retard. Il la vit qui se tenait à l'écart, seule, sans compagnie. Toute sa personne annonçait qu'elle était encore plus triste que de coutume.

* *Cancionero de Romances.*

Retraida está la infanta,
Bien así como solia, etc.

Le roi s'aperçut aussitôt du chagrin qu'elle avait. — « Qu'est ceci, l'infante! qu'est ceci, ma fille? Contez-moi vos peines; ne prenez point de mélancolie: quand je saurai ce qui en est, je remédierai à tout. »

— « Il est nécessaire, bon roi, que vous remédiiez à ma vie qui vous fut tant recommandée par la mère que j'avais. Donnez-moi, bon roi, un mari, car voilà que mon âge le requiert[12]. Je vous le demande avec honte et non de mon plein gré. Car de tels soucis vous regardent, vous, ô roi! »

Ayant entendu sa demande, le bon roi lui répondit : « La faute, infante, en est à vous et non pas à moi, car vous seriez maintenant mariée avec le prince de Hongrie. Vous n'avez point voulu écouter le messager qui vous arriva de sa part. Et ici dans notre cour, ma fille, nous sommes mal pourvus : car dans tous mes royaumes il n'y a point votre égal. Il n'y avait que le comte Alarcos, et maintenant il a une femme et des enfants. »

— « Invitez-le, vous, ô roi, — invitez un jour le comte Alarcos; et le repas terminé, dites-lui de ma part, dites-lui qu'il se rappelle la parole que j'eus de lui, — la parole qu'il me donna sans que je le lui eusse demandé : qu'il serait toujours mon mari et que moi je serais sa femme. Je fus très-contente de cela et je n'y ai point de regret. S'il a épousé la comtesse, qu'il considère ce qu'il a fait, et qu'à cause de lui je ne me suis point mariée avec le prince de Hongrie. S'il a épousé la comtesse, c'est sa faute et non la mienne. »

En l'entendant le roi perdit le sentiment; mais ensuite étant revenu à soi, il lui répondit avec colère : « Ce ne sont point là les conseils que votre mère vous donna. Vous avez bien mal regardé, infante, où était mon honneur; et si ce que vous me dites est vrai, le vôtre est déjà perdu.

Vous ne pouvez être mariée tant que la comtesse sera vivante. Si ce mariage se faisait, avec raison et justice vous passeriez pour mauvaise dans l'opinion des peuples. Donnez-moi un conseil, ma fille ; car pour moi je n'en trouve pas, et votre mère est morte, à qui je demandais autrefois conseil. »

— « Eh bien ! je vous en donnerai un, bon roi, avec mon peu de jugement [13]. Que le comte tue la comtesse : personne n'en saura rien. Et qu'il répande le bruit qu'elle est morte d'une maladie qu'elle avait. Puis le mariage se fera sans que rien ait transpiré. De cette manière, bon roi, mon honneur sera sauvé. »

Le bon roi sortit d'auprès d'elle, mais non pas avec plaisir. Au contraire, il va tout soucieux avec la nouvelle qu'il a apprise. Il vit le comte Alarcos entouré de beaucoup d'autres gentilshommes auxquels il disait : « A quoi sert, chevaliers, d'aimer et de servir sa mie, si ce sont des soins perdus là où il n'y a point de constance ?.... On ne peut pas dire de moi ce que je disais tout à l'heure ; car dans le temps où je courtisais celle que tant j'aimai, si je l'aimais beaucoup alors, je l'aime à présent bien plus encore. Mais l'on pourrait dire de moi : *Qui bien aime tard oublie.* »

En achevant ces mots, il vit le roi qui s'avançait, et il les quitta tous pour causer avec le roi.

Le bon roi dit au comte en lui parlant avec politesse : « Je désire vous inviter pour le jour de demain [15], à vouloir bien dîner avec moi pour me tenir compagnie. »

— « L'invitation de votre altesse, je l'accepte de bon gré. Je baise ses mains royales pour sa gracieuse courtoisie [16]. Je resterai ici demain, quoique je fusse sur mon départ. Car la comtesse m'attend, à ce que me mande une lettre. »

Le jour suivant, au matin, le roi sortait de la messe. Aussitôt il s'assied à dîner ; non pas, certes, avec joie, mais afin de parler au comte de ce dont il avait à lui parler. Ils furent bien servis, comme à un roi il appartenait. Après qu'ils eurent mangé, tout le monde s'étant retiré, le roi demeura avec le comte, toujours assis à table. Alors le roi commença de dire le message dont il était chargé :

« J'ai des nouvelles, comte, — des nouvelles qui ne me plaisent point, et pour lesquelles je me plains de votre déloyauté. Vous aviez promis à l'infante ce qu'elle ne vous demandait point ; vous aviez promis que vous seriez son mari à toujours, et elle consentit à cela. Si vous êtes allé plus loin, je n'entre point dans cette affaire. J'ai à vous dire autre chose, comte, qui vous affligera davantage. Il faut que vous donniez la mort à la comtesse ; car cela convient à mon honneur. Vous répandrez le bruit qu'elle a succombé à une maladie qu'elle avait; et nous traiterons le mariage comme une chose dont il n'avait pas été question, afin qu'une fille que j'aime tant ne soit point déshonorée. »

Ayant entendu ces paroles, le bon comte répondit : « Je ne puis nier, ô roi, ce que vous a dit l'infante. Tout ce qu'elle me reproche est de la plus grande vérité. C'est par crainte de vous, ô roi, que je n'ai point épousé celle à qui je le devais. Je ne pensais pas que votre altesse y pût consentir. Pour ce qui est d'épouser l'infante, je l'épouserai volontiers, seigneur; mais pour tuer la comtesse, seigneur, je ne le ferai point : car elle ne doit pas mourir, celle qui ne l'a pas mérité. »

— « Il faut qu'elle meure, comte, pour sauver mon honneur ! Vous deviez considérer d'abord ce qu'il fallait considérer... Si la comtesse ne meurt point, il vous en coûtera la vie à vous-même. Bien d'autres sont morts pour l'hon-

neur des rois ; ce ne sera point grande merveille que la comtesse meure également. »

— « O roi, je la tuerai : mais que la faute ne m'en soit pas imputée. C'est vous qui vous arrangerez avec Dieu à la fin de votre vie [17]. Je le promets à votre altesse sur la foi d'un chevalier ; et que l'on me tienne pour traître si je n'accomplis pas ce que j'ai dit, — si je ne tue pas la comtesse bien qu'elle n'ait mérité aucun mal. — O roi ! si vous m'en donnez licence je partirai sur-le-champ. »

— « Allez avec Dieu, bon comte ; disposez votre départ. »

Le comte part en pleurant, en pleurant tristement. Il pleure sur la comtesse, qu'il aime plus que lui-même ; il pleure aussi sur trois enfants qu'il a eus d'elle. L'un est encore à la mamelle, et c'est la comtesse qui le nourrit ; car il n'a pas voulu prendre le sein de trois nourrices ; et il ne veut que celui de sa mère, car bien il la connaît. Les autres sont bien jeunes, et ont peu d'entendement.

Chemin faisant, le comte se disait : « Comment pourrai-je soutenir, comtesse, votre visage plein de joie, lorsque vous viendrez à ma rencontre à la fin de votre vie ? Je suis coupable et bien à plaindre : cette faute est toute mienne. »

Tandis qu'il disait ces mots, voici la comtesse qui sort au-devant de lui ; car un page l'avait avertie comme quoi le comte arrivait. Le comtesse vit le comte, et combien il avait l'air triste, et combien il avait les yeux fatigués quoiqu'il les tînt baissés ; combien ils étaient mouillés des pleurs qu'il avait répandus en chemin, en songeant au bien qu'il allait perdre.

La comtesse dit au comte : « Soyez le bienvenu, ô bonheur de ma vie !.... Qu'avez-vous, comte Alarcos ?.... Pourquoi pleurez-vous, ô ma vie ? Vous revenez tellement changé, que vraiment je ne vous reconnais plus.... Votre

visage et votre contenance ne me paraissent plus les mêmes [18]. Faites-moi part de vos chagrins comme vous faites de vos joies... Dites-le-moi vite, comte; ne me tuez point par votre silence [19]. »

— « Je ne vous le dirai que trop, comtesse, quand l'heure sera venue. »

— « Si vous ne me le dites point, comte, certes j'en mourrai [20]. »

— « Ne me fatiguez point, madame, l'heure n'est pas venue... — Soupons au plus tôt, comtesse, de ce qu'il y a dans la maison. »

— « Le souper est prêt, comte, comme à l'ordinaire. »

Le comte s'assit à table. Il ne mangeait pas et n'aurait pas pu manger, ayant ses enfants à ses côtés, — ses enfants qu'il aimait tant. Il pencha sa tête sur son épouse, et fit comme s'il dormait. Des pleurs qui tombaient de ses yeux il couvrait toute la table.

La comtesse le regardait, inquiète de ce qui causait sa peine. Elle ne l'interrogeait pas; elle n'osait ni ne pouvait.

Le comte se leva soudain de la table et dit qu'il voulait dormir. La comtesse dit de son côté qu'elle dormirait, elle aussi, volontiers. Mais à dire la vérité, ni l'un ni l'autre ne pensait au sommeil [21].

Le comte et la comtesse se retirent vers la chambre où ils dormaient. Ils ont laissé les enfants parce que le comte ne les veut pas; mais ils emportent le plus jeune, celui que la comtesse nourrit.

Le comte ferma la porte, ce qu'il n'avait pas coutume de faire. Puis il commence à parler avec chagrin et douleur: « O malheureuse comtesse! combien est grand votre malheur! »

— « Je ne suis point malheureuse, comte; au contraire,

je m'estime heureuse seulement d'être votre femme. Cela seul est pour moi un grand bonheur. »

— « Si vous saviez ce qui en est, comtesse, vous verriez que là est votre malheur!... Sachez qu'au temps passé j'en aimai une autre à laquelle je rendis des soins. C'était l'infante. Pour votre malheur et le mien, je lui promis de l'épouser. Maintenant elle, qui le désire, me demande pour mari à cause de la foi qu'elle m'a gardée. Elle le peut à bon droit et justement. Le roi son père me l'a dit, parce que d'elle il l'a appris. Mais le roi ordonne une autre chose qui me touche au fond de l'âme. Il ordonne, comtesse, que vos jours se terminent, que vous mouriez..... parce qu'il ne peut rétablir son honneur tant que vous, comtesse, serez vivante. »

Dès que la comtesse eut entendu cela, elle tomba à terre privée de sentiment. Mais ensuite, étant revenue à soi, elle dit ces paroles :

— « Est-ce là donc la récompense de mes services, — de tous mes services, ô comte[22]? Si vous ne me tuez point, comte, je vous donnerai un bon conseil. Envoyez-moi dans mes terres, où mon père me recevra. J'élèverai vos enfants mieux que celle qui prendra ma place; et la même fidélité que je vous ai jusqu'ici gardée, je vous la garderai toujours. »

— « Il faut que vous mouriez, comtesse, avant que le jour ait paru ! »

— « Il se voit bien, comte Alarcos, que je suis seule en ce monde. Mon père est vieux ; ma mère n'existe plus ; et l'on a tué mon frère le bon comte don Garcie : le roi l'a fait tuer par la crainte qu'il avait de lui. Je ne m'afflige point de ma mort puisque je devais mourir ; mais je m'afflige pour mes enfants qui ont besoin de mon appui. Faites-les-moi venir, comte, pour qu'ils reçoivent mes adieux. »

— « Vous ne les verrez plus, comtesse, en aucun jour de votre vie. Embrassez ce petit[23], car c'est celui-ci qui vous a perdue[24]. Je suis affligé pour vous, comtesse, autant que je puis être affligé. Je ne puis vous protéger, madame, et je perds plus que la vie. Recommandez-vous à Dieu, car il faut que cela s'accomplisse. »

— « Laissez-moi dire, bon comte, une prière que je sais. »

— « Dites-la promptement, comtesse, avant que le jour ait paru. »

— « Je l'aurai bientôt dite, comte; ce ne sera pas le temps d'un *Ave Maria*[25]. »

Sur ce elle s'agenouilla, et dit la prière que voici: « En vos mains, Seigneur, je remets mon âme. Ne jugez point mes péchés selon que je le mérite, mais selon votre grande pitié et votre bonté infinie. »

— « Voilà que j'ai fini ma prière, bon comte. Je vous recommande ces enfants que j'ai eus de vous, et priez Dieu pour moi tant que vous vivrez. Vous êtes obligé à cela puisque je meurs sans faute... Laissez-moi prendre encore une fois cet enfant; — je lui donnerai mon sein pour adieu. »

— « Ne le réveillez point, comtesse, laissez-le dormir. Je vous demande votre pardon... Voici le jour qui arrive. »

— « Je vous pardonne, à vous, ô comte! à cause de l'amour que je vous ai porté; mais je ne pardonne pas au roi ni à l'infante sa fille. Au contraire, je les cite devant la justice divine afin qu'ils comparaissent en jugement d'ici à trente jours. »

Quand elle eut dit ces paroles, le comte s'approcha, lui jeta autour du cou les coiffes qu'elle portait[26]; il serra avec ses deux mains, de toute sa force, et ne cessa point de serrer tant que la comtesse eut vie.

Lorsque le comte la vit trépassée et morte [27], il la dépouilla de ses vêtements et de son linge, la plaça sur son lit, la couvrit de ses draps comme à l'ordinaire, se déshabilla près d'elle dans le temps qu'il faut pour dire un *Ave Maria* [28], et se leva en appelant ses gens : « Au secours, mes écuyers ! car la comtesse se meurt [29]. »

Ceux qui viennent porter secours trouvent la comtesse morte.

Ainsi mourut la comtesse sans raison et sans justice. Mais les autres moururent également dans l'espace de trente jours. Au douzième jour l'infante mourut, le roi au vingt-cinquième, et le comte au trentième. Ils furent là-bas rendre compte à la justice divine.

Que Dieu ici-bas nous accorde sa grâce, et là-haut la parfaite gloire [30] !

VI.

L'INFANTE ET ALPHONSE RAMOS *.

La jolie infante était à l'ombre d'un olivier, un peigne d'or à la main, et soignait bien ses cheveux.

Elle leva les yeux vers le ciel, du côté d'où sortait le soleil, et vit venir une fuste [31] armée qui remontait le Guadalquivir.

Dedans venait Alphonse Ramos, amiral de Castille.

— « Sois le bienvenu, Alphonse Ramos ; bonne soit ta venue ! — Et quelles nouvelles m'apportes-tu de ma flotte la bien garnie ? »

* *Cancionero de Romances.*

Estava la linda infanta
A sombra de una olíva, etc.

— « Je vous apporte des nouvelles, madame, pourvu que vous me garantissiez la vie. »

— « Dites-les, Alphonse Ramos, elle vous est garantie.»

— « Là-bas en Castille, l'emmènent les Mores de Barbarie. »

— « Si je n'avais des motifs pour m'abstenir, je te ferais couper la tête[32]. »

— » Si vous me coupiez la mienne, il vous en coûterait la vôtre. »

VII.

LA MORESQUE ABUSÉE.

J'étais la Moresque Morayma, une petite Moresque au doux regard. Un chrétien vint à ma porte, — pauvrette! — pour m'abuser. Il me parla en langue arabe, comme celui qui bien la savait.

« Ouvre-moi la porte, Moresque, et qu'Allah te garde de mal! »

— « Comment t'ouvrirai-je, hélas! puisque j'ignore qui tu es? »

— « Je suis le More Maçote, frère de ta mère, je viens de laisser mort un chrétien, et l'alcade[33] me poursuit. Si tu ne m'ouvres point, ma vie, tu me verras tuer ici. »

Lorsque j'entendis cela, malheureuse, je commençai à me lever. Ne trouvant point ma jupe, je me couvris d'une almejia[34]; je m'en fus vers la porte, et l'ouvris de part en part.

* *Cancionero de Romances.*

Yo me era Mora Morayma
Morilla d'un bel catar, etc.

VIII.

LE ROI MORE ET LE TRANSFUGE.

Voilà que sort le roi more pour aller de Grenade en Almérie, avec trois cents chiens de Mores qu'il emmène en sa compagnie.

Ils vont jouant de la lance, ils vont s'entretenant comme des jeunes gens. Chacun d'eux allait parlant des grâces de son amie.

Alors parla un transfuge [35] qui avait été élevé à Séville. « Puisque vous avez tous dit, seigneurs, je vous dirai de la mienne : elle est blanche et rose comme le soleil quand il se lève [36]. »

Alors parla le roi more. Écoutez bien comme il parla : « Une amie telle que celle-là, c'est à moi qu'elle appartient. »

— « Je te la donnerai, bon roi, si tu m'accordes la vie. »

— « Donne-la moi, mon petit More [37] ; cela te sera accordé. »

Il mit la main dans son sein, et en tira une vierge-marie.

Dès qu'il la vit, le roi more, il se tourna vers ceux qui étaient là auprès : « Qu'on m'arrête au plus tôt ce chien, et qu'on me le mène à Almérie ! Qu'on le mette dans une bonne prison, et qu'il n'en sorte de sa vie ! »

* *Cancionero de Romances.*

Ya se salia el rey moro
De Granada en Almería, etc.

IX.

LE CHRÉTIEN QUI A ÉTÉ ESCLAVE*.

« Mon père était de Ronda, et ma mère d'Antequera. Pendant une trêve, les Mores me firent prisonnier et me conduisirent pour me vendre à Velez-de-Gomère [38].

» Sept jours et autant de nuits je demeurai sur le marché. Il n'y eut ni More ni Moresque qui me voulût acheter, — si ce n'est un chien de More qui, pour moi, donna cent doubles, et qui me mena en sa maison et me mit une chaîne. Il me rendait la vie mauvaise, il me rendait la vie noire [39]. Il fallait le jour écraser du jonc, et la nuit moudre de l'orge; et afin que je n'en pusse pas manger, il me mit un frein à la bouche.

» Mais il plut au Dieu du ciel que j'eusse une bonne maîtresse. Quand le More s'en allait à la chasse, elle m'ôtait ma chaîne, et me mettait dans son giron, et me nettoyait la tête [40].

» Pour un plaisir que je lui fis, elle m'en fit un autre plus grand. Elle me donna les cent doublons et me renvoya vers mon pays. Et voilà comme il plut au Dieu du ciel de me remettre en sauveté! »

* *Cancionero de Romances.*

Mi padre era de Ronda
Y mi madre de Antequera.

X.

LE ROI MORE ET SON CAPITAINE*.

« Mes petits Mores, mes chers petits Mores, vous qui gagnez ma solde, renversez-moi Baeza, cette cité fortifiée de tours. Et les vieux et les vieilles, mettez-les tous au fil de l'épée. Et les jeunes gens et les jeunes filles, emmenez-les prisonniers; ainsi que la fille de Pèdre Arias, pour que d'elle je fasse mon amoureuse: ainsi que sa sœur Léonor, qui lui tiendra compagnie.

» Allez, vous, capitaine Vanegas [41], afin qu'elle vienne avec plus d'honneur. Car en vous envoyant, vous, je ne crains pas qu'au retour vous receviez aucune offense, ni chose qui soit injurieuse [42]. »

* *Cancionero de Romances.*

Moricos, los mis Moricos,
Los que ganays mi soldada, etc.

XI.

LE ROI MORE QUI JOUE AUX ÉCHECS*.

Un jour le roi more jouait; il jouait aux échecs avec ce bon Fajardo, car il avait pour lui beaucoup d'amitié. Fajardo jouait Lorca, et le roi more Almérie.

* *Cancionero de Romances.*

Jugando estava el rey moro,
Y aun al axedres un dia, etc.

Il le fit échec avec la tour, et lui prit l'Alférez [43]. Sur quoi le More dit en poussant un cri : « La ville de Lorca est à moi ! »

Alors parla Fajardo. Écoutez bien ce qu'il dit : « Tais-toi ! tais-toi, seigneur roi, et n'insiste pas sur ce point ; car, bien que tu me l'eusses gagnée, elle ne voudrait pas se soumettre à toi. J'ai dedans des chevaliers qui contre toi la défendraient. »

Alors parla le roi more. Écoutez bien ce qu'il dit : « Ne jouons pas davantage, Fajardo, et n'ayons point querelle ensemble ; car vous êtes un si bon chevalier que tout le monde vous redoute. »

XII.

L'INFANT BOVALIAS *.

Il dort, le roi Almanzor [44], il dort avec grand plaisir. Les sept rois mores ne l'osaient point réveiller. Bovalias le réveilla, — Bovalias l'infant.

« Si vous dormez, ô mon oncle ! — si vous dormez, réveillez-vous. Faites-moi donner les échelles qui appartenaient au roi mon père, et donnez-moi les sept mulets destinés à les porter, et me donnez [45] les sept Mores qui les devaient dresser : car mon amour pour la comtesse, je ne puis l'oublier. »

— « Vous avez de mauvaises habitudes, neveu ; vous ne pouvez vous en corriger [46]. Au meilleur somme que je dors, vite vous venez me réveiller. »

* *Cancionero de Romances.*

Durmiendo está el rey Almanzor
A un sabor atan grande, etc.

Voilà qu'on lui donne les échelles qui appartenaient au roi son père. Voilà qu'on lui donne les sept mulets destinés à les porter. Voilà qu'on lui donne les sept Mores qui les devaient dresser.

Contre les murs de la comtesse, c'est là qu'ils furent les jeter,— là-bas au pied d'une tour, et ils montèrent en haut.

Ils trouvèrent la comtesse dans les bras du comte Almenique. L'infant la prit, et ils s'en allèrent avec elle.

XIII.

MORIANA ET LE MORE GALVAN*.

Moriana dans un château joue avec le More Galvan; ils jouent tous deux aux tables[47] afin de se divertir davantage. Chaque fois que le More perd, il perd une ville; et quand Moriana perd, il faut qu'elle se laisse baiser la main.

Du plaisir qu'il prend à ce jeu, le More à la fin s'assoupit[48].

Elle vit tout à coup un chevalier venant par les hautes montagnes.

Il vient pleurant et gémissant, et la plante des pieds toute saignante; il vient épris d'amour pour Moriana, fille du roi Moriane : car les Mores l'avaient emmenée captive le matin de la Saint-Jean[49], tandis qu'elle cueillait des roses et d'autres fleurs dans le jardin de son père.

* *Romancero de Duran.*

Moriana en un Castillo
Juega con el Moro Galvane, etc.

Cette Romance est fort ancienne.

Moriana leve les yeux; elle le reconnaît en le regardant, et ses larmes tombent sur le visage du More.

Le More, inquiet, se réveille[50], et il commence à parler ainsi :

« Qu'est ceci, ô madame? qui vous a fait de la peine! Si mes Mores vous ont offensée, je les ferai tuer sur-le champ ; ou si ce sont vos damoiselles, je les ferai châtier; ou si ce sont les chrétiens, j'irai les conquérir. Ma parure, c'est les armes ; mon plaisir, les combats; mon lit, les durs rochers ; mon sommeil, une veille continuelle[51]. »

— « Les Mores ne m'ont pas offensée, et n'ordonnez pas qu'on les tue; ni mes damoiselles non plus, et qu'elles ne soient pas affligées à cause de moi; ni les chrétiens non plus, et je ne demande pas que vous alliez les conquérir. Mais je veux vous dire la vérité sur mon chagrin : c'est que j'ai vu venir tout à coup par ces montagnes, un chevalier qui est je crois mon époux, mon bien-aimé, mon unique amour! »

Le More, levant la main, lui donna un soufflet, et ses dents, qui étaient blanches, furent teintes de sang. Puis il ordonna à ses portiers[52] de la mener pour lui trancher la tête, là où elle avait vu son époux, dans le même lieu.

Au moment de mourir, elle prononça ces paroles :

« Je meurs en chrétienne, et aussi sans renier l'amour vrai que je porte à mon époux légitime. »

XIV.

LE CHEVALIER QUI REVIENT EN SA MAISON *.

« Chevalier des lointains pays, approchez par ici et vous arrêtez; plantez votre lance en terre, et attachez votre cheval par la bride. J'ai à vous demander pour nouvelles si vous connaissez mon époux? »

— « Quel est votre époux, madame? dites-moi son signalement. »

— « Mon époux est jeune et blanc, gentilhomme et bien élevé, très-grand joueur de tables [53] et aussi d'échecs. Sur le pommeau de son épée sont gravées les armes d'un marquis [54]. Il porte un justaucorps de brocart dont l'envers est cramoisi, et autour du fer de sa lance est attaché un pennon portugais qu'il gagna dans une joute à un vaillant Français. »

— « D'après ce signalement, madame, votre mari est mort. On le tua à Valence dans la maison d'un Génois; un Milanais le tua sur un jeu de tables. Il fut pleuré par maintes dames, par des chevaliers portant armure [55], et principalement par la fille du Génois; tout le monde s'accordait à dire qu'elle était son amie. Quant à vous, si vous devez prendre un nouvel amour, ne me laissez pas pour un autre. »

— « Ne me le demandez pas, seigneur; seigneur, ne me le demandez pas : car plutôt que j'en vienne là, seigneur, vous me verrez entrer en religion. »

* *Romancero de Duran*

Caballero de lejas tierras
Llegaos acá, y pareis, etc.

— « Ne vous mettez pas en religion, madame; vous ne le pouvez pas: car votre mari bien aimé, vous l'avez devant vous! »

XV.

LE COMTE DON MARTIN ET DONA BÉATRIX*.

On célébrait des noces en France, là-bas, à Paris. Comme elle conduisait bien la danse, cette doña Béatrix! Comme il la regardait bien, ce bon comte don Martin!

— « Que regardez-vous ici, bon comte? Comte, que regardez-vous ici? — Dites si vous regardez la danse, ou si c'est moi que vous regardez? »

— « Je ne regarde pas la danse, parce que j'en ai vu bien d'autres en ma vie; je regarde votre beauté, laquelle est cause que je soupire. »

— « Si je vous parais bien, comte, — comte, tirez-moi d'ici; car j'ai un vieux pour mari, et il ne peut me suivre. »

* *Cancionero de Romances.*

Bodas hacian en Francia
Allá dentro de Paris.

XVI.

LA PETITE INFANTE ET LE FILS DU ROI DE FRANCE*.

« Il est temps, ô chevalier,—il est temps de partir d'ici, car je ne puis plus me tenir debout ni servir l'empereur, tant mon ventre a grossi [56], et tant ma robe est devenue courte. Je suis honteuse devant mes damoiselles qui me donnent mes vêtements : elles se regardent l'une l'autre avec malice, et ne font que sourire. Je suis honteuse devant mes chevaliers, ceux qui servent en ma présence. »

— « Accouchez, dit-il, madame, car c'est ainsi que ma mère est accouchée de moi. Je suis fils d'un laboureur. Ma mère et moi, nous vendions du pain. »

L'infante, en entendant cela, commença à se maudire. « Maudite soit la damoiselle qui par un tel homme s'est laissée séduire [57] ! »

— « Ne vous maudissez pas, madame, ne vous maudissez pas, car je suis fils du roi de France, et j'ai pour mère doña Béatrix. J'ai en France cent châteaux, madame, pour vous guérir ; et cent damoiselles me les gardent, madame, pour vous servir. »

* *Cancionero de Romances.*

Tiempo es el cavallero,
Tiempo es de andar de aqui.

XVII.

L'INFANTE DE FRANCE*.

La jeune fille était partie de France, — de France la Jolie : elle s'en allait vers Paris, où elle avait père et mère.

Elle s'est trompée en chemin, elle s'est trompée de route. Elle s'adossa contre un arbre pour attendre compagnie. Elle vit venir un chevalier, lequel dirigeait son cheval vers Paris. La jeune fille dès qu'elle le vit, lui parla de cette manière :

— « Si cela te plaît, chevalier, emmène-moi en ta compagnie. »

— « Je veux bien, dit-il, madame ; je veux bien, dit-il, ma vie. »

Il mit pied à terre pour lui faire politesse, il plaça la jeune fille sur la croupe et remonta en selle.

Au milieu du chemin voilà qu'il la requit d'amour. Mais la jeune fille l'entendant lui dit avec fermeté :

« Tiens-toi, tiens-toi, chevalier ; — ne fais point une telle vilenie. Je suis fille de père et de mère malades, et l'homme qui m'approchera, malade deviendra. »

Effrayé, le chevalier ne répondit pas un mot. Et à l'entrée de Paris, la jeune fille se prit à rire.

— « De quoi riez-vous, madame ! de quoi riez-vous, ma vie ?

— « Je ris du chevalier et de sa grande couardise. Tenir une jeune fille dans le champ et lui témoigner tant de politesse ! »

* *Cancionero de Romances.*

De Francia partió la niña,
De Francia la bien guarnida.

Honteux, le chevalier dit ces paroles : « Retournons, retournons madame; car j'ai oublié quelque chose. »

La jeune fille, comme spirituelle qu'elle était, lui dit : « Je ne veux point m'en retourner. Et quand même je m'en retournerais, nul ne toucherait à ma personne. Je suis fille du roi de France et de la reine Constantine, et à l'homme qui me toucherait il en coûterait fort cher. »

XVIII.

RICO FRANCO*.

A la chasse, ils allaient à la chasse, les chasseurs du roi : mais entre eux ils ne trouvaient rien, — ils ne trouvaient rien à rapporter.

Comme ils ont perdu les faucons, le roi les menace malement.

Ils se sont adossés contre un château qui s'appelait Maynez. Dedans était une damoiselle fort belle et fort avenante. Sept comtes la demandent, et de même font trois rois.

Rico Franco l'a enlevée, Rico Franco l'Aragonais. De ses yeux si avenants, allait pleurant la damoiselle.

Rico Franco la console, Rico Franco l'Aragonais : « Si vous pleurez votre père ou votre mère, vous ne les reverrez jamais plus. Si vous pleurez vos frères, je les ai tués tous les trois. »

— « Ni je ne pleure mon père et ma mère, ni je ne

* *Cancionero de Romances.*

A caza, iban á caza,
Los cazadores del rey.

Cette romance est fort ancienne.

pleure mes trois frères; mais je pleure ma destinée qui, je ne sais ce qu'elle doit être. Prêtez-moi, Rico Franco, votre couteau de Lucques [58], je couperai à mon manteau les pendeloques qu'il n'est pas bien de porter [59]. »

Rico Franco, courtoisement, le lui offrit pour couper ces fils. La damoiselle, qui était rusée, le lui mit dans la poitrine. Et ainsi elle vengea son père et sa mère, et même ses frères, tous les trois.

XIX.

LE BON COMTE ET SA FILLE*.

Le bon comte se promenait, tout rempli de chagrin, tenant en ses mains les grains noirs d'un chapelet sur lequel il avait coutume de prier. Il murmurait des paroles tristes, des paroles qui auraient fait pleurer :

« Vous voilà devenue grande, ma fille, et en âge d'être mariée. C'est pour moi une amère douleur que de n'avoir rien à vous donner. »

— « Taisez-vous, mon père, taisez-vous, vous ne devez pas vous affliger; car celui qui a une bonne fille se doit appeler riche; et celui qui en a une mauvaise n'a qu'à l'enterrer vive, puisqu'elle déshonore sa famille au lieu de l'honorer. Quant à moi, si je ne me marie pas, je puis entrer en religion. »

* *Romancero de Duran.*

Paseábase el buen conde
Todo lleno de pesar, etc.

XX.

L'AMANT TRAHI*.

« Compagnon, compagnon, ma belle amie s'est mariée; elle s'est mariée avec un vilain, et c'est ce qui m'afflige le plus. Je veux aller me faire More là-bas, en Morérie; et tout chrétien qui passera par là, je lui ôterai la vie. »

— « Garde-t'en bien, compagnon, garde-t'en bien, sur ta vie. De trois sœurs que j'ai, je te donnerai la plus jolie, si tu la veux pour femme, si tu la veux pour amie. »

— « Ni je ne la veux pour femme, ni je ne la veux pour amie, puisque je n'ai pu jouir de celle que le plus j'aimais. »

* *Cancionero de Romances.*

Compañero, campañero,
Casóse mi linda amiga, etc.

XXI.

CATALINA*.

« J'avais une amie que j'aimais du fond du cœur. Elle s'appelait Catalina. Je ne la puis oublier : oh non[60]!

» Elle me pria de l'emmener au pays d'Aragon : — Catalina, vous êtes bien jeunette, vous ne pourriez jamais faire le chemin : oh non[61]!

* *Cancionero de Romances.*

Yo me adamé un' amiga,
Dedentro en mi corazon, etc.

— « J'irai, chevalier, j'irai autant que vous. Si c'est l'argent qui vous manque, j'en emporterai pour tous les deux; des ducats pour la Castille et des florins pour l'Aragon. »

Comme ils en étaient là, voici la justice qui survint.

XXII.

ROSA FRESCA*.

« Rosa fresca, Rosa fresca, si jolie et si amoureuse, lorsque je vous eus jadis dans mes bras, je ne savais, hélas! comment vous servir; et à présent que je vous servirais, je ne puis, je ne puis, hélas! vous avoir. »

— « La faute en est à vous, ami,— en est à vous et non à moi. Vous m'avez envoyé une lettre par un votre serviteur, et au lieu de me faire son compliment il m'a dit bien autre chose : que vous étiez marié, ami, là-bas, au pays de Léon; que vous aviez femme jolie, et des enfants comme des fleurs. »

— « Celui qui vous a dit cela, madame, ne vous a point dit la vérité, oh non [62]! car je n'allai jamais en Castille, ni là-bas, au pays de Léon, si ce n'est quand j'étais tout jeune encore et que je ne savais pas les choses d'amour. »

* *Cancionero de Romances.*

Rosa fresca, Rosa fresca,
Tan garrida y con amor, etc.

XXIII.

LE COMTE DE NARBONNE ET LE SOUDAN DE BABYLONE*.

Du soudan de Babylone, de lui je veux vous dire : Que Dieu lui donne une vie mauvaise, et, au bout, une fin pire encore !

Il a équipé des vaisseaux et des galères au nombre de soixante mille, pour aller livrer combat à Narbonne la Jolie. Ils vont jeter l'ancre là-bas, — là-bas, au port de Saint-Gilles, où ils ont fait prisonnier le comte Benalmeniqui.

Puis ils le descendent d'une tour, et ils l'asseyent sur un mauvais cheval[63], et ils lui donnent la queue pour bride, afin qu'il aille encore plus déshonoré.

Ils donnent cent coups de fouet au comte, et autant au cheval; au cheval pour le faire marcher, et au comte pour le dompter.

La comtesse, le sachant, alla à sa rencontre.

« Je suis affligée, seigneur comte, — affligée de vous voir ainsi. Je donnerai pour vous, ô comte, soixante mille doublons; et si cela ne suffit pas, comte, Narbonne la Jolie; et si cela ne suffit pas, comte, les trois filles que j'ai mises au monde, et que vous avez eues de moi. Et si cela ne suffit pas, comte, me voici moi-même à vos ordres, seigneur[64]. »

— « Bien des remercîments, comtesse, pour votre si bon langage. Ne donnez pas pour moi, madame, tant seu-

* *Cancionero de Romances.*

Del soldan de Babilonia
Desse os quiero decir, etc.

Cette Romance est très-ancienne.

lement un maravédis[65]; car j'ai des blessures mortelles, des blessures dont je ne puis guérir. Adieu, adieu, ô comtesse, car on veut que je m'en aille d'ici. »

— « Allez avec Dieu, comte, et, avec la grâce de saint Gilles! Que Dieu vous remette pour votre bonheur à ce sultan Saladin[66]! »

XXIV.

LE CHEVALIER QUI A PERDU SA MIE*.

Au temps où je me trouvai le plus heureux et le plus tranquille, étant parti de Burgos pour aller à Valladolid, je rencontrai un pèlerin qui me parla et me dit ainsi :

« Où allez-vous, malheureux! où donc allez-vous, hélas!... Pauvre infortuné, je vous ai connu en un mauvais moment! Car votre mie est morte; elle est morte, je l'ai vue. J'ai vu couvert d'un drap noir le brancard sur lequel on la portait; j'ai aidé à dire les répons que l'on chantait pour elle[67]. Il y avait sept comtes qui la pleuraient, et des chevaliers plus de mille. Ses damoiselles la pleuraient, et en pleurant elles disaient ainsi : Malheureux le chevalier qui a fait une telle perte[68]! »

Dès que j'eus entendu cela, infortuné, je tombai à terre comme mort, et durant plus de douze heures je ne revins pas à moi, malheureux. Dès que j'eus repris mes sens, je m'en allai vers son tombeau; et pleurant de mes yeux, je disais ainsi : « Recevez-moi, madame, recevez-moi auprès de vous! »

* *Romancero de Duran.*

En los tiempos que me ví
Mas alegre y placentero, etc.

Mais du fond du tombeau j'entendis sortir une voix plaintive : « Vivez, vivez, mon doux ami ; vivez, bien que je ne sois plus [69] ! Dieu vous donne de la gloire dans les armes, et en amour une autre mie ! Voilà que la terre dévore mon corps, et mon âme souffre pour vous ! »

XXV.

LE COMTE ARNALDOS ET LE MARINIER *.

Qu'il serait beau d'avoir sur les eaux de la mer une aventure pareille à celle qu'eut le comte Arnaldos un matin de la Saint-Jean !

Tenant un faucon à la main, il allait, il allait chasser, lorsqu'il vit venir un navire qui voulait à terre aborder.

Le navire avait des voiles de soie et des agrès de cendal [70]. Le marinier qui le conduisait venait disant une chanson, laquelle apaisait la mer, adoucissait les vents, faisait monter en haut les poissons qui sont au fond des ondes ; et par laquelle charmés, les oiseaux qui volent dans l'air venaient se poser sur le mât.

Navire, mon navire,
Dieu te garde de mal,
Des périls du monde
Sur les eaux de la mer,
Des écueils d'Almérie,
Du détroit de Gibraltar,
Et des bancs de Flandre,
Et du golfe de Venise,
Et du golfe de Lyon,
Où l'on court tant de dangers!

* *Cancionero de Romances.*

Quien uviese tal ventura
Sobre las aguas de la mar, etc.

Alors parla le comte Arnaldos. Écoutez bien comme il parla : « Pour Dieu, je te prie, marinier, apprends-moi cette chanson ! »

Le marinier lui répondit; il lui fit cette réponse : « Je n'apprends cette chanson qu'à ceux qui viennent avec moi ! »

XXVI.

JULIANESA, FILLE DE L'EMPEREUR *.

« Avancez, chiens, avancez; puissiez-vous mourir de male rage, vous qui le jeudi tuez le porc, et qui le mangez le vendredi !

» Voilà aujourd'hui sept ans que je vais par cette vallée. Comme j'ai les pieds déchaussés, les ongles en sont tout saignants. Et je n'ai pour manger que de la chair crue, et pour boisson que du sang rouge.

» Je cherche tristement Julianesa la fille de l'Empereur; car les Mores me l'ont enlevée un matin de la Saint-Jean, tandis qu'elle cueillait des roses et des fleurs dans le jardin de son père. »

Julianesa, qui était dans les bras de son ravisseur, l'entendit, et ses larmes tombèrent sur le visage du More.

* *Concionero de Romances.*

Arriba, canes, arriba,
Que rabia mala vos mate, etc.

Cette Romance est fort ancienne.

XXVII.

LE COMTE ALLEMAND ET LA REINE *.

La lune est arrivée à la hauteur qu'atteint le soleil au milieu du jour, et le bon comte allemand repose auprès de la reine.

Pas un homme vivant ne le sait parmi ceux qui habitent la cour; la seule personne qui le sache, c'est l'infante, — l'infante sa fille [71].

Et la dame lui parla, disant de cette manière : « Tout ce que vous aurez vu, infante, tout ce que vous aurez vu, tenez-le secret, et le comte allemand vous donnera un manteau d'or fin. »

— « Qu'un mauvais feu le consume, ma mère, le manteau d'or fin, puisque, pendant la vie de mon père, j'ai eu un parâtre vivant [72]. »

Elle s'en fut de là en pleurant. Le roi son père la vit.

« Pourquoi pleurez-vous, infante? Dites, qui vous a fait pleurer. »

— « J'étais ici à manger, — je mangeais une oupe au vin, lorsque le comte allemand est entré, et il me l'a renversée sur mes vêtements. »

— « Taisez-vous, ma fille, taisez-vous, ne vous affligez pas pour cela; car le comte est bien enfant, et il aura fait cela par badinage. »

— « Après, m'ayant prise en ses bras, il a voulu se divertir avec moi. »

* *Cancionero de Romances.*

A tan alta va la luna
Como el sol á medio dia,

— « Puisqu'il vous a prise en ses bras et qu'il a voulu avec vous se divertir, avant que le soleil se lève j'ordonnerai qu'il soit mis à mort. »

XXVIII.

MORT DE L'AMOUREUX DON BERNALDINO*.

Voilà que don Bernaldino songe à aller visiter son amie; il appelle ses pages, afin qu'ils lui apportent ses vêtements.

Ils lui donnent des chausses écarlates, des bottines de maroquin, un justaucorps richement brodé, dont il n'y a point le pareil à la cour. Ils lui donnent une toque magnifique, d'un prix inestimable, sur laquelle est une devise qui dit : « Ma gloire est à bien aimer ! » Ils lui donnent un manteau dont je ne saurais vous conter la richesse, — une casaque d'or battu de laquelle on n'a jamais vu la pareille.

Il ordonne que l'on équipe une blanche haquenée, et il part accompagné de quinze valets de pied. Il en renvoie une partie, et huit pages le suivent, vêtus d'habits de couleur violette, portant des chausses jaunes [73].

Il arrive ainsi à la porte de la maison où d'habitude se tenait son amie. Ils trouvent la porte fermée, et ils commencent à demander : « Où donc est doña Léonor, celle qui demeurait ici ? »

Un maudit vieux, qu'il fit tuer sur-le-champ, répondit : « Son père l'a emmenée habiter un lointain pays. »

Il déchira ses vêtements avec grand chagrin et colère,

* *Cancionero de Romances.*

Ya piensa don Bernaldino
Ir su amiga visitar.

retourna vers son palais, et se perça le cœur d'une épée, pour terminer ses jours.

Un sien ami, qui sut la chose, était accouru afin de le consoler, et, en entrant, il le vit qui gisait étendu. Il se mit à pousser des cris qui montaient jusqu'au ciel.

Tous ses vassaux arrivèrent, et ils eurent soin de l'enterrer dans un superbe tombeau tout de cristal, autour duquel on plaça une curieuse inscription :

Ici repose don Bernaldino, qui mourut pour avoir trop aimé[71].

XXIX.

DON DUARDOS ET FLERIDA*.

C'était dans le mois d'avril, un jour avant le mois de mai, alors que les lis et les roses montrent le mieux leur allégresse, par la nuit la plus sereine que le ciel ait jamais faite. — La belle infante Flerida était dans le jardin de son père, et, au moment de partir, elle disait ainsi aux arbres :

« Jamais plus, tant que je vivrai, je ne vous verrai un seul jour à l'avenir ; jamais plus, je n'entendrai les rossignols chanter leurs mélodies sous le feuillage.

» Adieu, eaux limpides ; eaux fraîches, adieu ! Et vous aussi, adieu, mes fleurs, que je regardais comme ma gloire ! Je m'en vais aux pays étrangers, puisque là me conduit mon destin.

» Si mon père me cherche, lui qui tant m'aimait, qu'on

* *Cancionero de Romances.*

En el mes era de abril.
De mayo antes un dia, etc.

lui dise qu'il n'y a pas eu de ma faute, que c'est l'amour qui m'emmène; qu'il a été si opiniâtre avec moi, qu'à la fin sa persistance m'a vaincue. Malheureuse! j'ignore où je vais, et personne ne me le dit. »

Alors parla don Duardos :

— « Cessez de pleurer, ô ma joie! car au royaume d'Angleterre vous trouverez des eaux plus limpides et plus fraîches, des jardins plus beaux encore, et qui seront vôtres, madame.

» Vous aurez trois cents damoiselles de haute naissance. Vous aurez des palais d'argent pour votre seigneurie, des palais tapissés d'émeraudes et d'hyacinthes. Vous aurez des chambres pavées en or fin de Turquie, avec des devises coloriées qui vous conteront ma vie, en vous contant toutes les peines que vous m'avez autrefois données : car, tandis que je me battais vaillamment avec Primaléon, votre vue me tua, madame; car lui, je ne le craignais pas. »

Flerida, qui entendit cela, apaisa ses pleurs, et ils s'en furent vers les galères que don Duardos tenait prêtes.

Il y en avait cinquante et toutes partirent de compagnie.

Au doux son des rames l'infante s'endormit dans les bras de don Duardos, qui méritait bien cette faveur [75].

Que tous ceux qui sont nés apprennent cette mienne sentence : Que nul ne peut rien contre la mort ni contre l'amour.

XXX.

L'ÉPOUSE COUPABLE*.

« Vous êtes blanche, madame, plus blanche qu'un rayon du soleil [76]. — Oui, je dormirai cette nuit désarmé et sans crainte. — Il y a sept années, sept années accomplies, que je n'ai quitté mes armes, et j'ai la chair plus noire qu'un charbon éteint. »

— « Vous dormirez, seigneur, vous dormirez cette nuit, désarmé et sans crainte; car le comte s'en est allé à la chasse dans les montagnes de Léon... Que ses chiens meurent enragés! que son faucon soit tué par les aigles! et que le diable le traîne par les pieds depuis la montagne jusqu'à la maison! »

Tandis qu'ils en étaient sur ce point, voici le mari qui arrive.

« Que faites-vous là, la blanche jeune fille née d'un père traître? »

— « Seigneur, je peigne mes cheveux, — je les peigne avec grande douleur; car vous me laissez seule, et vous, vous allez dans les montagnes. »

— « Ces paroles, la fille, ne sont pas sans trahison. De qui est ce cheval qui vient de hennir ici dessous? »

— « Seigneur, il était de mon père, et il l'a pour vous envoyé. »

— « De qui sont ces armes que j'ai vues suspendues dans le corridor? »

* *Cancionero de Romances.*

Blanca soys, señora mia,
Mas que no el rayo del sol.

— « Seigneur, elles étaient de mon frère, et il vous les a aujourd'hui envoyées. »

— « Et de qui est cette lance que j'aperçois d'ici? »

— « Prenez-la, comte, prenez-la, et avec elle tuez-moi ; car cette mort, bon comte, je l'ai bien méritée [77] ! »

NOTES DES ROMANCES DIVERSES.

1 Porque forzó una donzella
Llamada doña Isabel.

2 *Siete* años lo tuvo preso, etc.

On a déjà dû remarquer plusieurs fois, notamment dans le *Romancero du Cid* (4e part., rom. IX), et l'on va trouver fréquemment dans les *Romances chevaleresques* le nombre *sept* indiqué avec une certaine prédilection par les poètes populaires, là même où il semble qu'ils auraient pu tout aussi bien indiquer un autre nombre. C'est que les Espagnols, — comme les Grecs, — croyaient à la vertu, à l'excellence du septénaire. Le roi Alphonse-le-Sage, qui a intitulé son beau recueil des lois nationales *les* SEPT PARTIES (*las siete Partidas*), nous apprend lui-même ce curieux détail dans la préface de son ouvrage, et il énumère plusieurs faits qui autorisent, selon lui, cette croyance : les *sept* cieux, — les *sept* planètes, — le chandelier d'or à *sept* branches, — les *sept* sacrements, etc., etc., etc.

3 Preso lo tiene tu Alteza
Y en tus carceles lo tien.

4 Por una adarve adelante.

Le mot *adarve* signifie proprement l'endroit du rempart où se tenaient les assiégés derrière les créneaux.

5 Ou, *en manquait auparavant.*

6 Pendant la minorité du roi Alphonse XI, la tutelle du prince donna lieu à de grands troubles en Castille. Devenu majeur, le roi procéda vigoureusement contre les auteurs de ces troubles. L'infant don Juan, surnommé *le Borgne* (el Tuerto), l'un des chefs de ces révoltes, étant venu souper avec lui dans la ville de Toro, Alphonse le fit arrêter et mettre à mort.

7 Media noche era por hilo
Los gallos querian cantar.

Ces deux vers, devenus proverbe en Espagne, sont le début d'une romance composée sur le comte Claros. V. aux *Romances chevaleresques*.

8 Vela, vela, veladores,
Que rabia os quiera matar.

9 Nous avons précisé :

Hazerlo esto, buen rey,
Que agora en mi mano está.

10 La calandre (*calandria*) est une espèce d'alouette.

11 Los caballos de mi barba
Por manteles tengo yo.

12 Dedesme, buen rey, marido,
Que mi edad ya lo pedia.

Ces deux vers ne se trouvent pas dans le Romancero d'Ag. Duran. Est-ce oubli? est-ce excès de délicatesse?

13 Pues yo os lo daré, buen rey,
Deste poco que tenía.

14 Proverbe espagnol :

Quien bien ama tarde olvida.

15 Convidaros quiero, conde,
Por mañana en aquel dia...

Cette manière de dire qui est très-ancienne, car nous l'avons également trouvée dans le *Poème du Cid*, a été employée avec esprit par Cervantes dans son immortel roman. « Il faut, dit don Quichotte à l'hôtelier, il faut qu'*au jour de demain* (mañana en aquel dia) vous m'armiez chevalier. » V. *Don Quichotte*, liv. I, ch. 3.

16 Beso sus manos reales
Por la buena cortesía.

17 Vos os avendreys con Dios
En *la* fin de vuestra vida.

Ag. Duran, dans son Romancero a imprimé : « en *el* fin. » Le mot espagnol *fin* (fin) qui aujourd'hui est du genre masculin et que les écrivains du *siècle d'or* faisaient des deux genres, *ad libitum*, était exclusivement du genre féminin au moyen âge.

18 No parece vuestra cara
Ni el gesto que ser solía.

[19] Mot à mot, « Ne tuez point ma vie. » Nous avons cru devoir préciser.

[20] Si no me lo decís, conde,
Cierto yo reventaria.

Positivement le verbe *reventar*, signifie éclater, crever.

[21] Mas entre ellos no habia sueño
Si la verdad se decia.

[22] Pagados son mis servicios,
Conde, con que yo os servia.

[23] Abrazad ese *chiquito*.

[24] Que aqueste es el que os perdia.

Nous avons traduit littéralement. Mais cela est fort vague.

[25] Presto la habré dicho, conde,
No estaré un Ave María.

[26] Echóle pór la garganta
Una toca que tenia.

[27] Quandò ya la vido el conde
Trespasada y fallecida.

[28] Desnudóse á su costado
Obra de un Ave María.

[29] Ce singulier empire sur soi-même, ce singulier sang-froid dans la violence est digne de remarque. C'est ainsi qu'agit au dénoûment du *Médecin de son honneur* et de *A outrage secret vengeance secrète* le héros de chacune de ces comédies (V. notre traduction des *Chefs-d'œuvre du théâtre espagnol*, 1re et 2e séries de Calderon).

[30] Sur la Romance du comte Alarcos Lope de Vega a composé une *comédie* fort curieuse, *la Nécessité déplorable* (la Fuerza lastimosa).

[31] V. t. 1, p. 262, note 48.

[32] Le texte est un peu vague :

Si no me fuese por que
La cabeza te cortaría.

Nous avons précisé.

[33] Le juge.

[34] Vestierame un almejia.

V. p. 233, note 97.

[35] Allí hablo un tornadizo, etc.

Le mot *tornadizo* dans la langue espagnole moderne signifie un

déserteur, un *transfuge*. Mais dans l'espagnol du moyen âge ce mot désigne un homme qui a changé de religion, un *renégat*. Les personnes de goût comprendront pourquoi nous n'avons pas employé cette expression.

36 Dans le *Poème du Cid* (V. 2343) le héros dit de même à ses gendres : « Embrassez mes filles *aussi blanches que le soleil*. »

En brazos tenedes mis fijas tan blancas como el sol.

37 Diessesmela tu el *Morico*,

Le mot espagnol *Morico* est le diminutif de *Moro*.

38 Velez-de-Gomère, ville et port du royaume de Fez.

39 Dava me la vida mala,
Dava me la vida negra.

40 Y espulgome la cabeza.

Le verbe *espulgar* signifie ôter la vermine, épouiller.

41 Le nom de Vanegas était le nom d'une célèbre tribu des Mores de Grenade.

42 Ni cosa desaguisada.

43 El alferez le prendia.

L'Alférez (le porte-étendard) était probablement, dans l'échiquier arabe, la pièce que nous avons remplacée par la reine.

44 V. t. 1, p. 113, note 16.

45 Y dadme, etc.
Y me deys, etc.

46 Malas mañas has, sobrino,
No las puedes ya dexar, etc.

Ces deux vers paraissent imités d'une des premières romances du Cid.

47 V. tome I, page 112, note 3.

48 Del placer que el Moro toma
Adormecido se cae.

49 Il est souvent question, dans les Romances, de la fête de saint Jean. Il s'agit de saint Jean-le-Précurseur, — Jean-Baptiste, à qui les Espagnols du moyen âge étaient fort dévots. D'après les *Partidas*, le jour de la Saint-Jean-Baptiste était au nombre des jours de fête où l'on ne pouvait pas former une demande en justice (V. part. 3, tit. 2, l. 34). Toujours d'après les *Partidas*, le salaire des profes-

seurs se payait en trois tiers, le premier au moment où le professeur commençait son cours, le second à Pâques, et le troisième à la fête de saint Jean-Baptiste (V. part. 2, tit. 31, l. 3). De tous ces honneurs rendus par les Espagnols du moyen âge à saint Jean-Baptiste, il reste à leurs descendants un proverbe : *Querelle de saint Jean, paix pour tout l'an.* — (Riña de por san Juan, paz para todo el año.) — Selon Covarrubias, ce proverbe viendrait de ce que, à la Saint-Jean, époque où de son temps on louait les maisons, les voisins commençaient toujours par se quereller sur les servitudes, gouttières, droits de passage, etc.; mais, une fois cela réglé, ils demeuraient en paix le reste de l'année. V. *Tesoro de la lengua castellana*, au mot *Juan*.

50 Con pavor recuerda el Moro.
51 Mis arreos son las armas,
Mi descanso el peleare, etc,

Cervantes (V. *Don Quichotte*, liv. 1, ch. II) a mis ces vers dans a bouche de son héros.

52 V. page 235, note 106.

53 V. tome I, page 112, note 3.

54 Selon les *Partidas* le mot *marquis* servait à désigner le seigneur de quelque grande terre située sur la frontière ou la *marche* du royaume. — Part. 2, tit. I, l. 11.

55 Caballeros con arnés.
56 Pues me crece la barriga, etc.
57 Maldita sea la doncella
Que de tal hombre fue á parir.

Proprement, le verbe *parir* signifie *accoucher*.

58 Prestédesme, Rico Franco,
Vuestro cuchillo lugués, etc.

Les couteaux ou poignards de Lucques étaient sans doute fort renommés dans la péninsule espagnole. Les Portugais, pour dire une épée, disaient *luguèza*, mot dérivé probablement de l'italien *Luchesa*. V. le *Dictionnaire portugais* de Moraes.

59 Cortaré fitas al manto
Que no son para traer.
60 No la puedo olvidar, no.

61 No podreis caminar, no.
62 Quien os lo dixó, señora,
No os dixera verdad, no.
63 Cabálgan lo en un *rocin*.

Le mot espagnol *rocin* (roussin) s'emploie habituellement en mauvaise part, et c'est pourquoi de ce mot *rocin* Cervantes a fait *Rocinante*.

64 Y si no bastáre, conde,
Señor, védesme aquí á mí.
65 No dedes por mí, señora,
Tan solo un maravedí.

66 Le Cancionero d'Anvers porte : *A ese Roldan paladin*. Les éditeurs espagnols modernes ont substitué avec raison : *A ese soldan paladin*. Et nous, nous croyons n'avoir pas eu tort de compléter ainsi la correction : *A ese soldan Saladin*.

67 Los responsos que le dicen
Yo los ayudé á decir.

Les répons sont des paroles tirées de l'Écriture et qui se disent après les offices. On se rappelle messire Jean Chouart,

Qui récitait, à l'ordinaire,
Maintes dévotes oraisons,
Et des psaumes et des leçons,
Et des versets et des répons.

68 Triste de aquel caballero.
Que tal pérdida pierde aquí.
69 Vive, pues que yo mori.

70 Comme nous l'avons déjà dit, le *cendal* était une étoffe de soie fort estimée.

71 L'infante, fille de la reine.
72 Cuando en vida de mi padre
Tuviese *padrasto* vivo.

Le mot *parâtre* était encore en usage en France au XVIe siècle. Ce mot est le corrélatif nécessaire de maràtre, il est excellemment bien fait; il faut le restituer à la langue.

73 De morado y amarillo
Es su vestir y calzar.
74 Aquí está don Bernaldino
Que murió por bien amar.

75 En brazos de don Duardos
Que bien le pertenecia.

Nous avons précisé.

76 V. ci-dessus, note 36.

77 Le dénoûment de cette petite composition si vive et si dramatique est conforme à l'esprit de l'antique législation espagnole. D'après la loi des Goths, lorsqu'un homme se rendait coupable d'adultère, et que la femme mariée avait donné son consentement, l'homme et la femme adultères étaient remis aux mains du mari, qui pouvait faire d'eux ce que bon lui semblait. Il pouvait, sans encourir aucune peine, tuer la femme et son complice. V. le *Fuero Juzgo*, lib. 3, tit. 4, l. 1, 3 et 4.

La loi des *Partidas*, moins ancienne, est aussi moins sévère. Elle laisse bien au mari le même pouvoir illimité sur la femme coupable; mais, quant au complice, elle distingue, et elle semble avoir voulu faire admettre une sorte de privilége en faveur des grands seigneurs. La voici : « Le mari qui trouvera un homme de condition inférieure (*ome vil*) soit dans sa maison, soit ailleurs, couché près de sa femme, peut le tuer sans encourir pour cela aucune peine. Mais si cet homme est le seigneur du mari, ou s'il l'a affranchi, ou s'il se trouve d'un rang élevé, le mari offensé doit le traduire par-devant le juge du lieu. » V, part. 7, tit. 17, l. 13.

Ainsi, pour ses comédies *le Médecin de son honneur, le Peintre de son déshonneur* et *A outrage secret vengeance secrète*, dont le dénoûment est si tragique, Calderon pouvait s'autoriser des vieilles ois de son pays, et d'une Romance dont la donnée première est probablement fort ancienne.—V. notre traduction des *Chefs-d'œuvre du théâtre espagnol*, 1re et 2e séries de Calderon.

ROMANCES CHEVALERESQUES.

ROMANCES CHEVALERESQUES.

NOTICE.

On appelle en Espagne *Romances chevaleresques* (Romances caballerescos) celles dont les sujets ont été tirés des anciens romans de chevalerie, et qui célèbrent les aventures des Amadis, des Lancelot, et les exploits fabuleux de Charlemagne et des douze pairs. Parmi les Romances de cette dernière catégorie, nous avons choisi les plus curieuses pour les traduire.

Les personnes qui ont lu et admiré les fictions charmantes de l'Arioste, ne doivent pas s'attendre à trouver dans les ouvrages des poètes populaires espagnols la même richesse d'invention, le même goût, la même grâce. Cependant, si, tout en admirant les monuments de l'art et du génie, vous ne dédaignez pas les choses de la nature, vous pouvez lire ces Romances. Nous savons des voyageurs qui, après avoir visité les *villas* les plus vantées de l'Italie, ont parcouru sans déplaisir les *sierras* agrestes et sauvages de l'Espagne.

Mais ce que nous aimons surtout dans ces *Romances chevaleresques*, ce sont les renseignements qu'elles offrent pour la connaissance de l'Espagne au XIVe siècle, — époque à laquelle elles ont été pour la plupart composées. Les idées, les sentiments, les mœurs, les habitudes, les localités, les noms même (que nous avons conservés autant que possible comme autant d'indications caractéristiques), tout en est complétement espagnol. Ces fables ont donc, même au point de vue historique, un très-grand intérêt.

I.

LA PETITE INFANTE*.

Le chevalier va à la chasse, — il va à la chasse selon sa coutume. Ses chiens sont déjà fatigués, et il perd son faucon. Il s'appuie contre un chêne qui est d'une hauteur merveilleuse ; et sur une des branches les plus élevées il voit une petite infante, — de qui les cheveux épars couvraient tout ce chêne [1].

« Ne soyez pas étonné, chevalier, et ne montrez pas un tel effroi. Je suis fille du bon roi et de la reine de Castille. J'étais aux bras de ma nourrice quand sept fées déclarèrent qu'il fallait que je demeurasse durant sept années [2] seule dans cette forêt. — C'est aujourd'hui ou c'est le jour de demain que les sept années s'accomplissent. Pour Dieu, je vous prie, chevalier, emmenez-moi en votre compagnie, si vous le voulez, pour femme, ou, sinon, soit pour amie. »

— « Attendez-moi, madame, jusqu'au jour de demain ; j'irai demander conseil à une mère que j'ai [3]. »

La jeune fille lui répondit, disant ces paroles :

« Oh ! mal advienne au chevalier qui laisse seule la jeune fille ! »

Il s'en va demander conseil, et elle reste dans le bois. — Sa mère lui conseilla de la prendre pour amie. Mais quand ce chevalier fut de retour, il ne retrouva plus la petite infante ; il vit qu'elle était emmenée par un grand nombre de gens à cheval. Le chevalier, voyant cela, tomba à terre

* *Cancionero de Romances.*

A cazar va el caballero,
A cazar como solía etc.

privé de sentiment; et quand il revint à lui, il dit ces paroles :

« Un chevalier qui fait une telle perte, mérite une grande peine. Moi-même je serai l'alcade, moi-même je me condamnerai [4]. Que l'on me coupe les pieds et les mains, et qu'on me traîne ainsi par la ville! »

II.

L'INFANT VENGEUR *.

Le voilà! le voilà qui vient, l'infant vengeur, — chevauchant à la genette sur un cheval bon coureur, le visage pâle, le bras enveloppé de son manteau [5], et tenant dans sa main un javelot bien aiguisé [6].

Avec la pointe du javelot on transpercerait un ciron. Il a été trempé sept fois dans le sang d'un dragon, et il a été affilé autant de fois afin qu'il coupât mieux. Le fer a été fabriqué en France, et le bois en Aragon.

Il allait l'aiguisant sur les ailes de son faucon [7].

Il allait à la recherche de don Quadros, de ce traître don Quadros. Il le trouva enfin qui était à côté de l'empereur tenant la vare [8] en main comme grand-maître de la justice.

Il réfléchit sept fois s'il le tirerait ou non, et, à la huitième, il lui lança le javelot. Mais au lieu d'atteindre le susdit don Quadros, il atteignit l'empereur. Il lui traversa son manteau et son habit, qui était de plusieurs couleurs; et l'arme s'enfonça de la longueur d'une palme dans le sol, qui était pavé.

* *Cancionero de Romances.*

Helo, helo por do viene
El infante vengador, etc.

Alors parla le roi. Écoutez bien comme il parla : « Pourquoi m'as-tu visé, infant? pourquoi, traître, m'as-tu visé? »

— « Que votre altesse me pardonne ; ce n'est pas vous que je visais : je visais ce traître de don Quadros, ce trompeur et ce perfide. J'avais sept frères, et il n'a laissé que moi en vie. C'est pourquoi je le défie devant vous, bon roi ! »

Tous cautionnèrent don Quadros, et personne ne cautionna l'infant, — si ce n'est une damoiselle, fille de l'empereur, qui le prit par la main et le mit dans le champ.

A la première rencontre, don Quadros fut renversé de cheval. L'infant mit pied à terre, lui coupa la tête, la suspendit à sa lance et la présenta au bon roi. Dès que le roi vit cela, il le maria avec sa fille.

III.

PREMIÈRE ROMANCE DE DON BERTRAND*.

Lorsque nous partîmes de France, nous nous engageames par serment à enterrer au pays de France celui qui viendrait à mourir dans la guerre. Et comme les Espagnols poursuivirent les fuyards au milieu de l'épaisse mêlée, nous perdîmes don Bertrand.

Sept fois de suite on tira au sort pour savoir qui l'irait chercher, et sept fois de suite le sort désigna son bon vieux père.

Les trois premières fois, ce fut l'effet du hasard, les quatre autres ce fut par suite d'une trahison. Mais quand même il n'eût pas été désigné par le sort, il ne serait pas

* *Romancero general.*

Cuando de Francia partimos
Hicimos pleito homenage, etc.

resté. Il tourne la bride à son cheval, sans que personne l'accompagne, et, avec la douleur dont il est plein, il leur parle ainsi :

« Retournez au pays, Français, vous pour qui une vie infâme a tant de charme. Quant à moi, je n'ai eu peur qu'une seule fois, et c'a été pour mon fils.

» Ce qui me fait agir en ce moment, ce n'est pas mon serment, ni le sort que vous avez faussé : pour me conduire il suffit de l'amour paternel et de la vengeance [10]. Et puisque, ne voyant que l'honneur, mon fils a oublié son père, moi, je ne veux pas l'oublier, et je retourne à Roncevaux.

» Et si les serments, si des engagements sacrés peuvent sur vous quelque chose, ne croyez pas échapper au péril en m'envoyant à la mort. Tirez de nouveau au sort pour savoir qui me viendra chercher. Car moi je ne vais pas pour ramener le corps de mon fils, mais seulement pour le venger et mourir ! »

IV.

DEUXIÈME ROMANCE DE DON BERTRAND*.

Dans les champs d'Alventosa on a tué don Bertrand. Jamais les siens ne se sont aperçus de son absence jusqu'à ce qu'ils aient traversé les ports [11]. Sept fois on a tiré au sort à qui l'ira chercher, et chaque fois le sort a désigné son bon vieux père : les trois premières c'a été par malice ; et les quatre autres, par méchanceté. Il tourne la bride de son cheval et s'en retourne le chercher [12].

* *Cancionero de Romances.*

En los campos de Alventosa
Mataron á don Beltran, etc.

De nuit par les chemins et de jour par les halliers, le vieillard va à travers le carnage,—il va à travers le carnage en avant[13]. Ses bras sont fatigués de soulever les morts; et il ne trouvait pas celui qu'il cherchait, ni même de lui aucun signe. Il vit tous les Français, mais il ne vit point don Bertrand.

Il allait maudissant le vin, il allait maudissant le pain, celui que mangeaient les Mores, et non pas celui des chrétiens. Il allait maudissant l'arbre qui naît isolé dans la plaine : tous les oiseaux du ciel vont là se poser, et ne le laissent jouir ni d'une branche ni d'une feuille. Il maudissait le chevalier qui chevauche sans page : s'il vient à laisser tomber sa lance, il n'a personne pour la ramasser; et si son éperon vient à tomber, il n'a personne pour le lui chausser. Il maudissait la femme qui met au monde un seul fils : si les ennemis lui donnent la mort, elle n'a personne pour le venger.

Là-bas à l'entrée d'un défilé, au sortir d'une plaine sablonneuse, il vit là se tenant un More qui veillait sur le parapet du rempart derrière les créneaux[14]. Il lui parla en langue arabe comme celui qui bien la savait :

« Je te prie, pour Dieu, ô More! de me dire la vérité : — un chevalier à l'armure blanche si tu l'as vu passer par ici? Et si tu le tiens captif, on te l'achètera au poids de l'or. Et si tu l'as tué, donne-le-moi pour que je le mette en terre ; car le corps sans l'âme ne vaut pas seulement un denier. »

—« Ce chevalier, l'ami, dis-moi, toi, son signalement? »

— « Blanche est son armure, et alezan est son cheval. Sur la joue droite, il avait la cicatrice d'une blessure que dans son jeune âge lui avait faite un épervier[15]. »

— « Ce chevalier, l'ami, le voilà mort dans ce pré. Il a les jambes dans l'eau, et le corps sur le sable du rivage. Il

porte sept blessures depuis l'épaule jusqu'au talon, et tout autant en a son cheval depuis le poitrail jusqu'à la sangle. N'accuse pas son cheval, car il ne mérite pas d'être accusé. Sept fois il l'a tiré de danger sans mal et sans blessure; et autant de fois son maître l'a ramené, avec le désir de combattre.»

V.

LE PALMÉRIN*.

De Mérida sort le Palmérin [16],—de Mérida, cette ville. Il a les pieds déchaussés, et la plante en est toute ensanglantée. Il porte une esclavine [17] déchirée qui ne vaut pas un réal; mais dessous il en porte une autre qui vaut bien une cité, car ni roi ni empereur n'en possèdent une pareille.

Il poursuit son chemin droit vers Paris, cette ville [18]. Il ne s'enquiert pas d'un hospice ni d'une hôtellerie [19]; il s'enquiert du palais du roi Carlos, en demandant où il est.

Un portier était à la porte, il commença de lui parler : « Dis-moi, toi, portier, le roi Carlos, où est-il? »

Le portier, qui le vit, s'étonna fort de ce qu'un si pauvre pèlerin osait s'informer du roi.

« Dites-le-moi, seigneur; n'ayez de cela nul souci. »

— « Il est à la messe, bon Palmérin, là-bas à Saint-Jean de Latran [20]. Un archevêque dit la messe et un cardinal officie. »

Le Palmérin, l'ayant entendu, s'en alla vers Saint-Jean.

* *Cancionero de Romances.*

De Merida sale et Palmero,
De Merida essa ciudade, etc.

Cette Romance est fort ancienne.

Dès qu'il fut entré dans l'église, voyez bien ce qu'il fit[21].— Il se prosterna devant le Dieu du ciel et devant sainte Marie sa mère; il se prosterna devant l'archevêque et aussi devant le cardinal, seulement parce qu'il disait la messe et non pour ses mérites[22]; il se prosterna devant l'empereur et la couronne royale; il se prosterna devant les douze pairs qui mangent le pain à une même table : — mais il ne se prosterne pas devant Olivier, et non plus devant Roland, parce qu'ils ont un neveu au pouvoir des Mores, et qu'ils ne vont pas le racheter quand il leur serait possible de le faire.

Dès que Olivier vit cela, dès que Roland vit cela, ils tirèrent l'un et l'autre leur épée et marchèrent sur le Palmérin. Le Palmérin protégea sa personne avec son bourdon. Alors parla le bon roi. Écoutez bien ce qu'il dit : « Tiens-toi, tiens-toi, Olivier! tiens-toi, tiens-toi, Roland ! Ou ce Palmérin est fou, ou bien il est sorti de sang royal. »

Puis il le prit par la main, et commença de lui parler : « Dis-moi, toi, le Palmérin, ne refuse pas de me dire la vérité : en quelle année et en quel mois as-tu passé les eaux de la mer? »

— « Seigneur, je les ai passées dans le mois de mai. Comme j'étais un jour sur les bords de la mer, dans le jardin de mon père, à me divertir, les Mores me prirent et m'emmenèrent de l'autre côté de la mer. Ils m'ont présenté à l'infante de Sansueña; l'infante en me voyant s'est enamourée de moi. La vie que j'ai menée, je veux, roi, vous la conter : je mangeais à sa table et me reposais dans son lit. »

Alors parla le roi. Écoutez bien ce qu'il dit : « Il n'y a personne qui n'acceptât volontiers une semblable captivité. Dis-moi, toi, mon cher Palmérin[23], si j'allais la conquérir?»

— « N'allez point là-bas, bon roi, n'allez point là-bas;

car Mérida est une place très-forte et elle se défendra bien contre vous. Elle a trois cents châteaux, ce qui est chose à considérer, et le moindre de ces châteaux contre vous bien se défendra. »

Alors parla Olivier, alors parla Roland : « Il ment, seigneur, le Palmérin ; il ment, et ne dit pas la vérité : car il n'y a pas cent châteaux à Mérida, ni même quatre-vingt-dix, à mon idée [24]; et encore, pour ceux qu'elle a, seigneur, elle n'a pas qui les garde, loin d'avoir qui les défende. »

Dès que le Palmérin entendit cela, ému d'un grand déplaisir, il leva la main droite et donna un soufflet à Roland.

Alors parla le roi avec colère et grand chagrin : « Arrêtez-le, ma justice, et emmenez-le pendre [25] ! »

La justice l'arrêta pour qu'il eût son châtiment. Et déjà au pied de la potence, le Palmérin parla ainsi : « Que mal t'advienne, roi Carlos, que Dieu te fasse du mal ! car le seul fils que tu as, tu ordonnes qu'il soit pendu. »

La reine, qui le regardait, l'entendit : « Laissez-le, la justice, ne lui faites point de mal. Que s'il est mon fils, il ne pourra nous abuser; car il doit avoir au côté un signe extrêmement remarquable [26]. »

Là-dessus on le mène, — on le mène vers la reine. On le dépouilla d'une esclavine qui ne valait pas un réal ; puis on le dépouilla de l'autre qui valait une cité ; et l'on trouva le signe, — l'on trouva que c'était l'infant. Quant aux réjouissances qui se firent, il n'y a personne qui les puisse conter.

VI.

LE MÔRE CALAYNOS*.

Déjà Calaynos [27] monte à cheval, à l'ombre d'un olivier. Il a le pied dans l'étrier, et il chevauche gracieusement.

Il était regardant Sansueña, — le faubourg avec la ville, pour voir s'il apercevrait quelque More qu'il pût interroger.

Cependant, l'infante Sévilla venait par son palais.

Il vit là se tenant un More qui était chargé de la garder. Calaynos, l'ayant aperçu, s'approcha de lui; et voici les paroles qu'il lui adressa avec bienveillance et politesse :

« Au nom d'Allah, je te prie, More, — et puisse-t-il prolonger ta vie! — indique-moi le palais où respire la beauté de laquelle je suis tristement esclave, pour laquelle je souffre, d'autant que je crois sûrement mourir pour elle. Mais si pour elle je perds la vie, je ne la regarderai point comme perdue; car qui meurt pour une telle dame, bien que mort est toujours vivant [28]. Mais afin que bien tu comprennes, More, de qui je veux parler, — c'est de toute la Morérie la dame la plus belle; tu sauras qu'on l'appelle la grande infante Sévilla. »

Les paroles qu'il avait prononcées, Sévilla les avait bien entendues. Elle se plaça à une fenêtre, très-belle à merveille [29], avec de fort riches atours, ce qu'elle avait de mieux. Elle était si belle, qu'elle n'avait pas vraiment son égale.

Calaynos, l'ayant vue, lui parla de cette sorte : « Je t'ap-

* *Cancionero de Romances.*

Ya cabalga Calaynos
A las sombras de una oliva, etc.

porte des lettres, madame, d'un seigneur que je sers. C'est, je crois, le roi ton père, car il se nomme Almanzor[30]. Descends de la fenêtre, tu sauras le message. »

Sévilla, l'ayant entendu, descendit de là promptement. Calaynos mit pied à terre, et lui fit grande révérence. La dame, voyant cela, lui adressa cette question : « Qui êtes-vous, chevalier, vous que mon père ici envoie? »

— « Je suis Calaynos, madame, — Calaynos d'Arabie, seigneur des Claires-Montagnes et de la plaine de Constantine[31]. Et du pays des Turcs je recevais un grand tribut, et le Prêtre-Jean des Indes était également mon tributaire[32]. Et le soudan de Babylone était également à mes ordres. Les rois et les princes mores m'appelaient également leur seigneur ; si ce n'est toutefois le roi votre père, à la disposition de qui je me tenais, non pas que cela fût mon devoir, mais parce qu'il m'avait appris qu'il avait une fille du nom de Sévilla, laquelle était la plus gentille femme qui se puisse trouver parmi les Moresques. Pour vous, je l'ai servi cinq ans sans solde ni paye : il ne m'en donnait point, et moi, jamais je ne lui en demandai. Pour l'amour de vous, Sévilla, j'ai traversé la mer aux flots agités[33] ; car ou je perdrai la vie, ou vous serez mon amoureuse. »

Lorsque Sévilla eut entendu cela, elle lui fit cette réponse : « Calaynos, Calaynos, de cela je ne sais rien. Car sept nourrices m'ont élevée : il y en avait six Moresques, et l'autre était chrétienne. Les Moresques me donnaient leur lait, et l'autre me conseillait. Aux conseils que celle-ci me donnait, il se voyait bien qu'elle était chrétienne. Elle m'a donné un fort bon conseil, et bien encore il m'en souvient : que jamais je ne promisse d'être l'amoureuse d'aucun homme, à moins que d'abord il ne m'apportât une belle dot ou des arrhes[34]. »

Calaynos ayant entendu cela, lui répondit ainsi : « Bien

vous pouvez, madame, demander; car rien ne vous sera refusé; soit que vous vouliez des châteaux-forts, ou des cités en plaine; soit que vous vouliez de l'or et de l'argent, ou de la monnaie monnayée [35]. »

Sévilla l'ayant entendu, comme elle n'estimait en rien tout cela, elle lui répondit que s'il la voulait avoir pour amoureuse, il s'en allât vers Paris, lequel était au milieu de la France, et qu'il lui apportât trois têtes qu'elle désirait; et que si ainsi il faisait, elle serait son amoureuse.

Calaynos ayant ouï ce qu'elle lui demandait, lui répondit fort joyeusement, quoiqu'il s'étonnât de la voir dédaigner villes et châteaux et les dons qu'il lui offrait, pour lui demander trois têtes qui rien à lui ne coûteraient. Il la pria de les lui désigner ou de lui dire leurs noms.

Aussitôt l'infante Sévilla commença de les nommer : L'une est celle d'Olivier, l'autre est celle de don Roland, et la troisième est celle du valeureux Renaud de Montauban.

Une fois désignés les hommes à la recherche desquels il devait aller, Calaynos prend congé avec quelques paroles pleines de courtoisie : « Que ton Altesse me donne sa main, car je la veux embrasser, — et de plus qu'elle m'engage sa foi de se marier avec moi lorsque j'apporterai les têtes que tu as daigné me demander. »

« J'y consens de bon gré, dit-elle, et de bonne volonté. »

Alors, ils se prennent mutuellement la main, et s'engagent mutuellement leur foi que ni l'un ni l'autre ne se pourra marier jusqu'à ce que le brave Calaynos soit de retour de là-bas, et que, s'il se passait autre chose, il enverrait l'avertir [36].

Voilà qu'il part, Calaynos, voilà qu'il part et qu'il s'en va. Il fait broder ses pennons, et sur tous, les mêmes armes : on les couvre de riches croissants qui de sang sont teints.

Il chemine, Calaynos, il va chercher les Français.

Allant par ses journées, il est arrivé à Paris.

A la défense de Paris s'élève Saint-Jean-de-Latran [37]. C'est là qu'il planta sa bannière et commença de parler : « Que sans retard sonnent les trompettes comme pour annoncer le boute-selle, afin que m'entendent les douze pairs qui sont dans Paris. »

L'empereur ce jour-là était sorti pour aller chasser. Avec lui allait Olivier ; avec lui allait don Roland ; avec lui allait le valeureux Renaud de Montauban. Pareillement allait Dardin d'Ardennes, et le bon vieux don Bertrand, et ce Gaston, et don Carlos, et le Romain Fincan. Pareillement allait Baudouin, et Urgel dont la force est sans égale. Et pareillement allait Guarinos, amiral de la mer. L'empereur au milieu d'eux commença de parler :

« Écoutez, mes chevaliers, voilà qu'on sonne le boute-selle. »

Comme ils étaient à écouter, ils virent passer un More qui allait armé à la moresque. Ils commencèrent à l'appeler, et dès que le More fut arrivé là où se trouvait l'empereur, — l'empereur, le voyant, se mit à l'interroger :

« Dis-moi, More, où vas-tu? comment en France as-tu osé pénétrer? Grande a été ton audace de t'être avancé jusqu'à Paris. »

Le More, quand il entendit cela, lui répondit ainsi : « Je vais chercher l'empereur de France, ce pays [38]; car je lui apporte un message d'un More très-considérable à qui je sers de trompette et que j'ai pour capitaine. »

L'empereur, l'ayant entendu lui demanda aussitôt de lui dire ce qu'il voulait, et pourquoi il allait à sa recherche ; — car lui-même il est l'empereur Carlos de France, ce pays.

Le More, sachant cela, commença de parler ainsi : « Sei-

gneur, que ton altesse sache, ainsi que ta couronne impériale, que le More Calaynos, mon seigneur, m'envoie ici pour défier ton altesse et ensemble les douze pairs, afin que, lance pour lance, ils sortent combattre avec lui. Tu vois, seigneur, sa bannière, là où il les attend. Que ton altesse me pardonne, car je vais lui rendre réponse. »

Lorsque le More fut parti, l'empereur ainsi parla : « Au temps de ma jeunesse, où je portais des armes, jamais More ne fut assez hardi pour oser paraître en France; mais à cette heure que je suis vieux, je les vois qui viennent jusqu'à Paris. Ce n'est pas une honte pour moi seulement, car je ne puis combattre ; mais c'est une honte pour Olivier, et aussi pour Roland, et pour les douze pairs, et enfin pour tous ceux qui sont ici présents. Pour Dieu que l'on m'appelle Roland, afin qu'il aille combattre avec le More du rempart, et qu'il lui fasse quitter ce lieu. Qu'il me l'amène mort ou prisonnier, afin qu'il se puisse rappeler comme quoi il est venu à Paris pour me défier. »

Don Roland, ayant entendu cela, répondit ainsi : « Déjà, seigneur, il est inutile de m'envoyer combattre, car vous avez des chevaliers que bien vous pouvez y envoyer. Car lorsqu'ils sont parmi les dames, ils ont coutume de se vanter qu'il aurait beau venir deux mille Mores, un seul d'entre eux les attendrait ; et au moment où la bataille se présente, je les vois aussitôt reculer. »

Les douze pairs se turent, si ce n'est le plus jeune, nommé Baudouin, lequel était d'un très-grand courage. Les paroles qu'il prononça étaient assez sévères :

« Vous m'étonnez fort, seigneur don Roland ; car vous outragez ces douze pairs, vous qui les devriez honorer. Si vous n'étiez mon oncle, j'irais avec vous me battre à mort [39] ; car parmi les douze pairs vous n'en pourriez nommer aucun qui, ayant dit une chose, n'ose pas l'exécuter. »

Le paladin Roland se leva avec colère. — Baudouin, voyant cela, se leva pareillement. — Et l'empereur se mit entre eux afin de les apaiser.

Comme ils en étaient là, Baudouin appela les varlets qu'il avait amenés, et envoya chercher ses armes.

L'empereur, voyant cela, commença de le prier qu'il lui fît un plaisir, qu'il n'allât point combattre : car le More était vaillant et pourrait le maltraiter ; car, bien qu'il eût du courage, peut-être il manquerait de force, — le More étant habile dans les armes et ayant l'habitude des combats.

Baudouin, l'ayant entendu, commença de s'éloigner, disant à l'empereur de lui accorder la permission, et, que s'il persistait à la lui refuser, lui-même la prendrait.

Lorsque l'empereur vit bien qu'il n'y avait nul moyen de l'empêcher, lui-même quand on apporta les armes il lui aida à s'armer, en lui permettant d'aller combattre avec le More.

Voilà que part Baudouin ; voilà qu'il part et qu'il s'en va. Déjà il est arrivé au rempart où se tient Calaynos.

Calaynos, l'ayant vu, lui parla ainsi : « Sois le bienvenu, mon petit Français [40] de France, ce pays. Si avec moi tu veux vivre, je te prendrai pour page. »

Baudouin, l'ayant entendu, lui fit cette réponse : « Calaynos, Calaynos, vous ne devriez pas ainsi parler. Avant que d'ici je m'en aille, je saurai vous le prouver : car ici vous périrez avant de m'avoir pris pour page. »

Quand le More eut entendu cela, il commença de parler ainsi : « Retourne-t'en, mon petit Français [41] à Paris, cette ville ; car si ainsi tu t'opiniâtres, il t'en coûtera cher ; car celui qui se met une fois en mes mains a beaucoup de peine à s'en retirer. »

Quand le jeune homme eut entendu cela, il se mit de

nouveau à le provoquer, lui disant de s'apprêter au plus tôt, qu'il voulait avec lui se battre à mort [42].

Lorsque le More vit le jeune homme ainsi persister, il lui dit : « Viens donc, chrétien, viens au plus tôt te mesurer avec moi. Avant que d'ici tu ne partes, tu reconnaîtras la vérité : que pour toi bien mieux eût valu avec moi ne pas te battre. »

Ils vont l'un contre l'autre si roidement qu'il y a de quoi en être effrayé. A la première rencontre le jeune homme est renversé.

Le More voyant cela mit aussitôt pied à terre, et il tira du fourreau un cimeterre de grand prix afin de le tuer. Mais avant de le frapper il lui demanda comment il se nommait, et s'il était l'un des douze pairs.

Sur ce le jeune homme lui dit aussitôt la vérité : qu'on l'appelait Baudouin, neveu de don Roland.

Le More l'ayant entendu, commença de lui parler : « A cause de ton si jeune âge et de ton singulier courage je te veux donner la vie ; je veux bien ne te point tuer. Mais je t'emmènerai prisonnier afin que te vienne chercher ton bon parent Olivier, ou ton oncle don Roland, ou cet autre qu'on dit si valeureux, Renaud de Montauban : car c'est pour combattre ces trois-là que je suis ici venu. »

Don Roland, là où il était, ne faisait que soupirer, voyant comment le More avait vaincu l'infant Baudouin. Sans plus parler à personne, don Roland part aussitôt, et il va vers le rempart pour tuer ce More.

Le More, l'ayant vu, commença de l'interroger : Qui il était ? ou comment il s'appelait ? et s'il était l'un des douze pairs ?

Don Roland, ayant entendu cela, lui répondit fort malement : « De moi tu n'auras pas, chien de More [43], cette réponse ; car celui que tu tiens là, je te le ferai d'abord

lâcher. Prépare-toi promptement, More, et commençons le combat. »

Ils vont l'un contre l'autre avec une très-grande vaillance. Ils se rencontrent si roidement, que le More est tombé.

Roland, voyant le More à terre, descendit aussitôt de cheval. Il prit le More par la barbe, et lui parla ainsi : « Dis-moi, traître de More[44], — ne refuse pas de me répondre : comment as-tu été assez hardi pour oser t'arrêter en France, et pour défier le bon vieux empereur et les Douze[45] ? Quel démon, pour t'abuser, t'a amené près de Paris ? »

Le More, ayant entendu cela, lui répondit ainsi : « J'ai une captive moresque, dame de haut lignage ; d'amour je l'ai requise, et elle m'a demandé que je lui donnasse trois têtes de Paris, cette ville ; que si je les lui apportais, elle se marierait avec moi. L'une est celle d'Olivier, l'autre est celle de don Roland, l'autre est celle du valeureux Renaud de Montauban. »

Roland, ayant entendu cela, commença de parler ainsi : « Certes elle te voulait du mal, la femme qui t'a demandé pareille chose ! car ce ne sont point là des têtes que tu puisses couper. »

Puis, pour le punir, et afin qu'un autre ne s'avisât plus désormais de défier les Douze, ni de venir à leur recherche, il mit la main sur son estoc pour tuer le More. Il lui sépara aussitôt la tête des épaules, et la portant vers l'empereur, fut la lui présenter.

Les Douze, voyant cela, prennent un singulier plaisir à regarder le More ainsi privé de vie, et lui en font déshonneur[46].

Il[47] ramena aussi Baudouin, car lui-même fut le délivrer.

Ainsi mourut Calaynos en France ce pays, par la main du courageux et bon paladin Roland.

VII.

PREMIÈRE ROMANCE DE DON GAYFEROS*.

La comtesse se tenait assise sur son estrade, ayant à la main de petits ciseaux d'or. Elle s'occupait à attifer son fils. Elle lui disait des paroles, — des paroles pleines de douleur, — des paroles qui faisaient pleurer le jeune garçon. Les voici :

« Que Dieu te donne barbe au menton et te fasse vaillant! Dieu te donne du bonheur dans les armes comme au paladin Roland, pour que tu venges, mon fils, la mort de ton père! On l'a tué en trahison afin de pouvoir épouser ta mère. On me fit de riches noces auxquelles Dieu n'a point pris part. On me coupa de riches vêtements, la reine n'en a point de semblables. »

Bien que le jeune garçon soit d'âge tendre, il a bien compris cela. Alors don Gayferos répondit. Ecoutez bien ce qu'il a dit. « Ainsi plaise au Dieu du ciel et à sainte Marie, sa mère! »

Il a tout entendu le comte, dans le palais où il se trouve. « Taisez-vous, taisez-vous, comtesse, méchante bouche sans vérité; car je n'ai point tué le comte ni ne l'ai fait tuer. Mais vos paroles, comtesse, cet enfant me les payera. »

* *Cancionero de Romances.*

Estabáse la condesa
En el su estrado asentada.

Cette Romance est fort ancienne.

Il fit appeler des écuyers (c'étaient les serviteurs du père), afin qu'ils menassent l'enfant, — afin qu'ils le menassent mettre à mort. Le supplice qu'il leur commanda, c'est pitié de l'entendre.

« Qu'on lui coupe le pied qui se met dans l'étrier, et la main qui porte l'épervier ! qu'on lui arrache les deux yeux, afin que je sois plus en sûreté ! et qu'un doigt et le cœur me soient comme preuve apportés [48] ! »

Voilà qu'on emmène Gayferos, — voilà qu'on l'emmène pour le mettre à mort.

Avec la pitié qu'ils ont de lui, ainsi parlaient les écuyers :

« Oh ! que le Dieu du ciel me protége, et aussi sainte Marie, sa mère ! Si nous mettons à mort cet enfant, quel sera plus tard le châtiment ? »

Comme ils en étaient là ne sachant ce qu'ils devaient faire, ils virent venir une petite chienne de la comtesse sa mère [49]. Alors, l'un d'eux parla. Écoutez bien ce qu'il a dit :

— « Tuons cette petite chienne, afin de nous mettre en sûreté. Otons lui le cœur et portons-le à Galvan. Coupons le doigt à l'enfant pour avoir meilleure preuve. »

Voilà qu'ils prennent Gayferos afin de lui couper le doigt. « Venez par ici, vous, Gayferos, et veuillez nous écouter. Allez-vous-en de ce pays, et n'y reparaissez jamais plus. » Voici qu'ils lui indiquent le chemin qu'il doit prendre : « Vous irez de pays en pays là où se tient votre oncle. »

Gayferos, bien affligé, part pour ce pays, et les écuyers s'en retournèrent vers le lieu où se tenait Galvan. Ils lui donnent le doigt et le cœur en lui disant que l'enfant a été par eux mis à mort. La comtesse entendant cela, commença à jeter des cris ; elle pleurait de ses yeux [50], elle avait des angoisses à étouffer.

Mais laissons la comtesse qui pleure et gémit grandement, et parlons de Gayferos et du chemin par où il va : car soit le jour, soit la nuit, il ne fait que cheminer ; cela jusqu'à ce qu'il fut arrivé au pays où demeurait son oncle. Il commença de lui parler, disant de cette manière :

— « Dieu vous protége, ô mon oncle ! »

— « Soyez le bienvenu, mon neveu ! Quelle est cette bonne arrivée ? Veuillez me conter cela. »

— « Le motif de ma venue est bien affligeant et bien triste ; car, avec grande colère, Galvan avait ordonné qu'on me tuât. Mais ce que je vous demande, mon oncle, et ce que je venais vous demander, c'est que nous allions venger la mort de mon père, votre frère. On l'a tué en trahison, afin de pouvoir épouser ma mère. »

— « Calmez-vous, mon neveu, calmez-vous, je vous prie. Car la mort de mon frère, nous irons la bien venger ! »

Ils demeurèrent ainsi deux ans et même plus, jusqu'au jour où Gayferos parla. Et il commença de parler ainsi.

VIII.

DEUXIÈME ROMANCE DE DON GAYFEROS*.

« Allons-nous-en, dit-il, mon oncle, à Paris, cette ville, en costume de pèlerins[51] afin de n'être point reconnus de Galvan ; car si Galvan nous reconnaissait, il nous ferait mettre à mort. Par-dessus nos habits de soie, revêtons-en

* *Cancionero de Romances.*

Vámonos, dijo, mi tio,
A Paris esa ciudade, etc

Cette Romance est très-ancienne.

d'autres de bure ; emportons nos épées pour aller plus sûrement ; emportons chacun un bourdon, afin de mieux rassurer les gens. »

Voilà que partent les pèlerins, voilà qu'ils partent et qu'ils s'en vont, — de nuit par les chemins, de jour par les halliers.

En allant par leurs journées, ils sont arrivés à Paris. Ils en trouvent les portes fermées, ils ne trouvent pas par où entrer. Ils en font sept fois le tour pour voir s'ils pourront entrer; et à la fin de la huitième[52], voilà qu'ils trouvent une porte secrète. Eux, se voyant dans la ville, commencent à interroger. Ils ne s'informent point d'une hôtellerie, ni non plus d'un hospice ; ils s'informent du palais où se trouve la comtesse ; et à la porte du palais, c'est là qu'ils vont demander. Ils virent là se tenant la comtesse, et commencèrent de parler :

— « Dieu vous protége, comtesse ! »

— « Pèlerins, soyez les bienvenus. »

— « Faites-nous donner l'aumône, pour l'amour de la charité[53]. »

— « Allez avec Dieu, pèlerins, car je ne puis vous rien donner ; car le comte m'a commandé de n'héberger point les pèlerins. »

— « Donnez-nous l'aumône, madame, le comte n'en saura rien ; et puisse-t-on la donner ainsi à Gayferos dans le pays où il se trouve ! »

En entendant le nom de Gayferos, elle se prit à soupirer; elle leur fit donner du vin, elle leur fit donner du pain.

Tandis qu'ils en étaient là, voici le comte qui arrive. « Qu'est ceci, comtesse ? que peut être ceci ? Ne vous avais-je pas commandé de n'héberger pas les pèlerins ? »

Il dit, et levant la main, il la frappa d'un coup de poing qui fit tomber à terre ses dents les plus petites[54].

Alors parlèrent les pèlerins; et voici comme ils parlèrent : « Pour avoir fait le bien, la comtesse ne mérite point certes d'être mal traitée. »

— « Taisez-vous, pèlerins, prenez garde d'avoir, vous aussi, votre part ! »

Gayferos leva son épée, et lui en porta un coup qui fit tomber sa tête de ses épaules par terre.

Alors parla la comtesse pleurant et avec colère : « Qui êtes-vous, pèlerins, qui avez tué le comte ? »

Alors répondit le pèlerin, et voici quelle fut sa réponse :

— « Je suis Gayferos, madame, votre fils légitime ! »

— « Cela ne peut pas être, cela n'est point la vérité ; car j'ai pour preuves, et le doigt et le cœur. »

— « Le cœur que vous avez n'est point celui d'une personne. Quant au doigt, c'est bien le mien, et vous pouvez voir qu'ici il manque. »

La comtesse entendant cela, commença à l'embrasser, et le chagrin qu'elle avait fut changé en joie.

IX.

TROISIÈME ROMANCE DE DON GAYFEROS*.

Il est assis, Gayferos [55] dans le palais du roi, il est assis devant un tablero pour jouer aux tables [56]. Il a les dés à la main et s'apprête à les jeter ; — lorsque entra dans la salle don Carlos l'empereur. En le voyant jouer ainsi, il se mit à le regarder. Il lui parla, lui adressant des paroles qui annonçaient un grand chagrin :

* *Cancionero de Romances.*

Asentado está Gayferos.
En el palacio reale, etc.

« Si vous étiez aussi bien disposé, Gayferos, pour prendre les armes, que vous l'êtes pour les dés et pour jouer au jeu des tables, votre épouse qui est prisonnière chez les Mores, vous iriez la chercher. Je suis affligé de cela, parce qu'elle est ma fille légitime. Par beaucoup elle fut demandée, et n'a voulu en prendre aucun. Puisque, vous aimant, elle s'est mariée avec vous, c'est l'amour qui la doit délivrer. Si elle eût été mariée à un autre, elle n'eût pas été ainsi captive. »

Gayferos voyant cela, ému de grand chagrin, se leva de devant le tablero, ne voulant pas jouer davantage; et il le prit en sa main comme pour le jeter à terre, — si ce n'est à cause de celui avec qui il jouait, qui était un homme de lignage : il jouait avec Guarinos, amiral de la mer. Il pousse des cris dans le palais, des cris qui arrivent jusqu'au ciel. Il demande, — il va demandant après son oncle don Roland. Il le trouve dans la cour, qui allait monter à cheval. Avec lui était Olivier, et le galant Durandart. Avec lui étaient maints chevaliers de ceux qu'on nomme les douze pairs.

Gayferos, en le voyant, commença de lui parler : « Pour Dieu, je vous prie, mon oncle, — pour Dieu, je vous prie avec instance, veuillez me prêter vos armes et votre cheval ; car mon oncle l'empereur m'a fort mal traité, disant que je suis fait pour jouer et non pour porter des armes. Vous le savez bien, vous, mon oncle ; vous savez bien la vérité : que l'on ne doit m'adresser aucun reproche, puisque je suis allé chercher mon épouse. Durant trois années, j'ai erré tristement par les montagnes et les vallées, mangeant de la chair crue, ne buvant que du sang rouge, ayant les pieds déchaus, et la plante des pieds toute en sang : mais, malgré mes recherches, jamais je ne l'ai pu trouver. Maintenant je sais qu'elle est dans Sansueña,

— dans Sansueña, cette ville. Vous n'ignorez pas que je n'ai point de cheval, et que je suis pareillement sans armes : car celui qui les a, c'est Montésinos, lequel est allé festoyer là-bas au royaume de Hongrie pour combattre dans les tournois ; et moi, sans cheval et sans armes, je pourrai difficilement la délivrer. C'est pourquoi je vous prie, mon oncle, de vouloir bien me prêter les vôtres. »

Don Roland, ayant entendu cela, lui fit cette réponse :

« Taisez-vous, mon neveu Gayferos, ne veuillez point parler ainsi. Il y a sept ans que votre épouse est en captivité. Je vous ai toujours vu avec des armes et avec un cheval pareillement : mais à présent que vous ne les avez pas, vous la voulez aller chercher. J'ai fait serment là-bas, à Saint-Jean-de-Latran [57], de ne prêter mes armes à personne, afin qu'on ne leur apprenne point la lâcheté. Mon cheval est bien dressé, je ne voudrais point qu'il prît de mauvaises habitudes. »

Gayferos, ayant entendu cela, tira aussitôt son épée, et d'une voix pleine de fureur il se prit à parler ainsi :

« Il se voit bien, don Roland, que vous m'avez toujours voulu du mal. Si un autre m'eût dit cela, je lui ferais voir si je suis un lâche ; mais celui qui m'a outragé, je ne vous demande pas de l'aller punir pour moi. Si vous n'étiez mon oncle, je voudrais me battre avec vous. »

Les grands qui se trouvent là se sont placés entre eux deux. Don Roland lui a parlé, il lui parle ainsi :

« Il se voit bien, don Gayferos, que vous êtes fort jeune encore. Vous avez dû entendre une chose dont vous savez la vérité : que celui qui bien vous aime, celui-là veut vous châtier. Si vous eussiez été un mauvais chevalier, je ne vous aurais point parlé ainsi ; mais comme je sais que vous êtes bon, pour cela même je vous ai parlé de la sorte. Car je ne saurais vous refuser mes armes et mon

cheval, et si vous voulez un compagnon, je vous irai accompagner. »

— « Merci de votre bon vouloir, dit Gayferos. Seul je veux m'en aller, — seul, afin de la délivrer. Personne ne me dira jamais qu'on m'ait vu me conduire lâchement. »

Aussitôt don Roland commanda que l'on apprêtât ses armes. Lui-même met le harnais au cheval, pour qu'il soit mieux harnaché. Lui-même revêt Gayferos de l'armure, et lui aide à s'armer.

Aussitôt Gayferos monte à cheval avec chagrin et colère. Don Roland est affligé, et pareillement les douze pairs, et plus encore l'empereur, de ce qu'ils le voyaient s'en aller seul. Et au moment où il sortait du grand palais du roi, don Roland l'a appelé d'une voix amicale :

— « Attendez un peu, mon neveu ; puisque vous voulez vous en aller seul, laissez-moi votre épée, prenez la mienne, et alors même que paraîtraient deux mille Mores, ne leur tournez jamais le dos. Lâchez la bride au cheval, et qu'il fasse à sa volonté ; car s'il voit la chose possible il saura bien vous seconder, et s'il voit du péril il saura bien vous en tirer. »

Gayferos alors donne son épée, et il prend celle de Roland. Il frappe son cheval de l'éperon, et il sort de la ville.

Don Bertrand, dès qu'il le vit partir, commença de lui parler : « Retournez par ici, mon fils Gayferos, puisque vous m'avez pour père, afin seulement que vous voie la comtesse votre mère. Elle se consolera en vous voyant, car autrement elle ne cesse de gémir ; et elle vous donnera les chevaliers dont vous aurez besoin. »

— « Consolez-la, vous, mon oncle ; veuillez, vous, la consoler. Qu'elle se souvienne qu'elle me perdit en mon jeune âge, alors que j'étais encore tout enfant, et qu'elle

fasse état que depuis elle ne m'a jamais revu. Car vous savez qu'il y a quelque mauvais vouloir parmi les douze pairs, et ils ne diraient pas que je reviens par déférence, mais que je reviens par lâcheté ; et je ne veux pas revenir en France sans ramener Mélisandre. »

Don Bertrand, l'ayant entendu parler avec cette colère, tourna la bride à son cheval et rentra dans la ville.

Gayferos commence à cheminer au pays des Mores. Un voyage de quinze jours est par lui en huit jours achevé. A travers les sierras de Sansueña Gayferos va malement courroucé. Les cris qu'il poussait montaient jusqu'au ciel. Il allait maudissant le vin, il allait maudissant le pain, — le pain que mangeaient les Mores, mais non pas celui des chrétiens. Il allait maudissant la dame qui met au monde un seul fils : si les ennemis viennent à le tuer, elle n'a personne pour le venger. Il allait maudissant le chevalier qui chevauche sans un page : si son éperon vient à tomber, il n'a personne pour le lui chausser. Il allait maudissant l'arbre qui naît seul au milieu de la plaine : car tous les oiseaux du monde vont là becqueter, et ils ne laissent jouir le malheureux ni d'une branche ni d'une feuille [58].

En prononçant ces paroles et d'autres encore, il arrive à Sansueña. C'était un vendredi, et en ce jour les Mores célèbrent une fête.

Le roi se rendait à la mosquée pour y faire sa prière, avec tous ses chevaliers, autant qu'il en avait pu réunir.

En arrivant à Sansueña, cette ville, Gayferos regarda s'il voyait quelqu'un qu'il pût interroger. Il vit un captif chrétien qui allait sur le rempart derrière les créneaux [59]. Lorsque Gayferos le vit, il commença de lui parler :

« Dieu te sauve, chrétien, et te remette en liberté ! Ne refuse point de me donner les nouvelles que je te demande : toi qui vis avec les Mores, dis-moi si tu as en-

tendu dire qu'il y ait ici quelque chrétienne qui soit de haut lignage? »

Le captif, l'ayant entendu, se prit à pleurer : « J'ai tant et tant de chagrins que je ne puis m'occuper de ceux d'autrui, car tout le jour il faut que je m'occupe des chevaux du roi, et la nuit on me tient ici prisonnier. Je sais bien qu'il y a ici maintes captives chrétiennes de haut lignage, et particulièrement il y en a une qui est native de France. Le roi Almanzor[60] la traite comme sa fille légitime. Je sais que maints rois mores désirent l'épouser. Allez par là, chevalier, allez par cette rue en avant; vous la verrez à la fenêtre du grand palais du roi. »

Il va droit vers la place, — vers la place la plus grande. Là était le palais où le roi avait coutume de se tenir. Il leva les yeux pour regarder le palais, et il vit Mélisandre qui se tenait à une grande fenêtre avec d'autres dames chrétiennes, lesquelles étaient comme elle captives.

Mélisandre, l'ayant vu, se prit à pleurer. Non qu'elle eût reconnu sa personne ni son vêtement; mais en le voyant avec une armure blanche, elle se souvint des douze pairs, — elle se souvint du palais de l'empereur son père, — elle se souvint des joutes, des tournois, des fêtes qu'on préparait jadis pour elle.

D'une voix triste et toute en pleurs, elle commença de l'appeler : « Pour Dieu, je vous prie, chevalier, veuillez venir vers moi. Que vous soyez chrétien ou More, ne me le refusez pas. Je vous donnerai une mission qui vous sera bien payée. Chevalier, si vous allez en France, informez-vous de Gayferos[61]. Dites-lui que son épouse se recommande à lui : car le temps est venu, ce me semble, où il la doit délivrer. S'il ne me laisse pas ici par crainte d'avoir les Mores à combattre, c'est qu'il a d'autres amours qui l'empêchent de se souvenir de moi : on oublie sans peine

les absents pour les présents. Vous lui direz encore, chevalier, pour mieux le lui prouver[62], que nous avons ici appris ses joutes et ses tournois. Et s'il ne reçoit pas avec bonté ma prière, vous la présenterez à Olivier, vous la présenterez à don Roland, vous la présenterez à monseigneur l'empereur mon père. Vous direz comme quoi je suis à Sansueña, — à Sansueña, cette ville ; que s'ils ne me tirent point bientôt d'ici, on me veut faire Moresque, et l'on me mariera au roi more qui est de l'autre côté de la mer. De sept rois mores je serai couronnée reine. Ces rois me pressent tant, qu'ils me feront devenir moresque. Mais moi, je ne puis oublier mon amour pour Gayferos. »

Gayferos, ayant entendu cela, lui répondit de la sorte : « Ne pleurez point, vous, madame, veuillez ne pas pleurer ainsi. Car ces recommandations, vous pouvez les faire vous-même ; puisque là-bas en France on a coutume de me nommer Gayferos. Je suis l'infant Gayferos, seigneur du grand Paris, cousin-germain d'Olivier, neveu de don Roland ; et ce qui m'amène ici, c'est mon amour pour Mélisandre. »

Mélisandre, voyant cela, le reconnut au parler[63]. Elle se retira de la fenêtre, descendit l'escalier, et sortit sur la place où elle l'avait vu se tenir. Gayferos, la voyant, l'arrêta aussitôt, et la prit dans ses bras, afin de l'embrasser[64].

Là, se trouvait un chien de More pour garder les chrétiens ; il se mit à pousser de tels cris qu'ils montaient jusqu'au ciel. A la voix du More, l'ordre est donné de fermer la ville. Sept fois ils en font le tour, mais ils ne trouvent pas par où s'échapper.

Aussitôt sort le roi Almanzor de la mosquée où il priait. Vous verriez sonner les trompettes, vite, vite, et sans tarder. Vous verriez les chevaliers s'armer, et monter sur

leurs chevaux. Tant de Mores prennent les armes, que c'est merveille à voir.

Mélisandre, qui le vit en un si pressant danger, d'une voix douce se prit à parler ainsi : — « Brave don Gayferos, ne perdez pas courage ; car c'est dans le péril qu'on reconnaît les bons chevaliers [65]. Si de celui-ci vous échappez, Gayferos, vous aurez suffisamment de quoi conter. En ce moment plût au Dieu du ciel et à sainte Marie sa mère, que votre cheval fût aussi bon que l'est celui de don Roland ! Maintes fois je lui ai entendu dire, — au palais de l'empereur, — que si en quelque endroit il se voyait de Mores entouré, il n'avait qu'à serrer la sangle du cheval et à lui dégager le poitrail, et à le frapper sans pitié de l'éperon ; le cheval plein de vigueur bondissait de l'autre côté. »

Gayferos, ayant entendu cela, mit aussitôt pied à terre : il serre la sangle du cheval et lui dégage le poitrail, monte dessus sans mettre le pied dans l'étrier, et il a Mélisandre en croupe, qui s'y était placée promptement. Il lui présente son corps et sa ceinture, afin qu'elle le puisse embrasser, et il frappe sans pitié son cheval de l'éperon.

Les Mores venaient courant; ils venaient vite sans s'arrêter. Les grands cris qu'ils poussent font bondir le cheval. Lorsqu'il vit les Mores près de lui, il lui lâcha la bride, le cheval était léger, et le transporta d'un autre côté. Le roi more voyant cela, fit ouvrir la ville. Sept batailles de Mores [66] vont à sa poursuite.

Gayferos allait regardant en arrière, il ne cessait de regarder. Dès qu'il vit que les Mores commençaient à l'envelopper, se tournant vers Mélisandre, il se prit à lui parler ainsi :

« Ne vous affligez point, madame, il est nécessaire que vous mettiez ici pied à terre, et sous cette épaisse arbroie

vous pourrez attendre, madame [67] : car les Mores sont si près, que nécessairement ils nous doivent atteindre. Vous madame, vous n'avez point d'armes pour pouvoir vous battre ; et moi, puisque j'en ai de bonnes, je les veux employer. »

Mélisandre descendit de cheval, ne cessant de prier. Elle mit les genoux en terre, leva les mains, et, les yeux fixés vers le ciel, constamment elle priait.

Sans attendre que Gayferos tournât bride, le cheval s'élança [68]. Lorsqu'il fuyait devant les Mores, on eût dit qu'il ne pouvait marcher ; et lorsqu'il allait contre eux, c'était avec tant de fureur que, de l'ardeur qu'il y mettait, il faisait trembler la terre. Là où il vit les Mores il se jeta au milieu. Si Gayferos se bat bien, le cheval combat mieux encore ; il tue un si grand nombre de Mores, qu'il serait impossible de les compter ; et le sang qui coule a rougi toute la plaine.

Le roi Almanzor, voyant cela, se prit à parler ainsi : « Oh ! protège-moi, Allah ! Qu'est-ce que ceci peut être ? car une telle force de chevalier en bien peu se doit trouver. Ce doit être ce paladin Roland l'enchanté ; ou ce doit être ce vaillant Renaud de Montauban ; ou c'est Urgel de la Marche, si brave et si brillant. Autrement, il n'en est aucun parmi les douze pairs qui pût faire pareille chose. »

Gayferos, ayant entendu cela, lui répondit ainsi : « Tais-toi, tais-toi, ô roi more ! tais-toi, et ne dis point pareille chose ; il en est beaucoup d'autres en France qui valent autant que cela. Je ne suis pas l'un d'eux ; mais je me veux nommer : je suis l'infant Gayferos, seigneur du grand Paris, cousin-germain d'Olivier, neveu du grand Roland. »

Le roi Almanzor, l'ayant ouï parler avec ce courage, rentra dans la ville avec le plus de Mores qu'il put réunir.

Gayferos demeura seul, n'ayant plus contre qui com-

battre. Il tourna la bride à son cheval pour aller chercher Mélisandre. Mélisandre, le voyant, sortit à sa rencontre. Elle vit son armure blanche toute tachée de sang, et d'une voix triste et en pleurs, elle commença de l'interroger :

« Pour Dieu, je vous prie, Gayferos, pour Dieu, je vous prie instamment, si vous avez quelques blessures, veuillez me les montrer : car si nombreux étaient les Mores que peut-être ils vous auront fait du mal. Avec les manches de ma chemise je veux les recouvrir; et avec mes riches coiffes j'entends vous les guérir [69]. »

— « Taisez-vous, dit Gayferos, ne parlez pas ainsi, infante. Pour nombreux qu'eussent été les Mores, ils ne me pouvaient faire aucun mal, car ces armes et ce cheval sont de mon oncle don Roland. Un chevalier ainsi pourvu ne peut se trouver en péril. Montez vite à cheval, madame; car ce n'est pas le moment de nous arrêter ici, et, avant que les Mores ne soient de retour, il faut que nous ayons traversé les ports. »

Voilà que Mélisandre est montée sur un cheval alezan. Ils vont parlant d'amour, — parlant d'amour, non d'autre chose. Ils n'ont aucune peur des Mores, et n'en prennent nul souci. Tous deux avec plaisir, — avec un égal plaisir des deux parts, ils ne cessent de cheminer la nuit par les chemins, le jour par les halliers [70], mangeant les herbes vertes, et buvant de l'eau quand ils en peuvent trouver; jusqu'à ce qu'ils soient rentrés en France et en pays de chrétiens.

Si jusque-là ils ont été joyeux, ils le sont plus encore de lors en avant.

A l'entrée d'une montagne et au sortir d'une vallée, ils virent au loin paraître un chevalier portant armure blanche.

Dès que Gayferos l'a vu, son sang s'est tourné, et il dit à sa dame : « Voici ce que nous avions le plus à craindre.

Car ce chevalier qui paraît doit avoir grand courage; et qu'il soit chrétien ou More, force sera de combattre. Mettez pied à terre, madame, et tenez-vous à l'écart. » Il la mena par la main, tandis qu'elle pleurait.

Les chevaliers vont l'un vers l'autre, et commencent à préparer les lances et les écus, de manière à bien combattre. Quand les chevaux furent plus près, ils se mirent à hennir. Mais Gayferos le reconnut, et se prit à parler ainsi :

« Perdez toute crainte, madame, et remontez à cheval, car le cheval qui vient là-bas, c'est le mien en vérité. Je lui ai donné beaucoup d'orge, et j'espère lui en donner plus encore. Les armes, autant que je puis voir, sont miennes également; et même, ce chevalier, c'est Montésinos qui vient à ma recherche; car lorsque je partis, il n'était point dans la ville. »

Mélisandre eut beaucoup de joie que cela fût la vérité.

Maintenant qu'ils s'approchent et qu'ils sont tout près l'un de l'autre, d'une voix élevée et avec force ils commencent à s'interroger; et alors les deux cousins se reconnaissent au parler. Ils mirent aussitôt pied à terre et se firent de grandes fêtes. Après un moment d'entretien, ils remontèrent à cheval. — Ils vont parlant de leurs amours, ils ne veulent point parler d'autre chose.

Allant par leurs journées en pays de chrétiens, autant de chevaliers ils rencontrent, autant les accompagnent; et les dames accompagnent Mélisandre, et les damoiselles pareillement.

Au bout de peu de jours ils arrivent à Paris. L'empereur sort à leur rencontre à sept lieues de la ville. Avec lui sort Olivier, avec lui sort don Roland; avec lui sort l'infant Guarinos, amiral de la mer, et le bon vieux don Bertrand, ainsi que plusieurs des Douze [7] qui à la table man-

gent son pain; et avec lui allait dame Aude, l'épouse chérie de Roland; avec lui allait Julianesa, fille du roi Julien, ainsi que des dames et des damoiselles[72] du plus haut lignage.

L'empereur embrasse sa fille sans cesser de pleurer; les paroles qu'il lui dit étaient touchantes à entendre[73]. Les douze pairs font grand accueil à don Gayferos. Ils le tiennent pour courageux, plus encore de là en avant, puisqu'il avait délivré sa femme d'une dure captivité. Les fêtes qu'ils lui donnent sont sans nombre et sans pareilles.

X.

LA CAPTIVITÉ DE DON GUARINOS*.

Vous l'avez mal passée, Français, la chasse de Roncevaux[74]. Don Carlos perdit l'honneur, les douze pairs furent tués, et là fut pris Guarinos, amiral des mers.

Les sept rois des Mores l'avaient fait prisonnier.

Sept fois ils tirent au sort pour savoir qui l'emmènera, et sept fois il échut à l'infant Marlotez.

Marlotez l'estimait plus que l'Arabie avec sa ville.

Il se prit à lui parler, lui disant de cette façon : « Par Allah, je te prie, Guarinos, de vouloir bien te faire More. Des biens de ce monde je te pourvoirai abondamment[75]. Les deux filles que j'ai, je te les donnerai toutes les deux, l'une pour te vêtir, — pour te vêtir et te chausser, — l'autre pour être ta femme, — ta femme légitime. Je te donnerai en arrhes et en dot[76] l'Arabie avec ses villes; et si tu

* *Cancionero de Romances.*

Mala la vísteis, Franceses,
La caza de Roncesvalles, etc.

veux davantage, Guarinos, je te donnerai davantage encore. »

Alors parla Guarinos. Écoutez bien comme il parla : « Au Dieu du ciel ne plaise, ni à sainte Marie sa mère, que j'abandonne la foi du Christ pour suivre celle de Mahomet! car j'ai en France ma petite fiancée, et j'entends me marier avec elle [77]. »

Marlotez, plein de colère, le fait jeter en prison avec des menottes aux mains afin qu'il ne puisse plus combattre, avec de l'eau jusqu'à la ceinture pour qu'il ne puisse plus monter à cheval, et sept quintaux de fer depuis l'épaule jusqu'au talon [78].

Aux trois fêtes qu'il y a dans l'année, il le faisait justicier. L'une, c'est Pâques de mai; l'autre, c'est la Nativité, et la troisième, c'est Pâques fleuries, cette fête générale. Les jours vont, les jours reviennent, et celui de Saint-Jean était venu, pendant lequel chrétiens et Mores font de grandes solennités [79]. Les chrétiens jettent à terre du souchet [80] et les Mores du myrte. Les juifs jettent à terre des joncs [81] afin d'honorer la fête davantage [82].

Marlotez, joyeux, fit dresser un tablado [83] qui s'éleva jusqu'au ciel, ni plus petit ni plus grand [84]. Les Mores, joyeux, commencent à tirer : l'un tire, puis tire l'autre; ils n'atteignent pas à la moitié.

Marlotez, plein de colère, fit publier par un héraut que les enfants à la mamelle cessassent de prendre le sein, et que les grandes personnes ne mangeassent plus de pain jusqu'à ce que ce tablado eût été jeté à terre.

Il entendit ce bruit, Guarinos, dans la prison où il était. « O Dieu du ciel, protégez-moi, ainsi que sainte Marie votre mère! Ou l'on marie la fille du roi, ou l'on veut la fiancer, ou voilà qu'est venu le jour dans lequel on a coutume de me justicier. »

Le geôlier l'avait entendu, qui se trouvait près de là. « On ne marie point fille de roi, ni l'on ne veut la fiancer, et la Pâques n'est point venue où l'on a coutume de te fouetter. Mais il est arrivé, ce jour qu'on appelle de Saint-Jean, dans lequel ceux qui sont contents mangent leur pain avec plaisir. Marlotez, très-joyeux, a fait dresser un tablado qui est d'une telle hauteur qu'il arrive jusque au ciel. Les Mores ont tiré, ils ne l'ont pu jeter bas ; et Marlotez, en sa fureur, a fait publier par un héraut que personne ne mange jusqu'à ce qu'on l'ait jeté à terre. »

Alors répondit Guarinos. Écoutez bien comme il parla : « Si vous me donnez mon cheval sur lequel autrefois je chevauchais, et que vous me donniez mon armure de laquelle je m'armais autrefois, — moi, je pourrai jeter bas ce tablado si élevé. Et si je ne le jette pas à terre, que l'on me fasse mourir. »

Le geôlier, qui entendit cela, se prit à lui parler ainsi : « Il y a sept ans, oui, sept ans que tu es en ce lieu, et je ne sache homme du monde qui eût pu y rester un an ; et encore tu dis avoir des forces pour jeter à bas le tablado !... Mais attends, toi, Guarinos, que j'aille le conter à Marlotez l'infant, pour voir ce qu'il me dira. »

Voilà qu'il part, le geôlier, — voilà qu'il part et qu'il s'en va. Arrivé près du tablado, il fut parler à Marlotez. « Je vous apporte des nouvelles, veuillez de moi les écouter. Sachez que ce prisonnier m'a dit ainsi : que si on lui donnait son cheval sur lequel autrefois il chevauchait, et qu'on lui donnât ses armes desquelles il s'armait autrefois, ce tablado si élevé, il espère le jeter à bas. »

Marlotez ayant ouï cela, le fit sortir de prison : pour voir si Guarinos sur son cheval pourrait chevaucher, il envoya et lui fit donner son cheval, lequel depuis sept ans passés était employé à porter de la chaux. On l'arma de ses ar-

mes qui de rouille étaient couvertes. Marlotez, le voyant, se met à rire et à railler, disant : « Qu'il aille au tablado, et qu'il veuille bien le jeter à bas ! »

Guarinos, avec grande fureur, lui porta un coup, lequel en fit tomber à terre plus de la moitié.

Les Mores voyant cela veulent tous le tuer. Guarinos, en homme courageux, commença de combattre avec les Mores, qui étaient si nombreux qu'ils couvraient presque l'espace. Il combattit de telle sorte qu'il parvint à se délivrer, et s'en fut dans sa terre en France son pays natal.

On lui rendit de grands honneurs quand on le vit arriver.

XI.

PREMIÈRE ROMANCE DU COMTE CLAROS DE MONTAUBAN *.

Il était tout juste minuit [85] les coqs commençaient à chanter. Le comte Claros, tourmenté par son amour, ne pouvait dormir. Il poussait de grands soupirs, — des soupirs d'amour ; car sa passion pour Claraniña ne lui laisse aucun repos.

Lorsque vint le matin, — lorsque l'aube commença de poindre, il sauta hors de son lit, aussi vif qu'un épervier [86]. Il fait retentir le palais de ses cris, et il se prend à appeler : « Levez-vous, mon chambellan ! donnez-moi mes vêtements et mes chausses [87] ! »

Le chambellan était prêt pour lui donner cela.

Il lui donna des bottines de maroquin. Il lui donna un

* *Cancionero de Romances.*

Media noche era por hilo,
Los gallos querian cantar, etc.

justaucorps de soie, doublé de taffetas. Il lui donna un très-riche manteau, d'un prix inestimable; ayant trois cents pierres précieuses tout autour du collet. Il lui amène un magnifique cheval, lequel n'a point son pareil à la cour; car la selle avec le frein valait bien une cité. Il a trois cents grelots autour du poitrail : il y en a cent d'or, il y en a cent d'argent, et les cent autres sont de cuivre, pour que les sons soient d'accord.

Il alla vers le palais, — vers le palais du roi, et là il fut parler à l'infante Claraniña.

Trois cents dames étaient avec elle qui l'accompagnaient.

Claraniña va si charmante, que tous soupirent après elle.

Le comte Claros, l'ayant vue, descendit aussitôt de cheval; et, mettant les genoux en terre, il commença de lui parler : « Dieu protége votre Altesse! »

— « Comte Claros, soyez le bien venu! »

Les paroles qu'elle ajoute étaient faites pour exciter l'amour : « Comte Claros, comte Claros, seigneur de Montauban, comme vous êtes beau de votre personne pour combattre avec les Mores! »

Le comte Claros lui répondit. Il lui fit cette réponse : « Ma personne vaut mieux encore, madame, pour m'éjouir avec les dames. Si je pouvais, madame, vous avoir cette nuit à ma disposition, je voudrais, le matin suivant, combattre seul avec cent Mores; et si je ne venais pas à bout de tous, je consentirais à mourir. »

— « Taisez-vous, comte, taisez-vous, et ne vous vantez pas de la sorte. Quiconque veut plaire aux dames a coutume de parler ainsi, et au moment d'entrer en bataille on trouve toujours une bonne excuse. »

— « Si vous ne m'en croyez pas, madame, je le prouverai par mes œuvres. Il y a sept ans passés que j'ai

commencé de vous aimer, et depuis lors je n'ai pu ni reposer la nuit, ni le jour me divertir. »

— « Vous avez toujours mis votre gloire, comte, à vous railler des dames. Mais laissez-moi m'aller baigner, — laissez-moi aller aux bains, et, en en sortant, je serai à votre disposition. »

Le bon comte lui répondit. Il lui fit cette réponse : « Bien vous le savez, madame, je suis un chasseur royal; et quand une belle proie est tombée en mon pouvoir, je ne la laisse point échapper. »

Il la prit par la main, et la conduisit dans un verger, à l'ombre d'un cyprès et sous le feuillage d'un rosier[88].

Mais la fortune, qui met toujours fin à nos plaisirs comme à nos peines, amena par là un chasseur qui n'aurait point dû passer, et qui suivait une levrette[89], — laquelle puisse-t-elle mourir de male rage! Il vit le comte Claros qui gentiment folâtrait avec l'infante.

Le comte, l'ayant aperçu, se mit à l'appeler : « Viens par ici, chasseur, et Dieu te préserve de mal! Sur tout ce que tu as vu garde nous le secret. Je te donnerai mille marcs d'or, et plus encore si plus tu veux. Je te marierai avec une damoiselle qui est ma cousine germaine. Je te donnerai en arrhes et en dot la ville de Montauban. D'un autre côté, l'infante peut te donner beaucoup plus encore. »

Le malheureux chasseur ne le voulut pas écouter. Il s'en alla vers le palais où se tenait le bon roi.

« Dieu te conserve, ô roi, ainsi que ta couronne royale! Je t'apporte une nouvelle affligeante et triste. Il ne te sied plus de porter la couronne, ni de chevaucher à cheval, et tu peux ôter la couronne de dessus ta tête, s'il te faut supporter un pareil déshonneur : car j'ai trouvé l'infante avec Claros de Montauban, qui la baisait et l'embrassait dans ton royal jardin[90]. »

Le roi plein de colère fit tuer le chasseur, parce qu'il avait été assez hardi pour lui apporter de telles nouvelles. Il envoya au plus tôt et sans retard chercher les alguazils. Il fit armer cinq cents hommes qui devaient l'accompagner pour prendre et arrêter le comte, et donna l'ordre qu'on fermât les portes, — les portes de la cité.

A la porte du palais, c'est là qu'on le trouva. On emmena le bon comte prisonnier avec une rigueur extrême : ayant aux pieds des fers qui pèsent bien un quintal, — des menottes aux mains, que c'est pitié de le voir, — et une chaîne au cou, avec un collier de fer. Afin de le déshonorer davantage on le met à cheval sur une mule, et on l'enferma dans une tour où le jour ne pénétrait pas. Le roi voulut emporter avec soi les clefs de la prison, afin que personne ne lui pût parler sans sa permission.

Pour lui priaient les grands, tous ceux qu'il y avait à la cour; pour lui priait Olivier, pour lui priait Roland, pour lui priaient les douze pairs de France, ce pays; et les religieuses de Sainte-Anne, ainsi que celles de la Trinité [91], portaient un crucifix afin de pouvoir prier le roi. Avec elles va l'archevêque, et un prélat et un cardinal. Mais le roi, plein de colère, ne voulut personne écouter. Au contraire, fort irrité, il fit appeler les grands. Lorsqu'il les eut rassemblés, il commença de parler ainsi :

« Amis et infants, quant à l'objet pour lequel je vous ai mandés [92], vous savez déjà que le comte Claros, seigneur de Montauban, je l'ai élevé depuis son enfance jusqu'à ce qu'il fût en âge, et que je lui ai gardé la terre que son père lui avait donnée, — son père qui n'aurait point dû mourir, Renaud de Montauban ! — et que pour le rendre encore plus grand, je lui ai donné du mien. Je l'ai fait gouverneur de mon royaume naturel [93]. Lui, pour m'en récompenser, — voyez ce qu'il a imaginé ! — il a voulu

faire violence à l'infante, ma fille légitime [94]. Un homme qui commet une pareille action, à quoi doit-il être condamné ? »

Tous répondent d'une voix unanime qu'il le faut décapiter. Et la sentence ainsi rendue, le roi y mit son seing.

L'archevêque, voyant cela, fut parler au bon roi, demandant comme une grâce qu'il lui accordât la permission d'aller voir le comte et de lui annoncer sa mort.

« J'y consens, dit le roi, j'y consens volontiers ; mais sous la condition que vous n'irez qu'avec ce petit page qui le doit accompagner. »

Lorsqu'il vit le comte dans sa prison et dans son chagrin, les paroles qu'il lui adressa, c'était pitié de les entendre.

« Je suis affligé pour vous, comte, — aussi affligé que je puisse l'être, car les fautes dont l'amour est cause méritent pardon. La déplorable chute de votre destin jusque-là si heureux, et la nouvelle qui m'en est venue, rend ma vie, sachez-le, plus triste que la tristesse même [95] ; si bien que je ne vois plus rien désormais qui puisse m'être agréable ; et comme je ne veux pas vous le cacher, je suis affligé pour vous, bon comte, parce qu'on veut ainsi vous mettre à mort. Ceux qui ont votre courage doivent être prêts pour l'adversité, et savoir supporter le mal comme ils ont joui du bien. Puisque, auparavant, vous n'avez été vaincu en amour par personne au monde, ne craignez rien en cette circonstance, car la faute par vous commise mérite pardon [96]. J'ai pour vous prié le roi ; il n'a jamais voulu m'écouter. Au contraire, il a prononcé une sentence afin qu'on ait à vous décapiter. Je vous le disais bien, neveu, de renoncer à l'amour ; car celui qui aime les dames en est toujours ainsi récompensé : il faut qu'il souffre en prison, il faut qu'il meure pour elles. »

Le bon comte répondit aussitôt avec un merveilleux courage : « Taisez-vous, pour Dieu ! mon oncle ; veuillez ne me pas tourmenter. Celui qui n'aime point les dames ne se peut homme appeler ; et moi, la vie que j'ai, il m'est doux de la donner pour elles. »

Le petit page lui répondit. Il lui fit cette réponse : « Comte, le très-heureux, voilà comme on vous doit à jamais appeler, à cause que vous avez obtenu une mort si glorieuse. J'ai de votre sort plus d'envie que de chagrin et de pitié, et j'aimerais mieux être à votre place, comte, qu'à celle du roi qui vous a condamné ; car je serais fier de subir une si belle mort. Ce serait une faute aux yeux du destin que de ne pas savoir la supporter. C'est à vous, comte, de hâter l'échafaud ; et si la sentence n'était pas rendue, ce serait à vous de la signer. »

Le comte ayant entendu cela, lui répondit ainsi : « Pour Dieu ! je te prie, page, au nom de la charité, va-t'en vers la princesse, lui dire de ma part que je supplie son altesse de sortir sur mon passage, afin qu'à l'heure de ma mort, je la puisse contempler ; car si mes yeux la voient, mon âme en sera heureuse. »

Voilà qu'il part, le petit page, — voilà qu'il part et qu'il s'en va. Il pleurait de ses yeux, — il sanglotait à étouffer. Il rencontra la princesse. Écoutez bien comme il parla :

« Le moment est venu, madame, où il vous faut recueillir vos forces ; car votre bien-aimé comte, on le mène décapiter. »

L'infante, l'ayant entendu, tomba à terre, privée de sentiment. Ni dames ni damoiselles ne peuvent lui faire retrouver ses sens, jusqu'à ce que arriva sa nourrice, celle qui l'avait élevée.

« Qu'est ceci, l'infante ? qu'est-ce que ce peut être ? »

— « Hélas ! infortunée, je ne sais ce que ce peut être ;

mais si l'on me tue le comte, j'en serai au désespoir. »

— « Allez, vous, ma fille, allez le délivrer. »

Voilà qu'elle part l'infante, — voilà qu'elle part et qu'elle s'en va. Elle s'en fut vers le marché, où l'on devait le conduire ; elle vit déjà dressé l'échafaud sur lequel on le devait décapiter, et les dames et les damoiselles qui sortaient pour le voir. Elle vit venir les hommes d'armes qui le menaient au supplice, et les hérauts qui marchaient en avant pour proclamer son crime. Il y avait un tel concours de peuple qu'elle ne pouvait passer.

« Séparez-vous, hommes d'armes, et tous faites-moi place. Sinon, par la vie du roi ! j'ordonnerai qu'on vous mette tous à mort. »

Le peuple, qui la connaît, lui fait aussitôt place ; jusqu'à ce qu'arriva le comte et qu'elle commença de lui parler :

« Courage ! courage, bon comte ! ne vous laissez pas abattre. Dussé-je y perdre la vie, la vôtre sera sauvée. »

L'alguazil qui avait entendu cela, se mit à cheminer. Il va vers le palais où se tient le bon roi.

« Que votre altesse monte à cheval, au plus tôt et sans retard : car l'infante est sortie et ne veut plus quitter le comte. Elle veut qu'on tue les uns et qu'on pende les autres [97]. Si votre altesse n'accourt point, je n'y puis mettre obstacle. »

Le bon roi, dès qu'il eut entendu cela, commença à cheminer et s'en fut vers le marché, où il trouva le comte.

« Qu'est ceci, l'infante ? qu'est-ce que ce peut être ? La sentence que j'ai prononcée, vous voulez, vous, la révoquer ! Je jure par ma couronne, — par ma couronne royale, que si j'avais un héritier à qui laisser mon royaume, vous et le comte Claros je vous ferais brûler vifs. »

— « Que vous me fassiez à moi donner la mort, ô mon père, fort bien, vous le pouvez ; mais je supplie votre al-

tesse de vouloir bien se rappeler les services passés de Renaud de Montauban, lequel est mort dans les combats pour l'honneur de votre couronne. Pour les services du père vous devez au fils une récompense. Il n'est point juste de le sacrifier au mauvais vouloir des traîtres, et sa mort serait une tache à ma renommée. Je supplie donc votre altesse de vouloir bien y réfléchir ; car il est mal aux rois de prononcer une sentence dans un moment de colère ; car le comte est d'une famille la plus considérable du royaume ; car il est l'un des douze qui à votre table mangent le pain. Ses amis et ses parents, tous vous en voudront du mal, ils exciteront des troubles contre vous, et vos royaumes se perdront. »

Le bon roi ayant entendu cela, se prit à parler ainsi : « Je vous demande conseil, mes amis ; veuillez me conseiller. »

Aussitôt tous allèrent à l'écart se consulter. Le conseil qu'ils lui donnèrent ce fut de pardonner au comte, afin d'empêcher les divisions et les querelles, et de sauver la réputation de la princesse. Tous signent le pardon, et le bon roi le signa aussi. Ils lui conseillèrent également, ils lui donnèrent ce conseil [98] : puisque l'infante aimait le comte, de la marier avec lui. Voilà qu'on ordonne que les fers soient ôtés au bon comte, voilà qu'on l'en délivre, et l'archevêque descend de sa mule pour les marier. Il les prit tous deux par la main, et de la sorte les unit. Les ennuis et les chagrins se changèrent en plaisirs.

XII.

DEUXIÈME ROMANCE DU COMTE CLAROS DE MONTAUBAN*.

Il va à la chasse, l'empereur, à Saint-Jean de la Montagne. Avec lui allait le comte Claros, pour lui tenir compagnie. Il lui racontait, — il allait lui racontant[99] le besoin où il était.

« Ne me parlez pas de cela, comte, jusqu'à ce que nous soyons arrivés. »

— « J'ai mes armes engagées pour mille marcs d'or, et plus ; et j'en dois autant en France sur ma bonne parole. »

— « Qu'on m'appelle mon chambellan, celui de ma chambre royale !... Donnez mille marcs d'or au comte pour qu'il puisse dégager ses armes. Donnez mille marcs d'or au comte pour qu'il tienne sa parole. Donnez-en autant au comte pour se vêtir et se chausser. Donnez-en autant au comte pour jouer aux tables. Donnez-en autant au comte pour les frais d'un tournoi. Donnez-en autant au comte pour se divertir avec les dames. »

— « Je vous rends, seigneur, maintes grâces pour cela et pour plus encore. L'infante Claraniña, donnez-la-moi pour femme. »

— « Vous y avez songé un peu tard, comte ; j'ai déjà disposé d'elle. »

— « Vous me la donnerez, seigneur, bien que vous ne

* *Cancionero de Romances.*

A casa va el emperador
A san Juan de la Montiña, etc.

le vouliez pas ; car elle est enceinte de mes œuvres, — enceinte de six mois et même plus. »

L'empereur ayant entendu cela, en eut un grand chagrin. Il tourna bride à son cheval, et s'en revint à la ville. Il fit appeler les sages-femmes pour qu'elles visitassent l'infante. Alors parla la sage-femme. Écoutez bien ce qu'elle dit :

« L'infante est enceinte, — enceinte de six mois et même plus. »

Le roi donna l'ordre qu'on l'arrêtât et qu'on la mît en un lieu où le jour ne pénétrât point, avec de l'eau jusqu'à la ceinture, — afin que la chair se corrompît et que son fruit périt; car il ne doit pas vivre, l'enfant d'un tel père.

Les chevaliers de sa maison allèrent la visiter. « Nous sommes pour vous affligés, madame, — affligés autant que nous puissions l'être ; car l'empereur a donné l'ordre que d'aujourd'hui en quinze jours vous soyez brûlée. »

— « Moi, je ne m'afflige point de ma mort, car c'est chose naturelle ; mais je m'afflige pour cette créature, car d'un bon père c'est l'enfant. Mais s'il y a ici quelqu'un qui ait mangé mon pain, je le prie de me porter une lettre à don Claros de Montauban. »

Alors parla un sien page ; il lui fit cette réponse : « Écrivez-la, vous, madame, et moi je l'irai porter. »

Voilà que la lettre est écrite, et le page va la porter. Un voyage de quinze jours, en huit il l'eut achevé [100]. Il est arrivé au palais où se tient le bon comte.

« Soyez le bienvenu, petit page, de France ce pays. Donc quelles nouvelles m'apportez-vous de l'infante? comment se trouve-t-elle ? »

— « Lisez sa lettre, seigneur. C'est là qu'elle-même vous le dira. »

Dès qu'il l'eut achevée, il parla ainsi : « C'est un grand chagrin pour moi qu'on brûle l'infante. C'est un grand chagrin pour moi qu'on la mette à mort. »

Voilà que part le bon comte, — voilà qu'il part et qu'il s'en va. Un voyage de quinze jours, en huit il l'eut achevé [101]. Il s'en fut à un monastère où étaient des religieux. Il quitta ses habits de soie, revêtit des habits de religieux, et s'en fut vers le palais de Carlos l'empereur.

« Grâce, seigneur ! grâce ! veuillez me l'octroyer. Madame l'infante, laissez-moi la confesser. »

Voilà qu'on mène le religieux confesser l'infante. Lui, se voyant avec elle, il se mit à lui parler d'amour.

« Un moment, frère ! dit-elle, ne m'approchez pas ; car de moi ne s'est approché nul homme vivant [102], si ce n'est le seul don Claros, — don Claros de Montauban, à cause duquel, pour mes grands péchés, je vais être brûlée. Peu m'importe ma mort, car c'est chose naturelle ; mais j'en suis affligée pour cette créature, car c'est l'enfant d'un bon père. »

Voilà que le confesseur s'en retourne parler à l'empereur. « Grâce, seigneur ! grâce ! veuillez me l'octroyer ; car madame l'infante est sans aucun péché. »

Alors parla le chevalier qui voulait se marier avec elle : « Vous mentez, frère ! vous mentez ! car vous ne dites point la vérité [103]. »

Tous deux se défient et vont au champ combattre.

Au moment où ils serraient les sangles de leurs chevaux, l'empereur le reconnut ; il dit que le religieux était don Claros, — don Claros de Montauban.

Le religieux tua le chevalier, délivra l'infante, et l'emmena avec lui sur la croupe de son cheval.

XIII.

PREMIÈRE ROMANCE DE MONTESINOS*.

Maintes fois j'ai ouï dire et raconter à nos anciens qu'on ne doit pour sa richesse aucun homme vanter, — ni pour sa pauvreté, quelque grande qu'elle soit, le moins estimer. Voyez plutôt, — afin de prendre un exemple là où les bons en cherchent d'abord [104],— voyez plutôt l'histoire du comte qu'en France on nomme Grimaltos.

Il arriva à la cour du roi, petit enfant et d'âge tendre [105]. Il fut aussitôt page du roi, de l'endroit le plus secret, à cause qu'il avait beaucoup de discrétion et qu'à lui on pouvait se fier. Et, après un certain temps, lorsqu'il fut plus avancé en âge, le prince le nomma son chambellan et son royal secrétaire. Et ensuite il lui donna un comté afin de l'honorer davantage. Et pour l'honorer plus encore et lui donner en France un état sans égal, il le fit gouverneur, de manière qu'il pût dans le royaume commander. A cause de sa vertu et noblesse et de son courage incomparable, il voulut le prendre pour fils en le mariant avec sa fille.

Avec joie et plaisir la fête se célébra. Et après quelques jours accordés à la cérémonie et aux divertissements, le roi ordonna au comte qu'il allât gouverner et surveiller les terres sur lesquelles il avait pouvoir.

« Volontiers, » dit le comte; car il ne pouvait s'en dispenser.

Voilà qu'on dispose tout pour le voyage, et le roi a com-

* *Sylva de varios Romances.*

Muchas veces oí decir
Y á los antiguos contar, etc.

mandé à ses chevaliers et aux dames que l'on se prépare à les accompagner.

Déjà partait le bon comte ayant avec soi la comtesse, ainsi que les chevaliers et les dames qui ne le veulent point laisser. A cause du grand mérite du comte, on ne peut se séparer de lui. On l'accompagna depuis Paris jusqu'à Léon. Puis quand on se fut là quelque temps diverti, on retourne vers Paris. Les nouvelles qu'ils apportent au roi sont agréables à entendre : comme quoi il gouverne Léon et le tient sous ses ordres, et comment il fait respecter le pouvoir de son altesse.

De semblables nouvelles le roi eut grand plaisir.

Mais en voilà assez sur le roi; il est temps de le laisser. Retournons à don Grimaltos, lequel commence à gouverner, fort aimé des grands sans refuser justice aux autres [106], et traitant chacun de telle sorte que tout le monde est content.

Il passa ainsi cinq ans sans aller parler au roi, sans qu'il vînt à celui-ci aucune plainte du comte, ni aucun appel de ses sentences. Mais la fortune qui est changeante et ne peut demeurer en repos, lui voulut être à ce point contraire qu'elle lui enlevât son état. Le moyen dont elle se servit ce fut de le faire accuser par don Tomillas, — accuser de trahison. Celui-ci le brouilla avec le roi, disant pour mieux irriter le prince, que son gendre songeait à se révolter contre lui, et que sur les villes et les cités il faisait peindre ses armes; qu'il exigeait qu'on le regardât comme seigneur absolu, et que dans les villes et les bourgs il mettait garnison.

Le roi ayant entendu cela en eut un grand déplaisir, pensant à toutes les grâces qu'il avait au comte accordées. Seulement pour ses bons services il l'avait si haut placé, et ensuite pour récompense, celui-ci le trahissait! Il résolut donc de le faire justicier.

Mais laissons de nouveau la cour et revenons au comte.

Une nuit, après s'être diverti avec la comtesse, le bon comte s'était endormi. Tout à coup, troublé, il se réveilla; et voici les paroles qu'il prononça avec douleur et chagrin :

« Que t'ai-je fait, indigne fortune? pourquoi veux-tu changer pour moi, et m'enlever du siége où le roi m'avait placé? A la perfidie d'un traître pourquoi me sacrifier?... car, selon que je crois et pense, un traître seul peut causer ma ruine. »

A la voix du comte la comtesse s'éveilla. Elle s'éveilla très-effrayée de l'entendre ainsi parler, ce qui n'était pas dans ses habitudes, et de voir son humeur ainsi changée.

« Qu'avez-vous, comte mon seigneur? à quoi pouvez-vous penser? »

— « Je ne pense à rien autre, madame, qu'à un sujet qui m'afflige; car un triste et mauvais songe m'a ainsi bouleversé, et, quoiqu'on ne doive pas ajouter créance à un songe, je ne sais à quoi celui-ci s'applique. Car j'ai vu, comme si c'était la réalité même, un aigle qui volait[107]. Sept faucons allaient après lui le poursuivant malement, et lui pour leur échapper cherchait refuge dans ma cité. Au sommet d'une haute tour, c'est là qu'il est venu se placer. Il lançait du feu par le bec, et ses ailes paraissaient de flamme. Par le feu qui de lui sortait il a incendié la cité; à moi il m'a brûlé la barbe, et à vous il a brûlé vos jupes. Certes, un songe comme celui-là ne peut annoncer que des malheurs. Voilà le motif, comtesse, pour lequel vous m'avez entendu me plaignant. »

— « Si quelque malheur vous arrive, bon comte, vous l'avez bien mérité : car voilà bien cinq ans que vous n'avez paru à la cour, et vous savez parfaitement, comte, qui là vous veut du mal; je veux dire le traître de To-

millas[108], lequel jamais ne demeure en repos. Je ne suis nullement étonnée qu'il ait ourdi quelque méchanceté. Mais, seigneur, si vous m'en croyez, demain, avant le dîner[109], ordonnez au héraut de crier par toute cette ville, qu'ici se rendent tous les chevaliers qui sont sous vos ordres, et faites-les également appeler par toutes vos terres; afin que tous se réunissent pour une certaine expédition. Dès qu'ils seront tous assemblés, vous leur direz la vérité: que vous voulez aller à Paris dans le but de parler au roi; et que chacun se prépare de manière à vous faire honneur en cette circonstance. Comme ils vous aiment, ils ne pourront, je pense, vous manquer. Accompagné de tous, vous irez à Paris cette ville, vous baiserez la main au roi selon votre habitude, et alors vous saurez, seigneur, ce qu'il veut vous commander. S'il a contre vous quelque ennui, il vous le montrera aussitôt et, en voyant votre arrivée, il pourra bien s'apaiser. »

— « Volontiers, dit-il, madame; je suivrai votre conseil. »

Il part, le comte Grimaltos, vers Paris cette ville avec tous ses chevaliers, et d'autres encore qu'il put réunir. Dès qu'il fut près de Paris, à environ quinze milles, ou plus[110], il ordonna à ses gens de s'arrêter; il ordonna qu'on dressât les tentes, et il fit loger les siens, — chacun où il devait être.

Il s'en fut vers le palais où le roi se tenait d'habitude, salua tous les grands, et alla pour baiser la main du roi. Le roi, très-irrité, ne voulut jamais la lui donner; au contraire, il le menaçait de plus en plus, pour l'audace inouïe avec laquelle, après s'être rendu coupable de trahison, il ne craignait pas d'entrer dans Paris; jurant sur sa vie qu'il était tout étonné de l'avoir en sa présence et de ne point commander qu'on lui tranchât la tête; et que s'il ne considérait pas l'honneur de sa fille, le jour ne se passerait

pas sans qu'il l'eût fait justicier : mais que, pour son châtiment et l'exemple des autres, il lui enjoignait de sortir du royaume, avec défense d'y rester plus long-temps. On lui donne pour vider le royaume un délai de trois jours, et son exil sera de cette sorte : Il n'emmènera point ses gens avec lui : ni ses chevaliers ni ses serviteurs ne pourront l'accompagner : il n'aura ni cheval ni mule sur laquelle il puisse chevaucher : il ne pourra emporter ni monnaie d'or, ni monnaie d'argent, ni même monnaie de cuivre.

Lorsque le comte eut entendu cela, vous jugez en quel état il se trouvait. Accablé de douleur, et comme un homme au désespoir, d'une voix haute et sévère, il répondit ainsi :

« Puisque ainsi m'exile votre altesse, je consens à mon exil. Mais celui qui de moi a dit pareille chose, il ment et ne dit point la vérité[111]; car jamais je ne me suis rendu coupable de trahison, ni n'ai pensé à me mal conduire. Mais si Dieu me prête vie, je prouverai la vérité. »

Voilà qu'il sort du palais, le cœur rempli de chagrin. Il s'en fut à la maison d'Olivier, et là il trouva don Roland. Il leur conta l'entretien qu'il avait eu avec le roi; et, après leur avoir dit ce qui en était, il prit d'eux congé, en faisant serment que jamais en France on ne le verrait reparaître, à moins qu'on n'eût d'abord châtié celui qui de pareille chose était l'auteur.

Ayant d'eux pris congé, il commence à aller par Paris faisant ses adieux à ceux qu'il voyait d'habitude. Il fait ses adieux à Baudouin, et au Romain Fincan, et à Gaston Angeleros, et au vieux don Bertrand, et au duc don Astolphe, pareillement à Malgesi, et à ce seul invincible Renaud de Montauban. Bref, à tous il fait ses adieux avant de se mettre en route.

La comtesse ayant été avertie, ne tarda pas à entrer à Paris. Sans parler au comte elle fut droit au roi, disant

que des procédés de son altesse elle était fort étonnée!.... comment il pouvait ainsi traiter le bon comte Grimaltos? que jamais ses œuvres n'avaient mérité une telle récompense; et qu'elle suppliait son altesse de vouloir bien y regarder; et que si le comte ne se trouvait point coupable, on infligeât au traître le châtiment qu'on aurait infligé au comte dans le cas où l'autre aurait dit la vérité; et qu'ainsi serait puni l'auteur de tout ce mal.

Le roi ayant entendu cela, ordonna à la comtesse de se taire; — disant que si elle ajoute un seul mot il la punira comme lui; et qu'il est dangereux de le prier pour le comte, car celui qui pour les traîtres intercède se peut lui-même traître appeler.

La comtesse, ayant entendu cela, descendit en pleurant et très affligée, — descendit du palais pour aller chercher le comte. Se voyant près de lui, elle s'avança pour l'embrasser. Ce qu'ils se disent l'un et l'autre, c'était pitié de l'entendre.

« Voilà donc, comte, le bonheur que vous me deviez donner! je ne croyais pas que ma joie dût si peu durer. Mais en voyant qu'au lieu de nous bien traiter on nous traite aussi mal contre toute justice, je veux, comte, qu'avant votre départ vous m'accordiez ce à quoi j'ai droit. Je vous demande une grâce, vous ne me la refuserez pas; car lorsque nous nous sommes mariés vous m'en avez assez promis. Jamais je ne les ai eues; elles sont encore à venir: il est temps, bon comte, de vous les demander. »

— « Il est inutile, comtesse, de rien demander en ce moment. Jamais je n'ai eu chose au monde qui n'ait été vôtre également; et tout ce que vous désirerez, je vous engage ma foi de vous l'accorder [112]. »

— « C'est, seigneur, que partout où vous irez, vous m'emmeniez avec vous. »

— « A cause de la parole que je vous ai donnée, je ne puis vous refuser. Mais de toutes les peines que j'éprouve celle-ci est la principale, car me perdre moi seul, ce n'est pas perdre, c'est gagner [113]; et vous perdre vous, madame, c'est perdre sans y trouver aucun profit. Mais puisqu'ainsi vous le voulez, ne tardons pas davantage. Cela m'afflige beaucoup, comtesse, à cause que vous ne pourrez pas marcher; car étant si jeune et enceinte, il y aura pour vous grand péril. mais puisque la fortune le veut, ne vous affligez pas, car c'est en de telles circonstances que se montrent les cœurs forts. »

Ils se prennent par la main, et sortent de la cité. Avec eux sort Olivier et ce paladin Roland; pareillement sort Dardin des Ardennes, et ce Romain Fincan, et ce Gaston Angeleros, et le valeureux Meridan. Avec eux va don Renaud et le galant Baudouin, et ce duc don Astolphe, et de même Malgesi. Les dames et les damoiselles vont avec eux également.

A cinq milles de Paris il fallut se séparer. Au moment de la séparation ils ne pouvaient se parler. Le comte et la comtesse pleurent, et personne ne les console; car tout le monde, — grands et petits, — pleurait comme eux; et les dames ainsi que les damoiselles, qui là étaient venues, poussent de tels gémissements, que je n'ai pas le courage de le raconter : car, lorsque j'y pense, je me sens plein de tristesse.

A la fin le comte et la comtesse s'éloignent sans prononcer une parole. Les autres se laissent tomber à terre succombant à leur douleur, et leurs lamentations redoublent en voyant la douleur des exilés.

Je laisse là les chevaliers qui vont retourner à Paris, et je reviens au comte et à la comtesse qui s'éloignent tout seuls à travers des lieux âpres et déserts, jusqu'à ce jour non parcourus.

Au troisième jour de leur marche, comme ils se trouvaient dans un pays difficile, la pauvre comtesse, épuisée, ne pouvait plus aller. Sa chaussure s'était déchirée. Elle n'a plus rien pour se chausser. Empêchée par l'âpreté de la montagne, elle peut à peine lever le pied ; et partout où elle le pose, elle en laisse bien l'empreinte.

Le comte voyant cela, et la voulant consoler, d'une voix tendre et amoureuse lui parla ainsi :

« Ne perdez pas courage, comtesse ; mon bien, recueillez vos forces. Car voici tout près une fraîche fontaine, dont l'eau me paraît très-pure. Là nous nous reposerons, comtesse, et nous pourrons nous rafraîchir. »

La comtesse ayant entendu cela, pressa un peu le pas, et, arrivée à la fontaine, elle se mit à genoux. Elle rendit grâce au Dieu du ciel qui l'avait menée en un tel lieu, disant : « Voilà une eau qui est bonne pour qui aurait du pain [114] ! »

Comme elle achevait ces mots elle fut prise des douleurs de l'enfantement, et là elle accoucha d'un fils. C'est pitié de considérer le dénûment où ils se trouvent, sans pouvoir espérer aucun secours.

Le comte ayant vu l'enfant, commença à reprendre des forces. Avec la saie qu'il portait il enveloppa l'innocente créature. Il ôta aussi son manteau, afin d'en couvrir la mère. La comtesse prit l'enfant pour lui donner le sein.

Le comte réfléchissait au moyen de lui venir en aide ; car ils n'ont ni pain ni vin, ni aucune chose qui les puisse sustenter. La comtesse, par suite de l'enfantement, n'avait plus la force de se lever. Le comte la prit en ses bras sans qu'elle laissât l'enfant, et il les porta au sommet d'une haute sierra [115], pour de là voir au loin. Du milieu d'un épais taillis il vit sortir une grande fumée. Il prit sa femme et l'enfant, et les porta de ce côté.

Comme il entrait dans le bois, aussitôt à sa rencontre se présenta un vertueux ermite à l'apparence vénérable.

L'ermite les ayant vus, se prit à parler ainsi : « Que le Dieu du ciel me soit en aide! Qui vous a ici amenés? Car en un pays si retiré personne n'a jamais habité, si ce n'est moi, qui, par pénitence, passe ma vie dans ce vallon. »

Avec douleur et angoisse le comte lui répondit : « Pour Dieu, je te prie, ermite, d'user de charité; et ensuite il sera temps de te conter comme quoi je suis venu. Maintenant donne-moi quelque chose que je puisse offrir à cette pauvre dame; car voilà trois jours et trois nuits qu'elle n'a mangé du pain; car là-bas, près de cette fraîche fontaine, elle a été prise des douleurs de l'enfantement. »

L'ermite l'ayant entendu, et touché de grande compassion, les conduisit à l'ermitage où il se tenait. Il leur donna du pain et aussi de l'eau; car du vin, il n'en avait pas.

La comtesse étant quelque peu revenue de sa faiblesse, le comte pria l'ermite de vouloir bien baptiser l'enfant.

« Volontiers, dit-il, j'y consens; mais quel nom lui donnerons-nous? »

» — Vous pouvez, mon père, lui donner le nom qu'il vous plaira. »

» — Puisqu'il est né sur un âpre mont, nous l'appellerons Montésinos. »

Les jours s'écoulant et revenant, tous mènent une sainte vie. Ils passèrent ainsi quinze ans, sans que le comte de là s'éloigne.

Le bon comte se donna beaucoup de peine, afin d'enseigner à son fils Montesinos tout ce qui a trait à l'art militaire et à la vie de chevalier : comment il devait se conduire, comment il devait manier les armes; et comment il acquerrait de l'honneur; et comment il devait venger le

chagrin que l'on avait fait à son père. Il lui montre aussi à lire et à écrire, ce qu'il peut lui enseigner. Il lui montre à jouer aux tables, et à dresser un épervier [116].

Au vingt et quatrième jour de juin, — c'était un jour de Saint-Jean [117], — le père et le fils, se promenant, sortent de l'ermitage, et ils montent pour causer au sommet d'une haute sierra.

Lorsque le comte fut là arrivé, il découvrit de là Paris la grand'ville. Il prit son fils par la main et commença de lui parler, avec des larmes et des sanglots, et des soupirs continuels.

XIV.

DEUXIÈME ROMANCE DE MONTESINOS *.

« Regarde la France, Montésinos, — regarde Paris la grand'ville; regarde les eaux du Douro, où elles vont tomber dans la mer [118]; regarde le palais du roi, regarde celui de don Bertrand.

» Et cette habitation la plus haute de toutes et la mieux située, c'est la maison de Tomillas, mon mortel ennemi.

» Par suite de ses calomnies le roi m'a exilé, et à cause de cela j'ai eu à supporter et la soif et la faim et le chaud, allant sans chaussure, et la plante des pieds toute saignante. Je puis en prendre à témoin ton infortunée mère qui te mit au jour près d'une fontaine, sans avoir de quoi t'envelopper. Moi, malheureux, je quittai ma saie, afin de pouvoir te couvrir. En voyant ta triste venue au monde, elle me dit

* *Cancionero de Romances* et *Sylva de varios Romances.*

Cata Francia, Montesinos,
Cata París la ciudad, etc.

avec des pleurs : Prenez cet enfant, comte, et emportez-le, pour qu'il soit fait chrétien [119]. Vous le nommerez Montésinos ; Montésinos doit être son nom. »

Montésinos, ayant entendu cela, leva les yeux vers son père et, les genoux en terre, commença de le prier qu'il voulût bien lui permettre de se rendre à Paris, et de prendre la solde du roi — si celui-ci voulait bien la lui donner, — afin qu'il se vengeât de Tomillas, son mortel ennemi : que s'il prenait la solde du roi, il pouvait de tout avoir vengeance.

Au moment où ils allaient se séparer, il pria son père de vouloir bien consoler son infortunée mère, et de lui dire de sa part qu'il allait à la recherche de Tomillas.

— « Volontiers, mon fils, dit le comte, pour te satisfaire. »

Voilà que part Montésinos, pour se rendre à Paris. Et au moment où il en franchissait les portes, aussitôt il s'informa du palais du roi ; qu'on voulût bien le lui montrer. Ceux qui l'entendaient ainsi parler se mirent à se railler de lui ; car, en le voyant si mal vêtu, ils le prennent pour un truand ou pour un fou. A la fin on lui montra le palais.

Il entra dans la salle royale, et y trouva le roi qui mangeait en compagnie de don Tomillas. Beaucoup de gens étaient dans la salle, et l'on ne fit à lui nulle attention.

Après le dîner, ils jouèrent aux échecs, — seuls le roi et Tomillas, sans que personne leur parlât ; si ce n'est Montésinos, qui s'approcha pour les regarder. Mais le perfide don Tomillas, chez lequel il n'y eut jamais nulle franchise, joua un coup par supercherie ; sur quoi ce noble de Montésinos [120] ne put se retenir, et publia sa mauvaise foi. Don Tomillas, l'ayant entendu, leva la main avec grande colère, et fut pour lui donner un soufflet. Montésinos, avec le bras, arrêta le coup et, mettant la main sur l'échiquier,

alla donner un tel coup à don Tomillas sur la tête, qu'il le tua.

Il mourut, le damné pervers, sans que sa méchanceté le pût sauver.

On arrêta Montésinos et on allait le mettre à mort, si le roi n'eût pas à tous défendu qu'on lui fît aucun mal; car il voulait savoir qui lui avait donné pareille audace; car sans quelque motif secret il n'eût pas osé telle chose accomplir.

Par le roi interrogé, il lui dit la vérité : « Que votre altesse le sache, je suis votre petit-fils légitime [121]; je suis fils de votre fille, celle que vous avez forcée de s'exiler avec le comte don Grimaltos, votre loyal serviteur, à qui par suite d'une calomnie vous avez fait subir un si mauvais traitement. Mais à cette heure votre altesse peut prendre des informations à cet égard. Qu'on sache si le perfide don Tomillas a dit la vérité; et si je mérite un châtiment, bon roi, ordonnez qu'on me l'inflige; et si je ne suis point coupable, ordonnez qu'on me rende la liberté, et envoyez chercher le bon comte et la comtesse, et faites-les rétablir en leurs terres comme ils étaient autrefois. »

Quand le roi eut entendu cela, il n'en voulut pas ouïr davantage. Quoiqu'il vît bien que c'était son petit-fils, il voulut savoir la vérité; et il apprit que don Tomillas avait ourdi cette méchanceté, à cause de l'envie qu'il portait au comte en voyant sa prospérité.

Quand le roi sut la vérité, il fit rappeler le bon comte. Des gens de pied et d'autres à cheval allèrent pour l'accompagner; et des dames pour la comtesse, comme autrefois elle en menait.

Arrivés près de Paris, ils ne voulurent pas y entrer; parce que quand ils en étaient sortis, tous deux avaient juré que jamais plus ils ne franchiraient les portes de Paris. Le roi, sachant cela, donna l'ordre aussitôt qu'on

jetât à bas un morceau du mur d'enceinte, par où ils pussent passer sans manquer au serment prononcé par eux.

On les mène au palais avec grande solennité, et tous ceux qui sont à la cour leur font de magnifiques fêtes. Chevaliers, dames et damoiselles [122] les viennent visiter. Et en présence de tout le monde, le roi, pour les honorer davantage, leur dit qu'il avait appris comme quoi ce que Tomillas lui avait rapporté quand il les exila était pure méchanceté. Et afin d'en être cru davantage, il leur confirma de nouveau tous les biens qu'ils avaient auparavant, ainsi que le gouvernement général, et il voulut qu'après lui ce noble de Montesinos héritât de son royaume. Et il garantit cela de son seing.

XV.

TROISIÈME ROMANCE DE MONTESINOS *.

En Castille est un château qui s'appelle Roche-Fraîche : le château s'appelle Roche, et la fontaine s'appelle Fraîche. Il avait le pied d'or, et les créneaux de fin argent. Entre un créneau et l'autre est une pierre nommée saphir qui pendant la nuit jette autant d'éclat que le soleil à midi.

Dedans était une damoiselle que l'on nommait Rose-Fleurie. Sept comtes la demandent, ainsi que trois ducs de Lombardie. Mais elle les dédaigne tous, tant elle a de fierté.

Elle s'éprit de Montésinos, non pour l'avoir vu, mais pour ce qu'elle en avait entendu dire.

* *Cancionero de Romances.*

En Castilla está un Castillo
Que se llama Rochafrida, etc.

Et une nuit, étant ainsi, Rose-Fleurie se mit à crier.

Elle fut entendue par un chambellan qui dormait dans sa chambre : « Qu'est ceci, madame ? qu'est ceci, Rose Fleurie ?... Ou vous avez mal d'amour, ou vous êtes privée de raison. »

— « Ni je n'ai mal d'amour, ni je ne suis privée de raison. Mais porte-moi ces lettres en France la bien munie ; donne-les à Montesinos, qui est ce que j'aime le plus, et dis-lui de me venir voir pour la Pâque fleurie. Je lui donnerai ma personne, la plus jolie de la Castille, — si ce n'est celle de ma sœur, qui soit-elle brûlée du mauvais feu [123] ! Et s'il veut de moi davantage, je lui donnerai bien davantage encore ; je lui donnerai sept châteaux, les meilleurs de la Castille. »

NOTES DES ROMANCES CHEVALERESQUES.

1 Cabellos de su cabeza,
Todo aquel roble cobrían.

2 *Siete* fadas me fadaron
En brazos de una ama mia,
Que andase los *siete* anos, etc.

V. page 282, note 2.

3 Yre yo á tomar consejo
De una madre que tenía.

4 Yo mesmo seré el Alcalde,
Yo me seré la justicia.

5 Su manto rebuelto al braço.

Son manteau lui servait ainsi de bouclier.

6 Un venablo *cortador*.

7 Perfilando-se lo yva
En las alas de su halcon.

8 Comme nous l'avons déjà dit, la vare était la marque du commandement.

9 Y como los españoles
Prosiguieron el alcance, etc.

10 Que el amor y la venganza
Bastavan para llevarme.

11 V. tome I, page 57, note 28.

12 Vuelve riendas al caballo,
Y vuélveselo á buscar.

13 Por la matanza va el viejo,
Por la matanza adelante.

14 Que velaba en un adarve.

V. page 282, note 4.

15 Mot à mot : « Sur la joue droite il avait *une marque* (una señal) que dans son jeune âge lui avait faite un épervier. » Nous avons précisé.

16 Le *palmérin* (palmero) était le pèlerin qui était allé en Terre-Sainte.

17 L'*esclavine* (esclavina), c'était la robe longue et d'étoffe grossière que portaient les pèlerins.

18 Camino lleva derecho
De Paris essa ciudade.
19 Ni pregunta por meson
Ni menos por hospitale.

20 V. tome I, page 59, note 49.

21 En entrando por la puerta
Bien vereys lo que harae.
22 Porque decia la missa,
No porque merecia mase.
23 Digas me tu, el palmerico.
24 Ni noventa á mi pensare.
25 Y llevedes lo ahorcare.
26 Que en un lado ha de tener
Un estremado lunare.

27 La Romance de Calaynos était fort célèbre en Espagne. Elle est citée dans le *Don Quichotte*, part. 2, ch. IX.

28 Que quien muere por tal dama
Aunque muerto tiene vida.
29 Muy hermosa á maravilla.

30 V. tom. I, page 113, note 16.

31 Señor de los montes Claros,
De Constantina la llana, etc.

32 Le Prêtre-Jean était, comme on sait, un souverain imaginaire qui a fort occupé les esprits au moyen âge. Les uns plaçaient son empire dans les Indes, les autres le faisaient roi des Abyssins. C'était le Prêtre-Jean des Indes qui était le plus populaire en Espagne. V. la nouvelle de Cervantes intitulée *Le Jaloux d'Estramadure* (el zeloso Estremeño).

33 Mot à mot : « J'ai traversé la mer salée. »

34 V. tome I, page 219, note 1.

35 O moneda amonedada.
36 Y que si otra cosa fuese
La enviaria á avisar.

C'est-à-dire, s'il trouvait quelque obstacle à l'accomplissement de sa promesse.

37 En la guardia de Paris
Cabe san Juan de Latran.

Jusqu'ici, nous avons vu Saint-Jean-de-Latran indiqué comme une église de France ou d'Espagne : maintenant c'est une forteresse.

38 Vo á buscar al emperante
De Francia la natural.
39 Con vos me fuera á matar.

Mot à mot : « j'irais me tuer avec vous. »

40 Bien vengais, el *francesico*, etc.
41 Tórnate, el *francesico*, etc.
42 Que con él se ha de matar.
43 Esa razon, perro moro, etc.
44 Dime tú, traidor de moro, etc.
45 Ni *á los doce* desafiar.

Dans les anciennes Romances, pour dire les douze Pairs, on dit souvent d'une manière absolue *les Douze*.

46 En ver asi muerto al moro
Y por tal mengua le dar.

47 Il, — c'est-à-dire Roland.

48 Y el dedo y el corazon
Traédmelo por señal.
49 Vieron venir una perrita
De la condesa su madre.
50 Lloraba de los sus ojos.
51 En figura de romeros.

D'après les *Partidas*, on appelait *romero* celui qui allait à Rome visiter les lieux où reposent les corps de saint Pierre et de saint Paul, et *pelegrino* (peregrinus, pèlerin), l'étranger qui allait visiter le saint sépulcre et les saints lieux, ou qui allait en pèlerinage à Saint-Jacques. Mais dans l'usage commun, ces deux mots étaient pris indifféremment l'un pour l'autre. V. part. I, tit. 24, l. I.

52 Le poète veut dire qu'ils firent sept fois le tour *inutilement*, et qu'à la huitième ils furent plus heureux.

53 Mandédesnos dar limosna
Por amor de caridade.
54 Que sus dientes menudicos
En tierra los fuera á echare.

55 Nous avons adopté pour cette Romance quelques corrections fort heureuses qui se trouvent duns le *Romancero de Duran*. — Cette Romance est au nombre des plus anciennes.

56 Asentado está al tablero
Para las tablas jugare.

Le *tablero* était au jeu de tables ce qu'est le damier au jeu de dames, ce qu'est l'échiquier au jeu d'échecs, la tablette sur laquelle les joueurs posaient les pièces. Aujourd'hui, ce mot s'emploie fréquemment en Espagne pour désigner le damier ou l'échiquier.

57 Maintenant Saint-Jean de Latran redevient une église.

58 Sauf quelques légères variantes, ce passage se retrouve dans la seconde Romance de don Bertrand que nous avons donnée plus haut.

59 Vido un cativo cristiano
Que andaba por los adarves.

60 V. tome I, page 113, note 16.

61 Caballero, si á Francia ides
Por Gayferos preguntade.

Ces deux vers sont cités par maître Pierre dans la fameuse scène des Marionnettes. V. *Don Quichotte,* part. 2 ch. XXVI.

62 Aun le direis, caballero,
Por darle mayor señale.
63 Melisendra q'esto *vido*
Conociólo en el *hablare.*
64 Abrázala con sus brazos
Para haberla de besare.
65 Que los buenos caballeros
Son para necesidade.

L'expression est un peu vague, mais il ne peut pas y avoir de doute sur le sens de ces deux vers.

66 Síete batallas de Moros, etc.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, le mot *bataille*, dans la langue de Froissart, signifie un corps d'armée.

67 Y en esta grande espesura
Podeis señora, aguardare.
68 Sin que Gayferos volviese
El caballo fue á aguijare.

Nous avons précisé.

69 Y con la mi rica toca
Yo os las entiendo sanar.
70 De noche por los caminos
De dia por los jarales.

Ces deux vers se trouvent fréquemment répétés dans les Romances chevaleresques, et ils étaient devenus proverbe en Espagne.

71 Con él muchos de los *doce*, etc.

72 Dueñas, damas y doncellas, etc.

Dans la langue du moyen âge espagnol, les mots *dueña* et *dama* sont synonymes, et signifient une dame de haut rang, une matrone. Le poète les a ici employés tous les deux afin de faire son vers.

73 Palabras que le decia
Dolor eran de escuchare.

74 Au chapitre IX de la deuxième partie de *Don Quichotte*, le héros du Roman et son fidèle écuyer, partis de bon matin de leur hôtellerie pour aller chercher des aventures, rencontrent un laboureur qui, en se rendant au travail avec sa charrue et sa mule, chante cette Romance. — Cervantes, comme on peut le voir, en a légèrement modifié les deux premiers vers.

75 De los bienes deste mundo
Yo te quiero dar asaz.

Nous avons déjà dit le sens du mot *asaz* dans l'ancienne langue espagnole.

76 V. tom. I, pag. 219, note 1.

77 Que *esposica* tengo en Francia,
Con ella entiendo casar.

Le mot *esposica* est le diminutif de *esposa* (épouse), qui s'employait habituellement dans le sens de *fiancée*. La loi des *Partidas* s'exprime ainsi : « On appelle *desposorio* (fiançailles) la promesse que l'on fait verbalement lorsqu'on veut se marier. » V. part. 4, tit. I, l. 1.

78 Siete quintales de fierro
Desde el hombro al calcañal.

79 Nous avons déjà vu de quelle importance était, au moyen âge, aux yeux des chrétiens et surtout des chrétiens d'Espagne, la fête de saint Jean-Baptiste.

Quant aux Mores, ils honoraient saint Jean comme un grand prophète et plusieurs romances moresques attestent, aussi bien que celle-ci, les réjouissances qui avaient lieu le jour de sa fête.

Lope de Vega, peintre si fidèle des mœurs espagnoles au moyen âge, a plusieurs fois rappelé ce fait curieux. Dans sa comédie intitulée *l'Hamet de Tolède* (el Amete de Toledo), le héros de

la pièce ayant entendu un chrétien qui parle de Mahomet avec peu de révérence, lui dit : « Parle de Mahomet d'une manière convenable, puisque nous autres Mores nous parlons ainsi de votre Jean-Baptiste. »

Habla bien, pues habla el Moro
Tambien de vuestro Bautista.

Dans la même pièce, Hamet ayant été condamné à mort, un religieux qui l'exhorte à ses derniers moments, invoque pour lui Dieu et la Vierge, et ajoute : « Jean-Baptiste, puisque les Mores vous appellent notre prophète et célèbrent le jour de votre fête, daignez venir en aide à ce More. »

Bautista, puesque los Moros
Os llaman profeta nuestro,
Y hazen fiestas vuestro día,
Dad á este moro remedio.

V. *El Amete de Toledo,* Jorn. 2 et 3.

80 Le souchet est une plante marécageuse.

81 Le texte du *Cancionero de Romances,* reproduit par tous les romanceros modernes, porte :

Los judiós echan *encas.*

Le mot *enca* n'est pas espagnol. Nous croyons qu'il y a ici une légère faute d'impression, et à la place de *encas* nous proposons *eneas.* Le mot *enea* signifie une espèce de jonc très-fin avec lequel on fait des nattes qui l'été servent de tapis.

82 Nous ne sachions pas que les juifs honorent saint Jean-Baptiste d'une dévotion particulière. Nous lisons cependant chez plusieurs évangélistes que ce peuple fut tout d'abord frappé de la vie prodigieuse du Précurseur et qu'il le regarda comme le Messie qu'il attendait. V. Luc. III, 15. Joan. I, 19, 20.

83 V. tom. I, page 56, note 16.

84 Ni mas chico ni mas grande
Que al cielo quiere llegar.

85 Media noche era por hilo.

Ainsi commence le ch. XI, de la deuxième partie de *Don Quichotte.* Cervantes avait sans doute ce vers présent à son souvenir.

86 Salto diera de la cama,
Que parece un gavilan.

87 Dadme vestir y calzar.
88 Y debajo de un rosal.

Après ce vers il y en a quatre autres où le poète a peint d'une manière beaucoup trop naïve les caresses du comte et de l'infante. A l'exemple des éditeurs modernes du Romancero espagnol, nous avons cru devoir les supprimer.

89 Detras de una podenca.

Le mot *podenca* est le féminin de *podenco* qui signifie un chien courant.

90 Besándola y abrazándola.
En vuestro huerto real.

91 Il y a ici un anachronisme : Charlemagne florissait au VIIIe et au IXe siècles, et l'ordre de la Trinité fut fondé dans la première année du XIIIe.

92 Amigos é hijos mios,
A lo que os hice llamar, etc.
93 De mi reino natural.
94 Hija mia natural.

C'est à dire « La fille que la nature m'a donnée. »

95 Sabed que hace mi vida
Mas triste que la tristura.

96 Le bon archevêque se répète, il lui a déjà dit cela un peu plus haut.

97 Los unos manda que maten,
Y los ostros ahorcar.
98 Tambien le *aconsejaron*,
Fuéronle *consejo* á dar.
99 Contándole iba contando, etc.

100 Dans les Romances, tout le monde achève en huit jours un voyage de quinze journées.

101 Le comte ne pouvait pas aller moins vite que le page.

102 Que nunca llegó á mí hombre
Que fuese vivo *en carne*.
103 Mentides, fraile, mentides,
Que no decís la verdad.

104 C'est-à-dire, parmi les chevaliers de la cour de Charlemagne.

105 Pequeño y de poca edad.
106 Bien querido de los grandes,
Sin la justicia negar.

Le sens de ces deux vers est fort vague. Nous avons précisé

107 Que parecia muy cierto
Que vi una aguila volar.

Nous avons précisé.

108 Que es el traidor *de* Tomillas, etc.

109 Comme nous l'avons déjà dit, le *dîner* (yantar) était le repas de midi.

110 Bien quinze millas ó mas, etc.

111 Miente y no dice verdad.

112 Il y a une contradiction entre ces dernières paroles du comte et les premiers mots de sa réponse. Nous avons traduit fidèlement :

Escusado es, la Condesa
Eso ahora demandar.....
Que cuanto vos demandeis
Por mi fé de lo otorgar.

Quoique la construction grammaticale de ces deux derniers vers soit assez embarrassée, il ne peut pas y avoir de doute sur le sens.

113 Porque perderme yo solo,
Este perder es ganar.

114 Diciendó : Buen agua es esta
Para quien tuviese pan.

115 Súbelos á una alta sierra, etc.

Comme nous l'avons déjà dit, on appelle *sierra* en Espagne une chaîne de montagnes; et nous avons conservé ce mot pour demeurer au point de vue du poète espagnol qui était préoccupé des localités de son pays.

116 Y cebar un gavilan.

Pour la chasse. — Le verbe *cebar* signifie proprement *donner la pâture*, *appâter*.

117 La haute vénération des Espagnols pour saint Jean-Baptiste, faisait que le jour de sa fête était par eux choisi de préférence pour l'exécution de tout grand dessein. Dans la préface des *Siete Partidas*, le roi Alphonse-le-Sage nous apprend que cet ouvrage fut commencé le jour de la Saint-Jean.

118 Cata las aguas de *Duero*, etc.

Comme nous l'avons annoncé au lecteur dans une des notes qui précèdent, nous sommes en Espagne.

119 Y lléveslo á cristianar.

120 El noble *de* Montessinos.

En français, la préposition *de* placée entre deux mots est du langage familier; mais elle s'emploie, aussi, en bonne comme en mauvaise part : *ce fripon de valet*, *mon coquin de neveu*, — ou *mon brave homme de père*.

121 Soy tu nieto natural.

122 Caballeros, damas dueñas, etc.

123 V. page 99, note 27.

ROMANCES MORESQUES.

ROMANCES MORESQUES.

NOTICE.

Les Espagnols donnent le nom de *moresques* (moriscos) aux romances qui célèbrent les aventures et les amours des chevaliers mores[1] des temps qui précédèrent immédiatement la conquête de Grenade. Ces romances furent composées vers la fin du XVe siècle ou au commencement du XVIe.

On trouve dans les Romanceros espagnols un nombre considérable de *Romances moresques* : les derniers éditeurs en ont réuni environ quatre ou cinq cents. Malheureusement toutes ces petites compositions se ressemblent par le sujet ; ce sont toujours des querelles provoquées par la jalousie, des défis, des tournois et des combats singuliers. Puis dans toutes ces romances, au lieu de la simplicité naïve, qui fait le charme des romances historiques et des romances chevaleresques, il y a une recherche, une affectation, plus ou moins orientale, — mais toujours, selon nous, assez peu agréable.

Voilà pourquoi, parmi ce grand nombre de romances moresques, nous en avons traduit deux seulement. Et nous souhaitons que nos lecteurs ne trouvent pas que c'est encore trop !

I.

LES DEUX DAMES MORESQUES*.

Le matin de la Saint-Jean [2] au moment où l'aube paraissait, les Mores célèbrent une grande fête dans la plaine de Grenade. Faisant tourner leurs chevaux, ils vont jouant de leurs lances, à l'extrémité desquelles sont attachés de riches pennons, ouvrage de leurs amies. Ils portent de riches casaques [3], tissues d'or et de soie. Le More qui a des amours se faisait là bien remarquer, et celui qui n'en avait pas tâchait d'en trouver ainsi.

Les dames Moresques les regardent du haut des tours de l'Alhambra.

Et parmi ces dames il en était deux qui avaient beaucoup à se plaindre de l'amour. L'une s'appelle Xarife, l'autre s'appelle Fatime. Autrefois elles étaient fort amies, bien qu'à présent elles ne se parlent plus.

Xarife, pleine de jalousie, disait à Fatime :

« Ah ! Fatime, ma chère, comme l'amour t'a éprouvée ! Autrefois tu avais des couleurs, et à présent elles ont disparu. Autrefois tu t'occupais de choses galantes, maintenant tu travailles en silence. Mais si tu veux le voir, place-toi à cette fenêtre, et tu verras Abendarraez [4] et son élégance et sa parure. »

Fatime, comme spirituelle qu'elle était, lui dit de cette manière : — « Je n'ai pas été éprouvée par l'amour, ni de ma vie je ne m'en suis occupée. Si mes couleurs ont dis-

* *Romancero de Duran.*

La mañana de san Juan,
Al punto que alboreaba, etc.

paru, il y a eu à cela un trop juste motif; c'est à cause de la mort de mon père que cet Alabez a tué. Et si j'avais voulu des amours, sois tranquille, ma chère; je vois là des chevaliers, dans cette plaine unie, qui volontiers m'auraient rendu des soins, et de qui j'aurais été beaucoup aimée; chevaliers qui ont autant de courage et de vaillance que cet Abendarraez, dont tu fais l'éloge. »

Sur ce les deux dames Moresques mirent fin à leur entretien.

II.

LE DÉFI DE TARFÉ*.

« Si tu as autant de cœur que tu as d'arrogance, ô Zaïd! et si tes mains sont aussi légères que ta langue; si tu sais combattre dans la plaine comme tu sais parler parmi les dames, et si tu es aussi agile à cheval que dans les zambras[5]; si tu n'as pas plus de peine à jouer de la lance qu'à jouer du roseau[6], et si tu trouves à la danse du cimeterre autant de plaisir qu'à la danse de la toque[7]; si tu es aussi adroit à la guerre que tu l'es sur la place, à la promenade, et si tu brilles dans la bataille autant que tu brilles dans les fêtes; si tu revêts la maille luisante aussi volontiers que le costume galant, et si le son de la trompette est aussi agréable à ton oreille que celui de la dulzaïna[8]; si, avec la même aisance avec laquelle tu lances les cannes[9] dans nos divertissements, tu attaques et renverses l'ennemi dans la plaine; enfin, si en présence des gens tu sais aussi bien

* *Romancero de Duran.*

Si tienes el corazon,
Zaide, como la arrogancia; etc.

répondre que te vanter en leur absence, — sors, et nous verrons si tu te défends comme tu insultes dans l'Alhambra. Et si tu n'oses sortir seul, comme je le suis moi qui t'attends, amène avec toi à ton aide quelques-uns de tes amis. Car les bons chevaliers ne font point usage de la langue, ni dans un palais ni parmi les dames, là où les mains doivent se taire. Mais ici, où les mains peuvent parler, viens, et tu verras comme te parle celui qui, devant le roi, par respect se taisait. »

Voilà ce qu'écrit le More Tarfé avec tant de fureur et de rage, que là où passe sa plume il déchire le fin papier.

Et appelant un sien page, il lui dit :

« Va-t'en à l'Alhambra, et remets en secret de ma part cette lettre au More Zaïd ; et tu lui diras que je l'attends là où les eaux transparentes du limpide Xénil baignent les murs du Généralife[10]. »

NOTES DES ROMANCES MORESQUES.

[1] Nous écrivons *More* et non *Maure*, comme on écrit généralement aujourd'hui, parce que c'est l'étymologie espagnole : *Moro*. Puis nos grands écrivains du XVIIe siècle, Corneille, Lafontaine, ont également suivi cette étymologie. Enfin, du mot espagnol *Moro*, les Italiens ont fait *moro* et l'adjectif *morello (brun)*, d'où viennent les noms français *Morel*, *Moreau*, lesquels auraient bientôt perdu leur signification si l'on changeait l'orthographe du mot dont ils sont dérivés.

[2] V. page 355, note 79.

[3] Ricas abjubas vestidas.

Au mot *aljabas* (carquois) qui se trouve dans le texte, nous avons cru devoir substituer le mot *aljubas* (casaques), également d'origine arabe. On ne *revêt* pas, on *porte* un carquois. Les auteurs des Romances historiques n'ont pas, il est vrai, ces scrupules; mais comme les Romances moresques sont d'une époque où la langue était déjà formée, le poète n'a pas dû employer cette expression qui aurait manqué de précision et d'élégance.

[4] Le nom du More Abendarraez était populaire en Espagne. Cervantes le rappelle au ch. V de la 1re partie du *Don Quichotte*, et Calderon le cite dans deux de ses plus jolies comédies, *Le pire n'est pas toujours certain* (No siempre lo peor es cierto), et *l'Esprit follet* (la Dama-Duende).

[5] La Zambra est une danse moresque pleine d'expression. — M. de Chateaubriand, dans le beau récit intitulé *les Aventures du dernier Abencerage*, a décrit cette danse avec une grâce incomparable : « Tout à coup, elle (Blanca) fait retentir le bruyant ébène, frappe trois fois la mesure, entonne le chant de la Zambra, et mêlant sa voix aux sons de la guitare, elle part comme un éclair. Quelle variété dans ses pas! quelle élégance dans ses attitudes! Tantôt elle lève ses bras avec vivacité, tantôt elle les laisse retomber avec mollesse. Quelquefois elle s'élance comme enivrée

de plaisir, et se retire comme accablée de douleur. Elle tourne la tête, semble appeler quelqu'un d'invisible, tend modestement une joue vermeille au baiser d'un nouvel époux, fuit honteuse, revient brillante et consolée, marche d'un pas noble et presque guerrier, puis voltige de nouveau sur le gazon, etc., etc. » — Telle est la Zambra *définie* par M. de Chateaubriand.

6 Si el aire de los *bohordos*
Tienes en jugar la lanza.

Les Mores, dans leurs fêtes, se servaient de roseaux en guise de lances. — Dans la langue de Froissart, le mot *behour* signifie *choc des lances*, et de là le verbe *behourder* ou *bouhourder* pour dire *faire un tournoi*.

7 Y como danzas la toca
Con la cimitarra danzas.

8 Espèce d'instrument semblable à une flûte douce, et au son duquel on dansait. — Cet instrument est encore en usage dans la province de Valence.

9 Au jeu de cannes, les chevaliers, divisés en quadrilles, se lançaient, les uns contre les autres, de légères baguettes en guise de javelots.

10 Le Généralife était, avec l'Alhambra, l'Albaycin et les Tours-Vermeilles, l'un des quatre grands palais de Grenade.

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE TOME II.

SUITE DES ROMANCES HISTORIQUES.

XIe SIÈCLE.

LES ROMANCES DU CID.

Pages.

Notice 1

PREMIÈRE PARTIE. — LE CID SOUS FERDINAND-LE-GRAND.

I Comment Diègue Laynez éprouva le courage de son fils Rodrigue. 9

II Le Cid prend une épée pour aller venger son père. 11

III Le Cid adresse de vifs reproches à celui qui a outragé son père. 12

IV Le Cid se présente devant son père après l'avoir vengé. 14

V Chimène Gomez demande justice au roi contre le Cid. 15

VI Comment Diègue Laynez se rendit à Burgos accompagné de ses gentilshommes, et comment le Cid refusa de baiser la main au roi. 17

VII Le Cid fait cinq rois mores prisonniers et leur rend la liberté 19

VIII Chimène vient de nouveau porter sa plainte au roi. 20

IX Même sujet. 22

X Autres plaintes de Chimène et ce que le roi lui répond. 23

XI Le roi propose à Chimène de lui donner le Cid pour mari 24

XII Chimène demande Rodrigue pour mari au roi Ferdinand 25
XIII Comment le Cid et Chimène s'habillèrent pour le mariage. 27
XIV Des divertissements qui eurent lieu aux noces du Cid. 29
XV Le Cid va en pèlerinage vers l'apôtre saint Jacques, et saint Lazare lui apparaît 30
XVI Comment Rodrigue vainquit Martin Gonzalez en champ clos 32
XVII Comment, au siége de Coymbre, saint Jacques apparut à un évêque grec; et comment, cette ville ayant été prise, le Cid y fut armé chevalier. . . 34
XVIII Plaintes de Chimène au départ du Cid. 36
XIX Comment le Cid fit déclarer la guerre à l'empereur Henri III, et ce qui s'ensuivit 37
XX A quelle occasion notre Rodrigue fut appelé Cid . . 39
XXI Comment doña Chimène écrivit au roi don Ferdinand. 41
XXII Comment le roi don Ferdinand répondit à doña Chimène 43
XXIII Belle toilette de Chimène allant à la messe de relevailles 45
XXIV Plaintes de Chimène au sujet de l'absence du Cid . 46
XXV Les derniers moments du roi Ferdinand. 48
XXVI Comment l'infante Urraque se plaignit à son père mourant de ce qu'il n'avait rien laissé à elle dans son testament 49
XXVII Comment le roi Ferdinand répondit à l'infante Urraque 50

DEUXIÈME PARTIE. — LE CID SOUS LE ROI DON SANCHE.

I Le Cid renverse le fauteuil du roi de France dans l'église de Saint-Pierre de Rome 68
II Comment le Cid se conduisit dans une bataille livrée par le roi don Sanche au roi don Alphonse. 69

III Comment don Sanche, prisonnier de don Garcie, fut délivré par Alvar Fañez, et comment don Garcie fut fait prisonnier par le Cid. 71
IV Le Cid est envoyé avec un message à Zamora pour prier l'infante Urraca de remettre cette place au roi don Sanche; son mauvais succès; il est exilé, puis rappelé 73
V Reproches de doña Urraque au Cid Campeador. . . . 76
VI Deux chevaliers Zamorans vont défier les chevaliers castillans et sont vainqueurs dans le combat. . . . 78
VII Comment le traître Vellido Dolfos tua le roi don Sanche sous les murs de Zamora. 80
VIII On avertit le roi don Sanche de prendre garde au traître Vellido 82
IX Les Castillans s'occupent de venger la mort de don Sanche 83
X Diègue Ordoñez défie comme traîtres tous les Zamorans. 84
XI Comment Arias Gonzale parla dans le conseil de l'infante doña Urraque à Zamora 86
XII Pèdre Arias est armé chevalier 88
XIII Comment Diègue Ordoñez de Lara soutint le défi contre les fils d'Arias Gonzale 89
XIV Funérailles du jeune Fernan Arias. 92
XV Arias Gonzale et don Diègue se disputent en présence des Zamorans, et ensuite se réconcilient 93

TROISIÈME PARTIE. — LE CID SOUS LE ROI DON ALPHONSE.

I Comment le roi don Alphonse eut avis de la mort de son frère, et vint à Zamora. 102
II Don Alphonse est élu roi et obligé à prêter serment. 104
III Le serment du roi Alphonse 106
IV Même sujet. 107
V Comment le Cid, après avoir fait prêter serment au roi Alphonse, fut exilé de la Castille. 108

VI De la conversation qu'eut le Cid dans le cloître de Saint-Pierre de Cardeña avec le roi don Alphonse et le moine Bermude 110
VII Reproches du roi Alphonse au noble Cid 111
VIII Ce que le Cid répondit au roi Alphonse 113
IX Le Cid exilé 115
X Comment le Cid emprunta de l'argent à deux Juifs . 116
XI La station du Cid à Saint-Pierre de Cardeña 117
XII Des conquêtes du Cid exilé 118
XIII Plaintes du Cid 119
XIV Ce que le Cid écrivit à ceux qui le calomniaient . . 120
XV Une victoire du bon Cid. 122
XVI Le Cid et ses douze chevaliers 123
XVII Comment le Cid se réconcilia avec le roi don Alphonse. 124
XVIII Conseils du Cid à Chimène 126
XIX Lâcheté de Martin Pelaèz l'Asturien 127
XX Reproches du Cid à Martin Pelaèz 129
XXI Même sujet 130
XXII Vaillance de Martin Pelaèz et contentement du Cid . 131
XXIII Un vieux More prédit la prise de Valence 132

QUATRIÈME PARTIE. — LE CID SOUS LE ROI DON ALPHONSE.

I Le Cid après la conquête de Valence 140
II Le Cid donne un message à Alvar Fañez 141
III Alvar Fañez rend le message du Cid 143
IV Lettre du Cid au roi don Alphonse 146
V Le Cid revient à Saint-Pierre de Cardeña 148
VI Le Cid fait voir une bataille à sa femme et à ses filles 149
VII Le Cid livre bataille à un roi More. 150
VIII Une aventure du Cid 152
IX Le Cid poursuit jusqu'à la rivière un More qui s'est approché de Valence. 154

X Le Cid marie ses deux filles aux deux comtes de Carrion. 156
XI Lâcheté des gendres de l'honoré Cid 158
XII Le Cid fait de vifs reproches aux deux comtes. . 160
XIII Le Cid partant pour livrer bataille fait ses recommandations à Chimène. 161
XIV Comment le Cid reçut un message du roi Bucar . 162
XV Lâcheté d'un infant de Carrion dans la bataille. . 164
XVI Reproches du bon Bermude à l'infant de Carrion. 165
XVII Le Cid rencontre Bucar dans la bataille. 167
XVIII Les gendres du Cid maltraitent leurs femmes . . 167
XIX Les deux filles du Cid et le laboureur. 170
XX Reproches d'Ordoño aux comtes de Carrion . . . 171
XXI Le Cid annonce sa vengeance. 172
XXII Doña Chimène demande vengeance au Cid . . . 174
XXIII Le Cid ayant réuni ses amis leur fait part de ses projets 175
XXIV Chimène excite son mari à venger ses filles . . . 176
XXV Le Cid part de Valence. 177
XXVI Le Cid arrive aux cortès. 179
XXVII Le Cid envoie Martin Pelaèz à Valence 180
XXVIII Le Cid se plaint au roi Alphonse. 181
XXIX Même sujet. 183
XXX Les chevaliers du Cid aux cortès de Tolède . . . 184
XXXI Le Cid redemande ses deux épées aux comtes de Carrion. 186
XXXII Comment le Cid parlait à ses deux épées 188
XXXIII Le Cid défie les deux comtes. 189
XXXIV Ordoño, neveu du Cid, défie les comtes de Carrion. 190
XXXV Le Cid dans les cortès. 192
XXXVI De ce qui arriva dans les cortès. 194
XXXVII Comment le roi Alphonse parla au Cid 195
XXXVIII Comment le Cid offrit au roi son cheval Babiéca, et ce que le roi répondit. 196

XXXIX Le combat des champions du Cid contre les comtes de Carrion. 198
XL Le roi Alphonse écrit au bon Cid le succès de la bataille. 201
XLI Avec quelle joie le Cid et ses filles apprirent ce qui était arrivé 206
XLII Le soudan de Perse envoie une ambassade au Cid renommé 207
XLIII Comment saint Pierre apparut au Cid pour lui annoncer sa mort prochaine. 208
XLIV Le Cid avant de mourir, parle à sa femme et à ses filles 210
XLV Le testament du Cid. 212
XLVI Même sujet. 213
XLVII Les derniers moments du Cid. 215
XLVIII Comment le Cid mort fut placé à cheval et comment il remporta une grande victoire. 216
XLIX De quelle façon le corps de l'honoré Cid fut conduit à Saint-Pierre de Cardeña. 219
L Des obsèques du Cid et de la douleur de Chimène. 221
LI Comment un juif, voulant toucher la barbe de l'honoré Cid, qui était mort, fut puni de son irrévérence. 222
LII Le roi don Sanche le Vaillant rend hommage à l'honoré Cid 223

ROMANCES DIVERSES.

Notice : 241
I Les amours de Virgile 242
II Don Garcie 243
III Le prieur de Saint-Jean 245
IV Le vieux seigneur prisonnier. 247
V Le comte Alarcos 249

VI L'infante et Alphonse Ramos. 257
VII La Moresque abusée. 258
VIII Le roi more et le transfuge. 259
IX Le chrétien qui a été esclave. 260
X Le roi more et son capitaine. 261
XI Le roi more qui joue aux échecs 261
XII L'infant Bovalias. 262
XIII Moriana et le More Galvan 263
XIV Le chevalier qui revient en sa maison. 265
XV Le comte Martin et doña Béatrix 266
XVI La petite infante et le fils du roi de France 267
XVII L'infante de France 268
XVIII Rico Franco 269
XIX Le bon comte et sa fille 270
XX L'amant trahi 271
XXI Catalina. 271
XXII Rosa Fresca. 272
XXIII Le comte de Narbonne et le soudan de Babylone. . 273
XXIV Le chevalier qui a perdu sa mie. 274
XXV Le comte Arnaldos et le marinier. 275
XXVI Julianesa, fille de l'empereur. 276
XXVII Le comte allemand et la reine 277
XXVIII Mort de l'amoureux don Bernaldino 278
XXIX Don Duardos et Flérida. 279
XXX L'épouse coupable 281

ROMANCES CHEVALERESQUES.

Notice. 291
I La petite infante 292
II L'infant vengeur 293
III Première Romance de don Bertrand 294
IV Deuxième Romance de don Bertrand. 295
V Le Palmérin 297

VI Le More Calaynos 300
VII Première romance de don Gayferos 308
VIII Deuxième Romance de don Gayferos. 310
IX Troisième Romance de don Gayferos. 312
X La captivité de don Guarinos. 323
XI Première Romance du comte Claros de Montauban. . 326
XII Deuxième Romance du comte Claros de Montauban. . 334
XIII Première Romance de Montesinos 337
XIV Deuxième Romance de Montesinos 346
XV Troisième Romance de Montesinos. 349

ROMANCES MORESQUES.

Notice 363
I Les deux dames moresques. 364
II Le défi de Tarfé. 365

ERRATA.

—

Page	ligne		
5,	14,	*au lieu de* :	Alphonse IV, *lisez* : Alphonse VI.
14,	1,	(*en remont.*)	la misa, *lisez* : la mesa.
24,	2,	(*en remont.*)	Ante, *lisez* : Delante.
31,	1,	(*en remont.*)	fût, *lisez* : fut.
53,	7,	(*en remont.*)	alcaides, *lisez* : alcaldes.
63,	15,	(*en remont.*)	mot arabe, *lisez* : mot latin.
88,	2,		Pèdre d'Arias, *lisez* : Pèdre Arias.
102,	6,		les chevaux les plus maigres, *lisez* : les chevaux les plus légers et les plus maigres.
121,	20,		36, *lisez* : 37.
136,	13,	(*en remont.*)	à deux juifs, *lisez* : par deux juifs.
139,	2,		el tapado, *lisez* : es tapado.
154,	5,		Il a des brodequins, *lisez* : Il a des brodequins de maroquin.
157,	11,	(*en remont.*)	ses grands, *lisez* : les grands.
254,	15,		épouse, *lisez* : épaule.

FIN DU TOME SECOND.